CHAMPEIN

28-MENZIKOFF.

Menzikoff et

Feodor

partition et 24 parties

séparées

28

Courtesy of

Théâtre Royal de la Monnaie

Koninklijke Muntschouwburg

MENZIKOFF ET FŒDOR

ou

LE FOU DE BÉRÉZOFF,

Opéra en Trois Actes

Dédié à Sa Majesté

La Reine de Hollande

Paroles de M.r Lamartelière

Musique de

STANISLAS CHAMPEIN.

Representé par les Comédiens ordinaires de l'Empereur.

Le 30 Janvier 1808

Prix 40 Frs.

Les parties se vendent séparement 30 frs.

Gravé par Huguet.

Propriété de l'Auteur. Enregistré à la Bibl.que Imp.le

A PARIS

Se Vend au Magasin de M.rs Cherubini, Méhul &c. Rue de Richelieu vis-à-vis celle Ménars, et Chez M. Veute, Libraire, Boulevard des Italiens, N.° 7.

Champein

À Sa Majesté la Reine de Hollande.

Madame,

Les Arts ont entouré vos premières années. Ils furent vos plus doux amusemens; bientôt ils devinrent un besoin pour Votre Majesté.

Ils ont tous l'ambition d'offrir à Votre Majesté le tribut de leurs productions.

C'est cette ambition qui m'enhardit, Madame, à présenter Menzikoff à Votre Majesté.

Menzikoff n'a pas été moins favorablement accueilli que la Mélomanie, les Dettes &c. &c.

Mais il Sera plus heureux, puisque Votre Majesté m'a permis de le faire paraître Sous Ses auspices.

Daignés donc, Madame, en recevoir l'hommage avec cette bonté qui caractérise éminemment Votre Majesté, et qui n'a d'égale que la bienfaisance de Votre auguste mere

Je Suis avec le plus profond respect

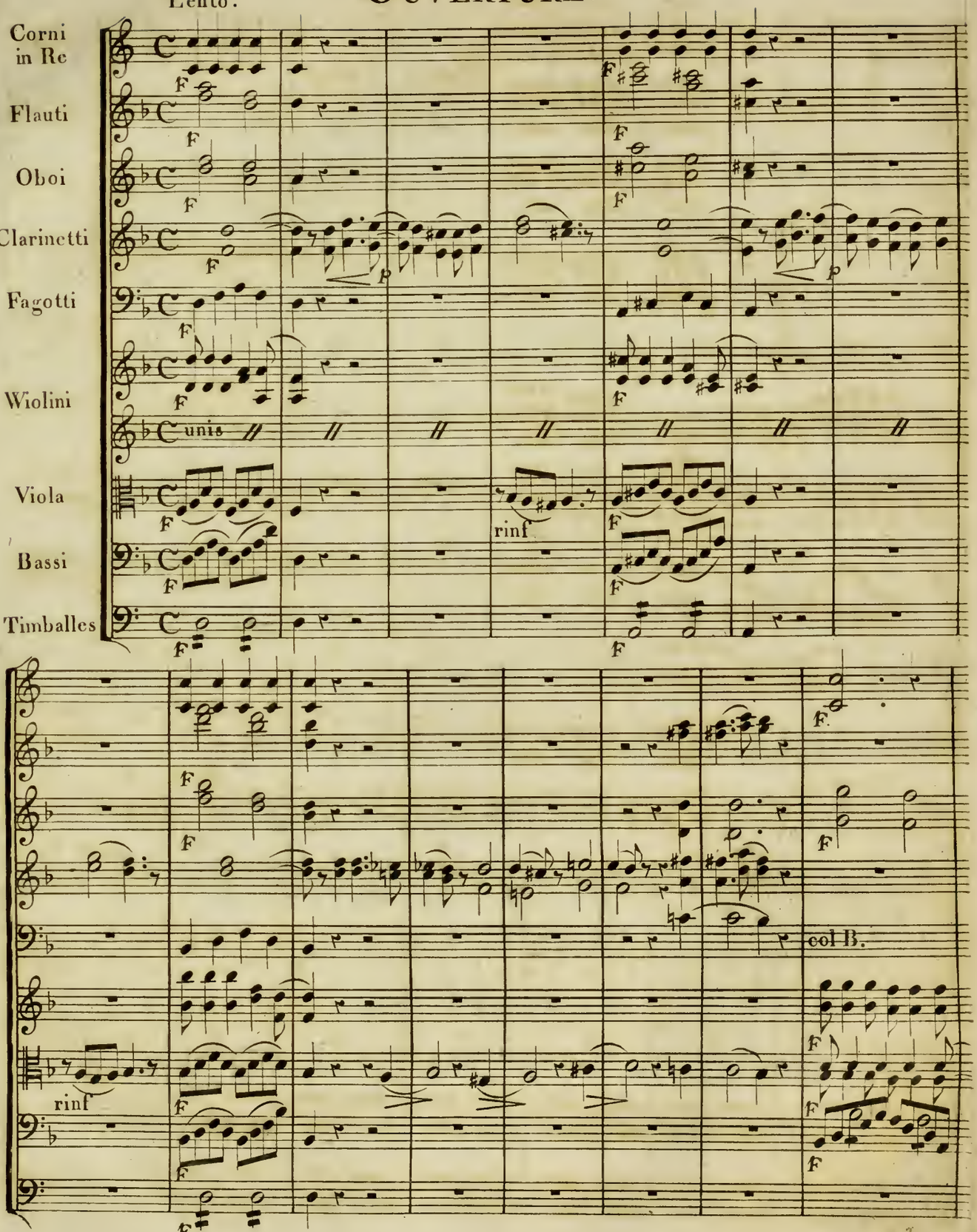
Madame

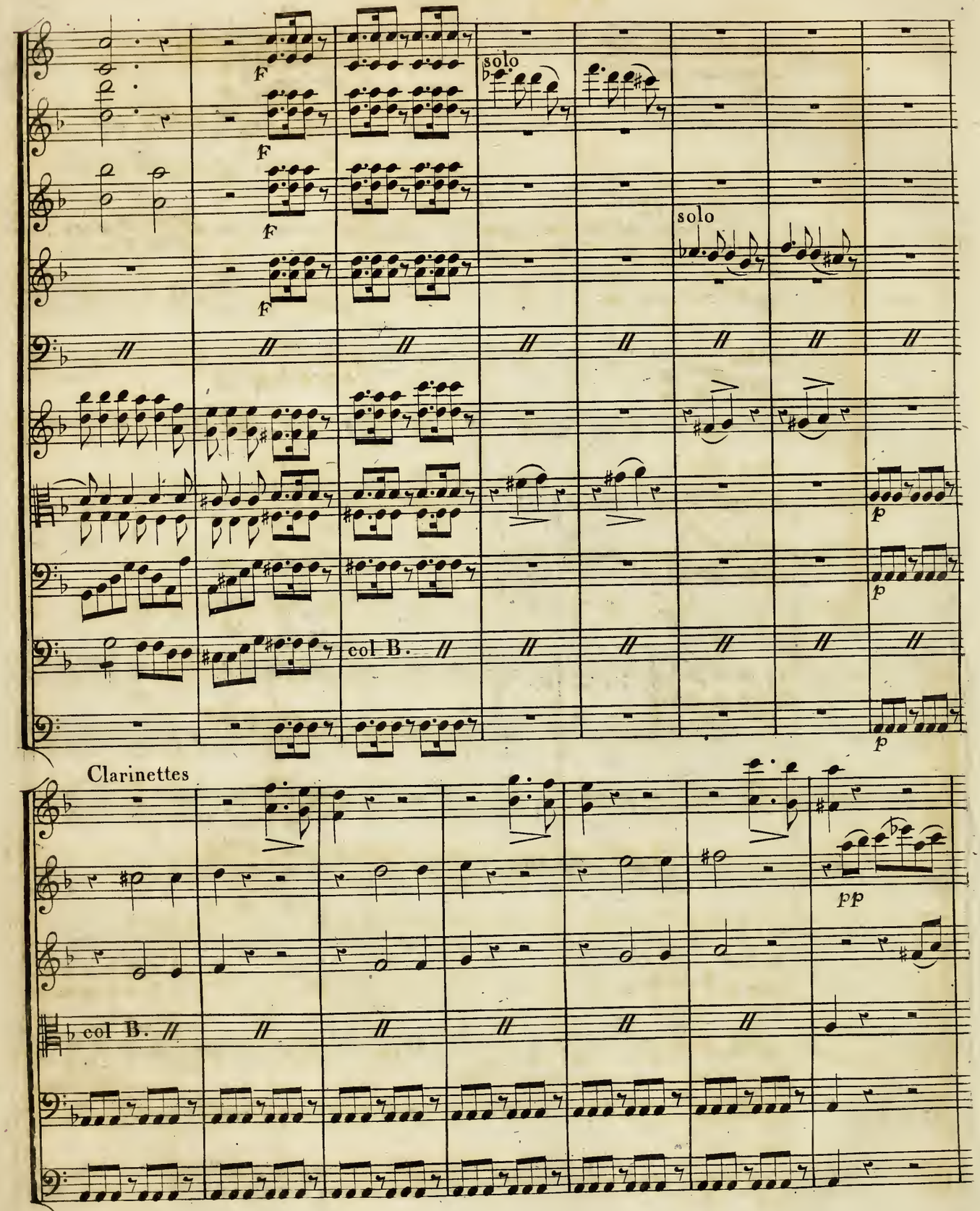
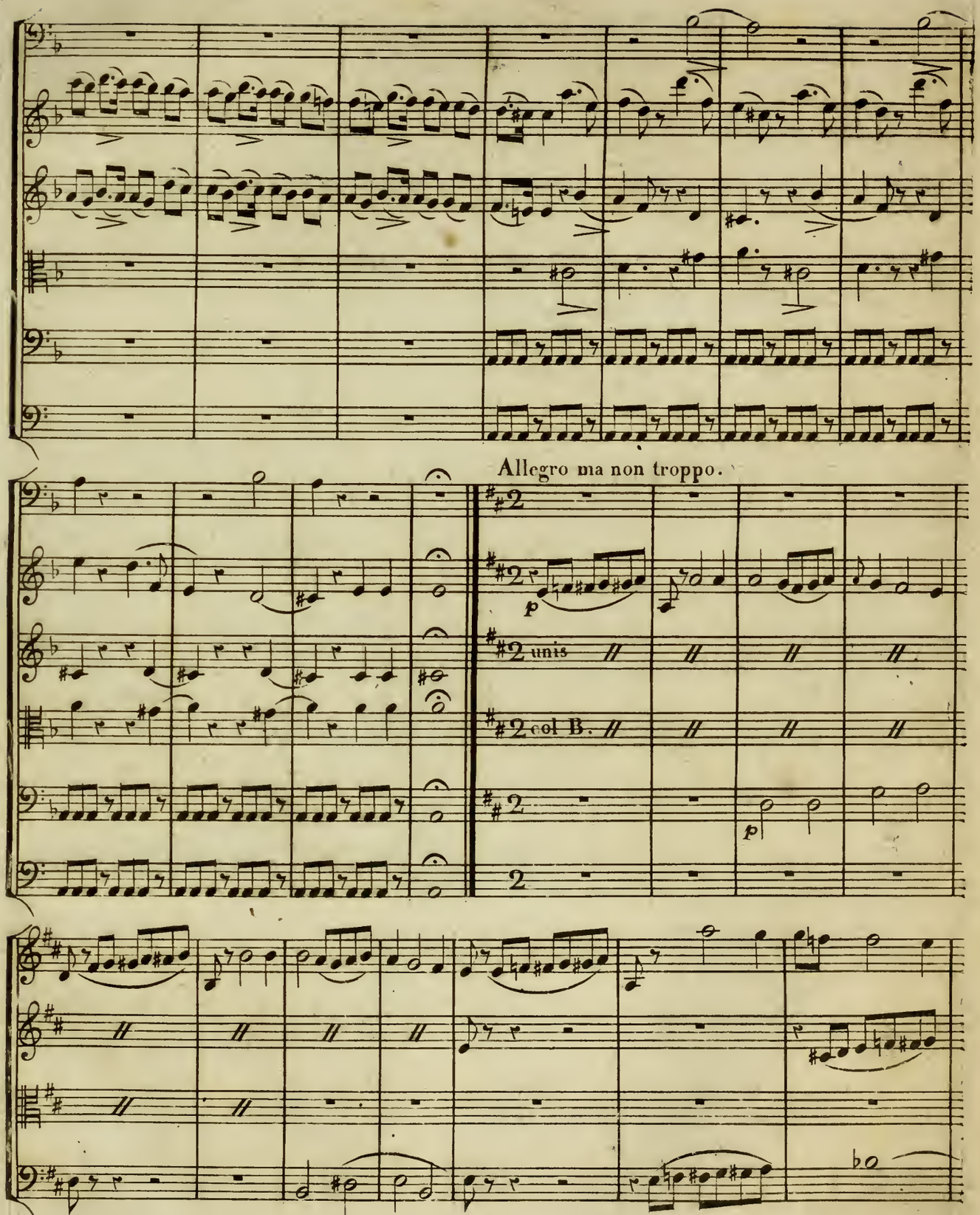
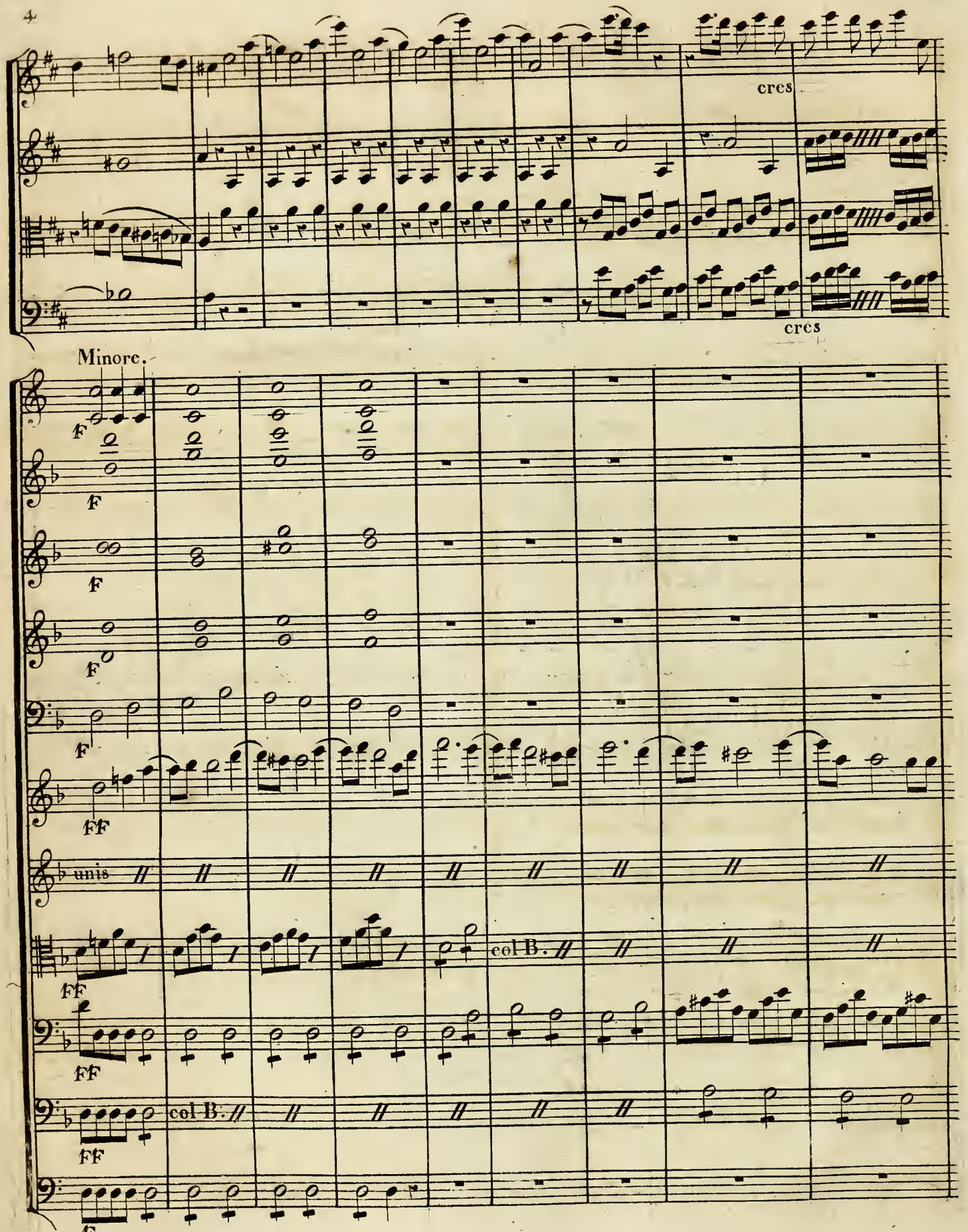
de Votre Majesté

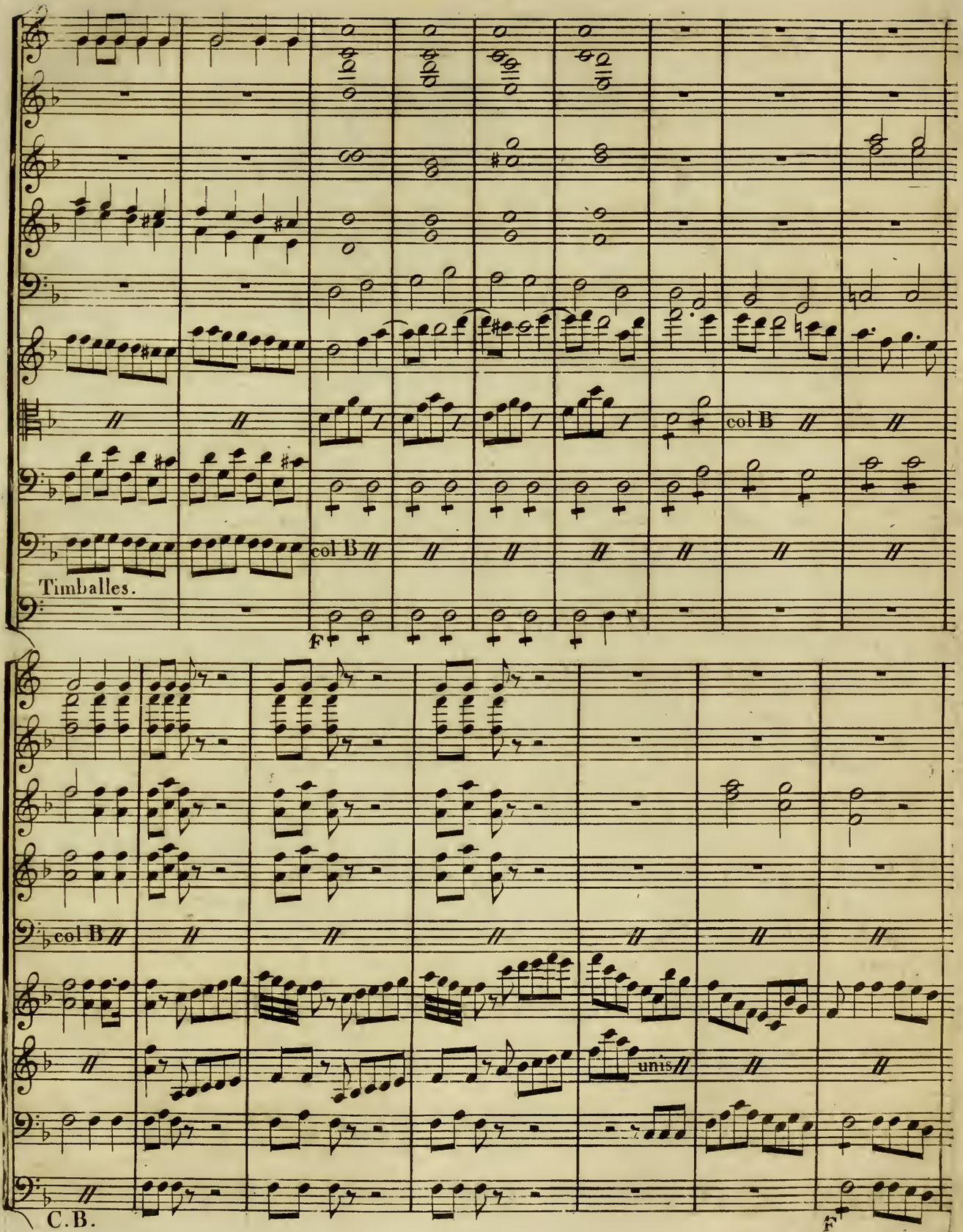
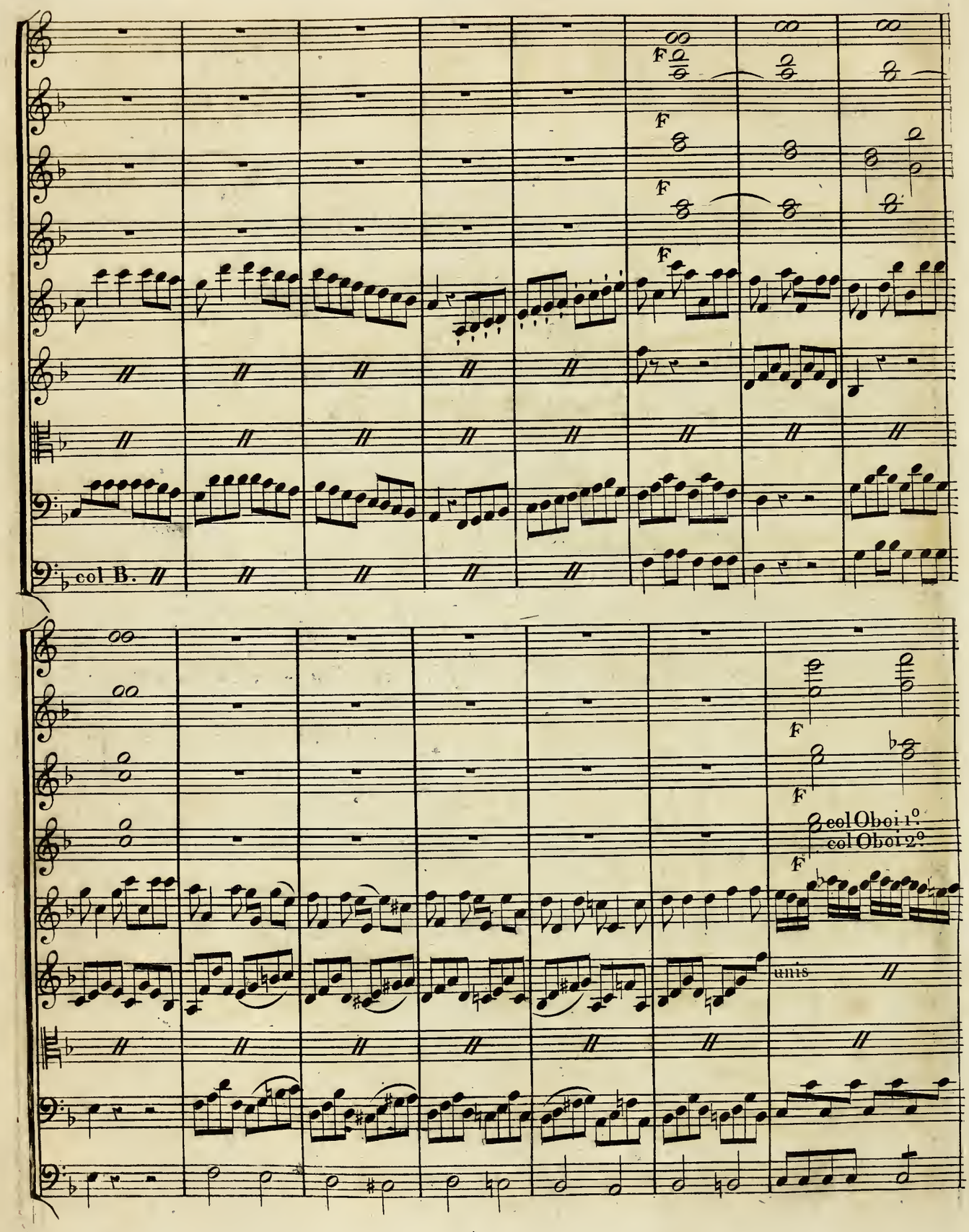
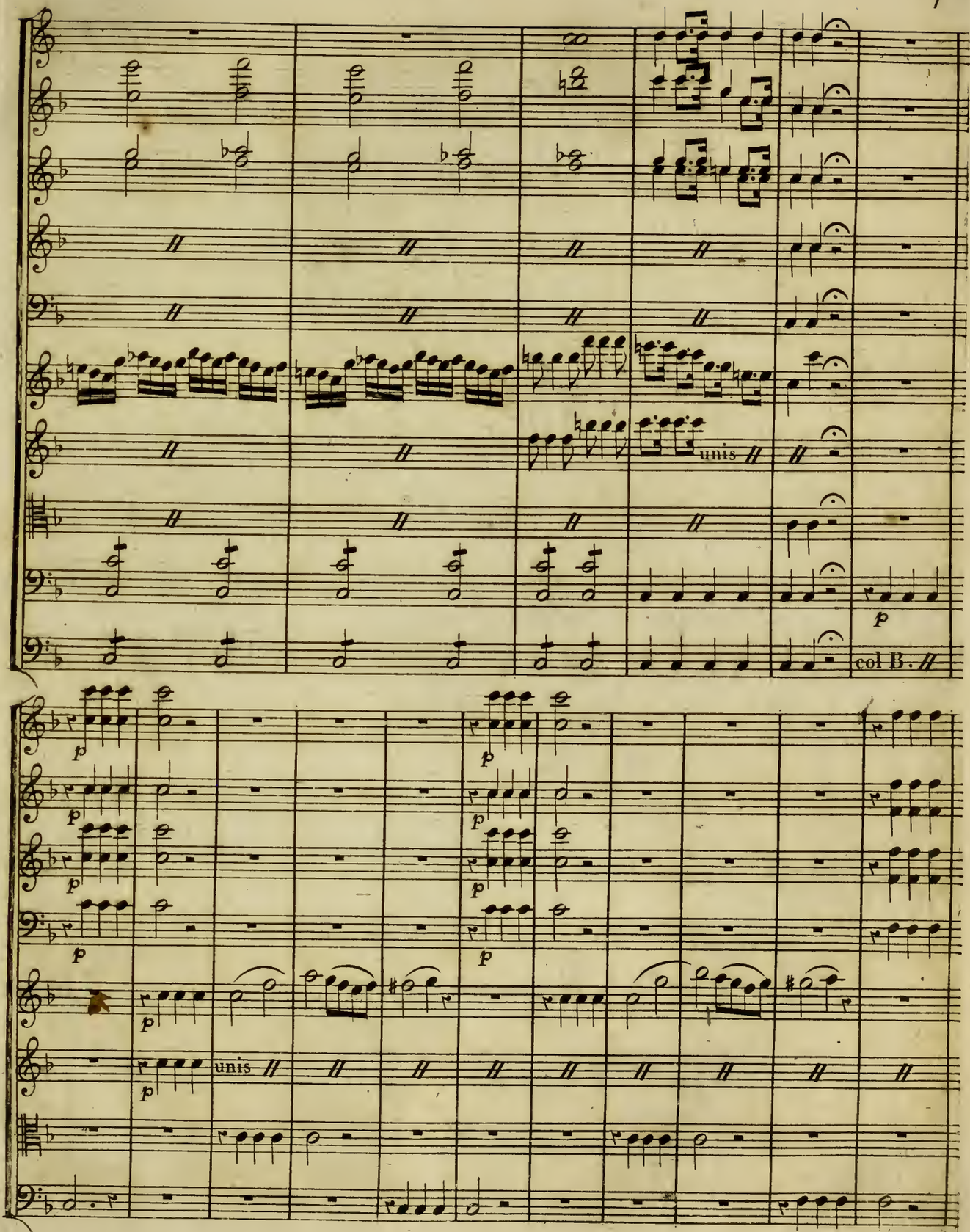
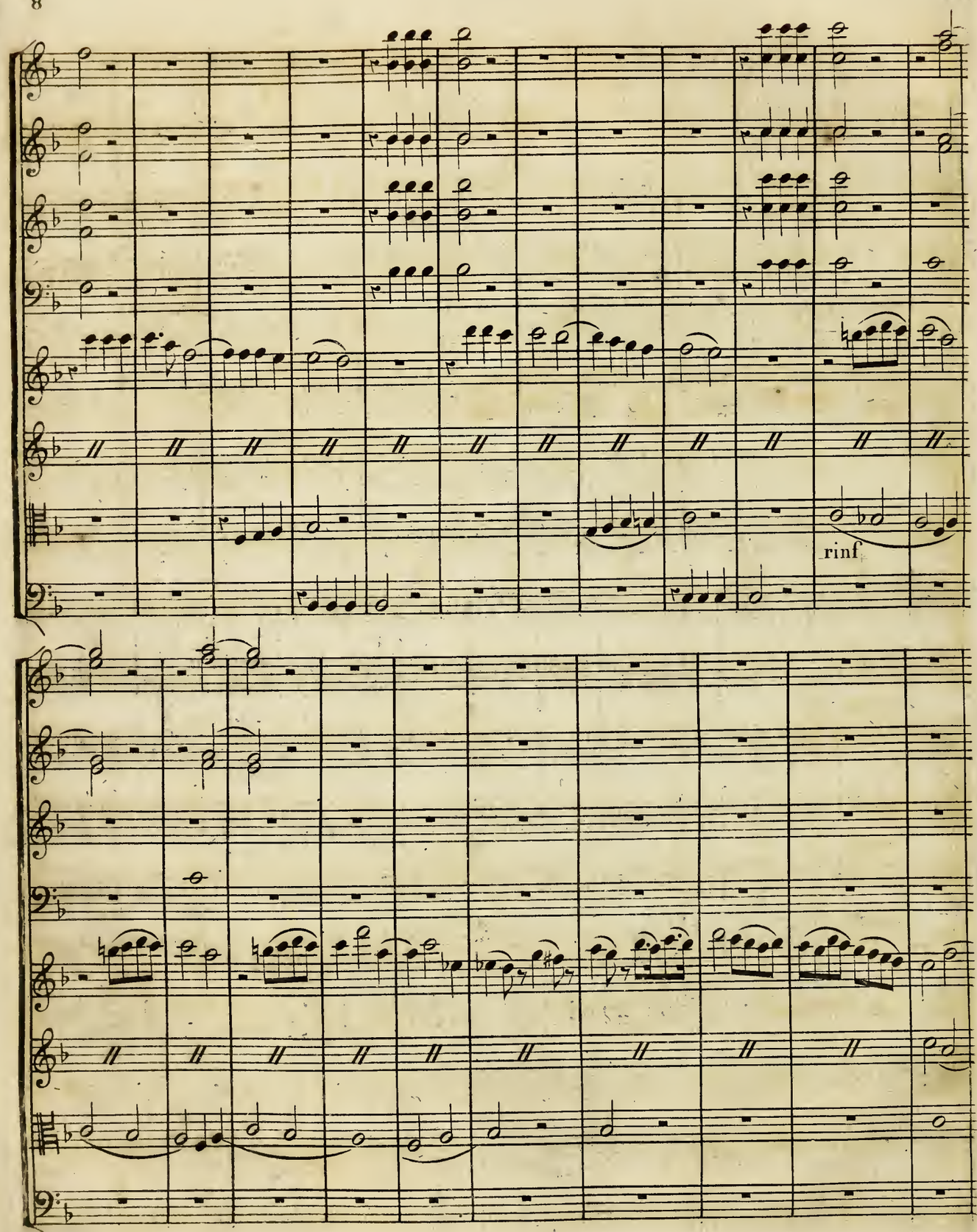
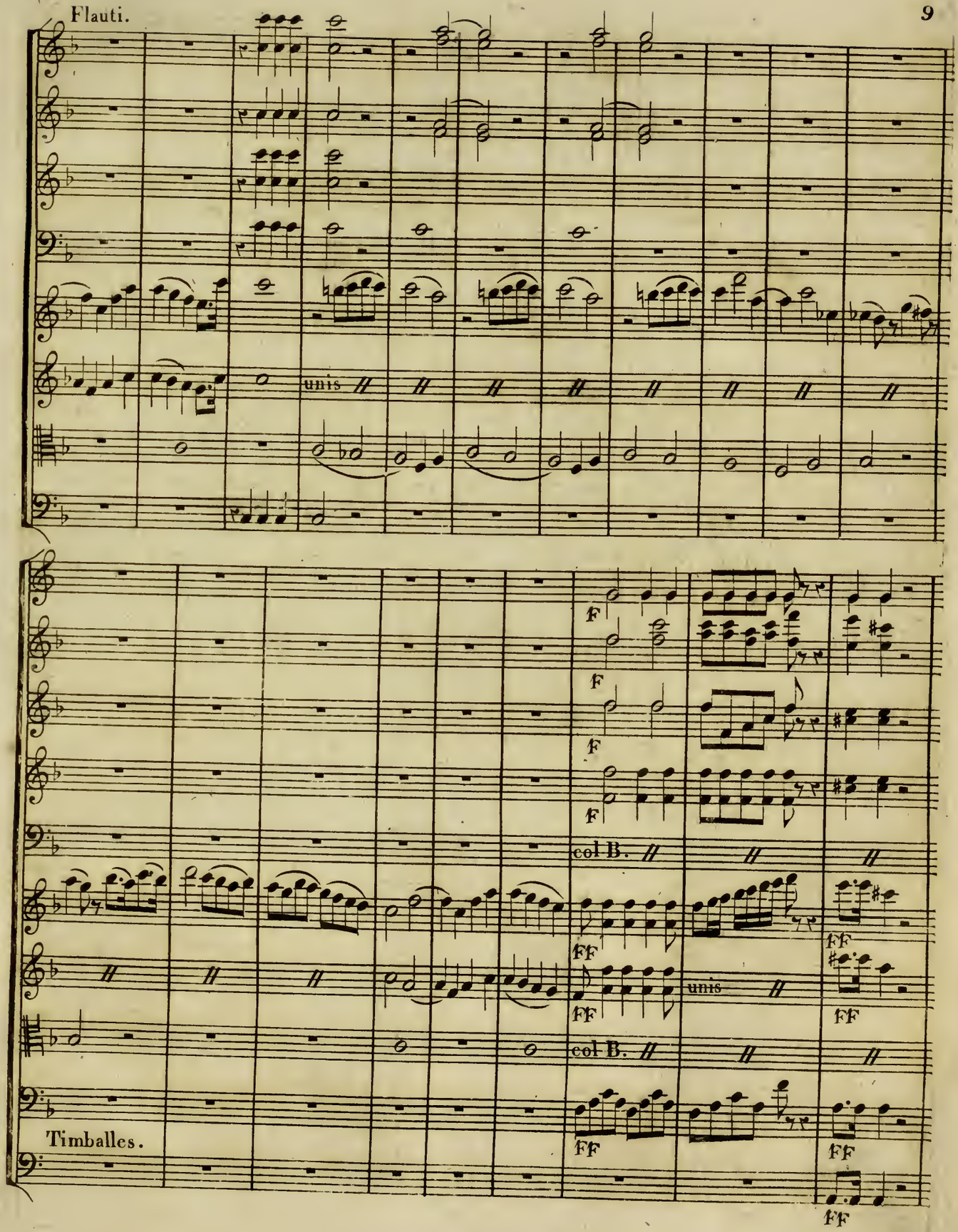
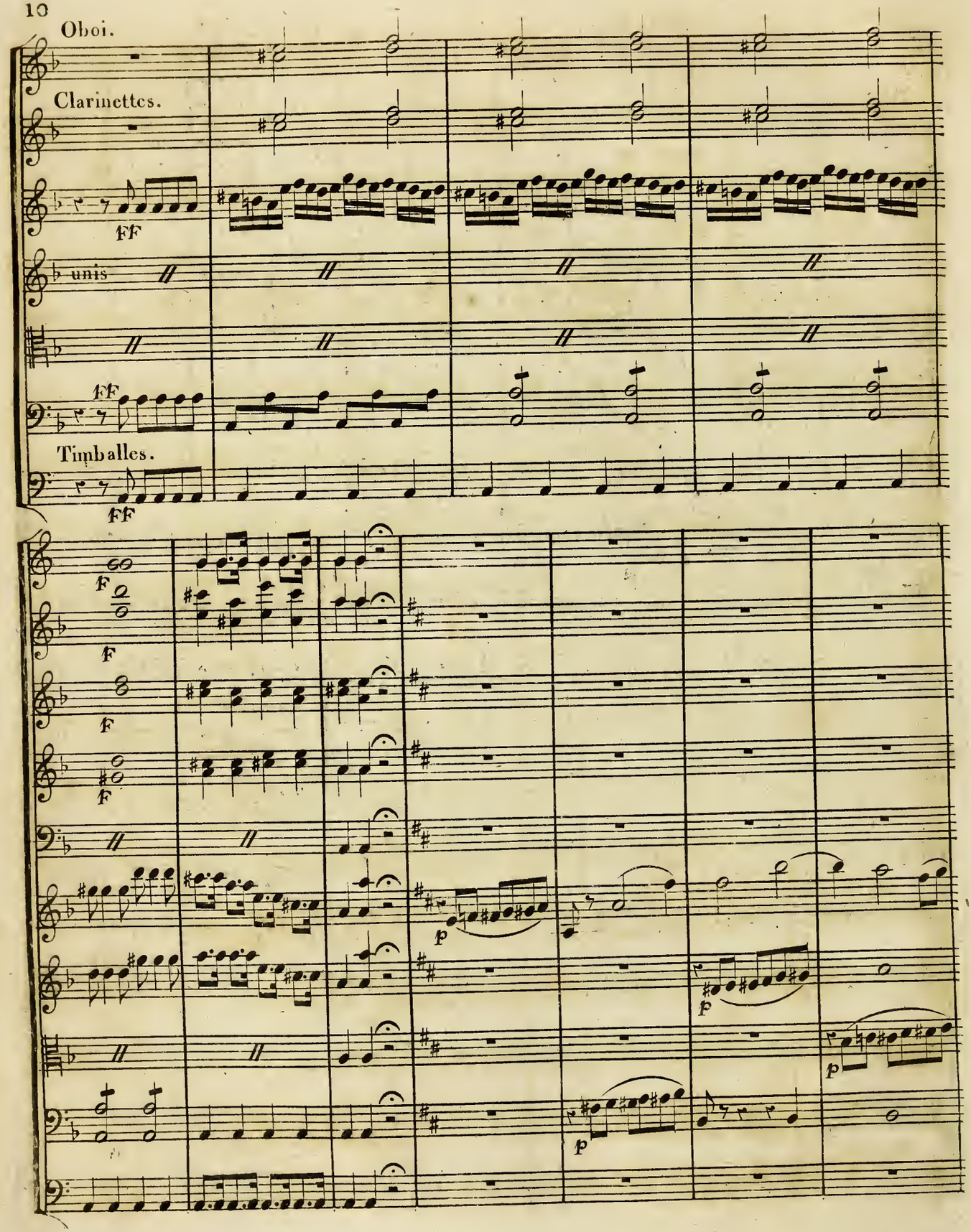
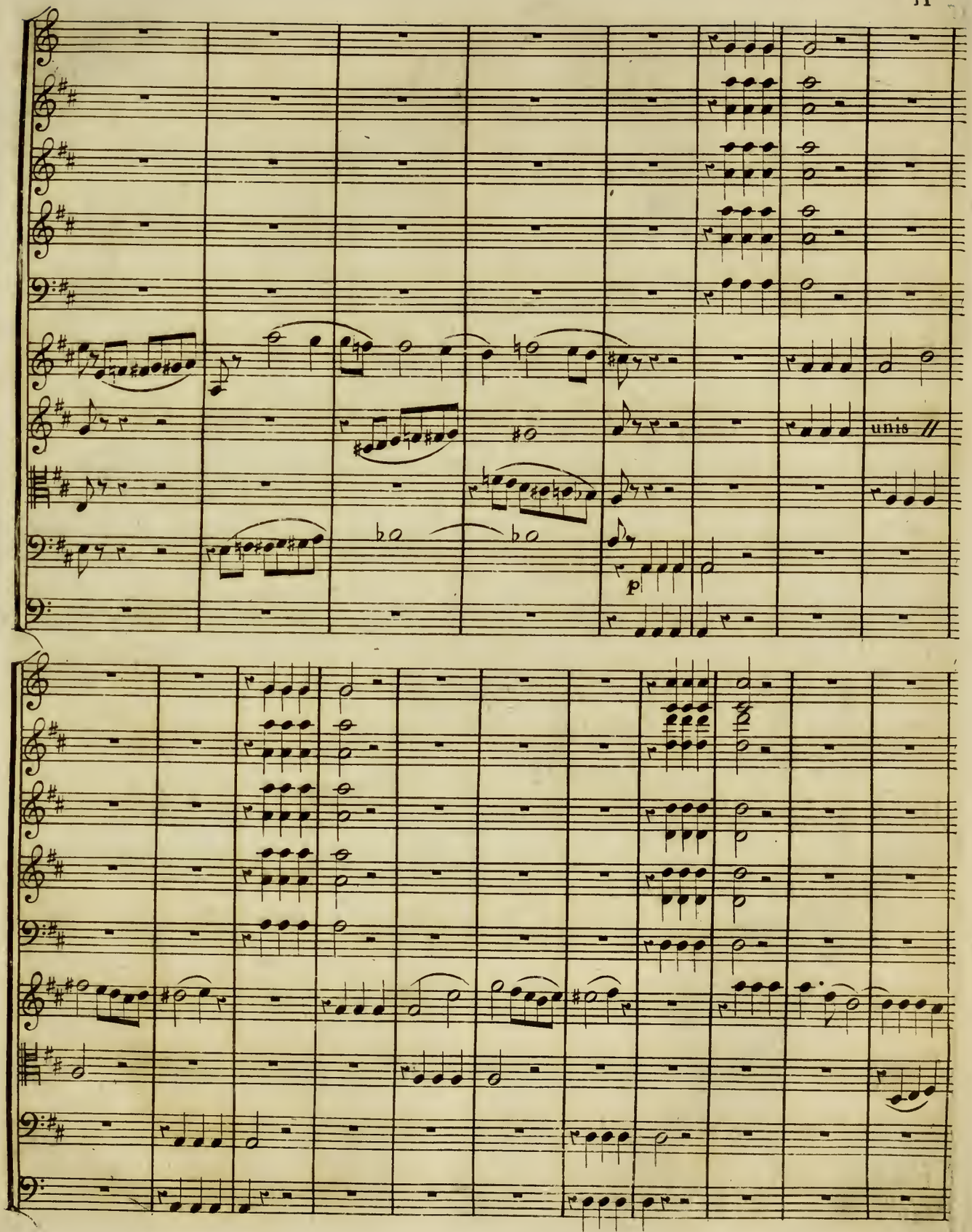
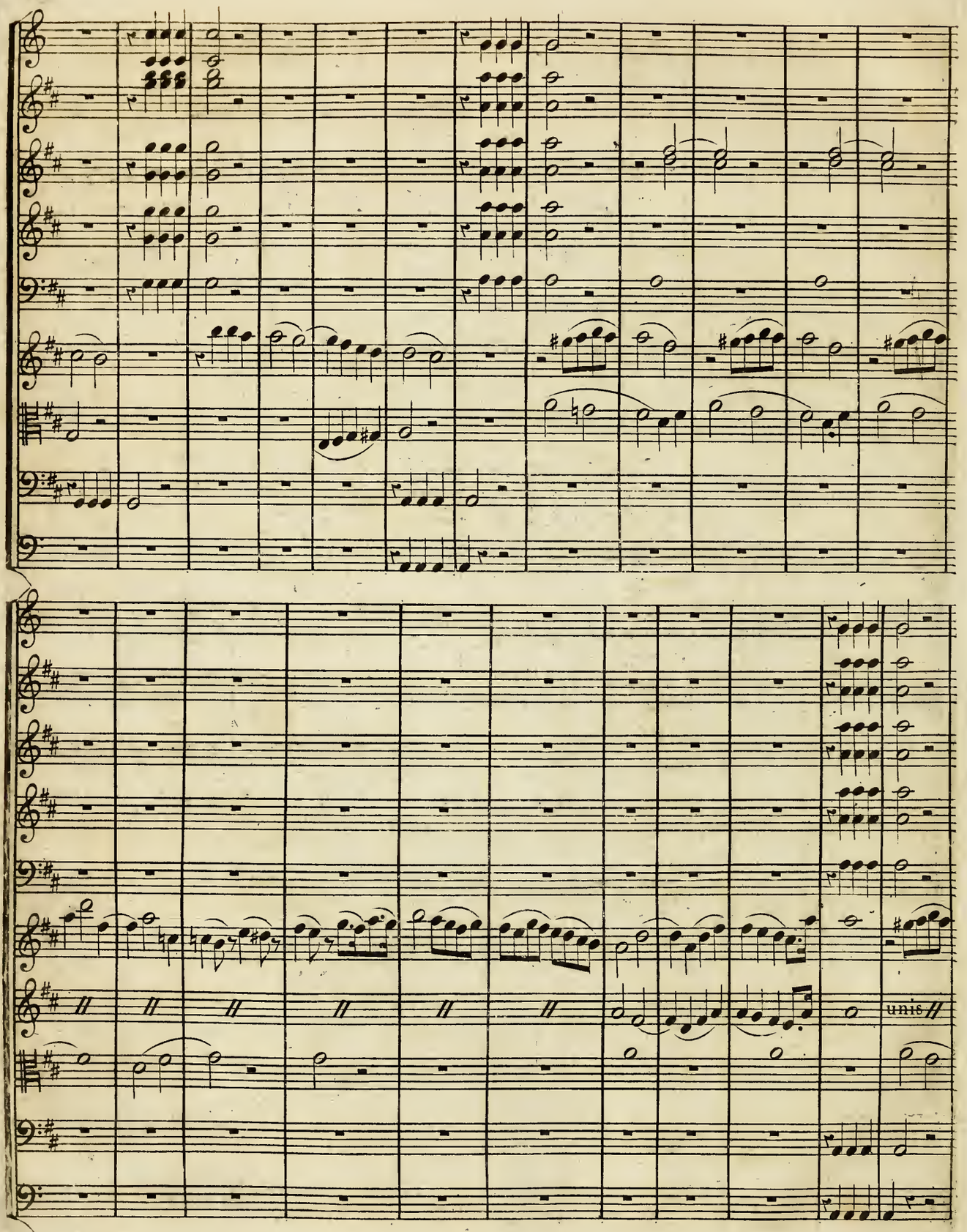
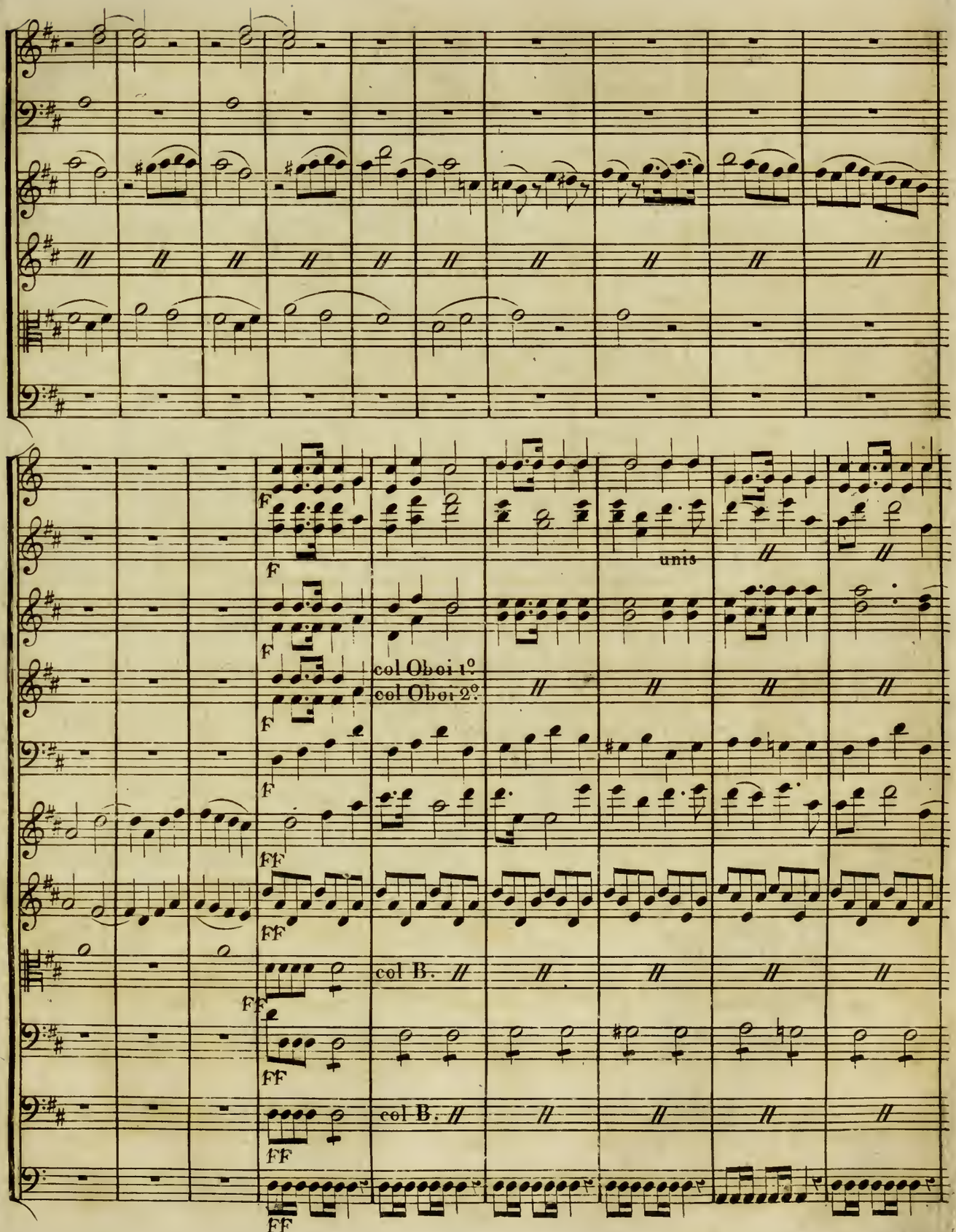
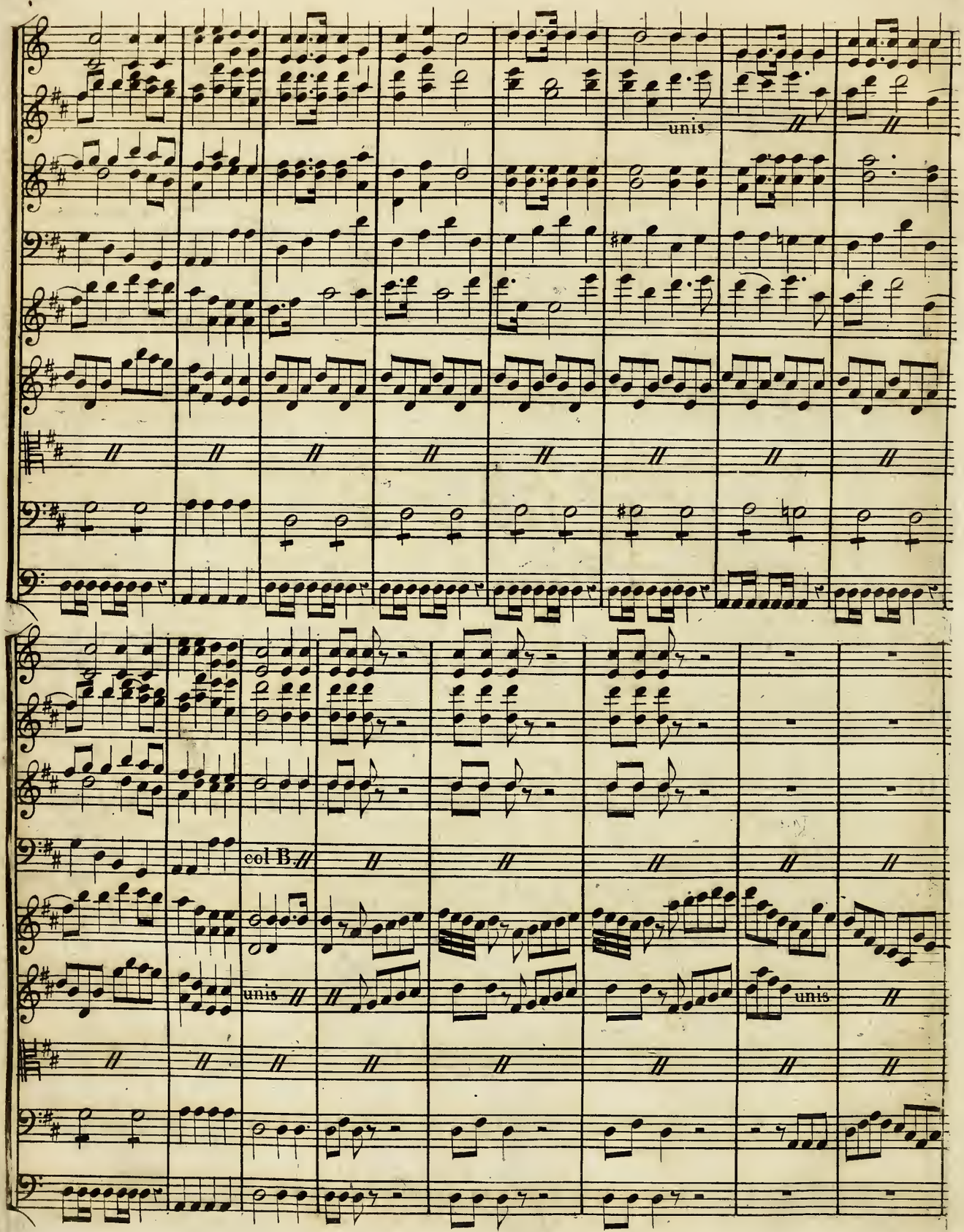
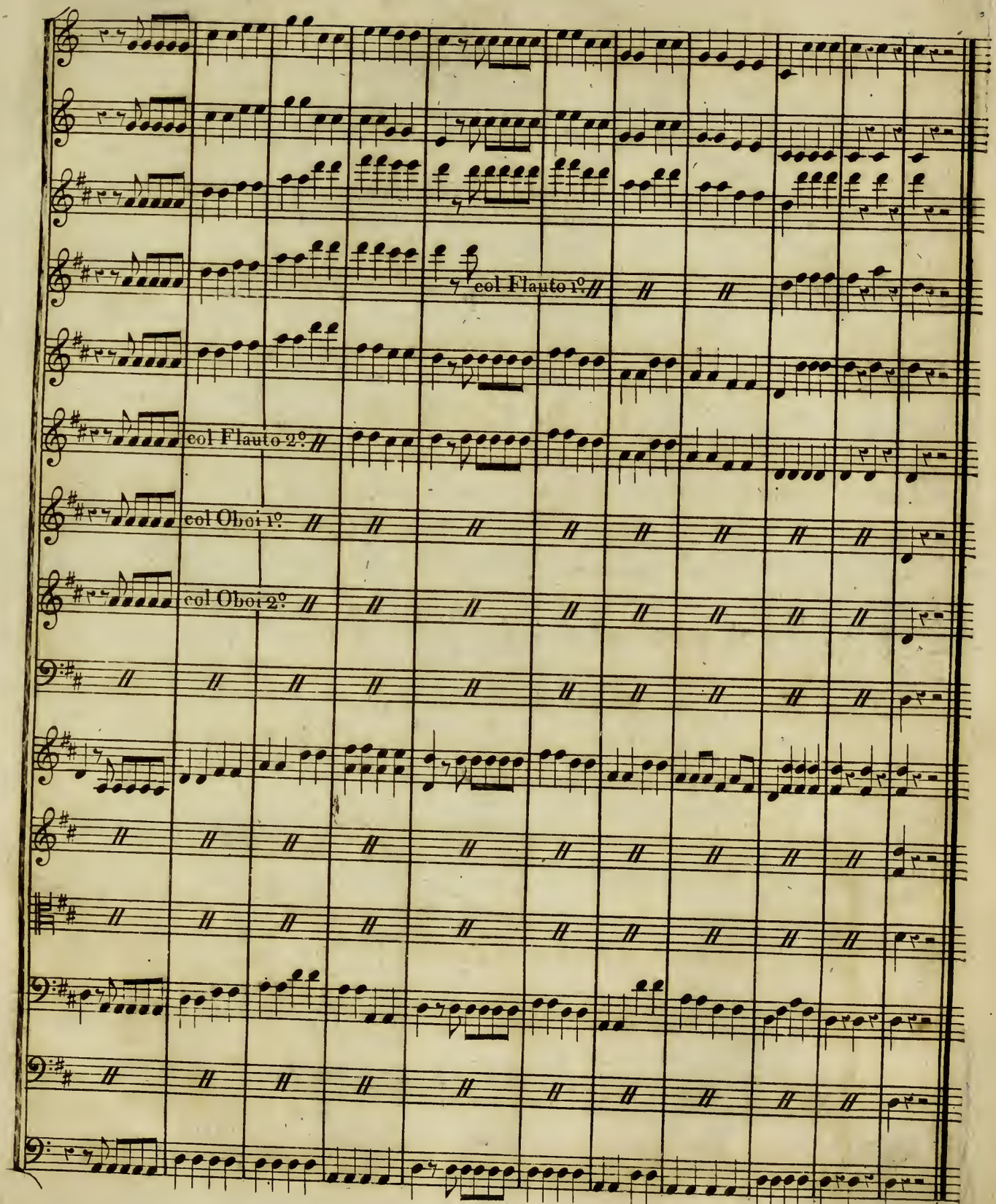
Le très soumis
et très dévoué Serviteur
Champein

OUVERTURE.

Lento.




F
F
F
F
solo
solo
col B.
p
p
p
Clarinettes
col B.
pp

Allegro ma non troppo.
p
unis
col B.
p

cres
cres
Minore.
F
F
F
F
FF
unis
col B.
FF
FF
col B.
FF
F


col B
Timballes.
F
col B
unis
C.B.
F

F
F
F
F
col B.
F
F
col Oboi 1.º
col Oboi 2.º
F
unis

unis
p
col B.
unis

rinf

unis
F
F
F
F
col B.
FF
FF
unis
FF
col B.
FF
FF
Timballes.
FF

Oboi.
Clarinettes.
FF
unis
FF
Timballes.
FF
F
F
F
F
p
p
p
p

unis
p

unis

F
F
F
F
F
unis
col Oboi 1.°
col Oboi 2.°
FF
FF
FF
col B.
FF
col B.
FF
FF

unis
col B
unis
unis

col Flauto 1°.
col Flauto 2°.
col Oboi 1°.
col Oboi 2°.

MENZIKOFF

ET FOEDOR,

OU

LE FOU DE BÉRÉZOF.

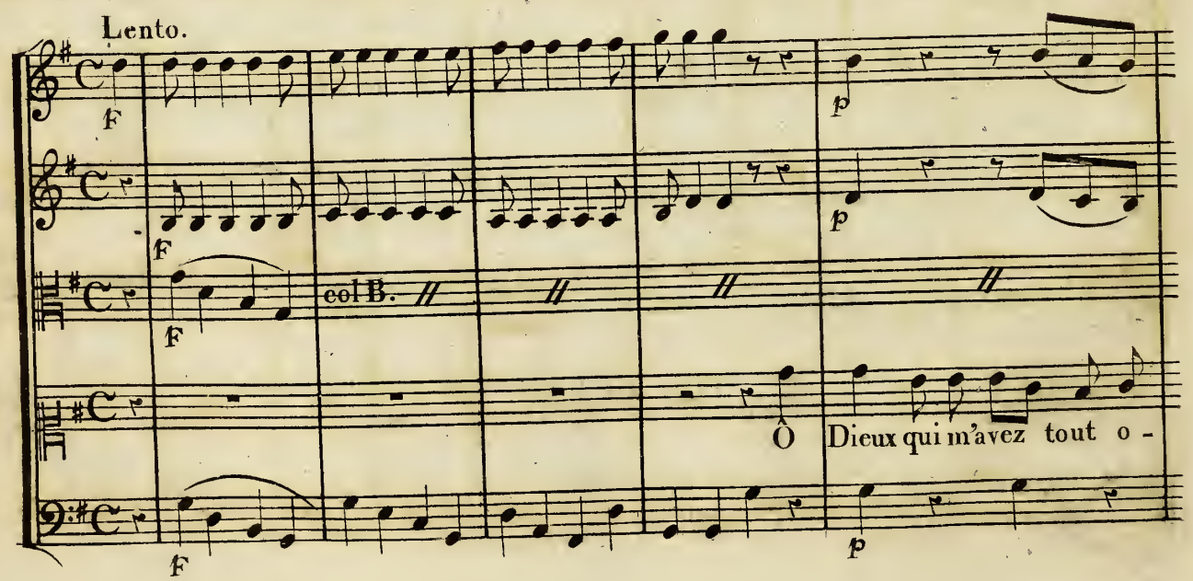
Acte Premier.

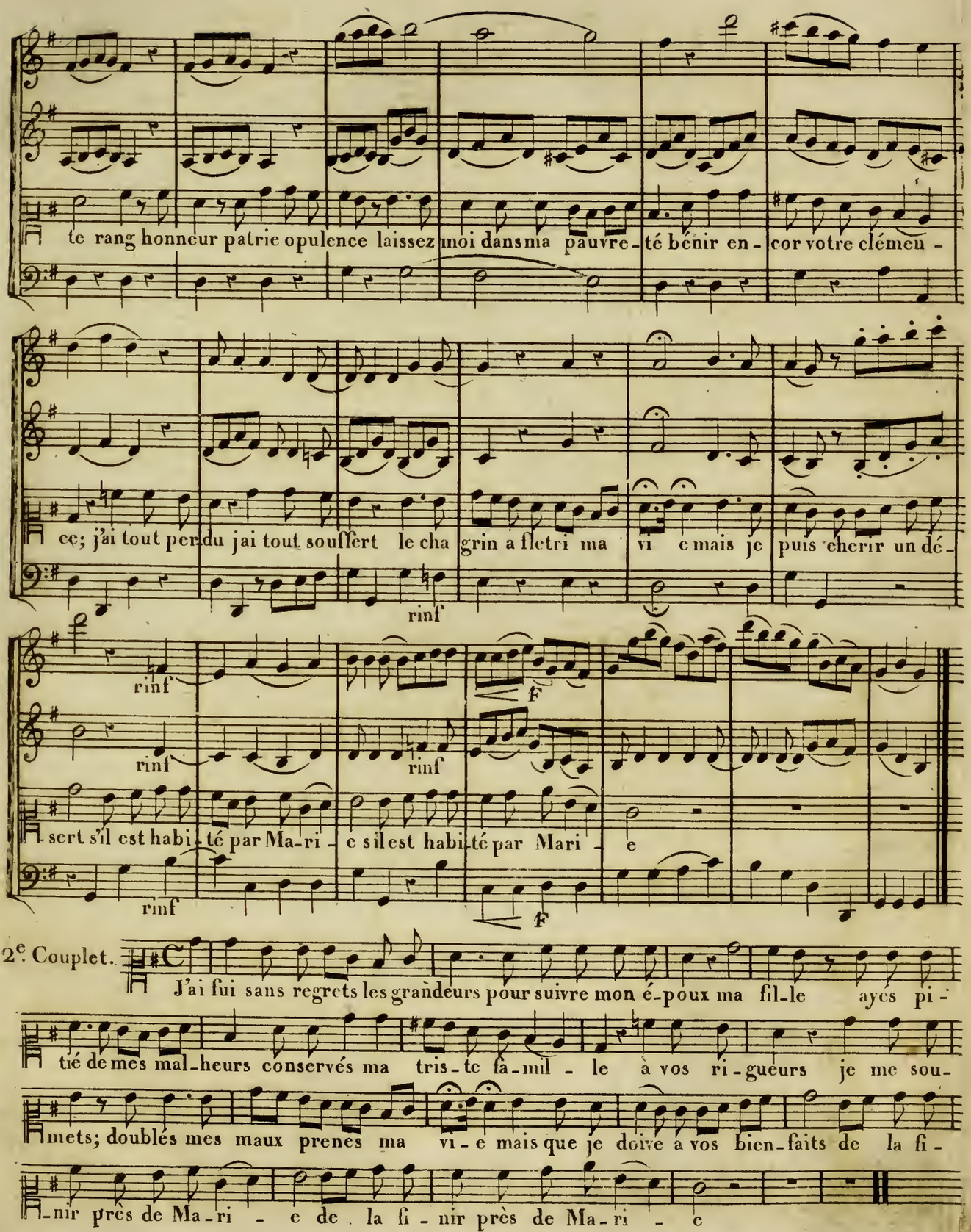
Le Théâtre représente l'interieur d'une hutte en Sibérie. Des chaises et une table de bois, le tout d'une forme très-grossière, composent tout l'ameublement. A travers deux crossées du fond, on aperçoit des rochers escarpés, couverts de neige, de glaces, ect.

SCENE PREMIERE.

PAULINE, assise devant une table, appelle.

MARIE!!! ma fille!! la pauvre enfant elle repose sans doute.... A dix-sept ans!... élevée dans les grandeurs sur les marches du trône fiancée à un Empereur!... et maintenant entre une mère presqu'aveugle...et un pere souffrant désespéré!!! O mon Dieu! c'est un ange que vous avez placé près de moi.




te rang honneur patrie opulence laissez moi dans ma pauvre-té bénir en-cor votre clémen-
ce; j'ai tout perdu j'ai tout souffert le cha grin a fletri ma vi e mais je puis chérir un dé-
rinf
rinf
rinf
F
rinf
rinf
sert s'il est habi-té par Ma-ri - e s'il est habi-té par Mari - e
rinf
F
2.e Couplet.
J'ai fui sans regrets les grandeurs pour suivre mon é-poux ma fil-le ayés pi-
tié de mes mal-heurs conservés ma tris-te fa-mil - le à vos ri-gueurs je me sou-
mets; doublés mes maux prenes ma vi - e mais que je doive à vos bien-faits de la fi-
-nir près de Ma-ri - e de la fi - nir près de Ma-ri - e

Scene II.

PAULINE, MARIE entre.

MARIE.

Vous m'avez appelée, ma mère? Je vous ai bien fait attendre, n'est-ce pas?

PAULINE

Non mon enfant. Je savais que tu etais occupée de moi: le ciel t'en récompensera.

MARIE.

Il l'a déjà fait, puisqu'il m'a donné la meilleure des mères.... Mais auriez-vous froid?...

PAULINE frissonnant.

Un peu. Je ne sais dans quel lieu nous sommes. L'air est ici bien vif, bien pénétrant....

MARIE.

Et vous ne me le dites pas. Tenez ceci vous garantira elle ote en grelotant sa palatine et en couvre sa mère.

PAULINE.

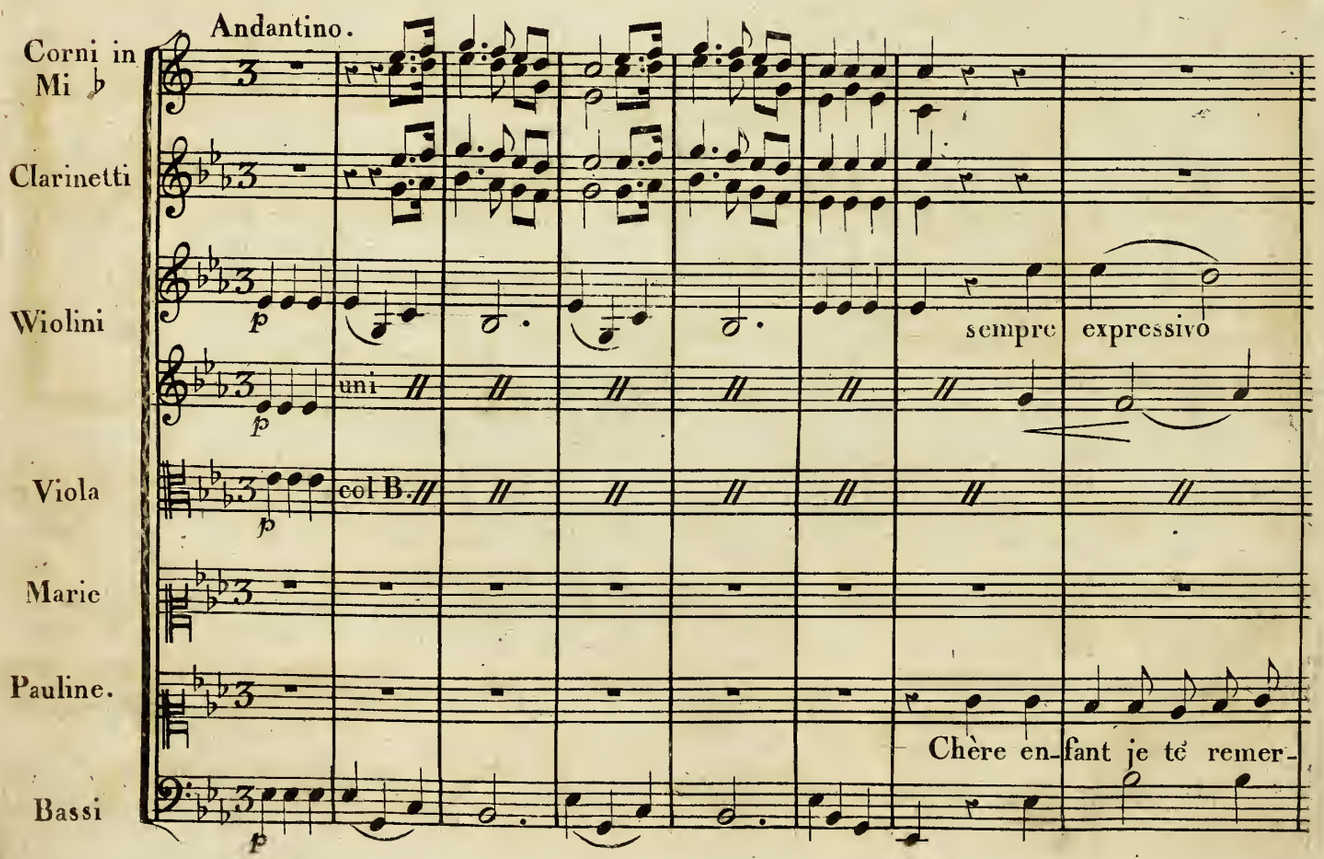
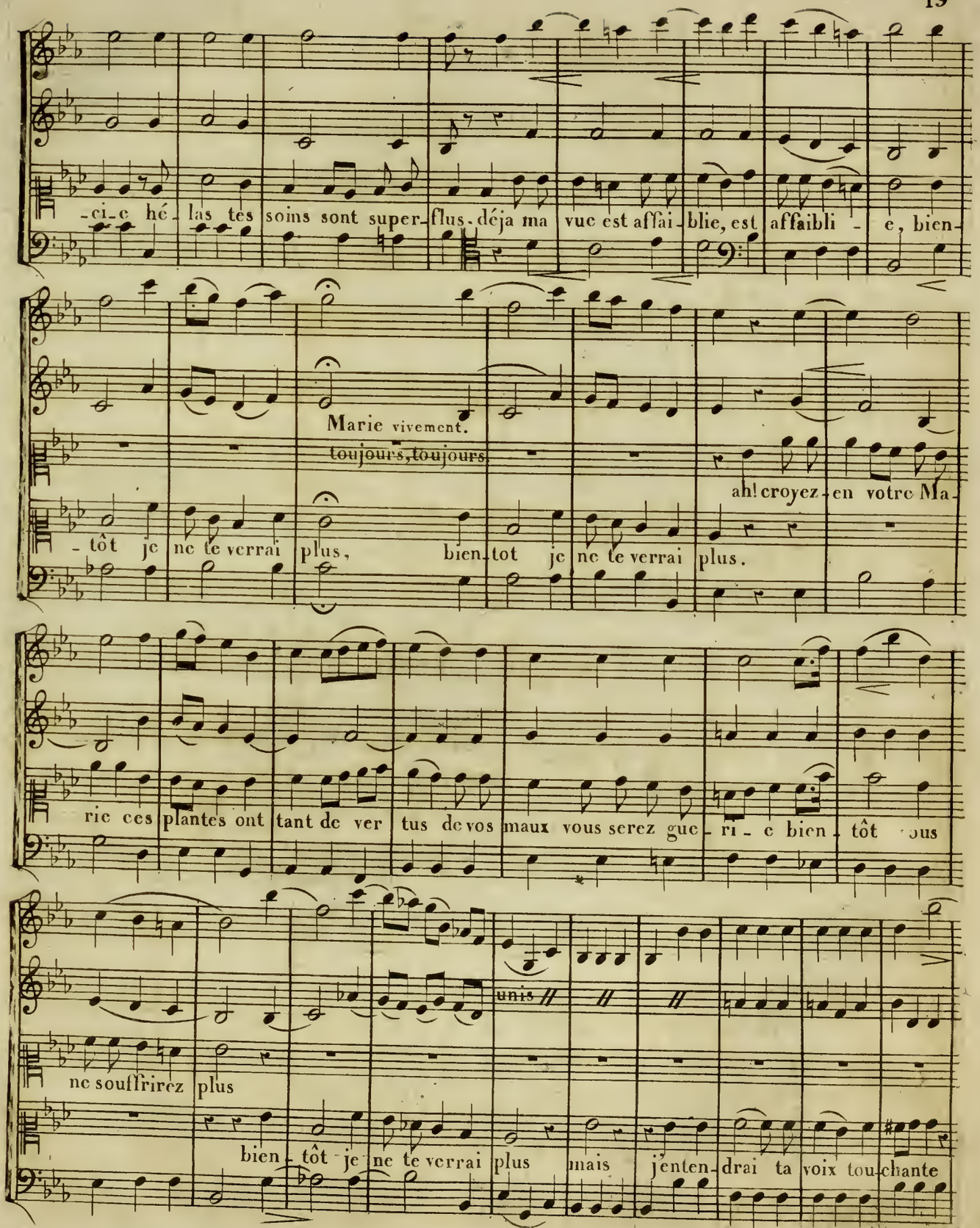
Tu n'étais donc pas dans ton appartement; car je ne t'ai point entendue ce matin?

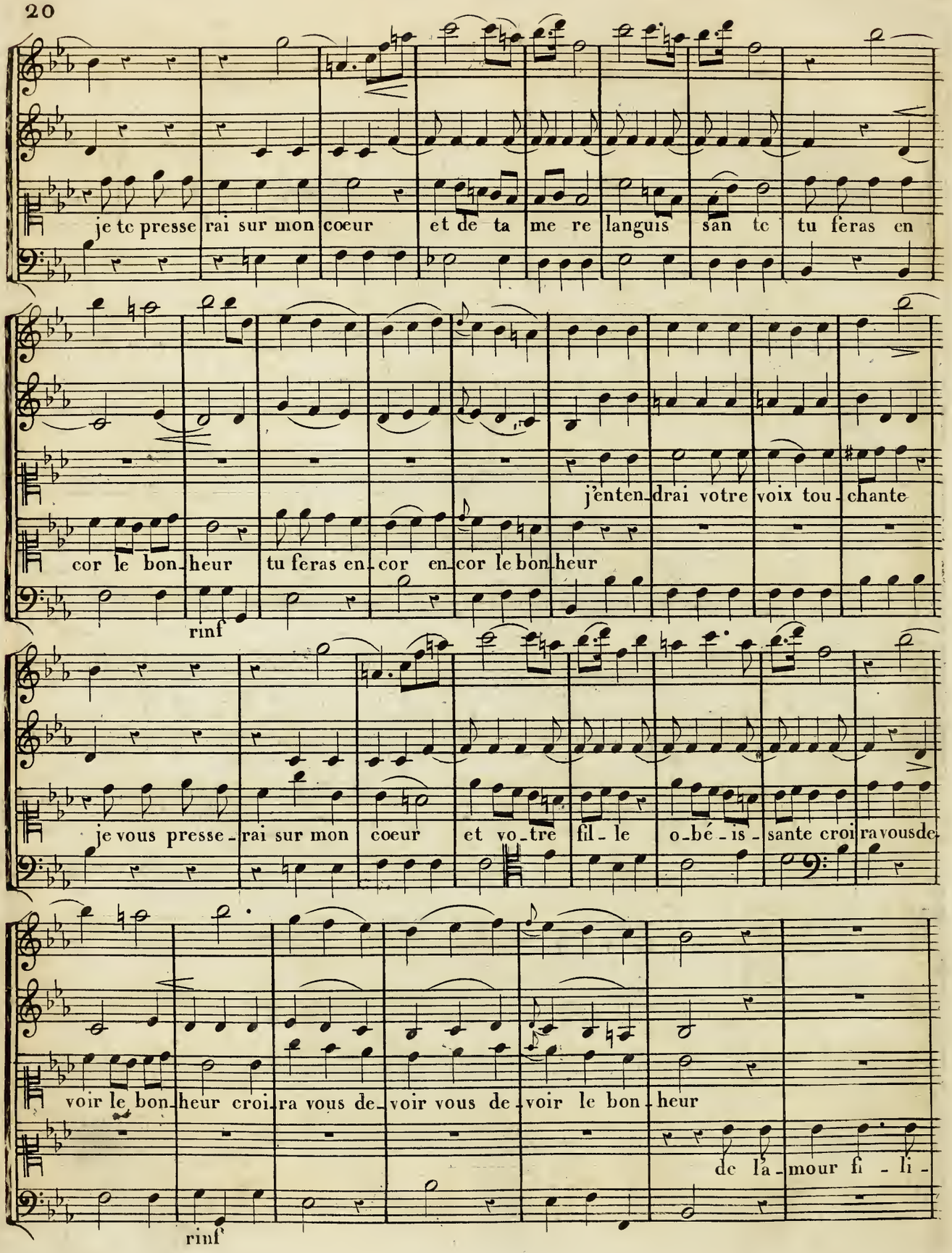
MARIE.

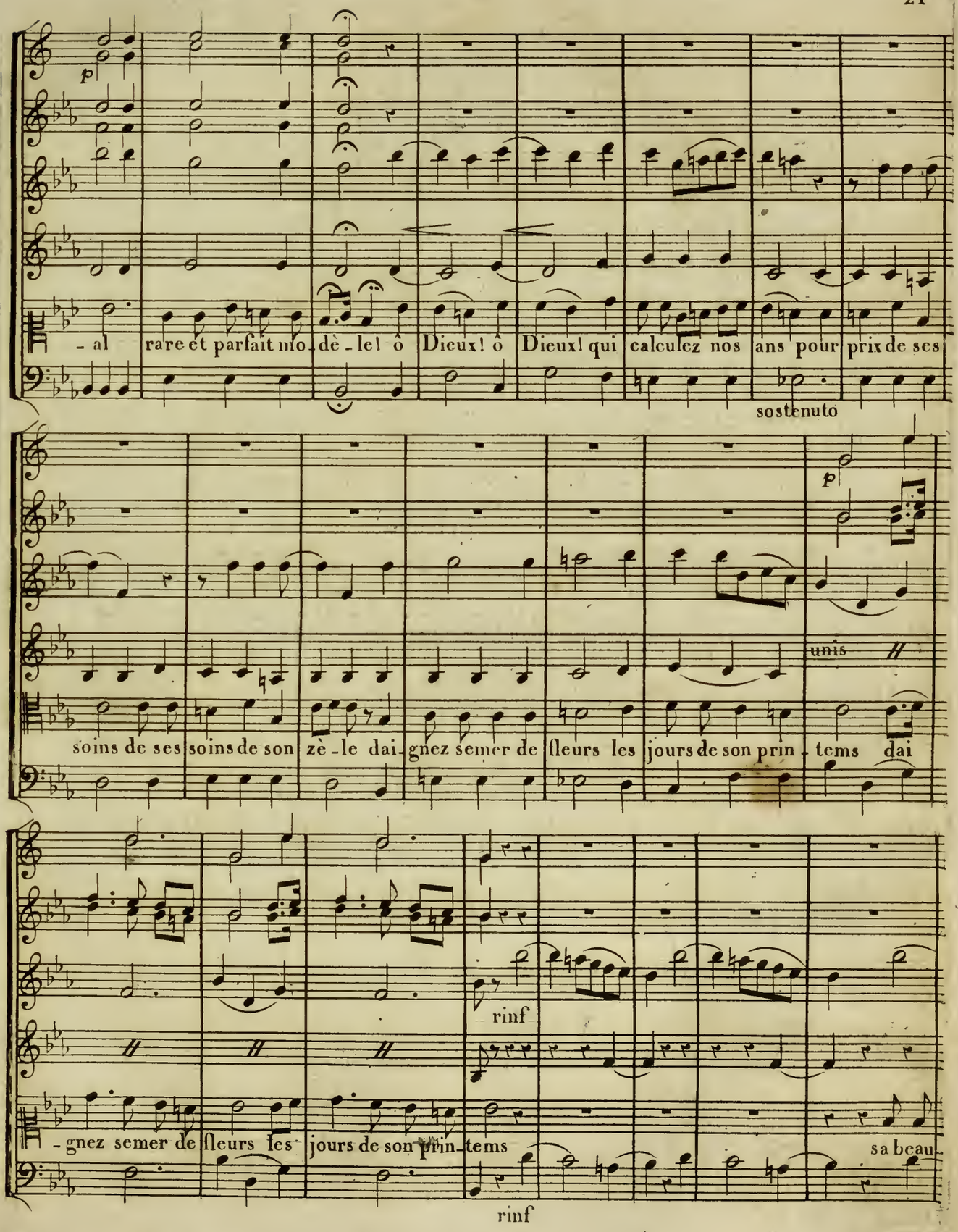
A part et tristement. Dans mon appartement! haut. Non, ma mère. Il a fait un moment de soleil. Je l'ai saisi pour aller cueillir quelques simples parmi ces rochers.

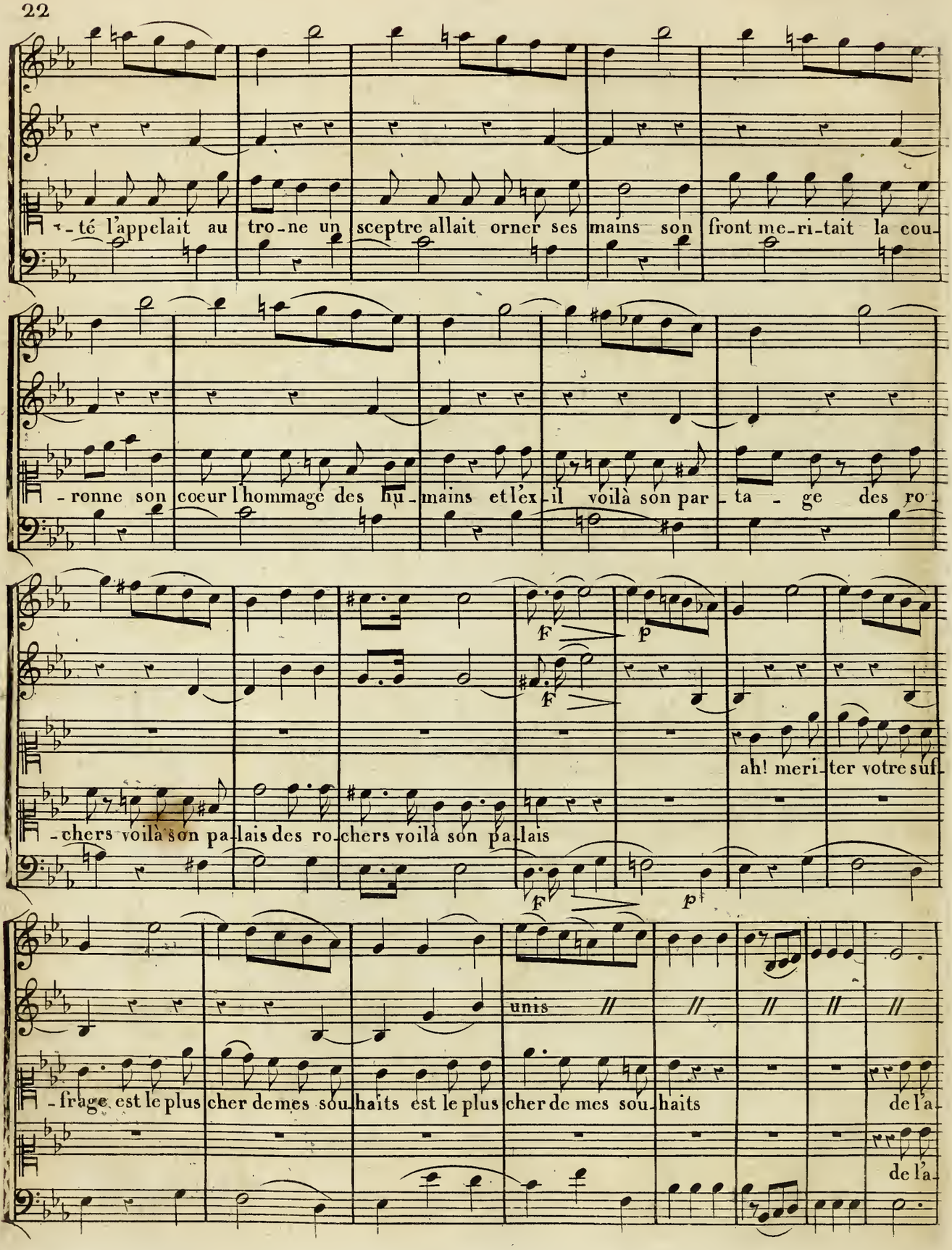
PAULINE.

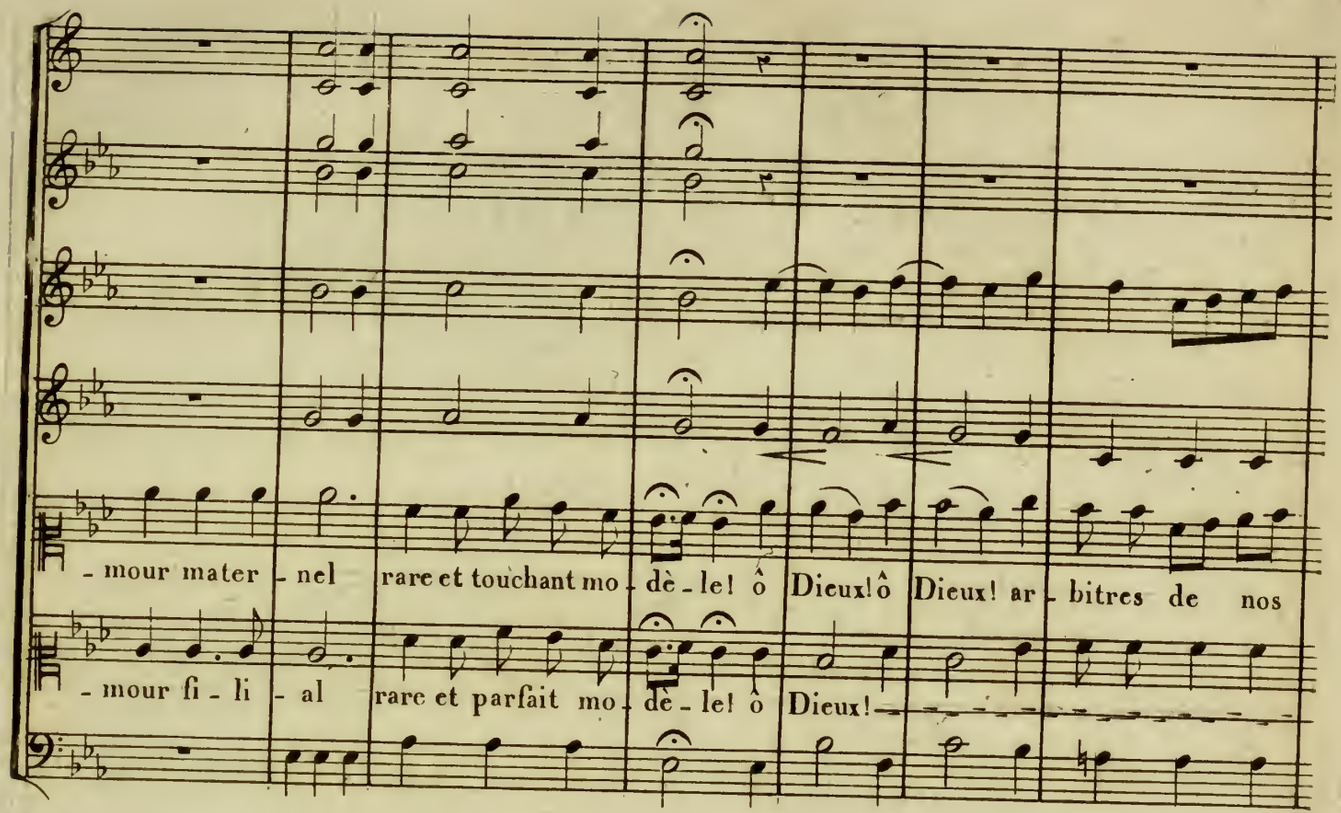
Parmi ces rochers!

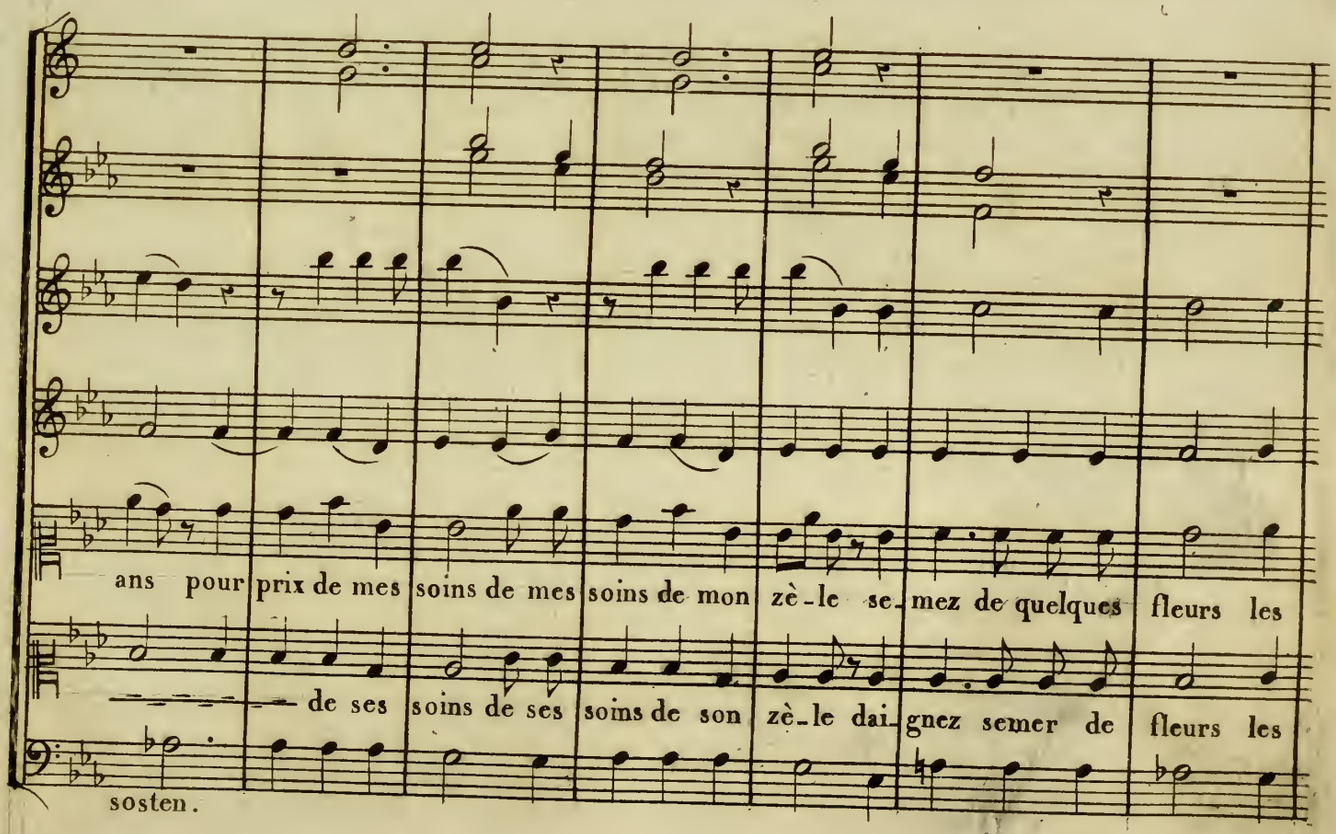
DUO.


-ci-c hé- las tes soins sont super-flus-déja ma vue est affai-blie, est affaibli - e, bien-
Marie vivement.
toujours, toujours.
ah! croyez-en votre Ma-
-tôt je ne te verrai plus, bien-tot je ne te verrai plus.
ric ces plantes ont tant de ver tus de vos maux vous serez gue-ri - e bien-tôt vous
unis
ne souffrirez plus
bien-tôt je ne te verrai plus mais j'enten-drai ta voix tou-chante

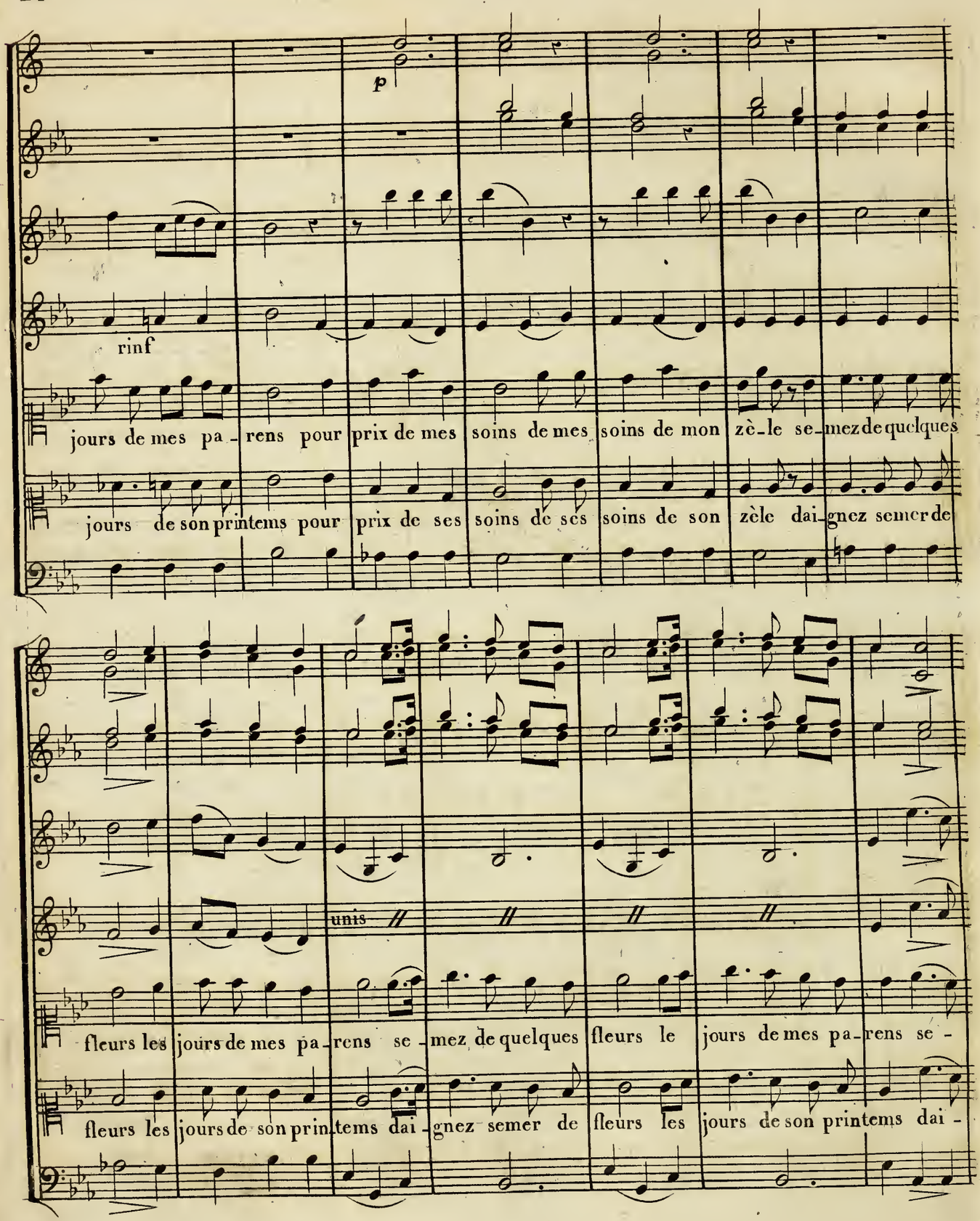

je te presse rai sur mon coeur et de ta me re languis san te tu feras en
j'enten drai votre voix tou chante
cor le bon heur tu feras en cor en cor le bon heur
rinf
je vous presse rai sur mon coeur et vo tre fil le o bé is sante croi ra vous de
voir le bon heur croi ra vous de voir vous de voir le bon heur
de la mour fi li
rinf

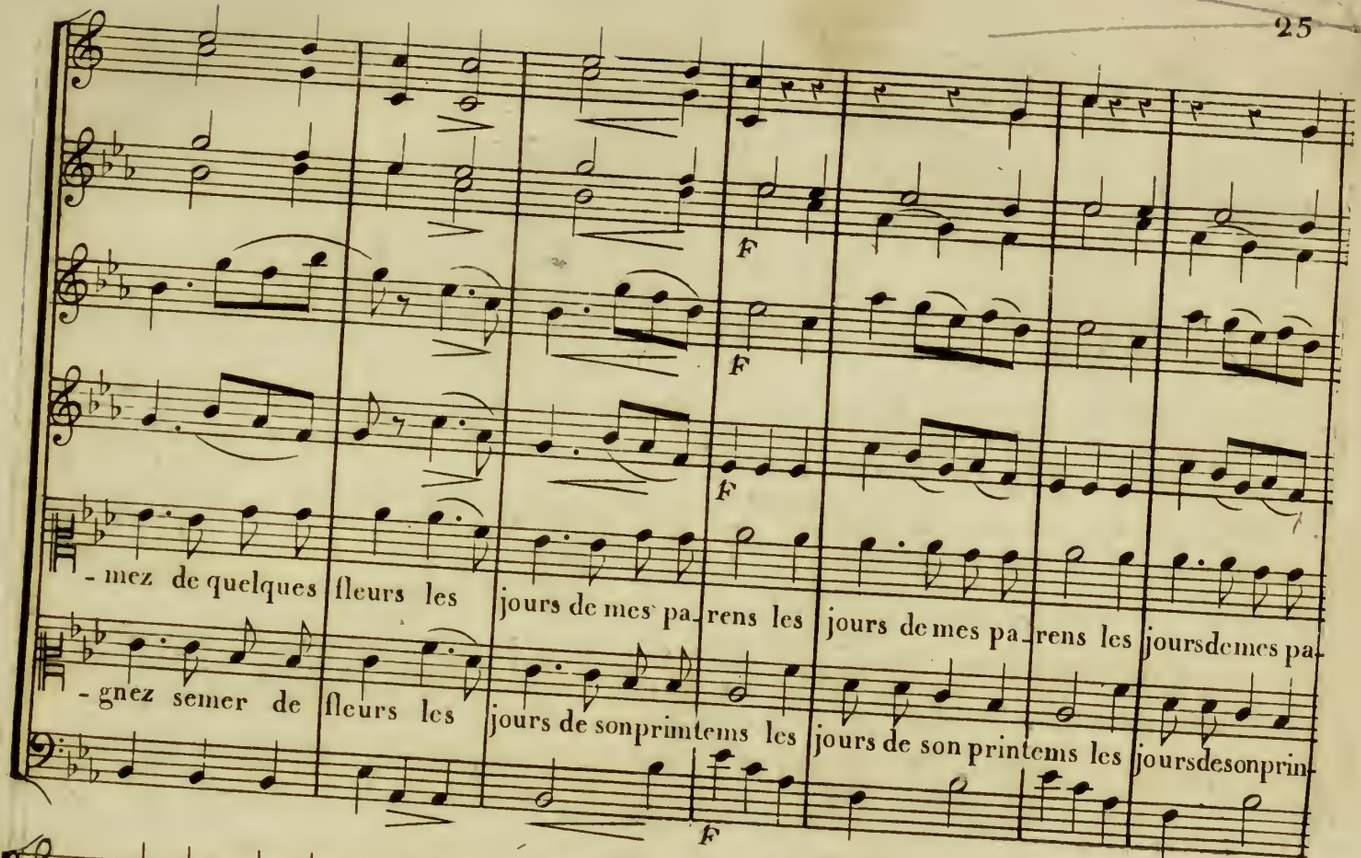

p
- al rare et parfait mo - dè - le! ô Dieux! ô Dieux! qui calculez nos ans pour prix de ses
sostenuto
p
unis
soins de ses soins de son zè - le dai - gnez semer de fleurs les jours de son prin - tems dai
rinf
- gnez semer de fleurs les jours de son prin - tems sa beau
rinf

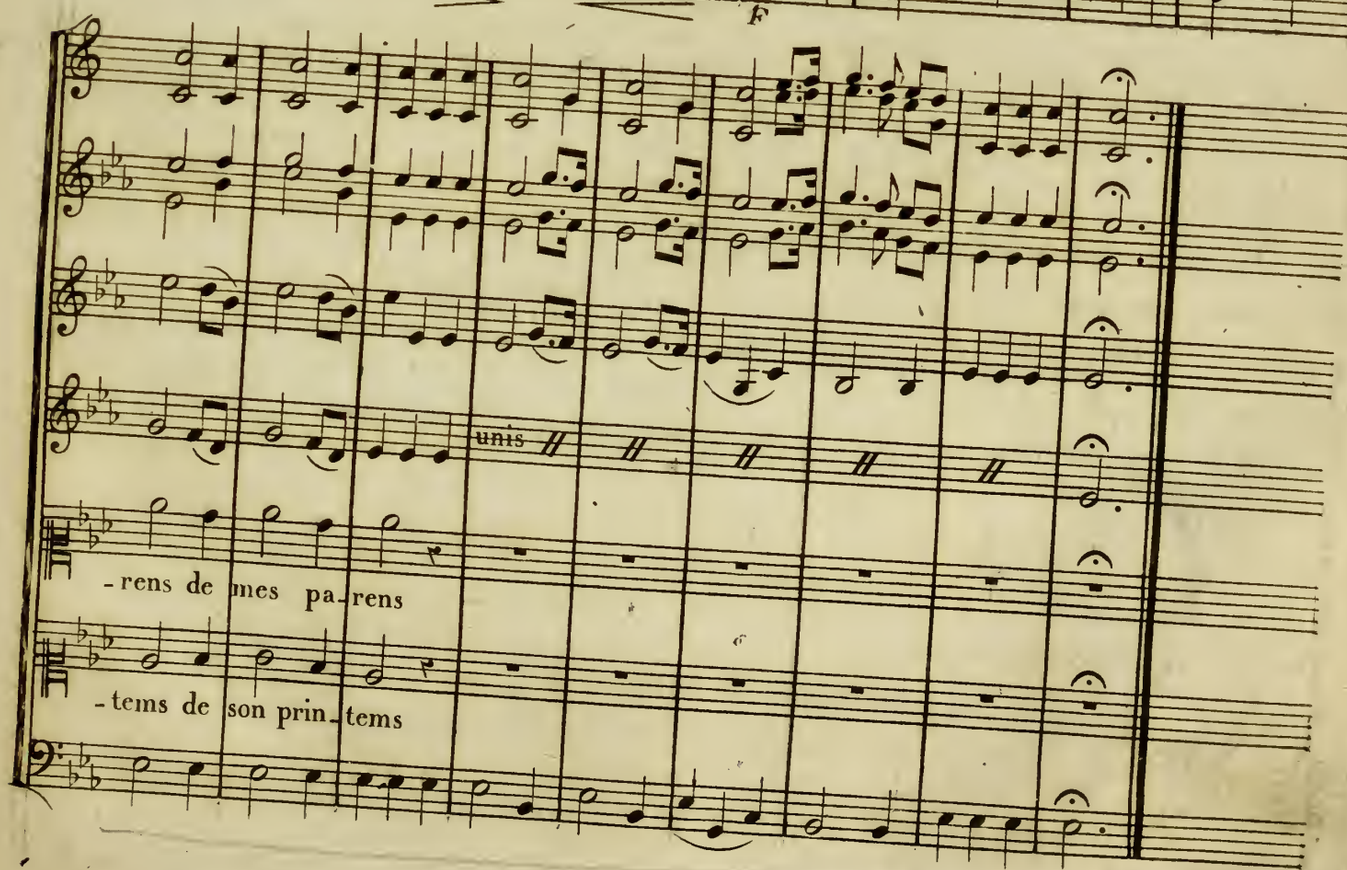

-té l'appelait au tro-ne un sceptre allait orner ses mains son front me-ri-tait la cou-
-ronne son coeur l'hommage des hu-mains et l'ex-il voilà son par-ta-ge des ro-
F
p
F
ah! meri-ter votre suf-
-chers voilà son pa-lais des ro-chers voilà son pa-lais
F
p
unis
-frage est le plus cher de mes sou-haits est le plus cher de mes sou-haits
de l'a-
de l'a-


- mour mater - nel rare et touchant mo - dè - le! ô Dieux! ô Dieux! ar - bitres de nos
- mour fi - li - al rare et parfait mo - dè - le! ô Dieux!


ans pour prix de mes soins de mes soins de mon zè - le se - mez de quelques fleurs les
de ses soins de ses soins de son zè - le dai - gnez semer de fleurs les
sosten.


p
rinf
jours de mes pa-rens pour prix de mes soins de mes soins de mon zè-le se-mez de quelques
jours de son printems pour prix de ses soins de ses soins de son zèle dai-gnez semer de
unis
fleurs les jours de mes pa-rens se-mez de quelques fleurs le jours de mes pa-rens se-
fleurs les jours de son prin-tems dai-gnez semer de fleurs les jours de son printems dai-


F
F
F
F
-mez de quelques fleurs les jours de mes pa-rens les jours de mes pa-rens les jours de mes pa-
-gnez semer de fleurs les jours de son printems les jours de son printems les jours de son prin-


unis
-rens de mes pa-rens
-tems de son prin-tems

PAULINE.

Et Pétrowna?...

MARIE.

Est sortie dès le matin, pour aller....

PAULINE.

Aux provisions!

MARIE.

Non, chez le Gouverneur.

PAULINE.

Chez le Gouverneur?... Ecoute mon enfant. Je ne vois presque plus tes traits ni ceux de ton père; mais je connais vos cœurs Vous craignez de m'affliger. Vous voulez me faire un secret de notre situation, me cacher une partie de nos malheurs; mais je sais tout. Notre disgrace est complète, ton père est exilé.... S'il m'avait écoutée dans les jours de sa puissance, au lieu d'être la fiancée de l'Empereur, tu aurais été l'épouse de Fœdor.

MARIE.

Ah! Fœdor!

PAULINE.

Et nous ne serions pas ici Mais chassons ce souvenir.— Sur-tout, mon enfant, garde-toi de reprocher ton malheur à ton père.

MARIE.

Ah! jamais.

PAULINE.

Il désapprouvait alors ton amour.... L'infortuné! Ce que nous souffrons n'est rien en comparaison de ses peines. Cependant ce pays me paraît bien froid; ce lieu bien mal fermé Le vent y pénètre de toutes parts. Nos meubles sont grossiers, nos alimens....

MARIE.

Je les prepare si mal; et pourtant je serais fâchée que tout autre que moi eut le plaisir de les apprêter pour vous.

PAULINE.

Quant au sommeil....je ne le connais plus..... Notre disgrace... mes douleurs.... Mais toi! toi, chère enfant!... ton avenir m'accable. Où donc sommes nous, puisqu'on ne peut se procurer?....

MARIE.

Eh! que vous importe, ma mère, puisque nous sommes ensemble?

PAULINE.

Ton père t'aurait-il défendu de me le dire?

MARIE.

Non, maman; mais....

SCENE III.

PAULINE, MARIE, MENZIKOFF, sans être aperçu.

PAULINE.

Eh bien! je veux le savoir. Où sommes nous? dans quelle terre? à Ronnebourg?

MARIE.

Non.

PAULINE.

A Stolberg?

MARIE.

Non, maman.

PAULINE.

A Petersthal?

MARIE.

Non plus; mais, de grace, épargnez....

PAULINE

Non, non; cette incertitude me tue. Je veux le savoir: où sommes nous?

MENZIKOFF, qui s'est approché.

Tu veux le savoir, Pauline? Absolument?

PAULINE.

Absolument.

MENZIKOFF.

Chère épouse, arme-toi de courage.

PAULINE

Je suis préparée à tout. Parle, achève, ou sommes nous?

MENZIKOFF.

Tu le veux?.. Eh bien! nous sommes....au fond de la Sibérie.

PAULINE.

Dieux!

MENZIKOFF.

A cent lieux par-delà Tobolsk, dans un désert horrible, affreux.

MARIE.

Mon père!

MENZIKOFF, continue.

Parmi des rochers, des torrens, des précipices, exposés à chaque instant à devenir la proie des bêtes féroces, à qui le ciel semble avoir abandonné l'empire de cette contrée.

MARIE.

De grace!...

MENZIKOFF, continue.

Sans secours, sans amis, sans espoir....

MARIE.

Et la Providence!... C'est surtout dans les deserts qu'elle se manifeste.

MENZIKOFF, avec amertume.

Voila le sort qu'on reserve a l'ami au compagnon de Pierre-le-Grand. Voilà l'héritage que je vous laisse.—O Pauline!.. ô Marie!... pardon!... pardon!... C'est moi, c'est mon coupable orgueil qui vous a perdues. Abandonnez..... un malheureux....

MARIE, a ses pieds.

Au nom du ciel! mon père.

PAULINE.

Ah! mon ami épargne cette innocente.— Aimons-nous, resignons-nous et nous serons plus heureuses ici qu'à la cour de Petersbourg.

MARIE, se place entr'eux.

Ici, entre vous deux, et je n'ai plus rien à désirer.

MENZIKOFF.

Ah! sans doute, le bonheur est par-tout pour des cœurs tels que les vôtres. Vos jours de prospérité n'ont été marqués que par des œuvres de bienfaisance Mais les miens.... Amis, parens, j'ai tout sacrifié. La plupart des malheureux que ce desert renferme sont mes victimes; et moi leur persécuteur, je suis au milieu d'elles

PAULINE.

Ecarte ces souvenirs. Oublie que tu fus le puissant Menzikoff.

MARIE, avec effroi.

Ma mère!...

MENZIKOFF, vivement.

Pauline! garde toi de prononcer ce nom. Sais-tu qu'il n'est pas un seul parmi les infortunés qui souffrent autour de nous, qui n'ait juré ma perte?

Le lieu de notre destination etait Tobolsk. Mon nom seul a soulevé contre moi tous les exilés. Une fuite précipitée, sous le nom de Missof, a seule pu me dérober à leurs ressentiment. Malgré le secret que m'a promis le Gouverneur, je puis être reconnu et cette decouverte attirerait sur nous la vengeance de mille infortunes, qui n'ont plus rien à perdre qu'une vie que je leur ai rendue odieuse!!!

PAULINE.

Ils ne te connaissent pas, et nous pouvons, a la rigeur, nous passer de leurs secours L'or, les diamans que nous avons emportés....

MENZIKOFF, vivement, avec désespoir.

Nous ont été ravis. Tout.... tout.... de cette immense fortune il ne me reste pas de quoi pourvoir aux besoins les plus indispensable de votre vie.

MARIE.

Ils sont si modiques, mon père. D'ailleurs Petrowna est allée chez le Gouverneur. On le dit bon, sensible. Il aura pitié de nous.

MENZIKOFF.

Pitié!!! pitié!!!

MARIE, avec douceur.

Le pays est froid, il est vrai; mais nous sommes au milieu des bois, et les fourures sont abondantes. Ces forets nous donnent du gibier; l'oby et le volga, du poisson en quantité. La terre est glacée pendant neuf mois; mais les trois qui les suivent, suffisent a la nature pour produire des fleurs des fruits et quelquefois une recolte au-dela de toute espérance. Allons, allons, de la tranquilite..... du courage..... au nom de votre enfant!

MENZIKOFF.

Pauvre Marie! tu veux guérir mon cœur, et j'ai déchiré le tien.

MARIE.

Vous, mon père? jamais.

MENZIKOFF.

Et ton Feodor?

MARIE, tendrement.

J'ai dû vous obéir.

MENZIKOFF.

Ah! pourquoi était-il de la famille des Dolgoroucki? Ce sont eux qui ont tramé ma disgrace, provoqué mon éxil.

MARIE.

Ah! croyez que Feodor ne partageait pas leur haine. Jamais, non, jamais je n'eusse avoué pour amant l'ennemi de mon père.

MENZIKOFF.

Mais Petrowna ne revient pas Je vais moi-même.....

PAULINE.

Non, mon ami, demeure. L'habitude du commandement a donné à ton organe quelque chose d'imperieux La voix dune femme est si touchante!

MARIE.

J'y cours. (en les embrassant) Du courage! le ciel fera le reste. Elle sort.

PAULINE.

Eh bien! mon ami toutes les dignite du monde valent-elles le bonheur d'être père?

MENZIKOFF.

Non, Pauline, non. Je le sens, mais d'aujourd'hui seulement, et c'est trop tard.

PAULINE.

Que cette idée au moins te console.

SCENE IV.

PAULINE, MENZIKOFF, JEAN, EDGARD.

JEAN.

Bonjour, brave homme! bonjour, Madame! quels que soient votre nom, votre qualite soyez les bien venus dans cette terre d'exil et regardez nous comme de frères que le ciel vous envoie.

MENZIKOFF, avec un reste de fierté.

En quoi puis-je vous obliger, Messieur?

JEAN.

En beaucoup de choses. D'abord en augmentant le nombre de nos amis. (Il lui prend la main) familierement.

PAULINE.

Messieurs, vous nous faites honneur.

JEAN.

Plasir, voilà le mot, Madame. — Ensuite en nous procurant l'occasion de vous être utiles.

PAULINE.

Mille remercîmens!

JEAN

C'est moi qui vous en devrai à Menzikoff Votre nom?

MENZIKOFF.

Paul Missof.

JEAN, dicte à son compagnon qui a tiré un crayon et des tablettes.

Ecrivez: « Maison 72. Missof et sa femme. » — Avez-vous de la famille?

PAULINE.

Deux jeunes filles.

JEAN, dicte.

« Composée de quatre personnes. » Il entre dans les pièces latérales et examine tout. Quoi! point de meubles!..... Des lits de mousse!..... Ajoutez: « dénuement absolu. »

PAULINE.

Absolu.

JEAN, avec une profonde sensibilité.

Vous êtes donc bien malheureux?

MENZIKOFF, avec une rage concentrée.

Oh! oui, bien malheureux.

JEAN.

Pas autant que moi, mes amis, pas autant que moi Ce que vous avez perdu, vous pouvez le retrouver un jour. Moi, jamais. — Ce qu'on m'a ravi; aucune puissance.... aucun souverain ne peut me le rendre.

EDGARD.

Excusez....il a des momens.... (à Jean, bas.) Mon ami, tu oublies qu'ils ont besoin de promts secours.

JEAN, comme sortant d'un songe.

En effet.... pardon! vous le voyez..... mon coeur....ma tête....Poursuivons: — Votre etat?

MENZIKOFF.

Autrefois militaire.

JEAN.

Et maintenant?

MENZIKOFF.

Aucun.

JEAN.

Savez vous chasser?

MENZIKOFF.

Oui.

JEAN, dicte.

„ Mettez, chasseur.„ A Pauline. Vous paraissez souffrir, Madame?

PAULINE.

Beaucoup, Monsieur.

JEAN

Ah! je vois....l'air de ce pays est si vif. Mais rassurez-vous, nous avons ici un exellent homme que je vous enverrai. A part à Edgard. Pense pour moi, puisque la mémoire de ton ami....Va, cours l'avertir, et songe a leurs besoins.

PAULINE.

C est vous, sans doute, Monsieur, qui êtes le Gouverneur de cette contrée....ou son homme de confiance?

JEAN.

Ni l'un ni l'autre.

MENZIKOFF.

En ce cas voudriez-vous me dire qui vous êtes?

JEAN.

Volontiers. Avez-vous jamais entendu parler du fou de Bérézoff?

MENZIKOFF

Non

JEAN

Eh bien! ce fou là, c'est moi. Ils m'appellent ainsi, parce que je fais le bien, dit on, à tort et à travers, sans rime ni raison.

MENZIKOFF.

Et quel est votre dessein?

JEAN, vivement.

Mon dessein, c'est de ne former de tous nos exilés qu'une seule et meme famille et de les rendre heureux en dépit de toute la cruauté de Menzikoff. Vous serez des nôtres, n'est-ce pas?

MENZIKOFF.

Je ne connais pas vos statuts.

JEAN.

Un seul article les renferme tous: c'est de s'aimer de s'entr'aider de contribuer chacun autant qu'il est en lui, au bonheur de tous.

MENZIKOFF à part.

Oh! Menzikoff!!...

JEAN.

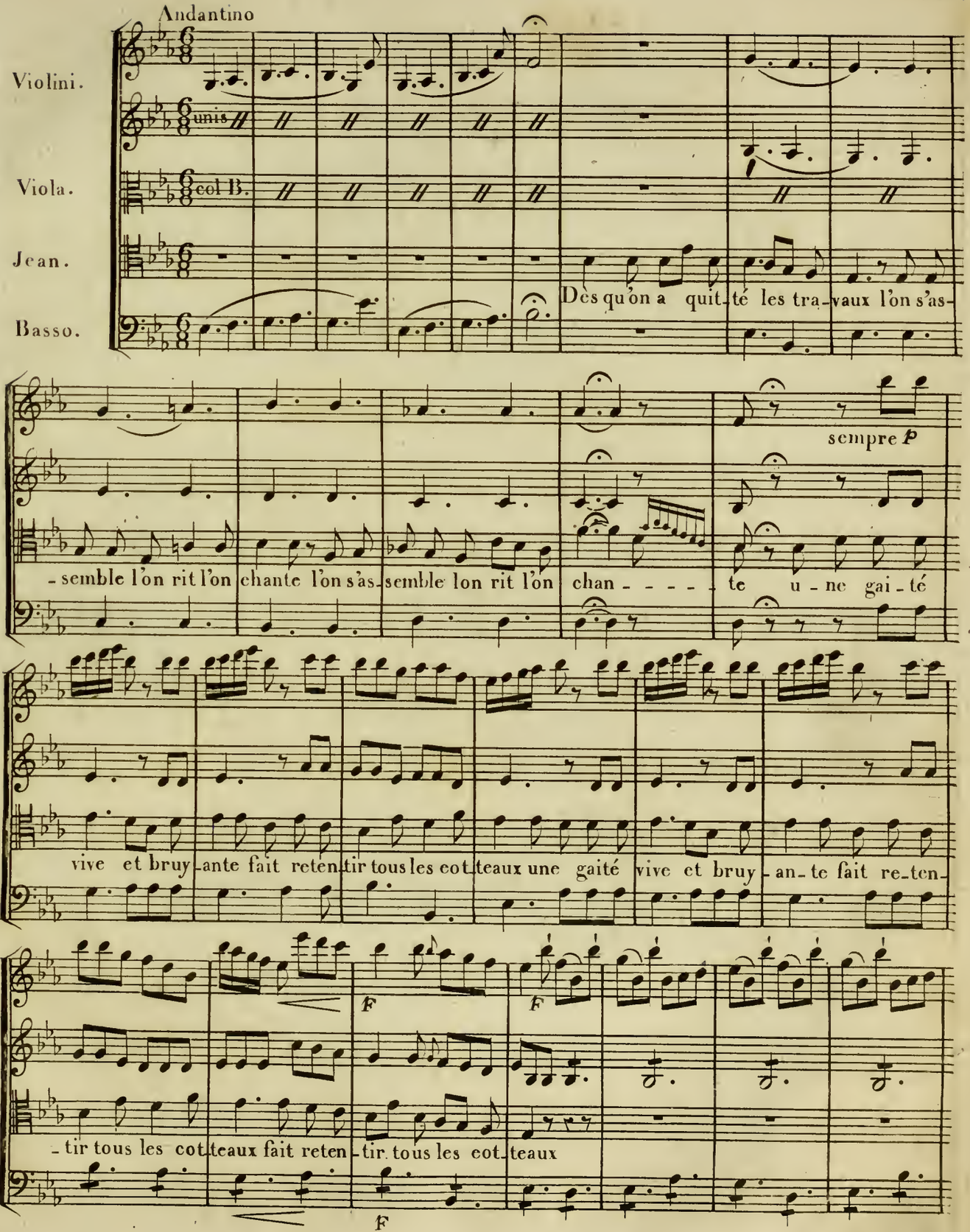
Aussi, nous sommes ici près de sept cents malheureux qui sommes les gens les plus hereux du monde. Chez nous, point d'orgueil, d'ambition, de jalousie, point d'avocats, de savans, de beaux esprits; mais force ouvriers excellens, un travail modéré, et une amitié à toute épreuve. Tel que vous me voyez, je fais passablement un bonnet de poil; d'autres apprêtent les fourures. Nous vendons tout cela à nos voisins, les Tartares, les Calmoucks, les Chinois. Ils nous donnent en échange du the des liqueurs. Ce petit commerce entretient dans la colonie l'industrie, la joye et la santé. Quant à nos amusemen....

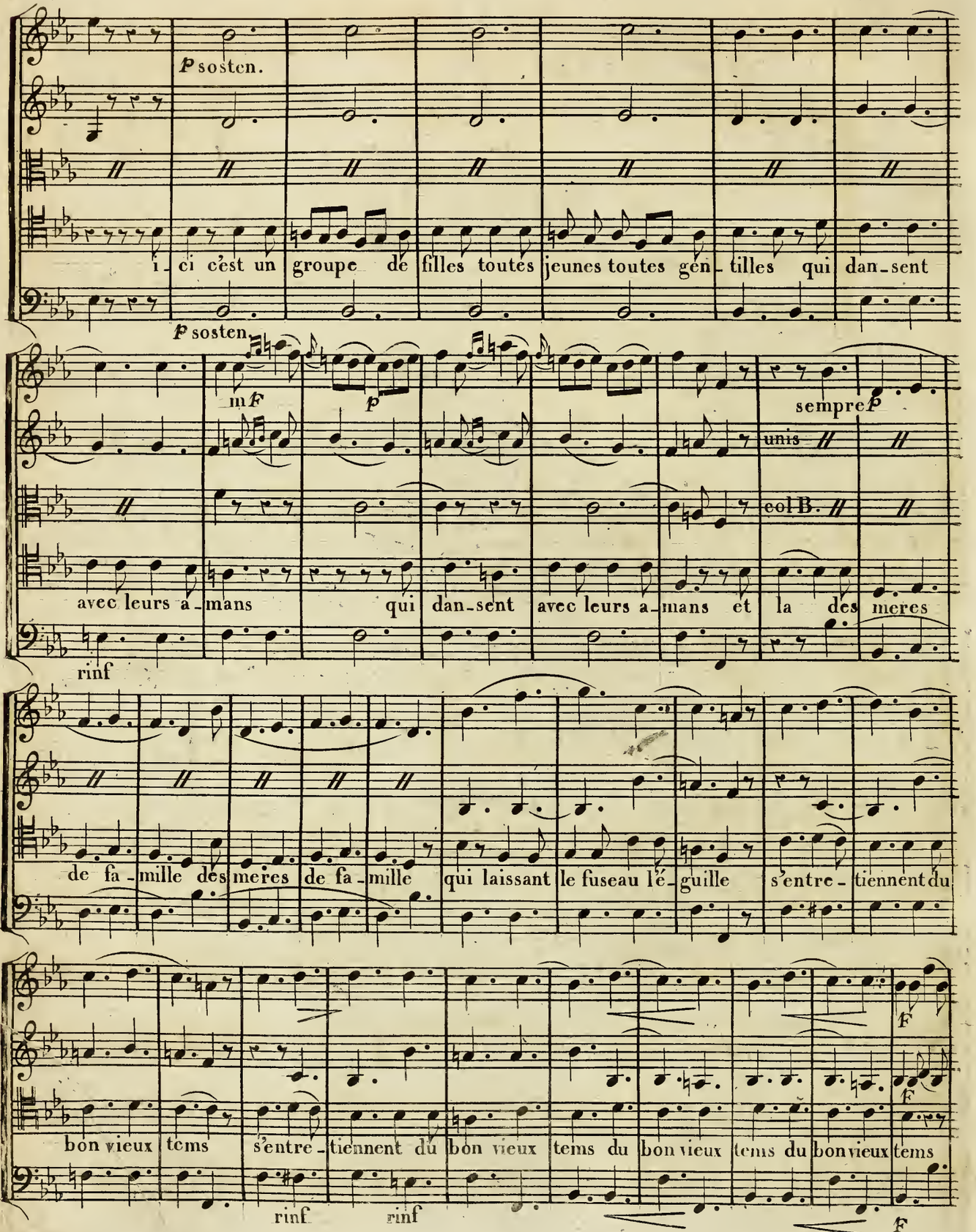
PAULINE.

Vos amusemens?....

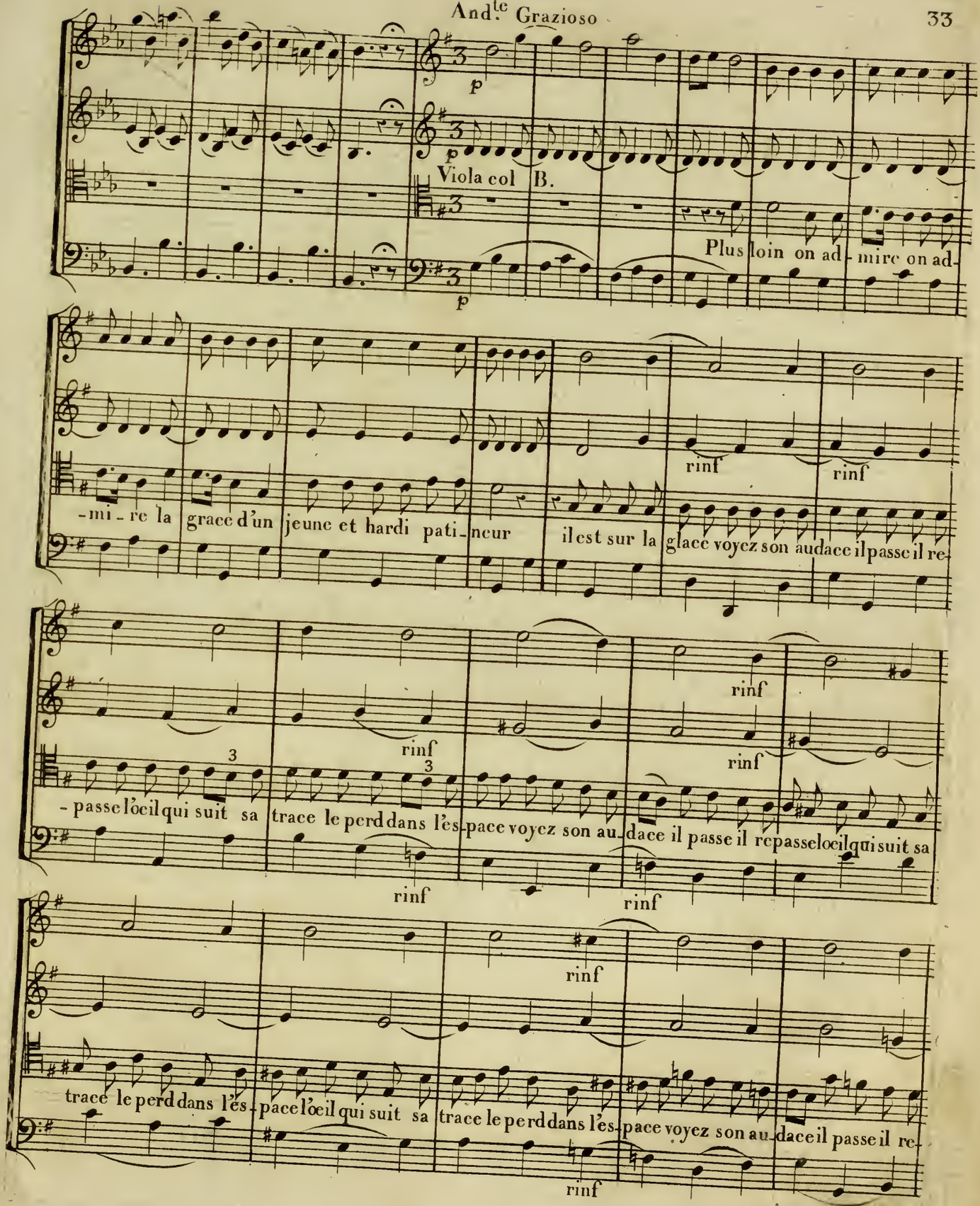
JEAN

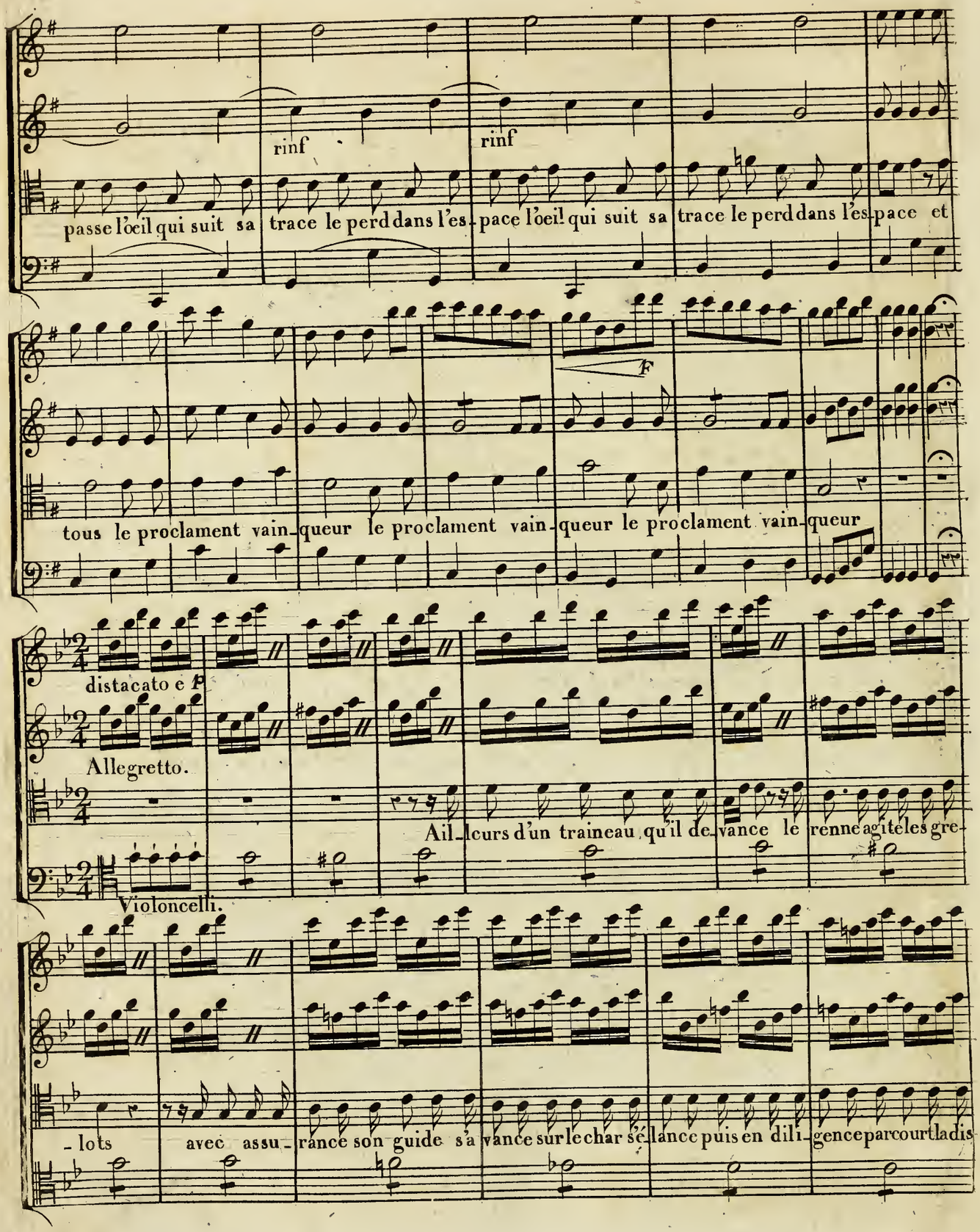
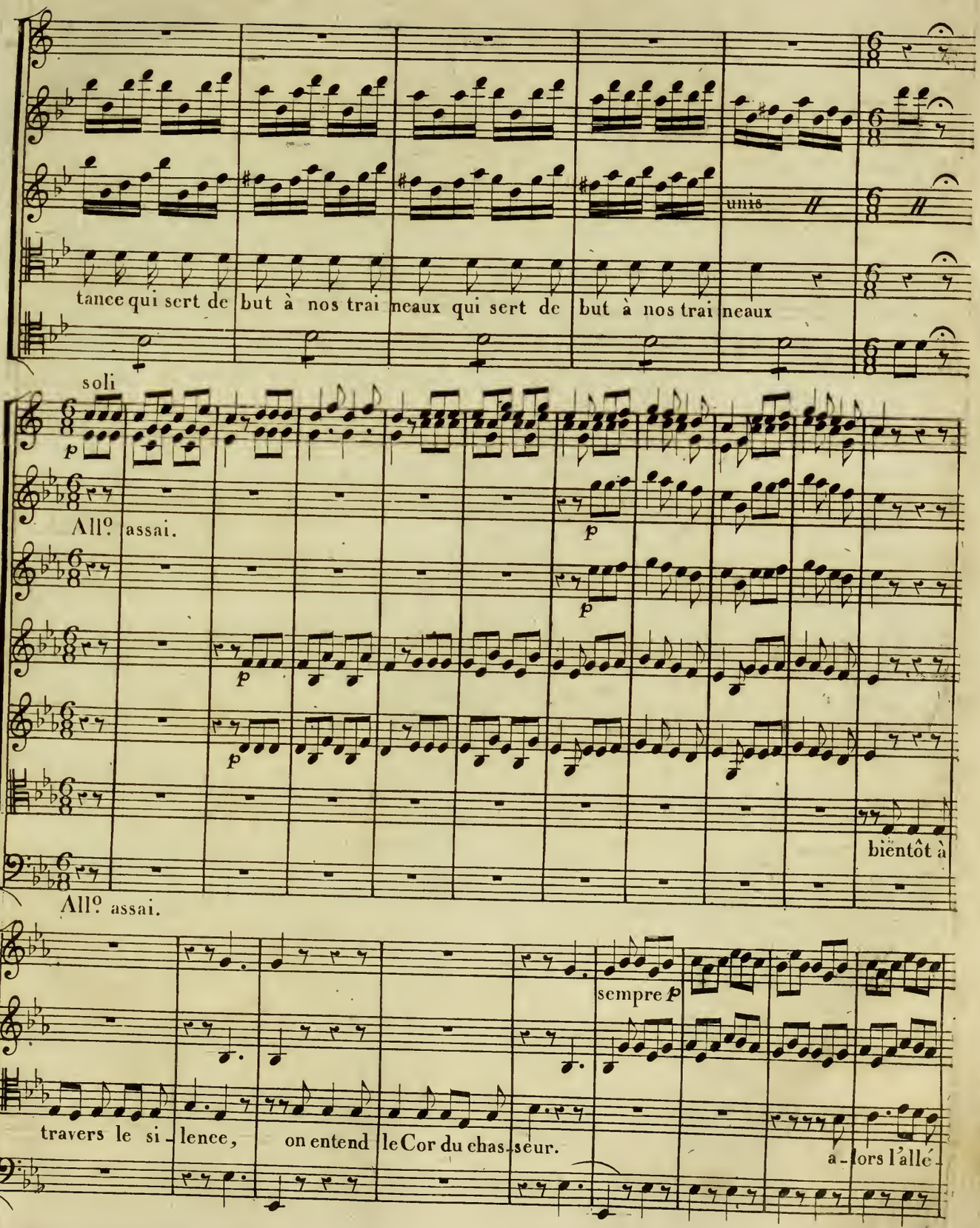
Ils sont simples comme nous. Ecoutez.

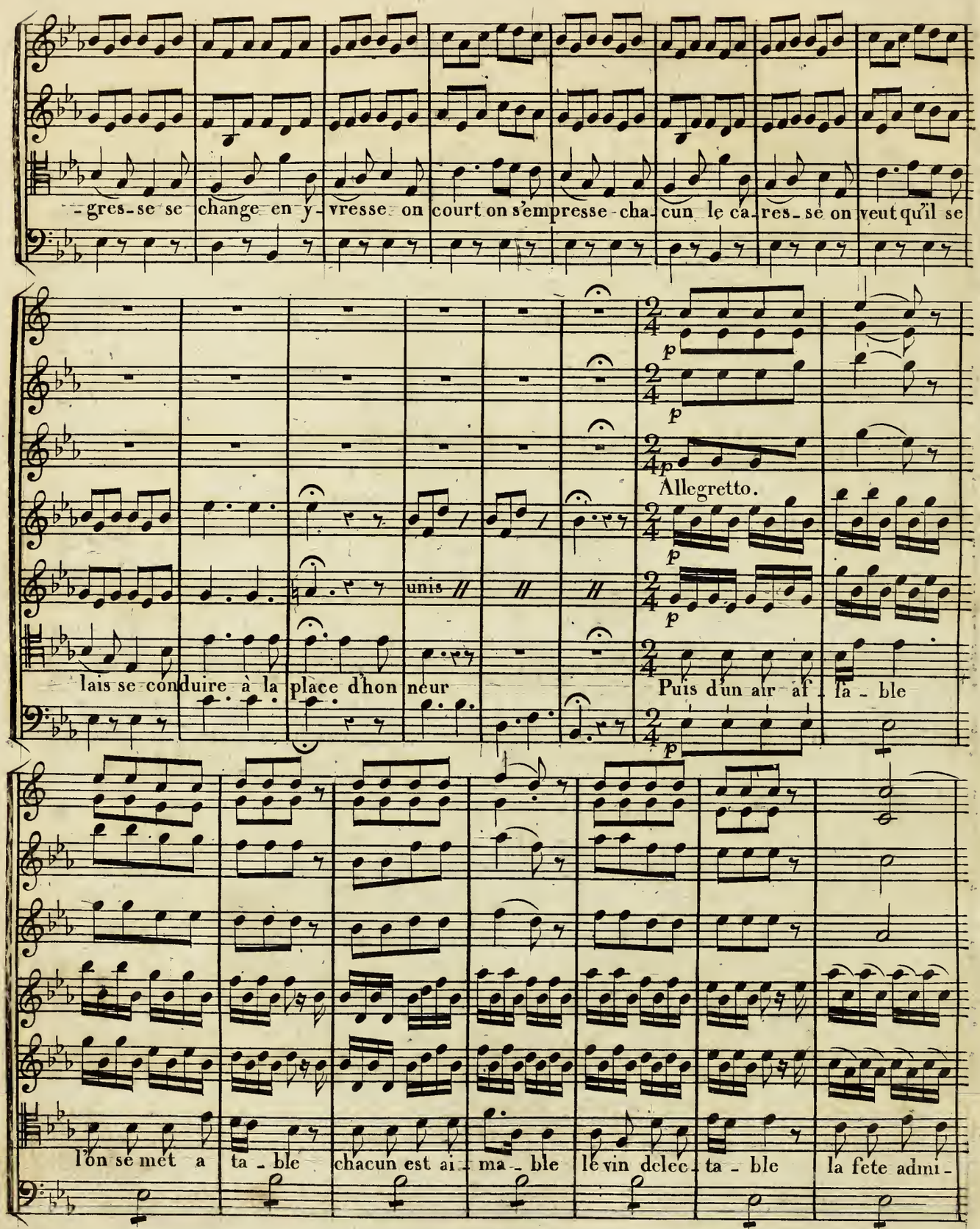

Andantino
Violini.
unis
Viola.
col B.
Jean.
Basso.
Dès qu'on a quit-té les tra-vaux l'on s'as-
sempre P
-semble l'on rit l'on chante l'on s'as-semble lon rit l'on chan - - - - - te u - ne gai - té
vive et bruy-ante fait reten-tir tous les cot-teaux une gaité vive et bruy-an-te fait re-ten-
F
F
-tir tous les cot-teaux fait reten-tir tous les cot-teaux
F

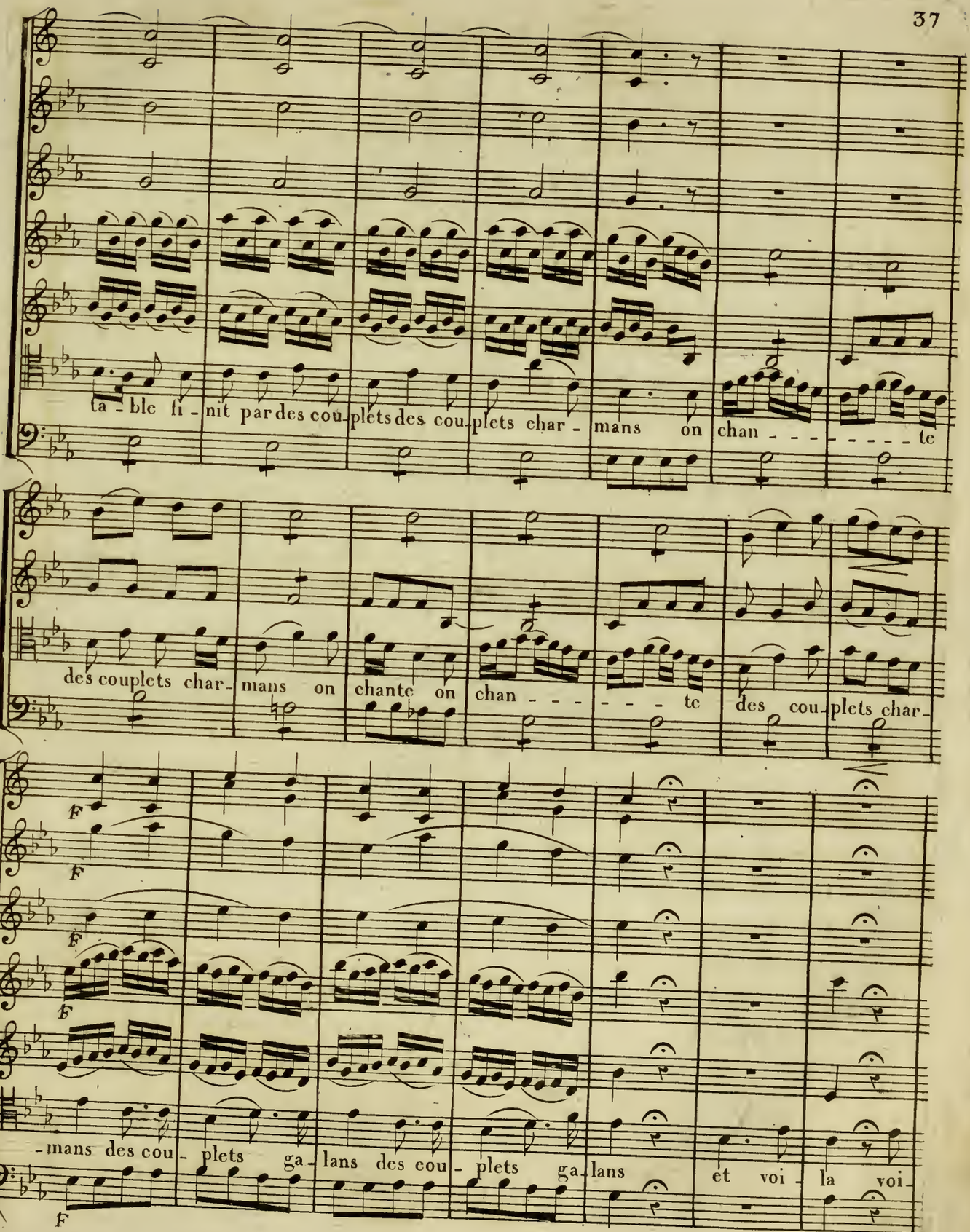

P sosten.
i_ci c'est un groupe de filles toutes jeunes toutes gen_tilles qui dan_sent
P sosten.
mF
P
sempre P
unis
col B.
avec leurs a_mans qui dan_sent avec leurs a_mans et la des meres
rinf
de fa_mille des meres de fa_mille qui laissant le fuseau l'é_guille s'entre_tiennent du
F
F
bon vieux tems s'entre_tiennent du bon vieux tems du bon vieux tems du bon vieux tems
rinf
rinf
F

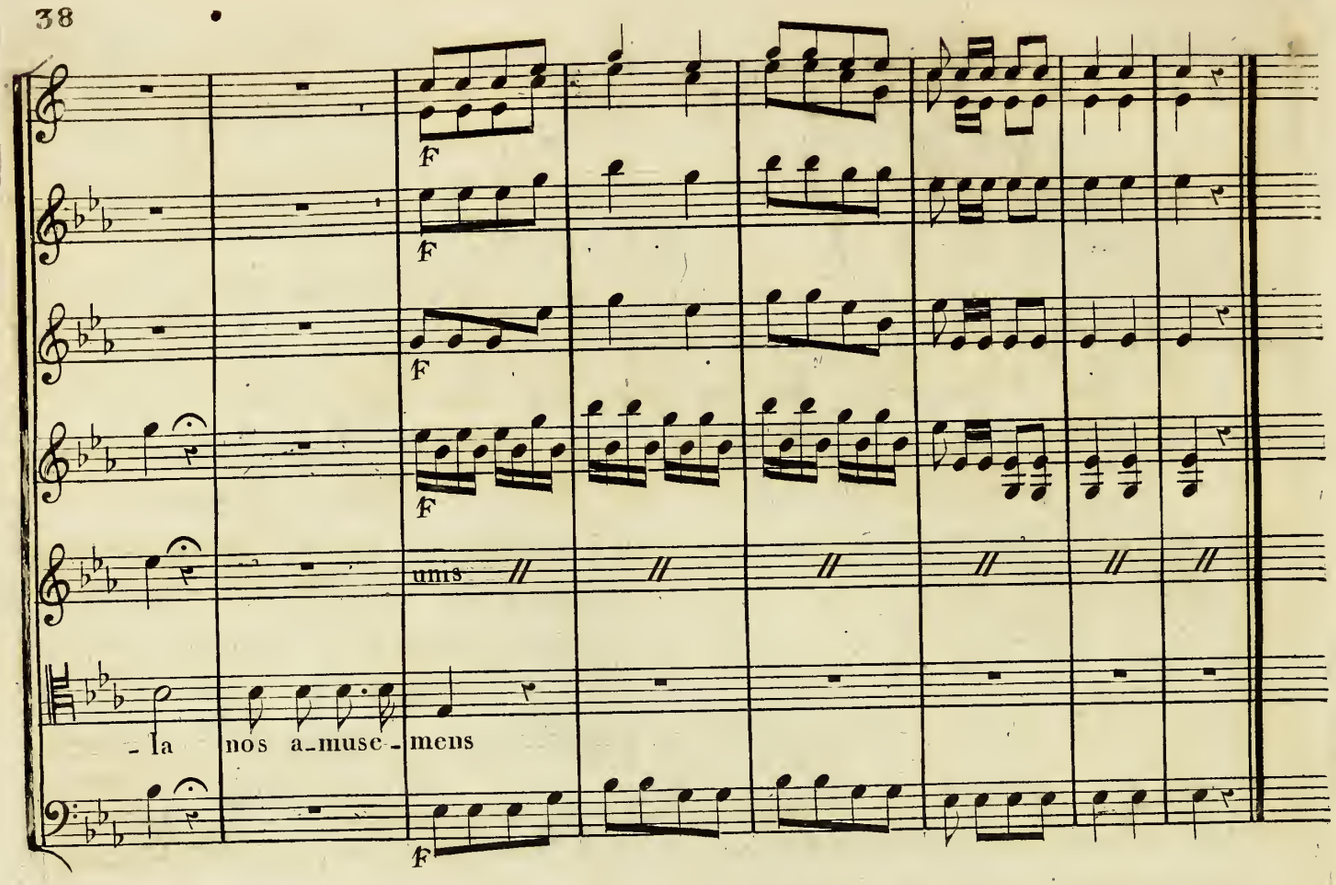
And.te Grazioso




rinf
rinf
passe l'œil qui suit sa trace le perd dans l'es- pace l'œil qui suit sa trace le perd dans l'es- pace et
F
tous le proclament vain- queur le proclament vain- queur le proclament vain- queur
distacato e P
Allegretto.
Ail- leurs d'un traineau qu'il de- vance le renne agite les gre-
Violoncelli.
- lots avec assu- rance son guide s'a vance sur le char s'é lance puis en dili- gence parcourt ladis

tance qui sert de but à nos trai neaux qui sert de but à nos trai neaux
unis
soli
p
All.o assai.
p
p
p
bientôt à
All.o assai.
sempre p
travers le si_lence, on entend le Cor du chas_seur.
a_lors l'allé_


-gres-se se change en y-vresse on court on s'empresse-cha-cun le ca-res-se on veut qu'il se
p
p
p
Allegretto.
p
unis
lais se conduire à la place d'hon neur
Puis d'un air af-fa-ble
p
l'on se met a ta-ble chacun est ai-ma-ble le vin delec-ta-ble la fete admi-


ta - ble fi - nit par des cou - plets des cou - plets char - mans on chan - - - - - - te
des couplets char - mans on chante on chan - - - - te des cou - plets char -
F
F
F
F
- mans des cou - plets ga - lans des cou - plets ga - lans et voi - la voi -
F



PAULINE.

Fort bien! ce sont de vrais plaisirs.

JEAN.

Aussi, point de façons, point de contrainte parmi nous. Celui qui n'a rien chez lui, va dîner chez son voisin S'il est triste, il en est consolé S'il est malade, il en est soigné. Un seul homme dans le monde est détesté parmi nous.

PAULINE.

Et quel est cet homme?

JEAN.

Le cruel, l'impitoyable Menzikoff. — Vous etes sans doute aussi une de ses victimes?

MENZIKOFF, embarrassé

Oh! oui, il m'a fait bien du mal.

JEAN, en confidence.

Eh bien! rejouissez vous. Il est disgracié à son tour.—On dit même qu'il est exile dans cette contrée.—Malheur à lui, s'il y vient! (après l'avoir examiné un instant.) Mais plus je vous regarde, plus je crois vous avoir vu à la cour.

MENZIKOFF, embarrassé

Moi?.....

JEAN

Vous.—Ce front sombre, ce regard sévère, semblent meme annoncer.... Oui, je me remets vos traits.... je vous ai vu..... Attendez..... ne serait ce pas a la cérémonie des fiancailles de cette pauvre Marie avec le jeune empereur?....

MENZIKOFF.

Je ne sais.... Mais.... ces questions....

JEAN.

A votre aise. Nous sommes dans un desert ; il est juste qu'on y soit libre. Moi.... je n'ai point de secrets. Cette même Marie.... je l'aimais..... je l'idolâtrais.—Voyez comme à ce nom seul, mon cœur bat avec violence. (il lui prend la main et la met sur son cœur.) Est-il étonnant si ma tête?.... il se promène un peu, puis avec un calme affecté. Son pere voulait en faire une impératrice; moi, ma femme; et me voilà.

MENZIKOFF, intrigué.

Et votre nom?

JEAN.

Communément, le fou de Berezof; mais, dans nos fêtes champêtres, l'ami Jean, parce que c'est moi qui fais danser nos jeunes filles.

PAULINE, aussi intriguée, répète.

Le fou de Berezof.... ou Jean.... Quels noms!

JEAN.

La joie et la folie: il n'est que ces deux moyens pour être heureux en Siberie.— Mais je cours achever ma tournée. Au revoir, mon ami. (à Pauline.) Madame, je vais vous envoyer notre ami. Je veux vous le faire connaître. Mais encore une fois, de la joie, de la folie surtout: c'est la ressource des malheureux. La raison, ah! la raison les tue. Adieu. (il sort.)

SCENE V.

PAULINE, MENZIKOFF.

MENZIKOFF.

Dans quel embarras, dans quelles angoises il m'a jeté! juge à quel traitement je dois m'attendre, si l'on vient a me connaître. (pensif.) Il aimait notre Marie!....

PAULINE

Et tu ne le connais pas?

MENIKOFF

Non.

PAULINE.

Serait-ce Fœdor Dolgoroucki?

MENZIKOFF, vivement.

Fœdor! je serais perdu. Mais, non.... Les Dolgoroucki sont aujourd'hui tout-puissans. Si c'était lui, il serait rappelé depuis long-tems.

PAULINE, pensive.

Qui donc peut-il être?

MENZIKOFF.

Je l'ignore.

SCENE VI.

PAULINE, MENZIKOFF, PETROWNA.

MARIE, des fleurs à la main.

MARIE, gaîment.

Eh bien! maman, vous vous plaigniez tout-à-l'here de ce climat. Voici pourtant des fleurs. Vous les aimez. Tous les matins vous aurez désormais chacun votre bouquet.

MENZIKOFF, à Pétrowna.

Et le Gouverneur?....

PETROWNA.

M'a ecoutée avec bonté. Il devrait déjà être ici, car nous nous sommes amusees en chemin à cueillir ces fleurs. Prenez courage, ma chère maîtresse; nous ne manquerons pas des choses nécessaires.

MARIE.

Et nous vous aimerons tant, que le reste vous paraitra inutile.... Non, vous n'avez pas d'idée, mon père, combien il est facile d'être heureux dans ce pays.

PAULINE à Marie.

Tu es aujourd'hui d'une gaîté.....

PETROWNA avec malice.

C'est que nous avons fait une découverte. (à Marie.) Pouquoi rougir?— Imaginez-vous que, pour cueillir ces fleurs, nous nous sommes enfoncées dans un petit bois qui est à dix pas de notre hutte. Marie était sous un tilleul. Elle lève les yeux et fait un cri. J'accours: c'était.....

MARIE.

Mon nom que je voyais gravé sur son écorce. Mon nom, maman.

PAULINE.

Crois-tu qu'il n'y ait qu'une Marie dans ce désert?

MARIE, embarrassée.

C'est que mon nom y était....avec....un autre....

MENZIKOFF, vivement.

Avec un autre?... Et lequel?

MARIE.

Celui de Fœdor.

PAULINE.

De Fœdor!

MENZIKOFF, vivement.

Est-il vrai, Petrowna? ne vous êtes-vous pas trompées?

PETROWNA

Impossible. Les memes noms sont gravés sur dix arbres différens.

MENZIKOFF frappé et inquiet.

(A part.) C'était lui. C'était Fœdor Dolgoroucki.

MARIE.

Vous pâlissez, mon père?

MENZIKOFF.

Ma fille..... ma chère Marie! ne vas pas te faire illusion. Il est en effet possible que Fœdor soit dans cette contrée.....

MARIE avec tranport.

Mon Fœdor!.... en Siberie!

MENZIKOFF.

Mais tu connais sa famille.

MARIE.

Ah! croyez que la haine est etrangere au coeur de Fœdor.

MENZIKOFF.

Il me hait... Il le doit: je fus son ennemi.

MARIE.

Non.

MENZIKOFF.

Son persécuteur.

MARIE.

Non, non.

MENZIKOFF, avec force.

C'est moi qui l'ai éxilé.

MARIE.

Vous! dieux!

MENZIKOFF.

Epargne, ma fille, épargne à ton père, la honte d'avouer ses torts. Il en est assez puni. Fœdor et Menstoÿ, voilà de toutes mes victimes, celle dont le souvenir me poursuit le plus douloureusement. Menstoÿ est mort sans doute. Quant

à Fœdor, s'il est encore dans ce désert, songe qu'il ne tardera pas à être rappelé; songe que, seul héritier de la maison la plus puissante de l'Empire il ne verrait plus aujourd hui en toi que la fille d'un proscrit.

MARIE.

Ah! jamais, jamais.

MENZIKOFF.

Eh bien! supposons qu'il t'aime encore. Sa famille consentirait elle a vous unir? elle, si orgueilleuse, et moi, si miserable!!! Marie! voudrais-tu exposer ton père, ta mère, et toi-même à ce dernier outrage? Ton cœur ne sent-il plus rien de la fierté des Menzikoff.

MARIE.

Arrêtez. Ma vie vous appartient. Qu'éxigez-vous? que faut-il faire?

MENZIKOFF.

Feindre, si le hasard offrait Fœdor à ta vue, de ne point le connaître, de ne l'avoir jamais connu, de passer à ses yeux pour une étrangère.

MARIE.

Eh! le pourrai-je?

MENZIKOFF.

Trois ans se sont écoulés depuis son départ. Ce tems a changé developpé tes trait. Le nom de ton pere est Missof; son état, celui de simple officier des gardes.

PETROWNA, qui, pendant ce dialogue a rangé differens effets, annonce:

Monsieur le Gouverneur.

MARIE avec douleur.

J'obéirai. — Ah! Fœdor!

SCENE VII.

LES PRECEDENS, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

Salut à mes nouveaux amis. — Je suis fâché, Monsieur, de n'avoir pu accueillir la demande que vous m'avez fait faire par cette aimable demoiselle.

MENZIKOFF.

Je la croyais pourtant juste.

LE GOUVERNEUR.

Cela peut être. Mais j'ai des ordres. Je dois les remplir. Une carabine, de la poudre, du plomb pour chasser la bete fauve; un sabre et une dague pour s'en defendre au besoin; des ustensiles de pêche, quelques graines, les meuble que vous voyez et trois arpens de terre; voilà ce que le gouvernement accorde à chaque éxilé: c'est l'usage.

PAULINE.

Et nos diamans, Monsieur; le peu d'or qu'on nous permit d'emporter, et dont on nous a dépouillés à notre arrivée?

LE GOUVERNEUR.

Sont en route pour Pétersbourg.

MENZIKOFF.

De quel droit?

LE GOUVERNEUR.

C'est un des ordres de Menzikoff, et il n'a pas été révoqué. Les éxilés, m'écrivait-il, n'ont besoin ni dor ni de diamans. Qu'on leur fournisse les moyens de se nourrir, c'est tout ce qu'ils ont droit d'attendre.

MENZIKOFF.

(A part.) Ah! dieu.

LE GOUVERNEUR.

Rassurez-vous pourtant. L'humanité n'est point étrangère dans ce désert.

PAULINE.

Vos procédés, Monsieur, en sont la preuve.

MENZIKOFF.

Croyez qu'il m'est pénible de ne pouvoir m'acquitter envers vous.

LE GOUVERNEUR.

Vous acquitter!... envers moi!.... En vérité il y a ici quelque méprise.

PAULINE.

Quoi! ce n'est pas de votre part qu'est venu un jeune homme?...

LE GOUVERNEUR.

Un jeune homme! ah m'y voilà. C'est de notre fou que vous voulez parler?

PAULINE.

De quel fou?

LE GOUVERNEUR.

D'un jeune exilé à qui l'amour a.... un peu.... tourné la tête.

MARIE.

Pauvre garçon!

LE GOUVERNEUR.

Et qu'on appelle ainsi, parce que son seul plaisir est de faire le bien.

PAULINE.

Et il se nomme?....

LE GOUVERNEUR.

Jean. Mais la plupart des grands qu'on exile, nous sont adressés sous de faux noms; ainsi....

MENZIKOFF, intrigué.

Vous soupçonnez celui ci d'avoir été un de ces grands?

LE GOUVERNEUR.

Son ton, ses manières, ses richesses.... tout l'annonce.

MENZIKOFF.

On ne l'a donc pas dépouillé?

LE GOUVERNEUR.

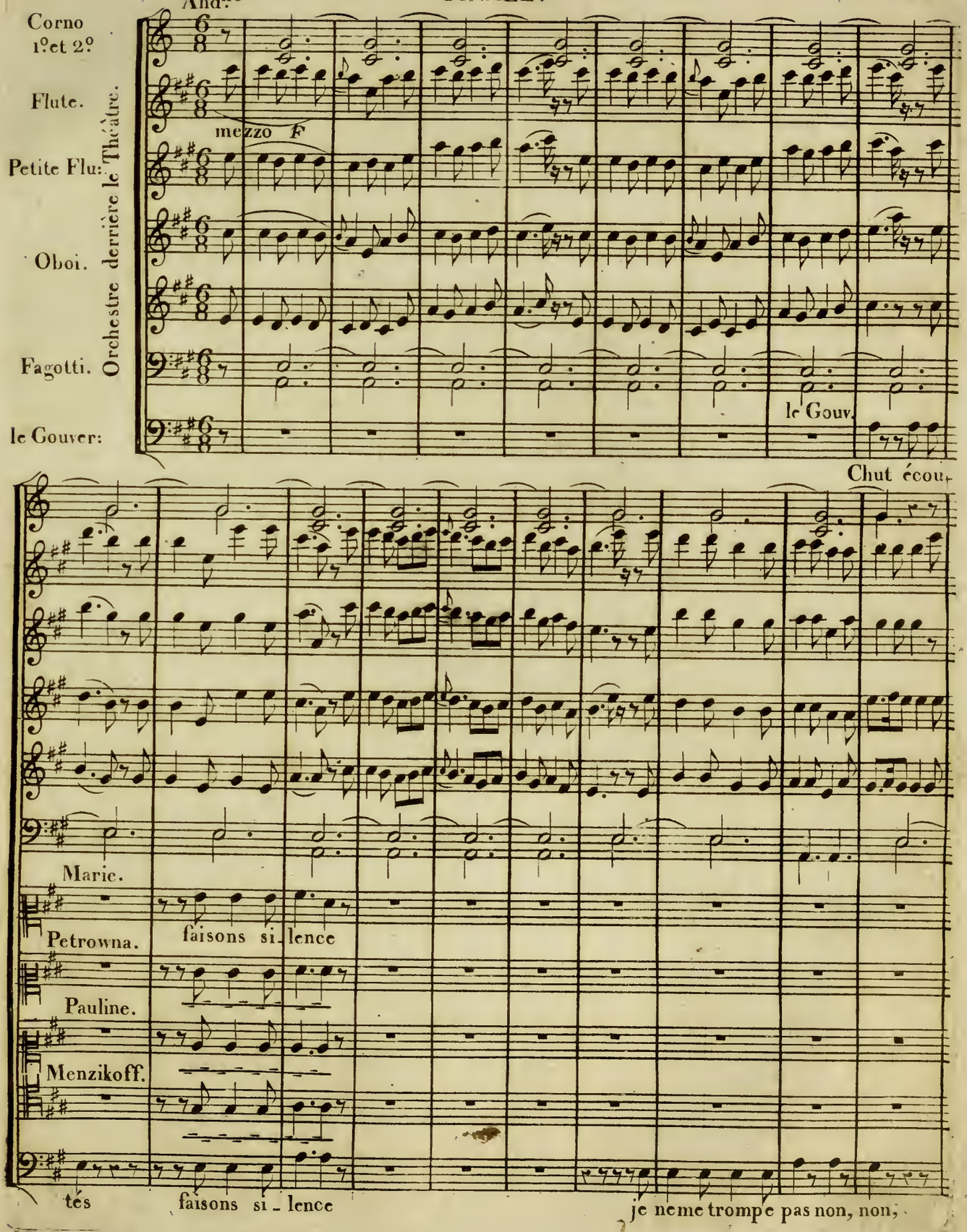
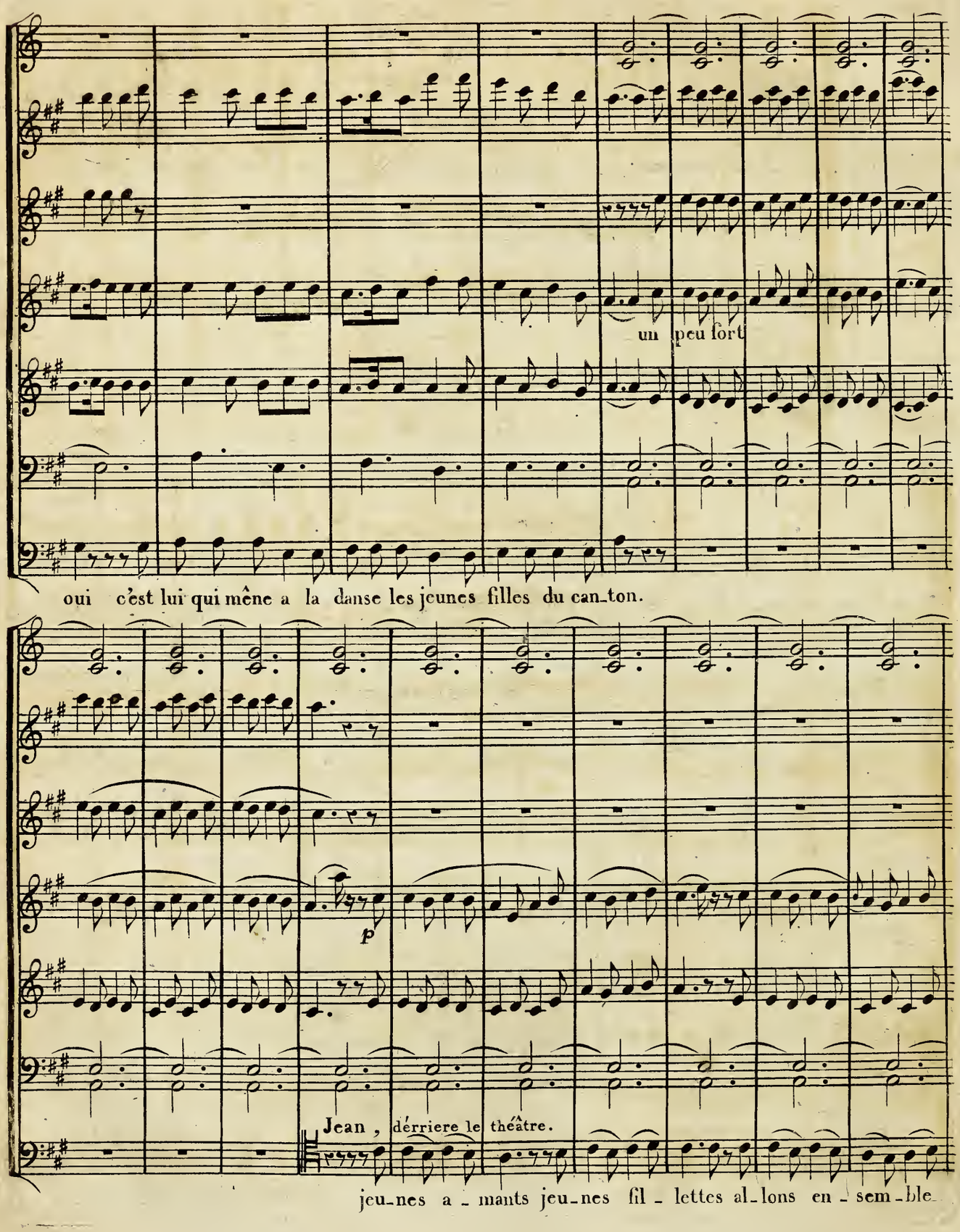
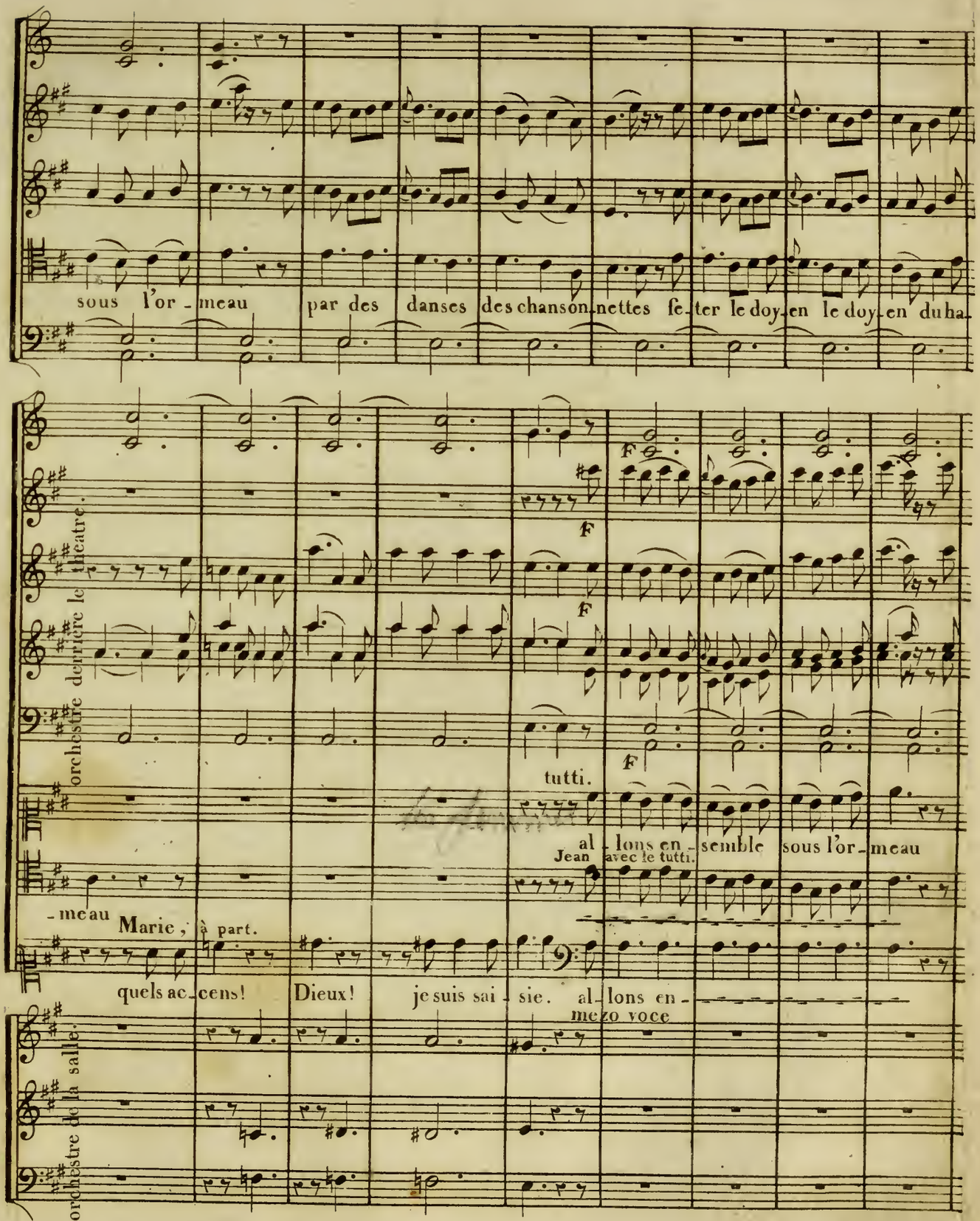
Il a, dit-on, pressenti sa disgrace, et fait passer ses fonds en pays étranger. Mais si le gouvernement savait le bien qu'il a fait à cette contrée....

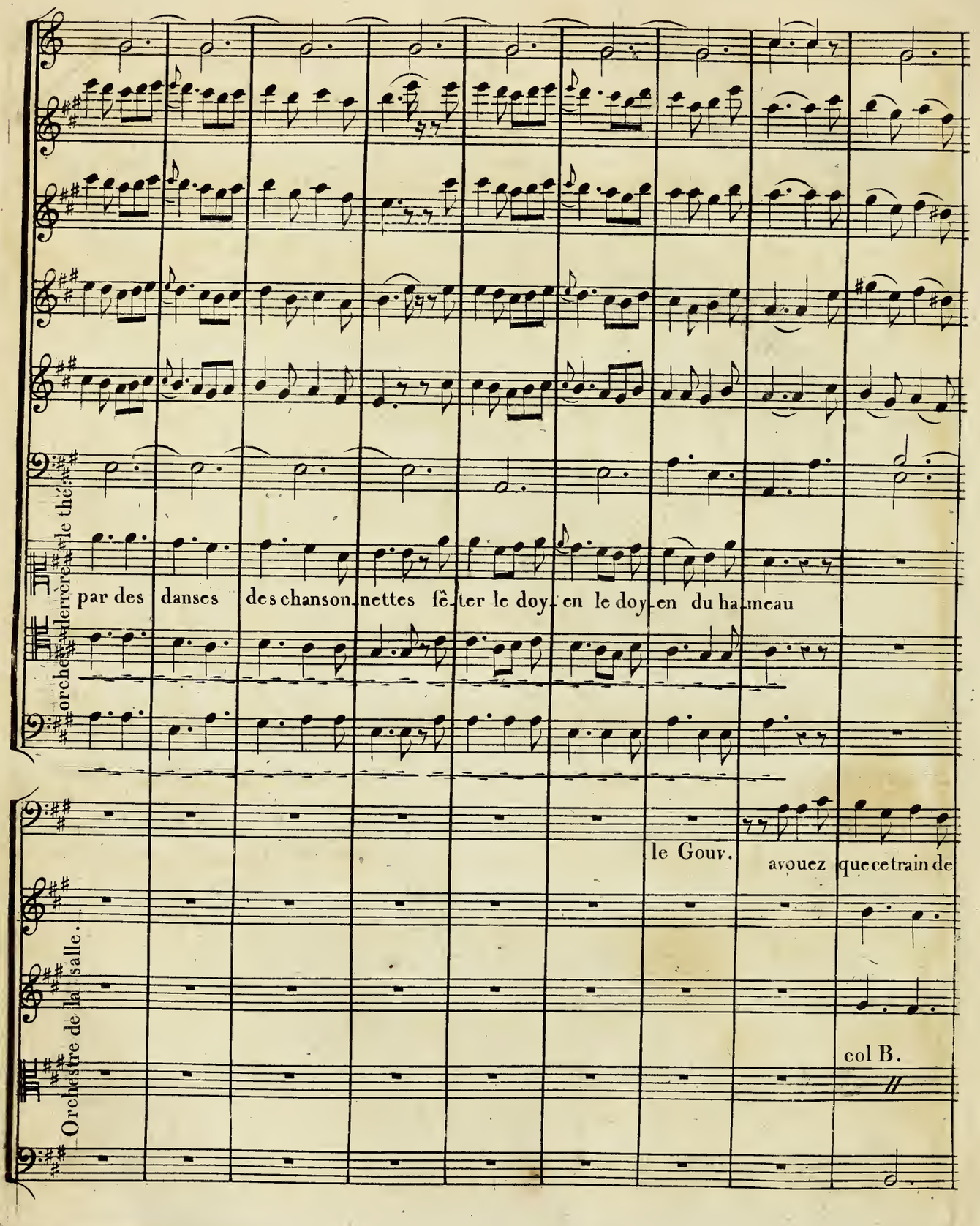
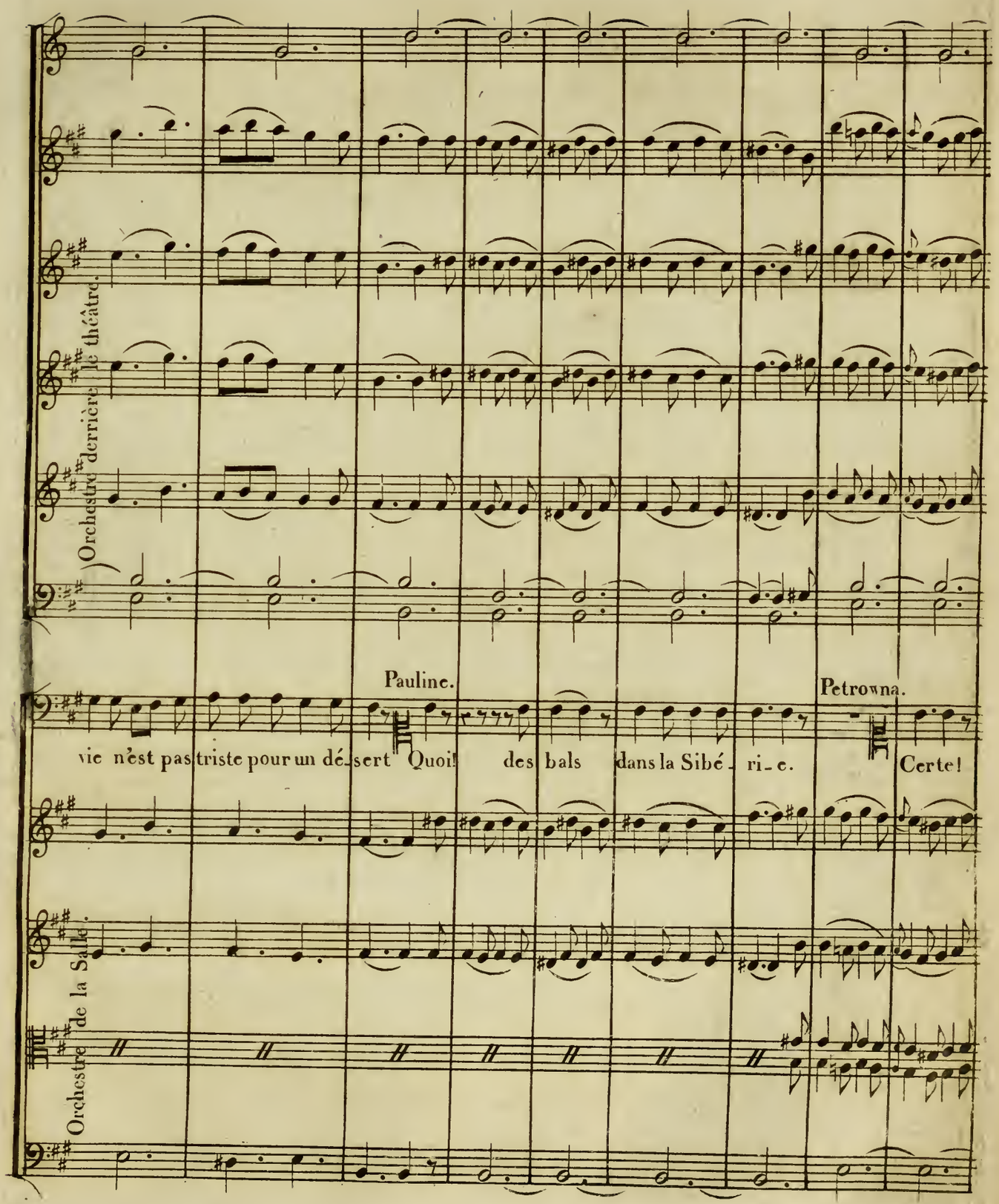
MENZIKOFF.

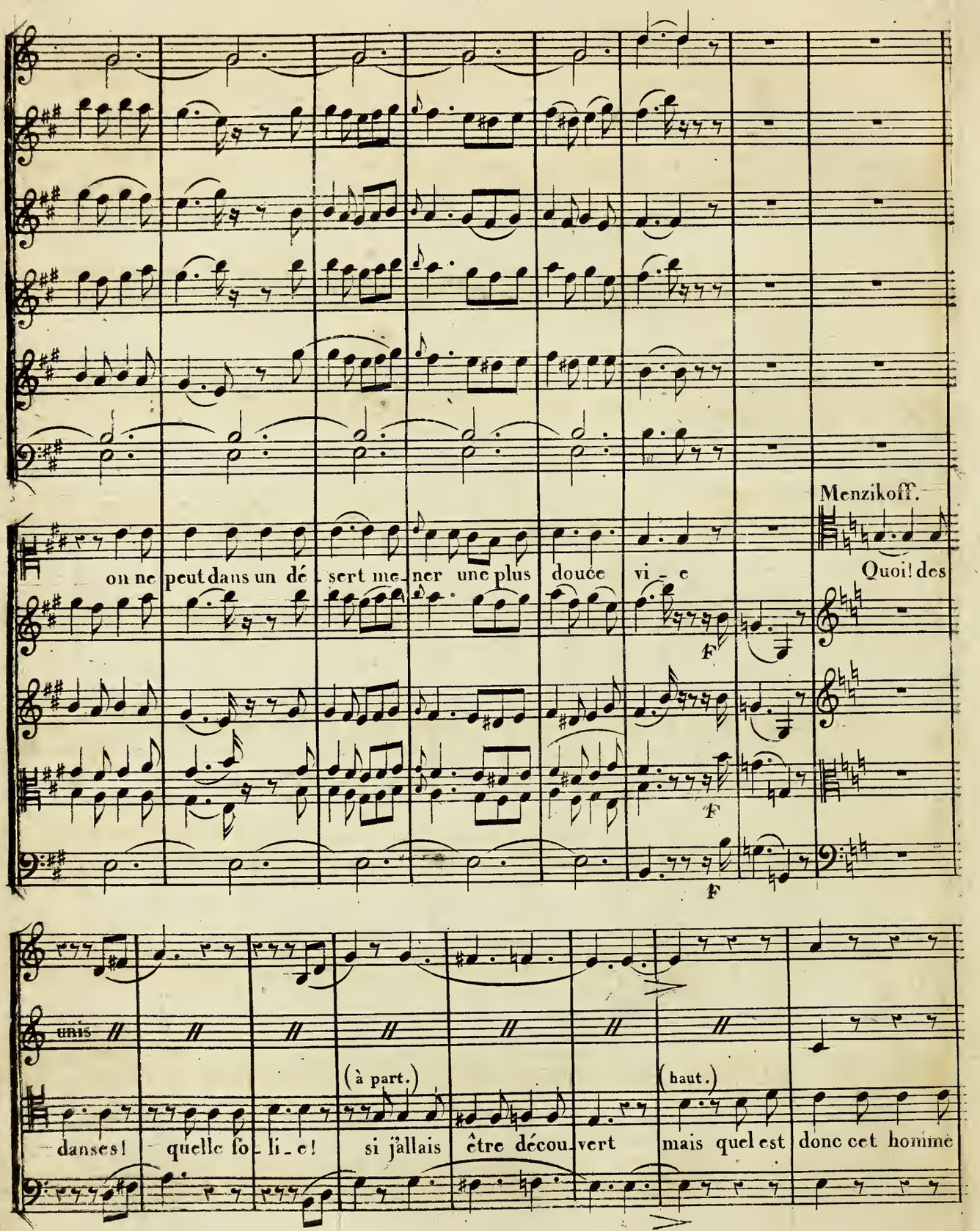
Quel bien?

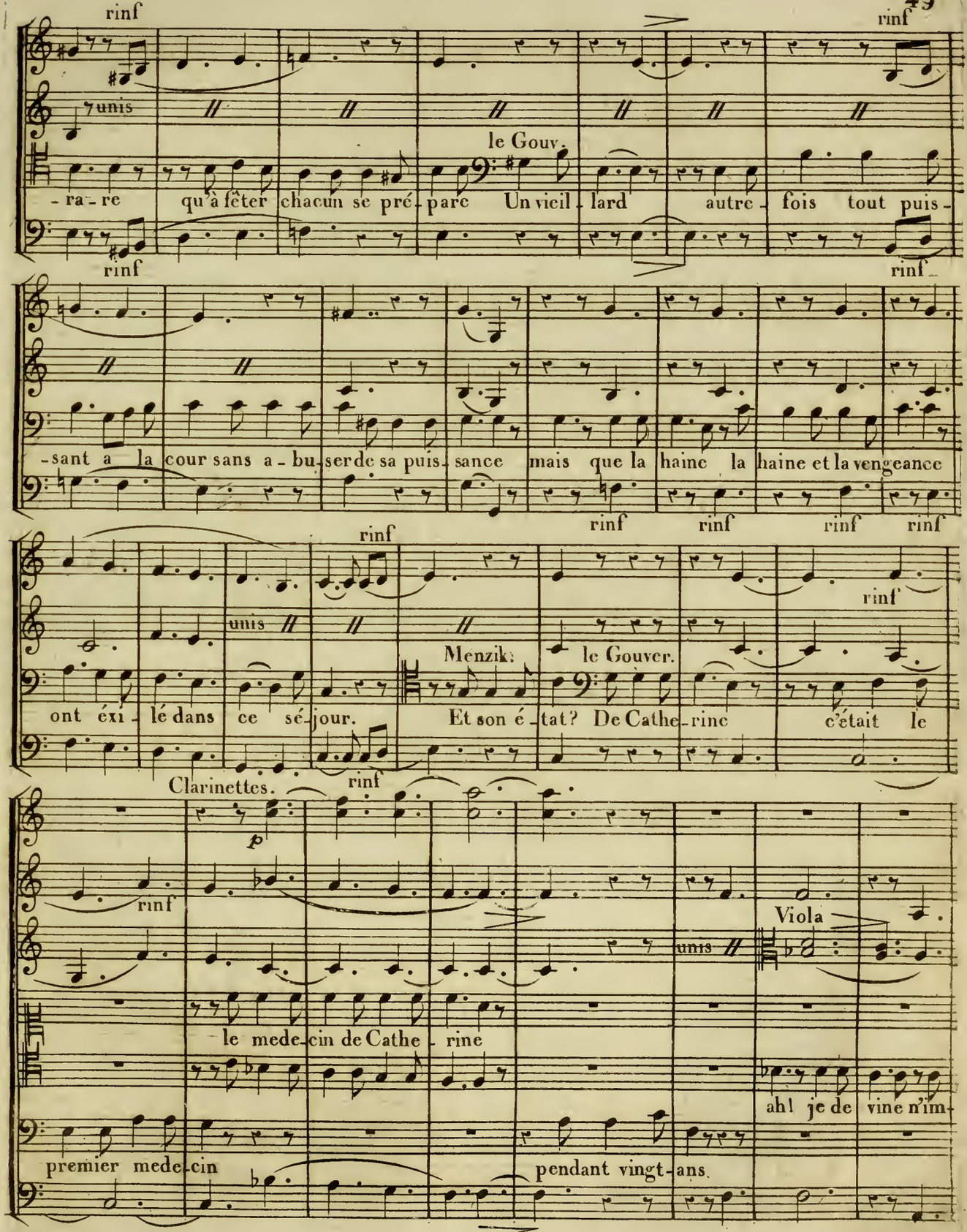
LE GOUVERNEUR.

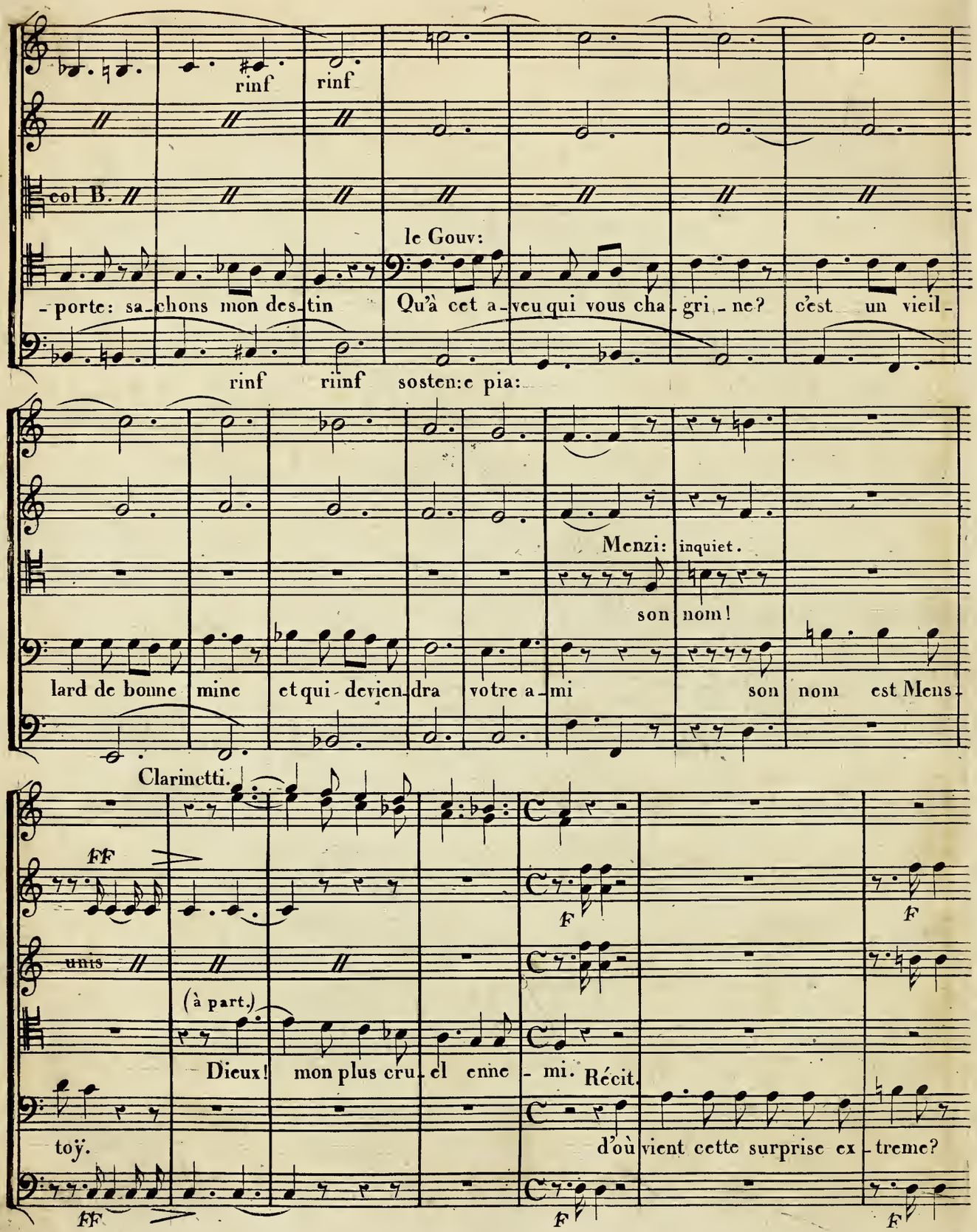
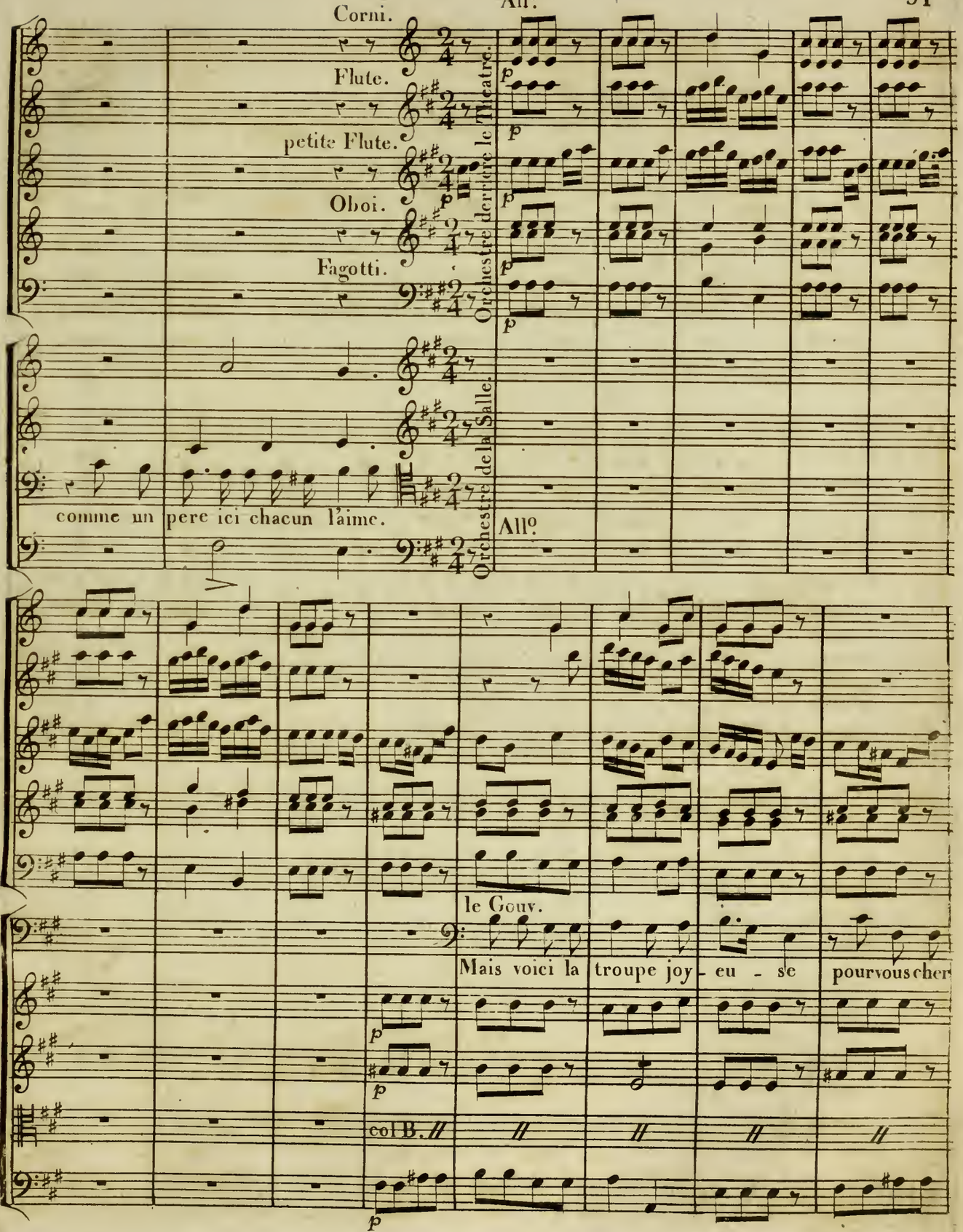
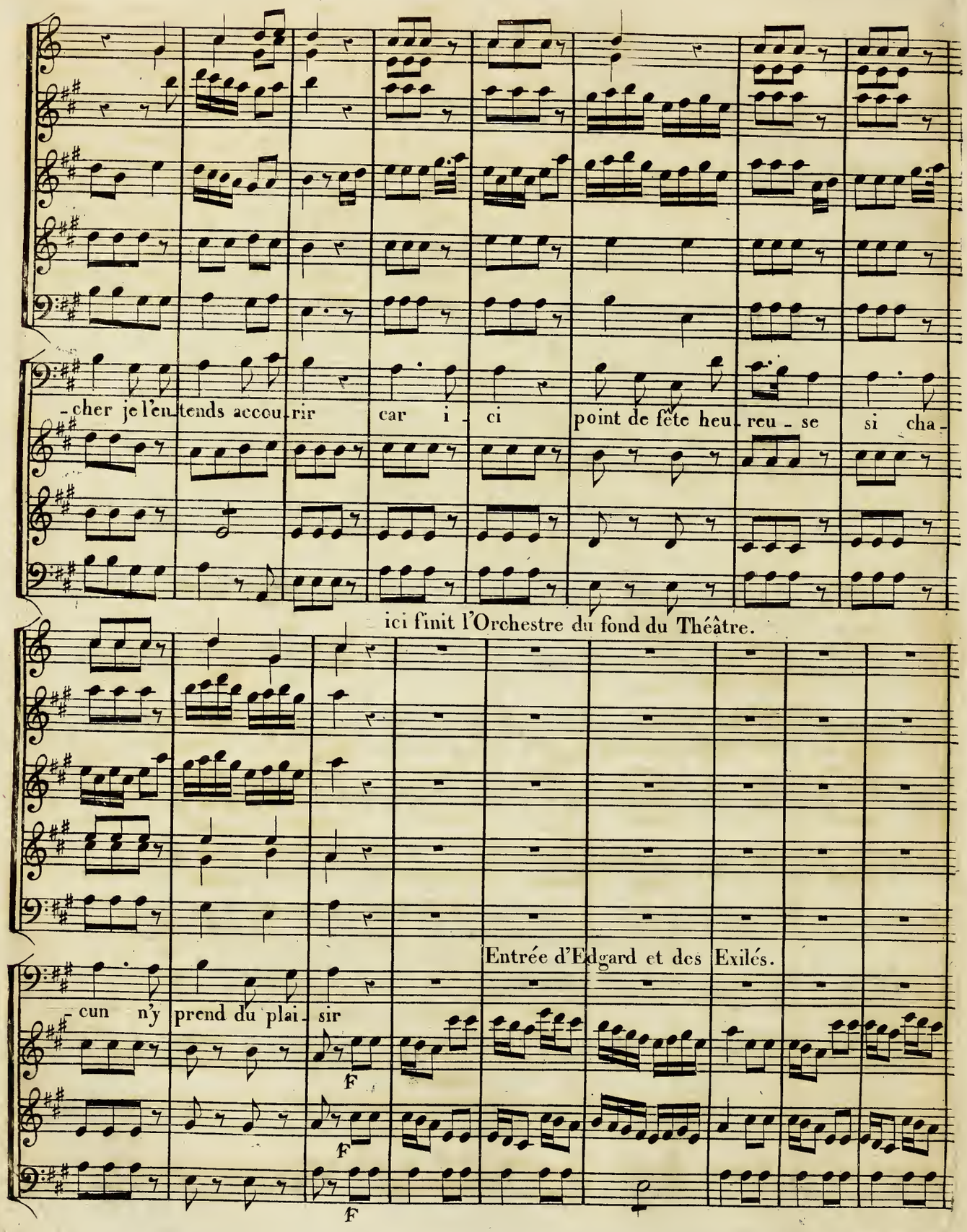
Celui d'avoir fertilisé un sol ingrat; d'avoir établi une branche de commerce au milieu d'un desert; d'avoir porte la joie et le bonheur dans le cœur de sept cents malheureux qu'on avait condamnés aux larmes.— Oh! cela est beau, tres-beau. Je l'ai écrit au ministre, je le dirais à Menzikoff lui-même.

(On entend une ronde champètre, d'abord dans l'éloignement, mais qui s'approche insensiblement du lieu de la scène.)

And.no
Corno 1.o et 2.o
Flute.
Petite Flu:
Oboi.
Fagotti.
le Gouver:
Orchestre derrière le Théâtre.
mezzo F
le Gouv.
Chut écou-
Marie.
Petrowna.
faisons si_lence
Pauline.
Menzikoff.
tés
faisons si_lence
je ne me trompe pas non, non,

un peu fort
oui c'est lui qui mêne a la danse les jeunes filles du can_ton.
p
Jean, dérriere le théâtre.
jeu_nes a_mants jeu_nes fil_lettes al_lons en_sem_ble

sous l'or - meau par des danses des chansonnettes fe - ter le doy - en le doy - en du ha -
F
F
F
F
orchestre derrière le théatre.
tutti.
al - lons en - semble sous l'or - meau
Jean avec le tutti.
- meau
Marie, à part.
quels ac - cens! Dieux! je suis sai - sie. al - lons en -
mezo voce
orchestre de la salle.

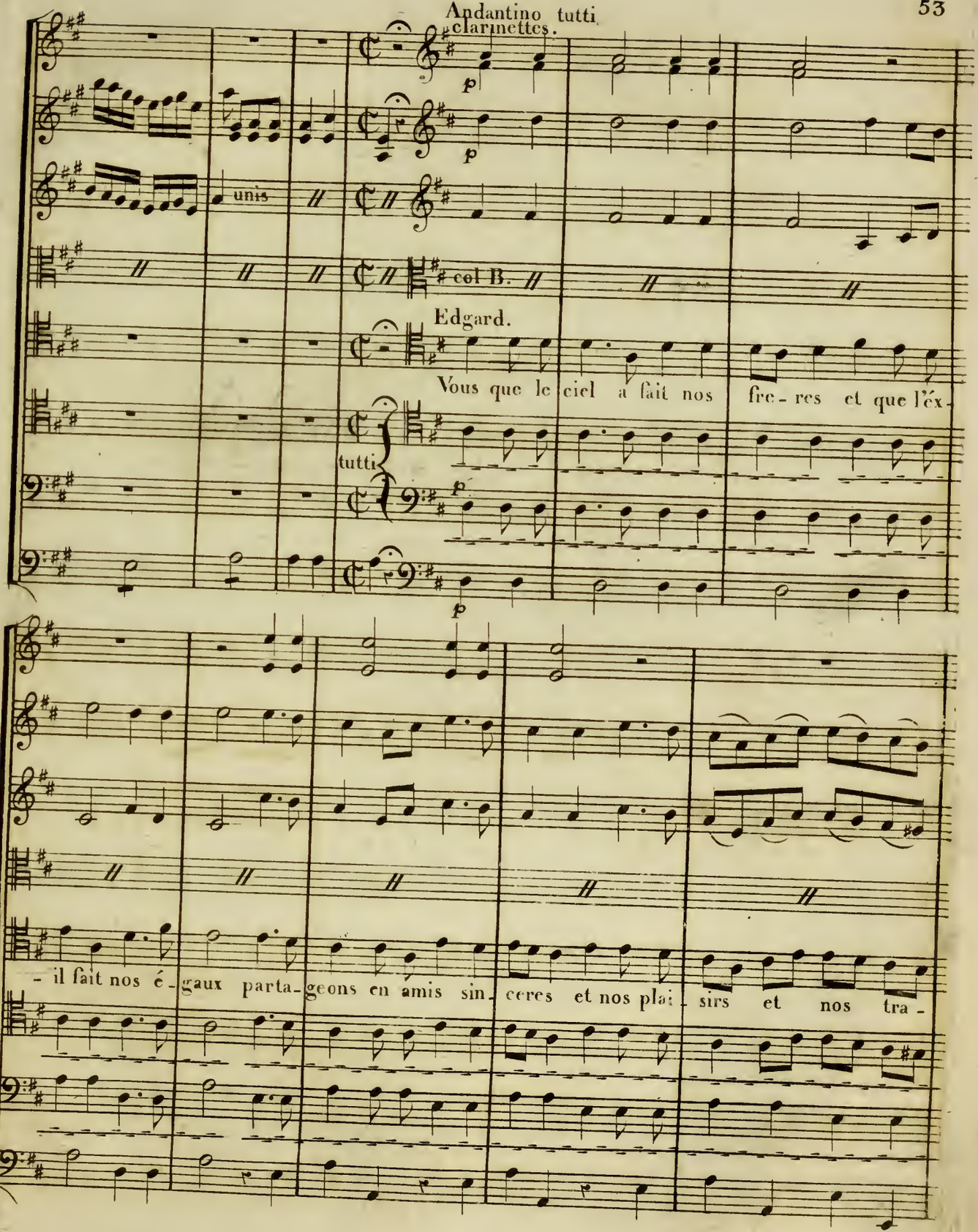

Orchestre derrière le théâtre
par des danses des chansonnettes fêter le doyen le doyen du hameau
le Gouv. avouez que ce train de
Orchestre de la salle.
col B.

Orchestre derrière le théâtre.
Pauline.
Petrowna.
vie n'est pas triste pour un dé_sert Quoi! des bals dans la Sibé_ri_e. Certe!
Orchestre de la Salle.

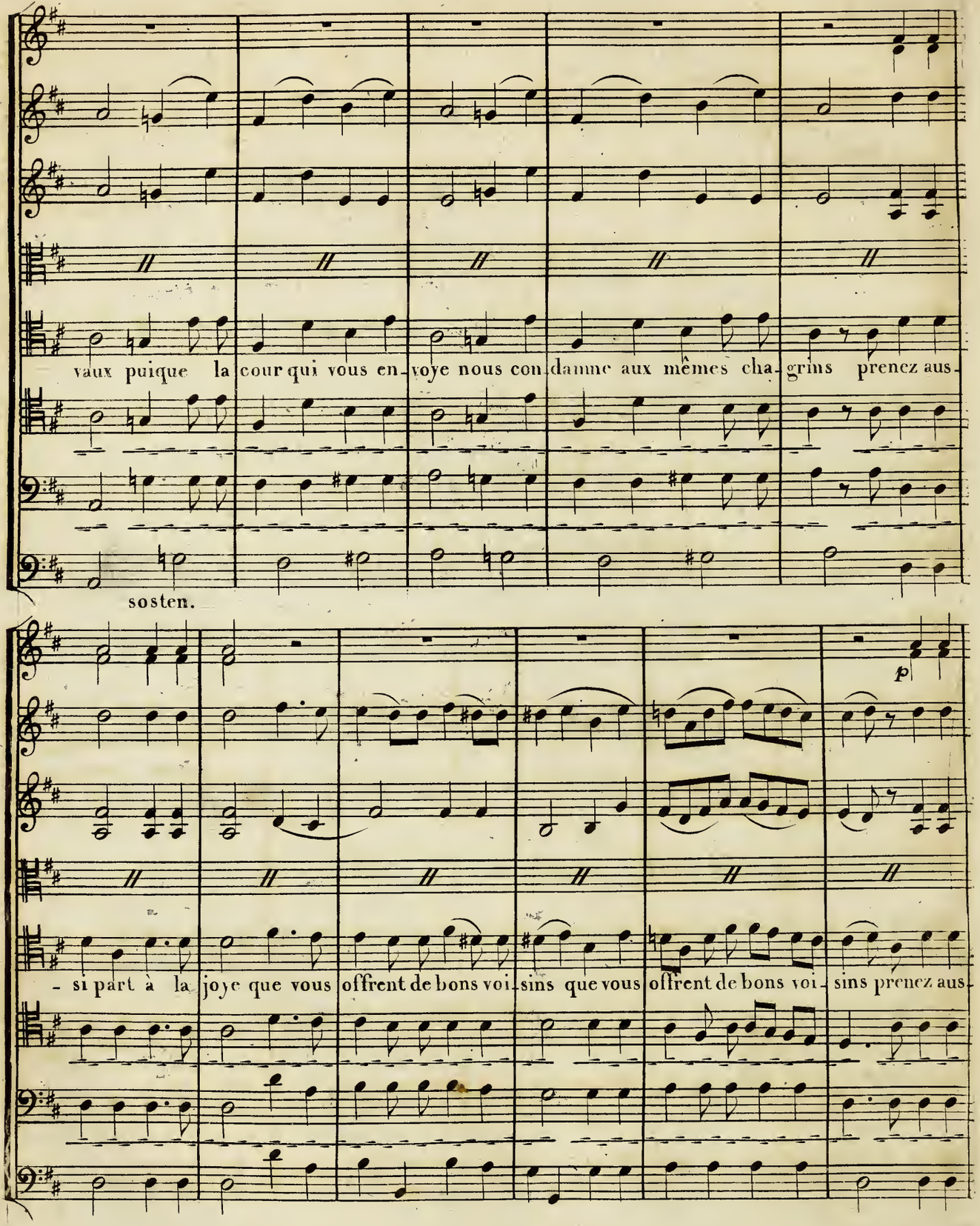

Menzikoff.
on ne peut dans un dé - sert me - ner une plus douce vi - e
Quoi! des
F
F
F
unis
(à part.)
(haut.)
danses! quelle fo - li - e! si j'allais être décou - vert mais quel est donc cet homme

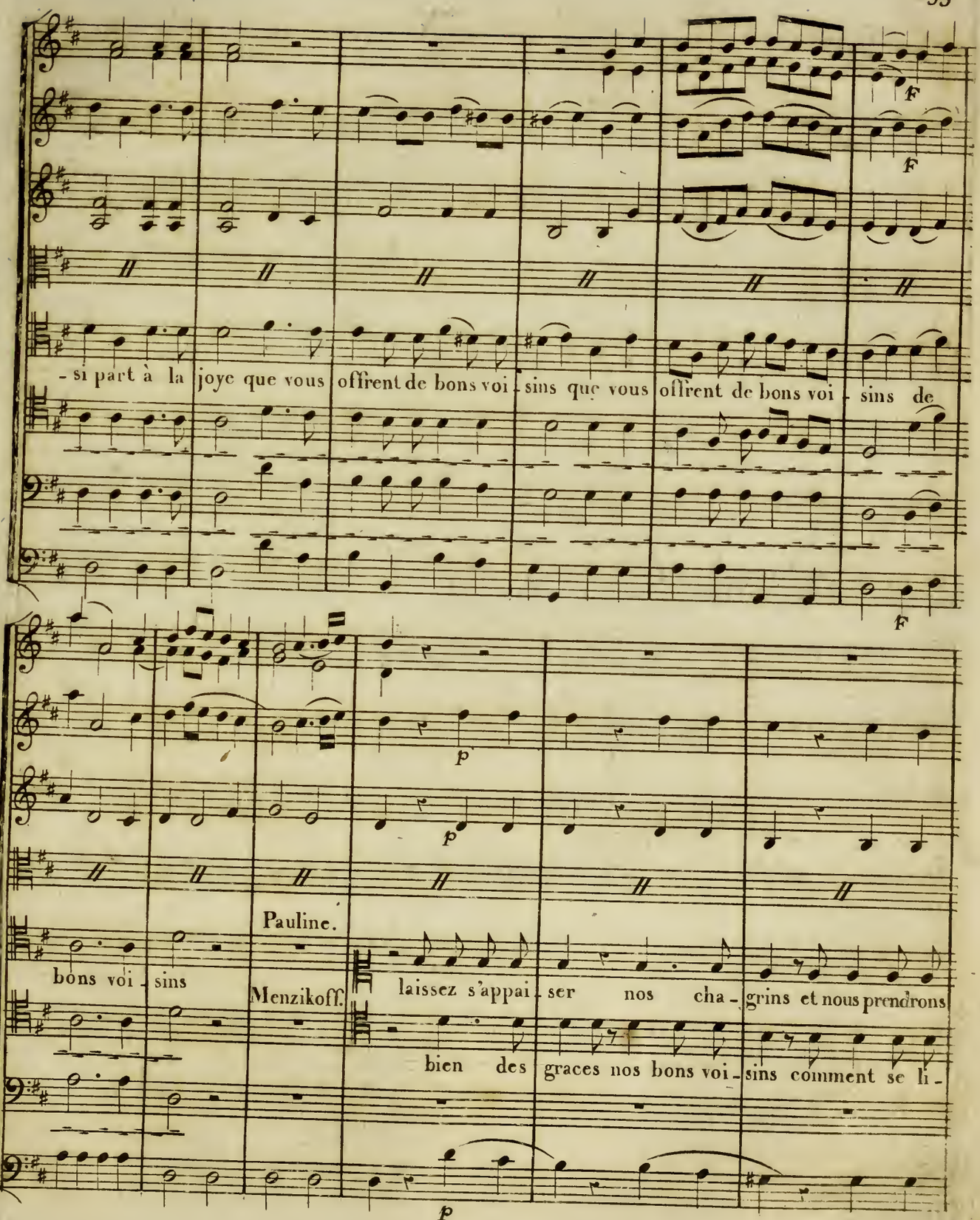

rinf
unis
le Gouv.
-ra-re qu'à fêter chacun se pré-pare Un vieil-lard autre-fois tout puis-
-sant a la cour sans a-bu-ser de sa puis-sance mais que la haine la haine et la vengeance
unis
Menzik. le Gouver.
ont éxi-lé dans ce sé-jour. Et son é-tat? De Cathe-rine c'était le
Clarinettes.
p
Viola
le mede-cin de Cathe-rine
ah! je de-vine n'im-
premier mede-cin pendant vingt-ans.

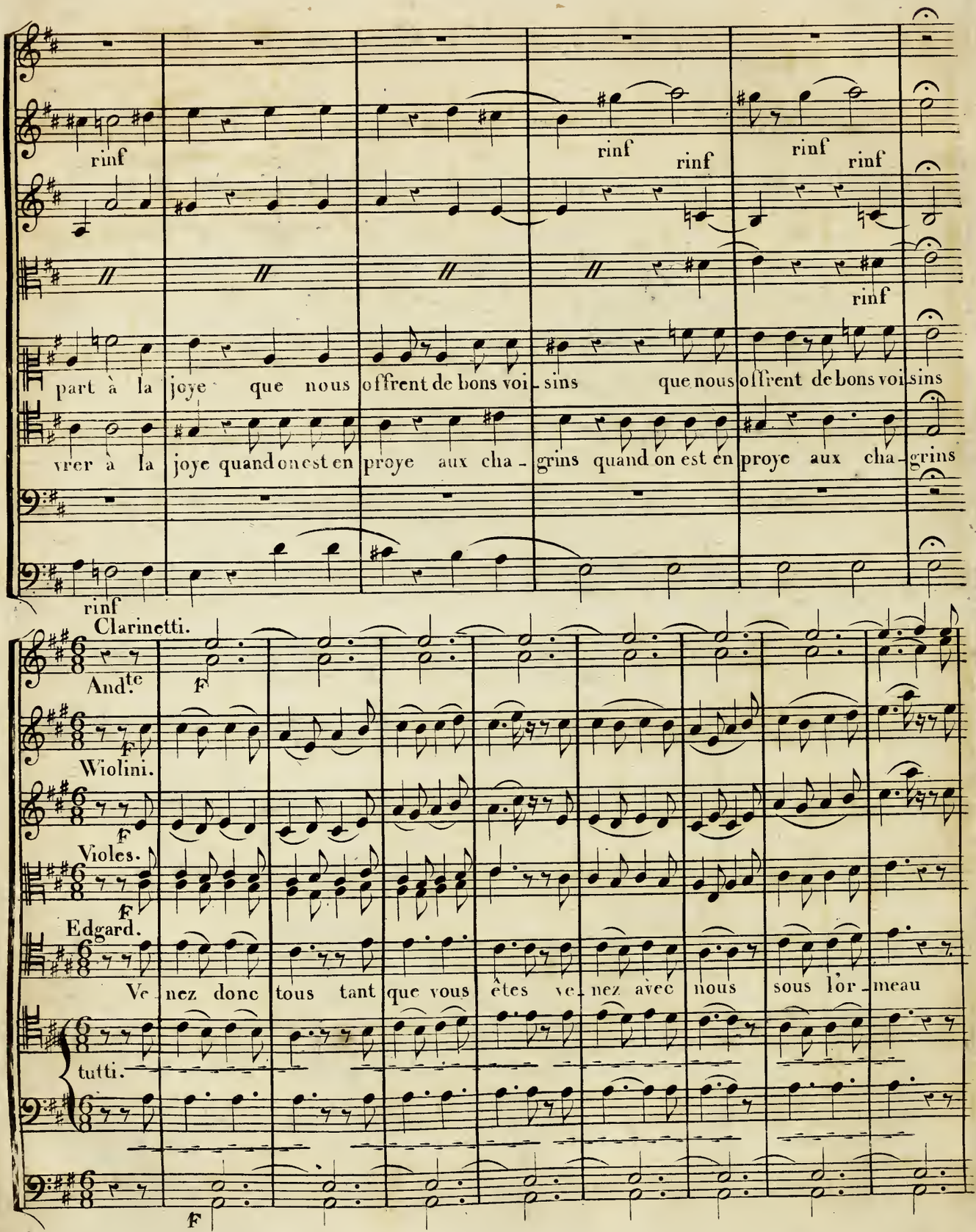

rinf
rinf
col B.
le Gouv:
-porte: sachons mon destin
Qu'à cet aveu qui vous chagrine? c'est un vieil-
rinf
riinf
sosten:e pia:
Menzi: inquiet.
son nom!
lard de bonne mine
et qui devien-dra votre ami
son nom est Mens-
Clarinetti.
FF
unis
(à part.)
Dieux! mon plus cruel enne-mi. Récit.
toÿ.
d'où vient cette surprise ex-treme?
F

All°
Corni.
Flute.
petite Flute.
Oboi.
Fagotti.
Orchestre derriere le Theatre.
p
Orchestre de la Salle.
comme un pere ici chacun l'aime.
All°
le Gouv.
Mais voici la troupe joy - eu - se pourvous cher
col B.
p

cher je l'entends accourir car ici point de fête heureuse si cha-
ici finit l'Orchestre du fond du Théâtre.
Entrée d'Edgard et des Exilés.
cun n'y prend du plaisir
F
F
F

Andantino tutti
clarinettes.




vaux puique la cour qui vous en- voye nous con- damne aux mêmes cha- grins prenez aus-
sosten.
p
- si part à la joye que vous offrent de bons voi- sins que vous offrent de bons voi- sins prenez aus-


F
F
- si part à la joye que vous offrent de bons voi - sins que vous offrent de bons voi - sins de
F
p
p
Pauline.
bons voi - sins
Menzikoff.
laissez s'appai - ser nos cha - grins et nous prendrons
bien des graces nos bons voi - sins comment se li -
p


rinf
rinf
rinf
rinf
rinf
part à la joye que nous offrent de bons voi_sins que nous offrent de bons voi_sins
vrer à la joye quand on est en proye aux cha_grins quand on est en proye aux cha_grins
rinf
Clarinetti.
And.te
F
Violini.
Violes.
Edgard.
Ve_nez donc tous tant que vous êtes ve_nez avec nous sous l'or_meau
tutti.
F

All.o Maestoso.

F

7 unis

7 col B.

par des danses des chanson-nettes fe-ter le doy-en le doy-en du ha-meau

F

p

F

p

Menzikoff.

Messieurs, veuillez nous ex-cu-ser a-

Clarinetti.

F

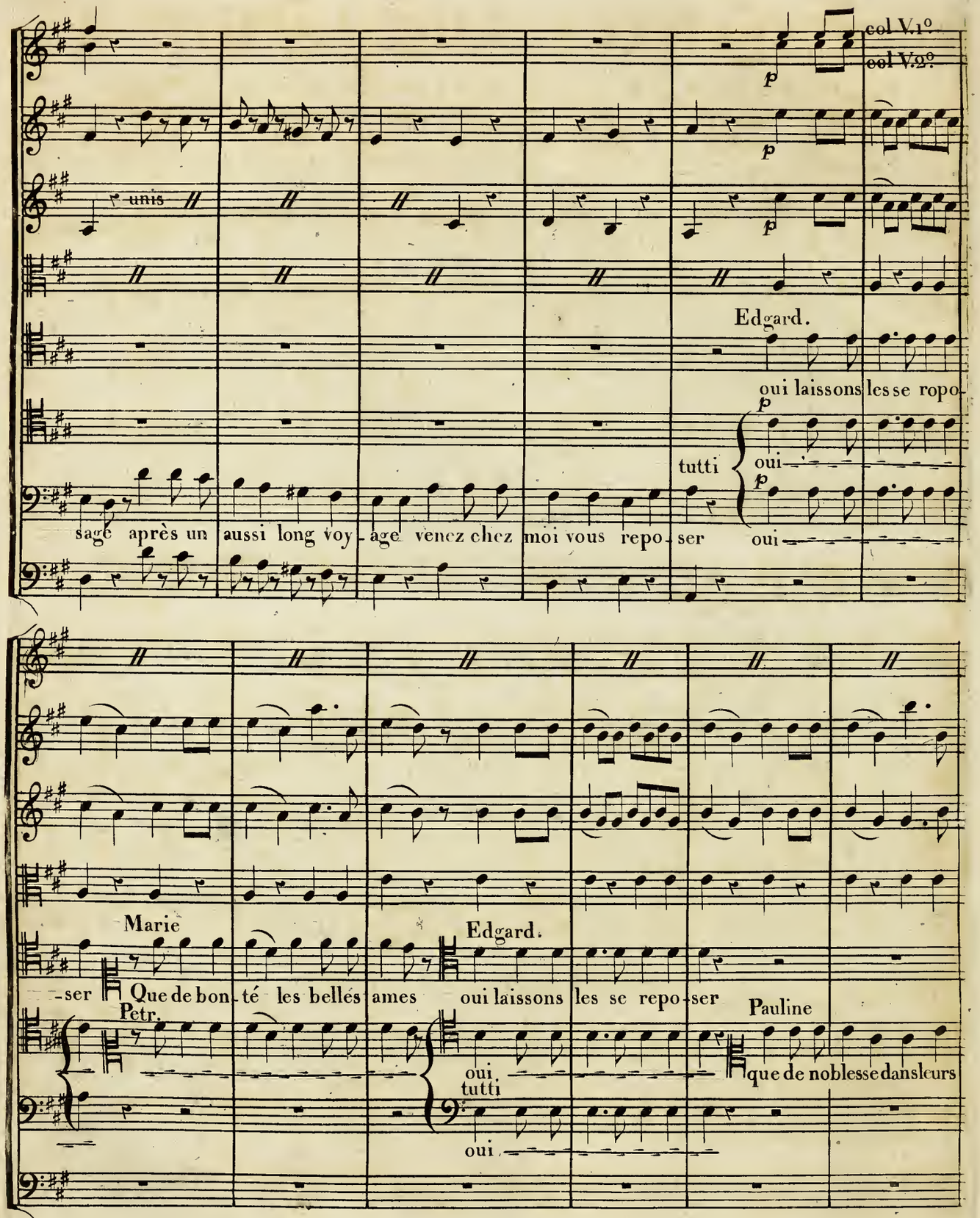
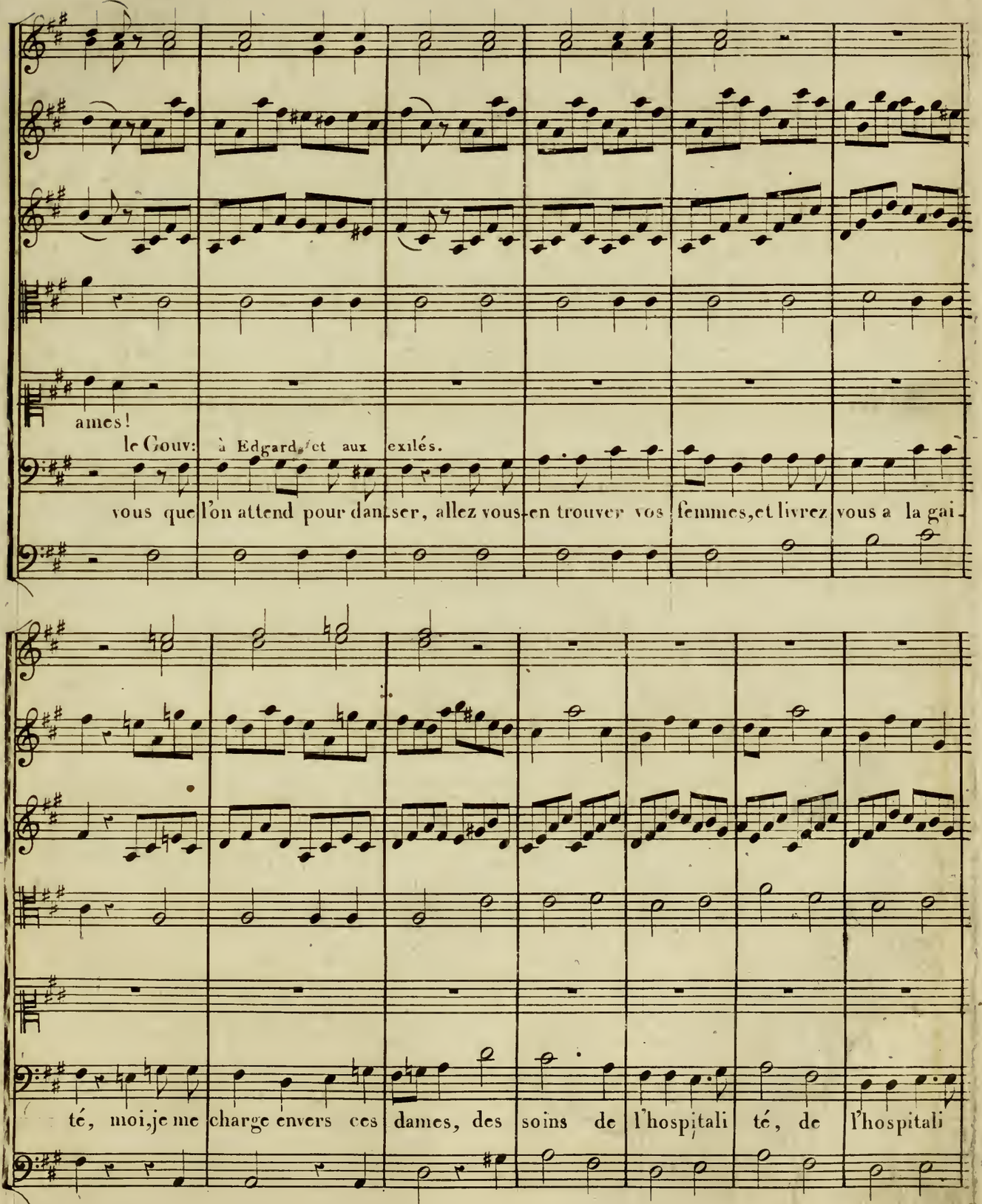
p

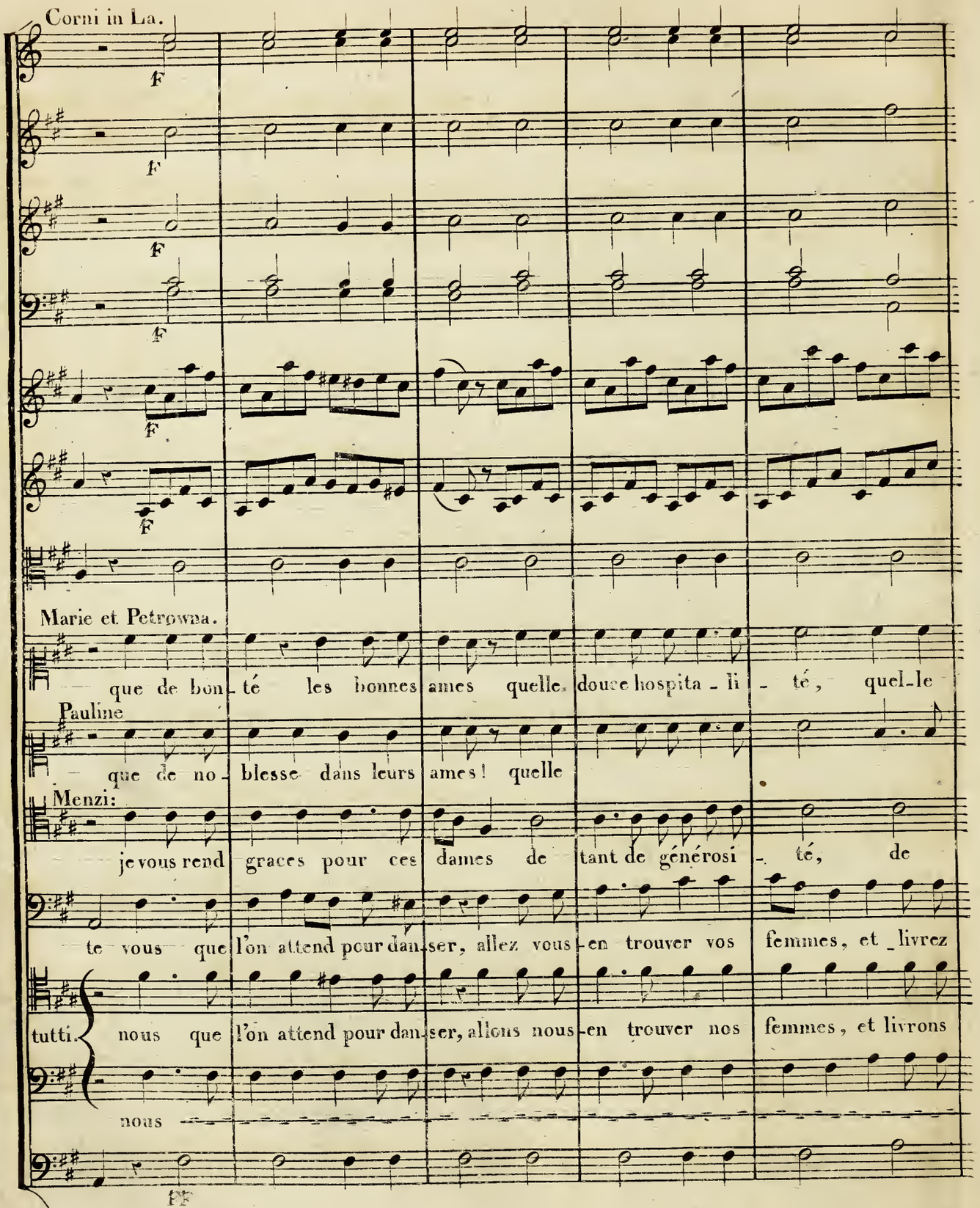
7 unis

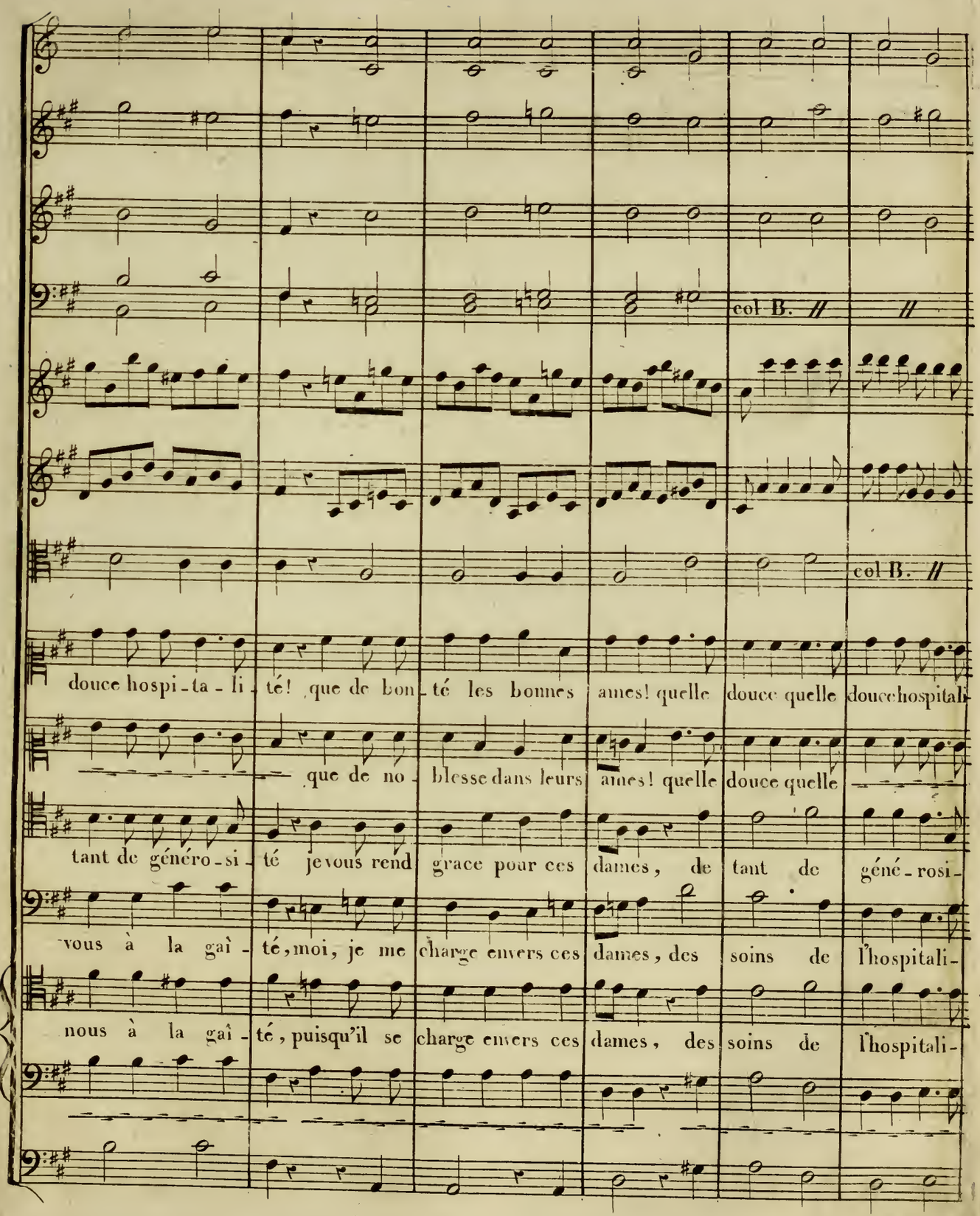
près un aussi long voy-age on aime mieux se repo-ser

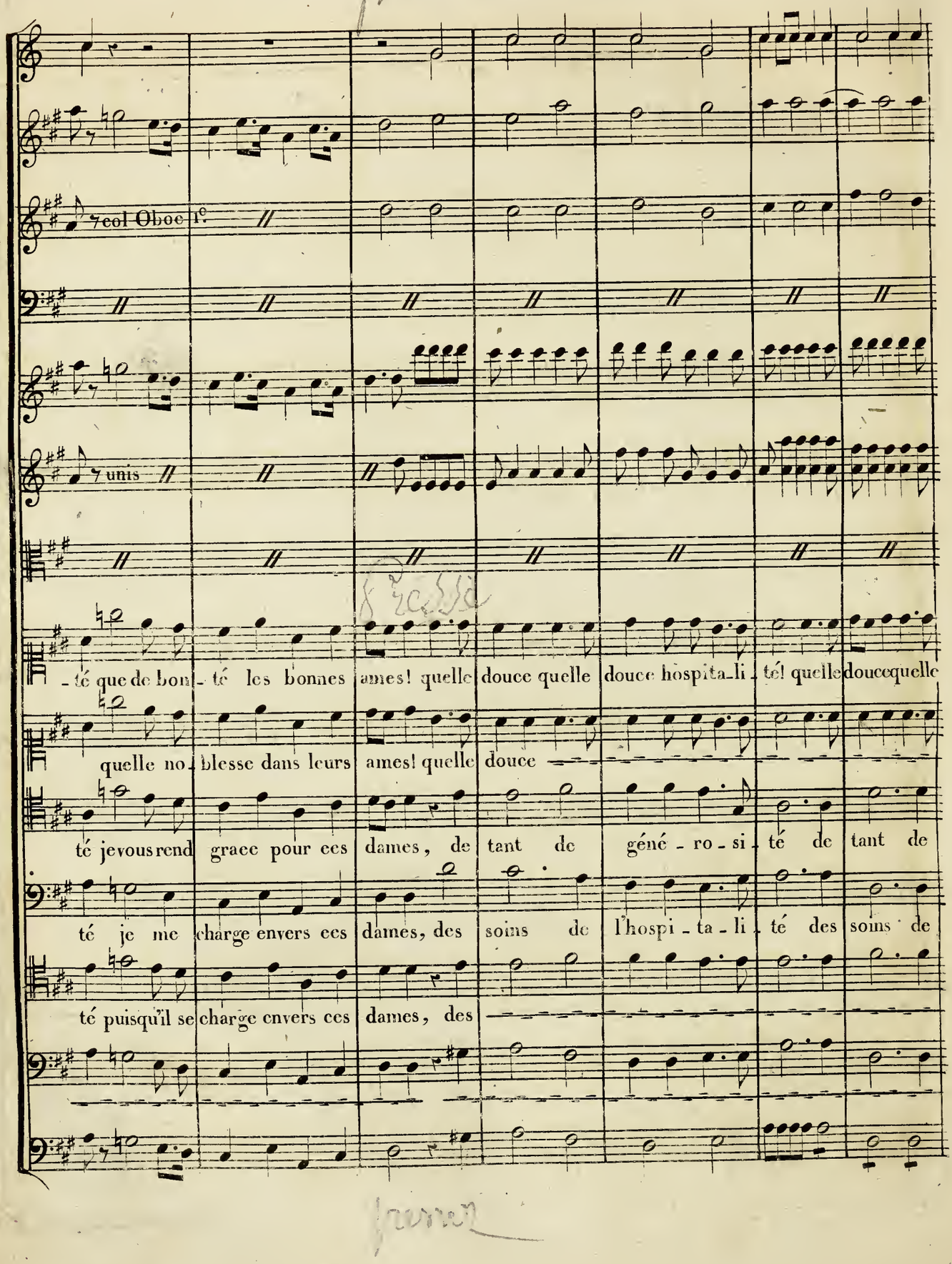
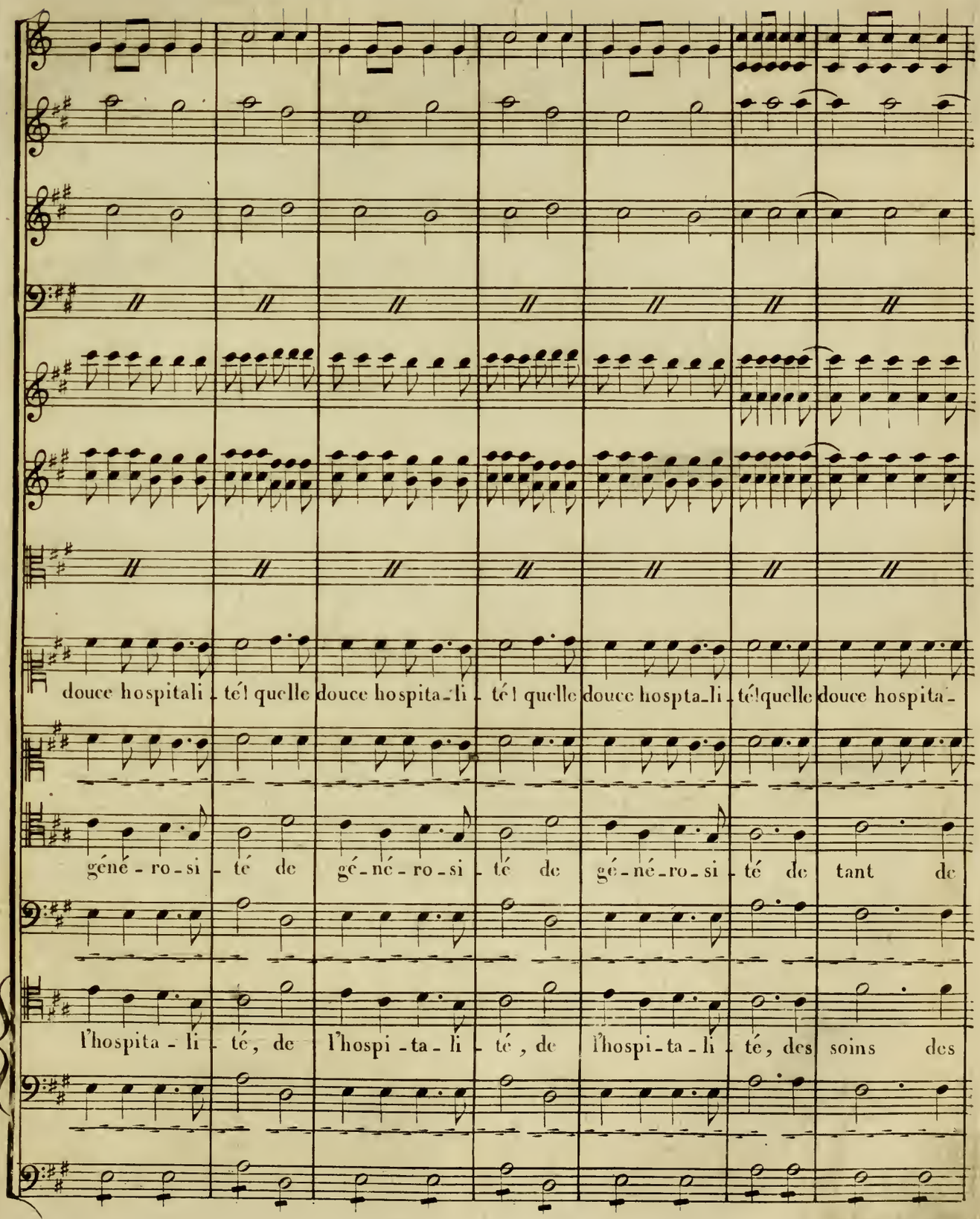
le Gouverneur. Il a rai-son: c'est le plus

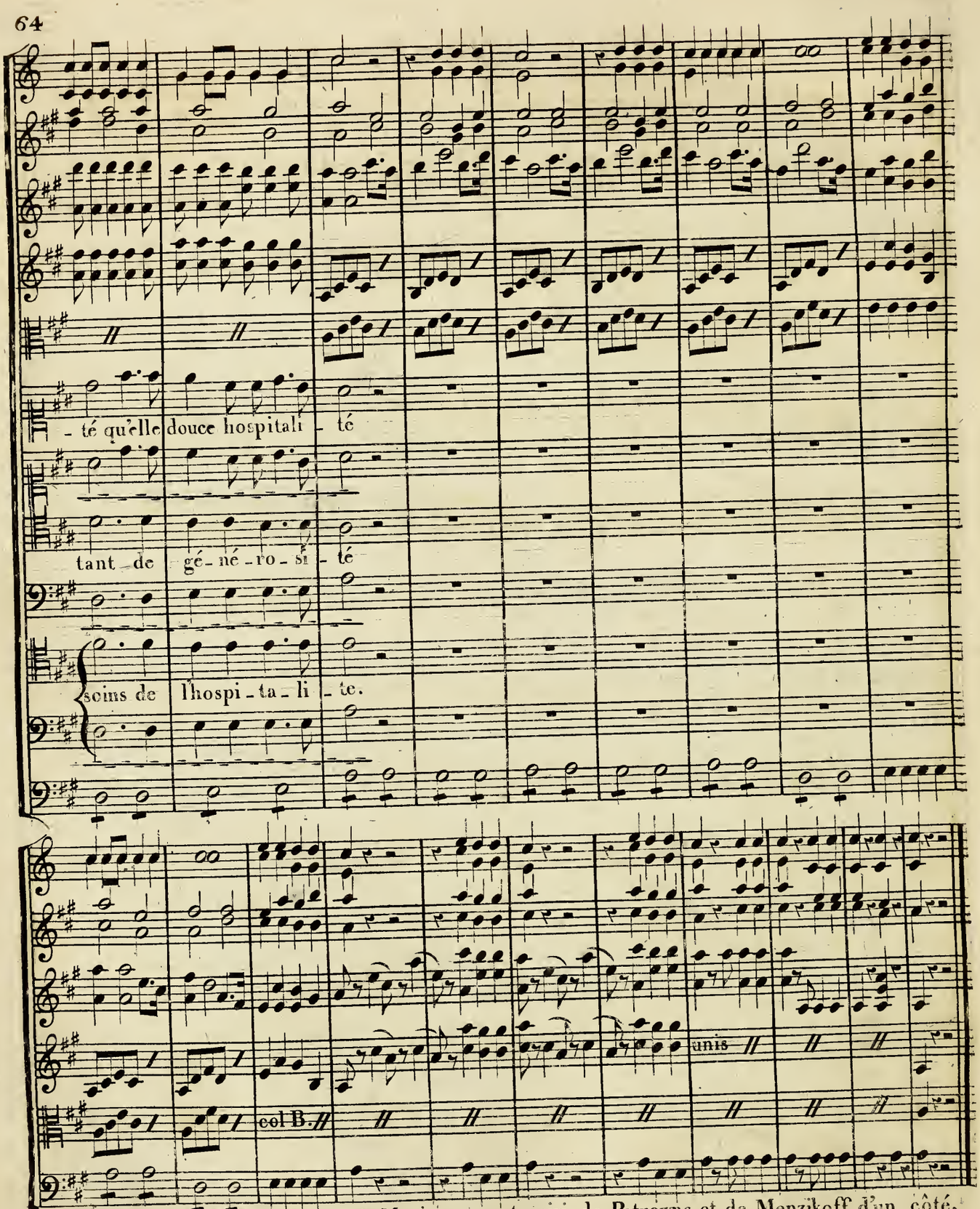
p


col V.1°
col V.2°
p
unis
Edgard.
oui laissons les se repo-
tutti
oui
sage après un aussi long voy-age venez chez moi vous repo-ser oui
Marie
Edgard.
-ser Que de bon-té les belles ames oui laissons les se repo-ser
Petr.
Pauline
oui
tutti
que de noblesse dans leurs
oui

ames!
le Gouv: à Edgard, et aux exilés.
vous que l'on attend pour danser, allez vous-en trouver vos femmes, et livrez vous a la gai-
té, moi, je me charge envers ces dames, des soins de l'hospitali té, de l'hospitali


Corni in La.
F
F
F
F
F
F
Marie et Petrowna.
que de bon_té les bonnes ames quelle douce hospita_li_té, quel_le
Pauline
que de no_blesse dans leurs ames! quelle
Menzi:
je vous rend graces pour ces dames de tant de générosi_té, de
te vous que l'on attend pour dan_ser, allez vous_en trouver vos femmes, et _livrez
tutti.
nous que l'on attend pour dan_ser, allons nous_en trouver nos femmes, et livrons
nous
FF


col B. //
col B. //
douce hospi-ta-li-té! que de bon-té les bonnes ames! quelle douce quelle douce hospitali-
que de no-blesse dans leurs ames! quelle douce quelle
tant de généro-si-té je vous rend grace pour ces dames, de tant de géné-rosi-
vous à la gaî-té, moi, je me charge envers ces dames, des soins de l'hospitali-
nous à la gaî-té, puisqu'il se charge envers ces dames, des soins de l'hospitali-


7col Oboe 1.e
7 unis
té que de bon té les bonnes ames! quelle douce quelle douce hospita li té! quelle doucequelle
quelle no blesse dans leurs ames! quelle douce
té je vous rend grace pour ces dames, de tant de géné ro si té de tant de
té je me charge envers ces dames, des soins de l'hospi ta li té des soins de
té puisqu'il se charge envers ces dames, des

douce hospitali - té! quelle douce hospita-li - té! quelle douce hospta-li - té!quelle douce hospita-
géné - ro - si - té de gé - né - ro - si - té de gé - né - ro - si - té de tant de
l'hospita - li - té, de l'hospi - ta - li - té, de l'hospi - ta - li - té, des soins des



Le gouv^r donne la main à Pauline et à Marie, et sort suivi de Petrowna et de Menzikoff d'un côté, tandis qu'Edgard et les autres éxilés sortent par le côté opposé.

Fin du premier Acte.

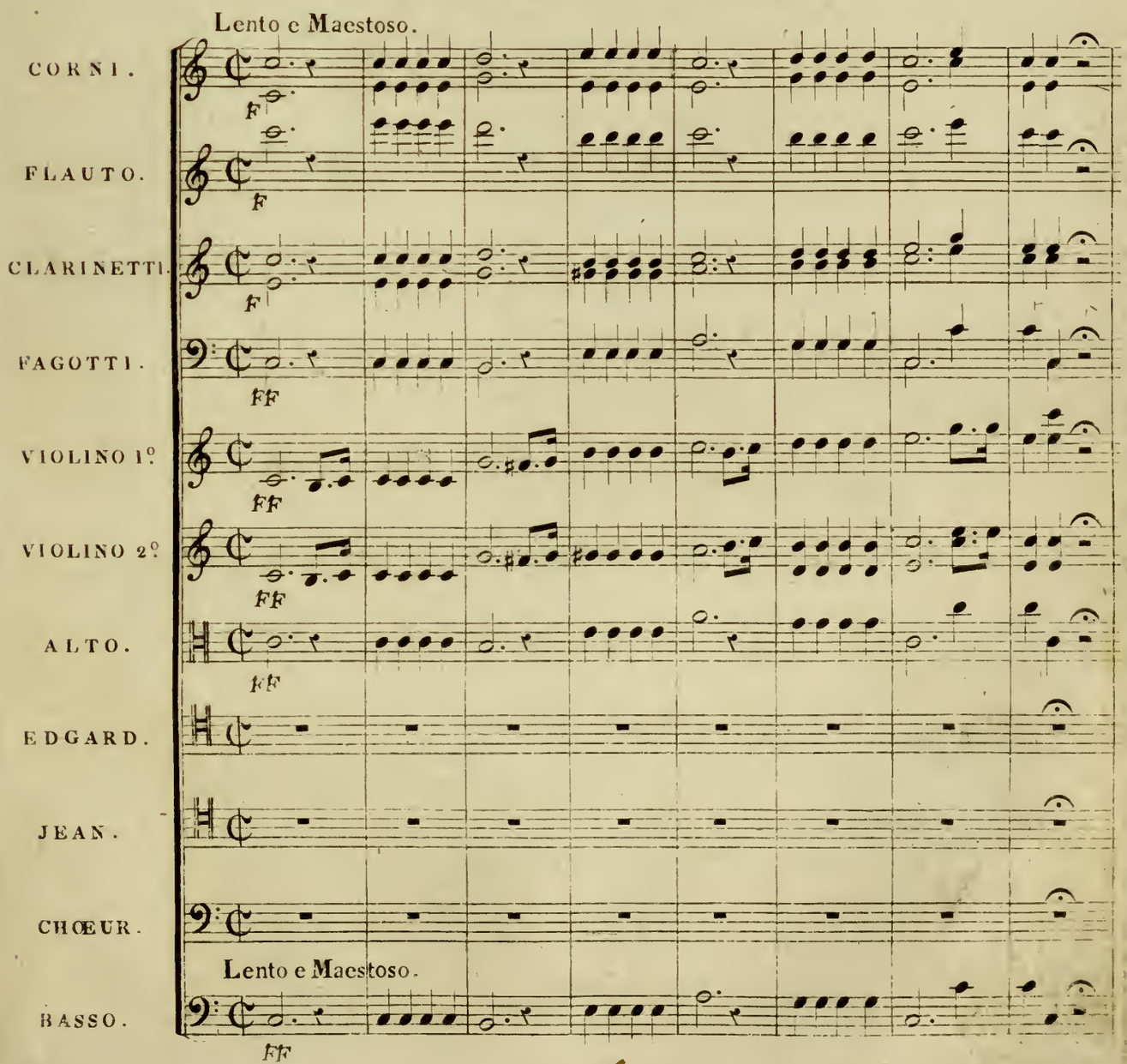
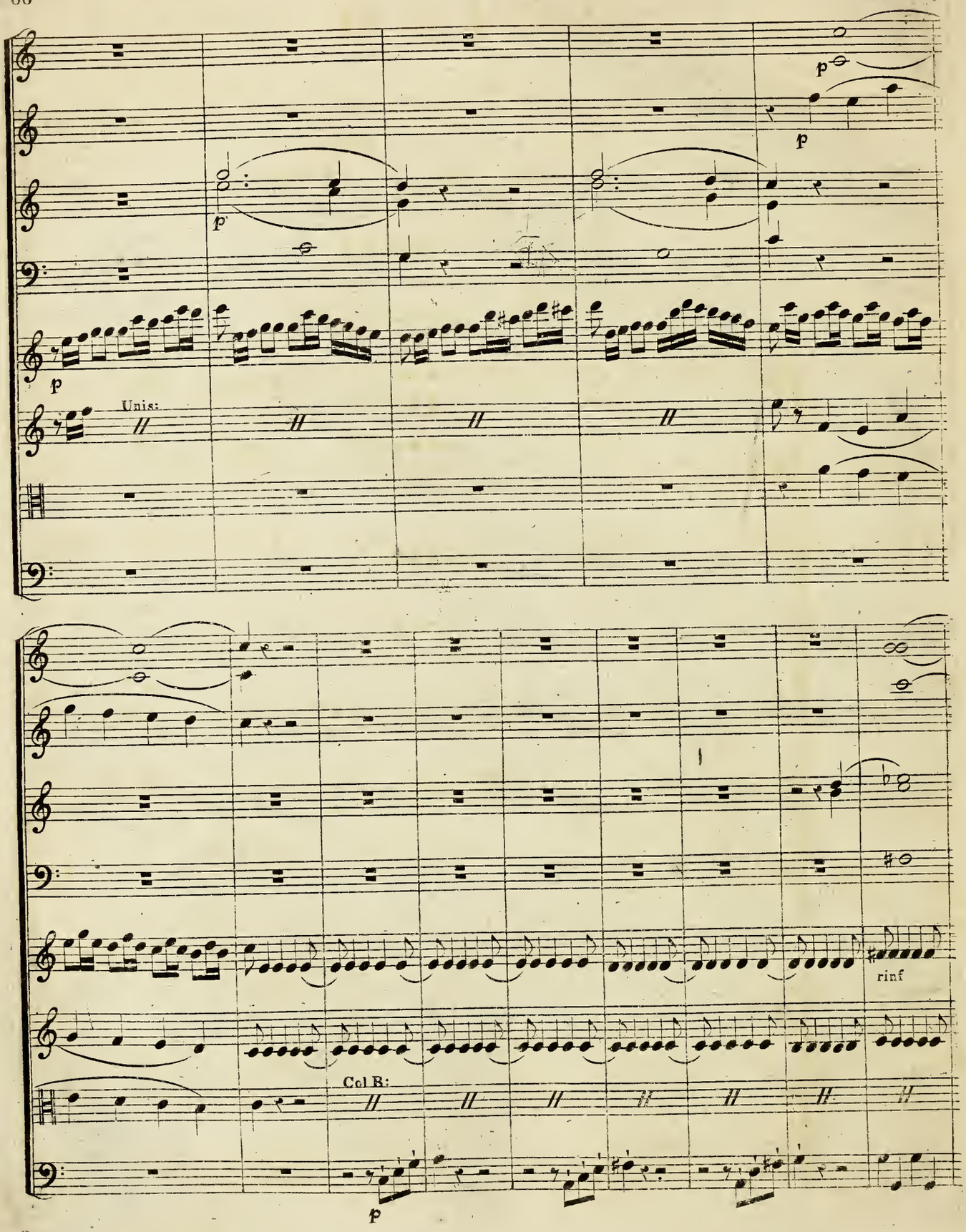
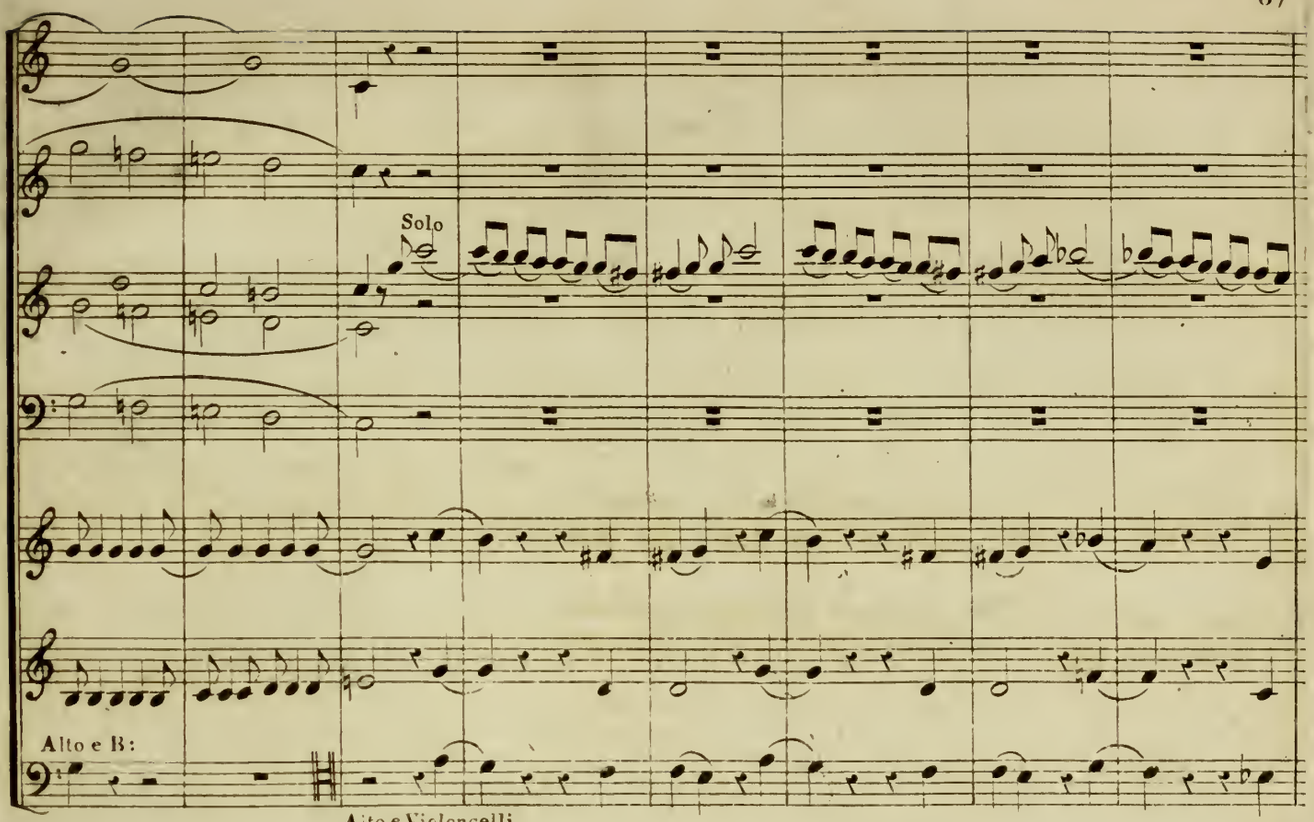
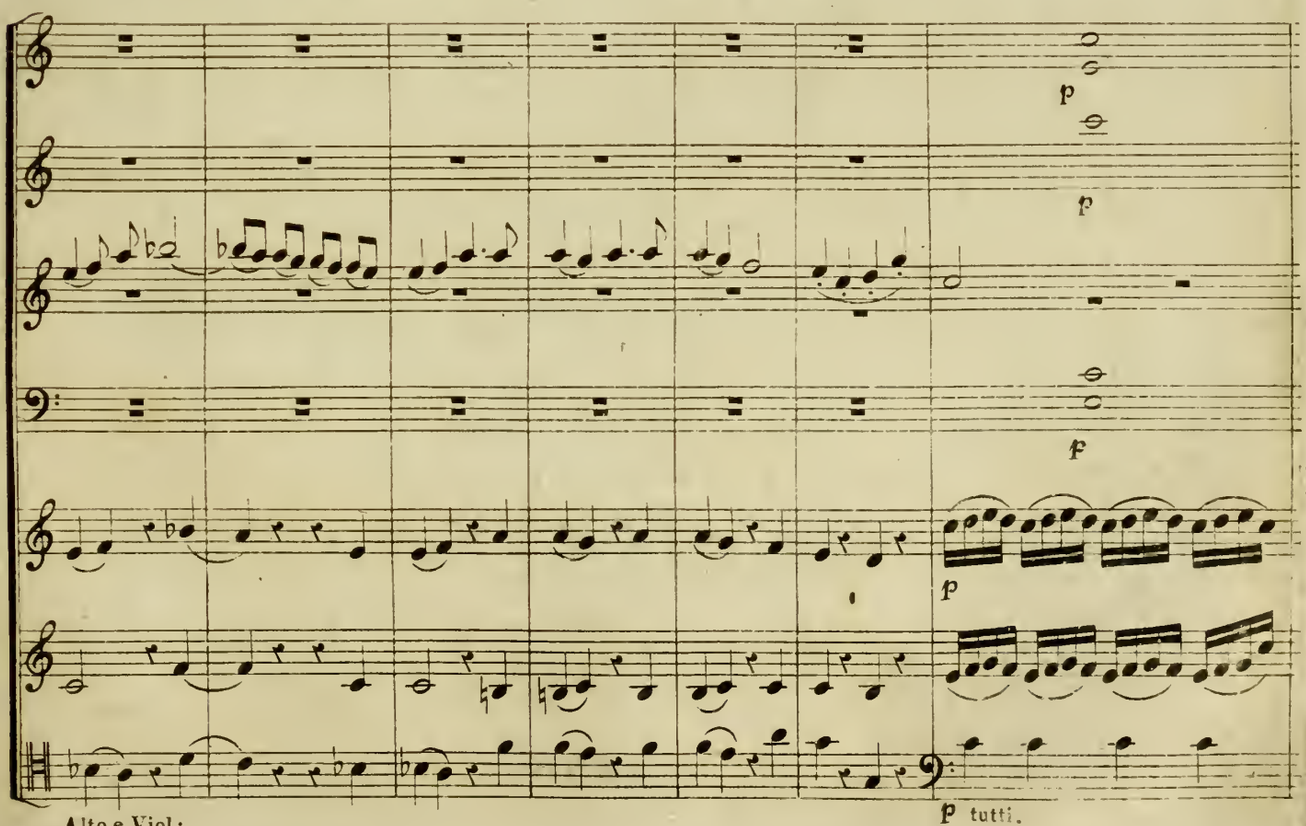
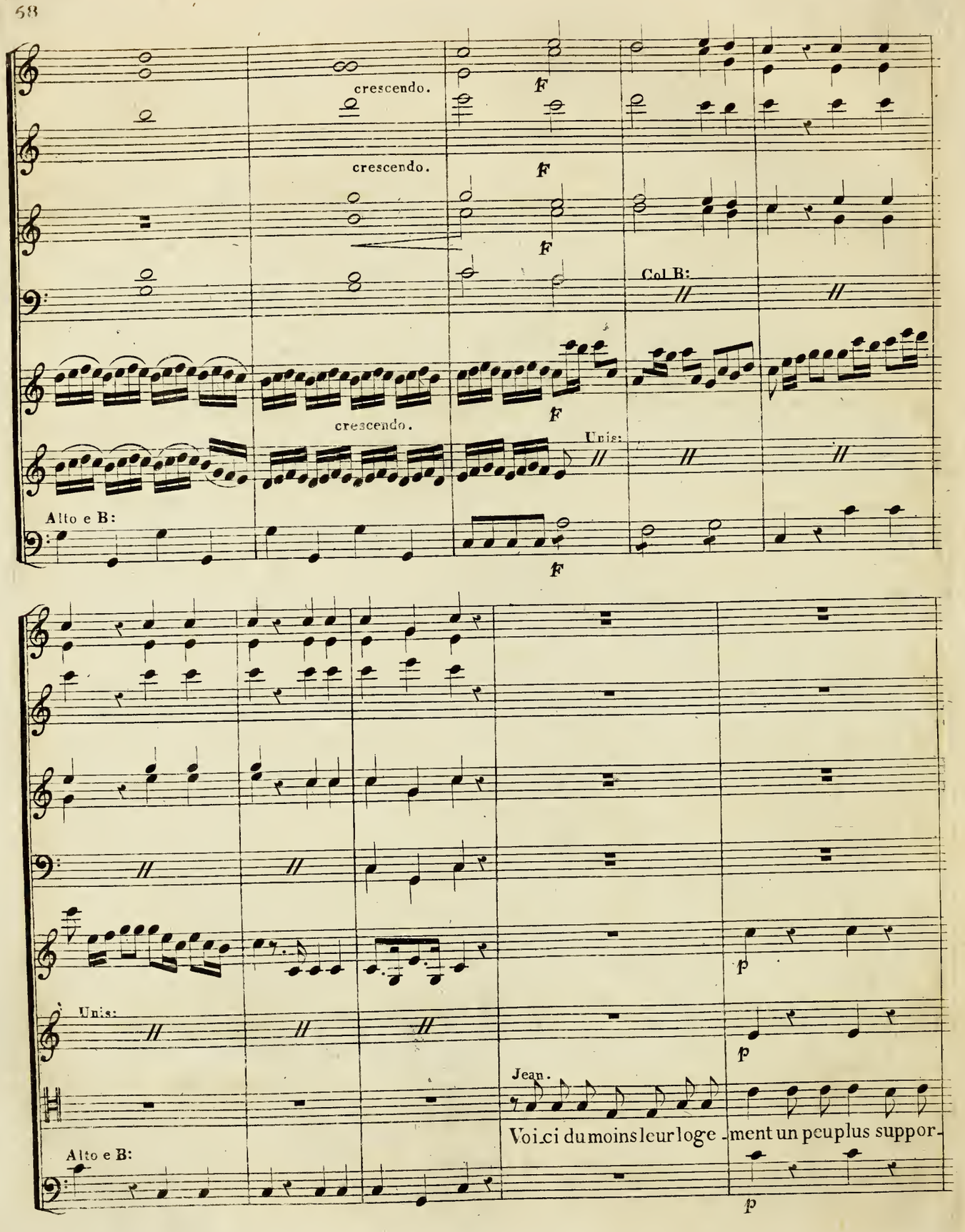
ACTE II.

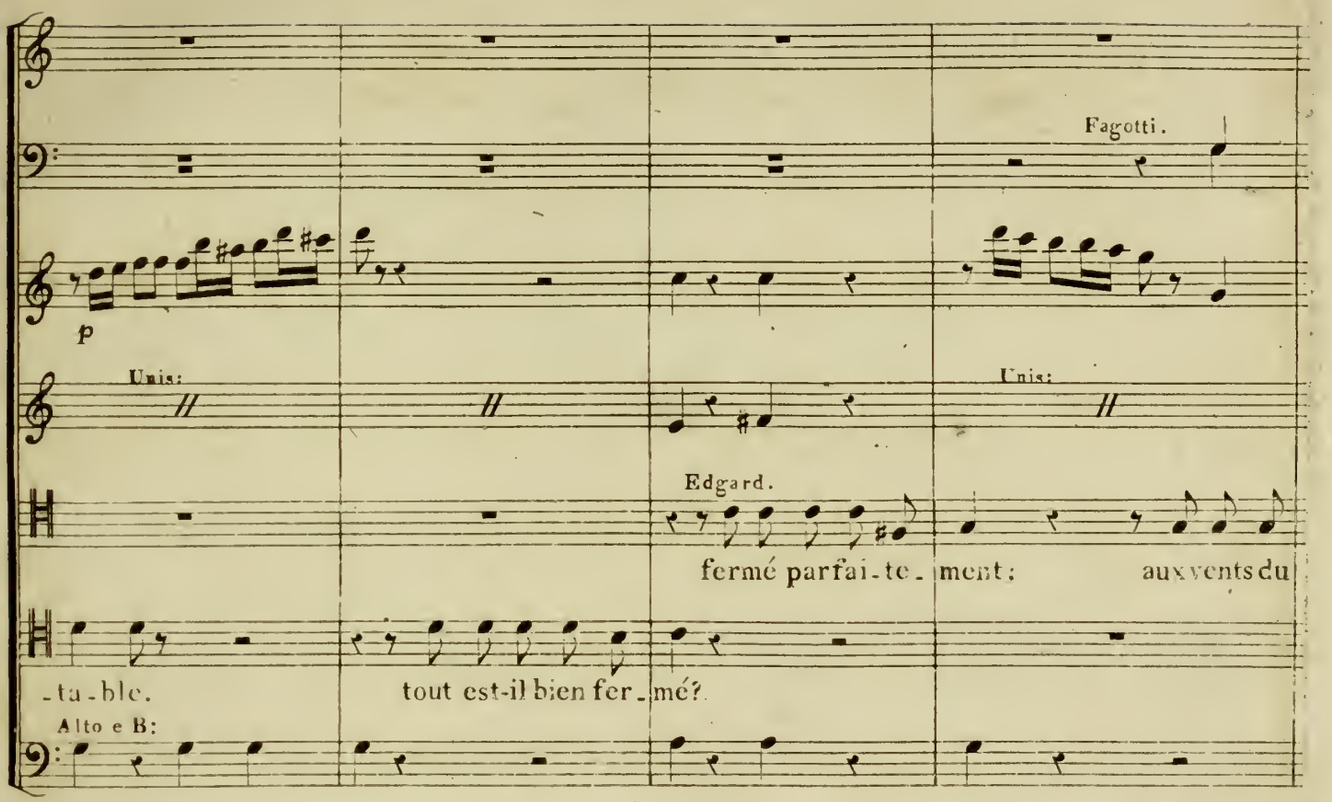
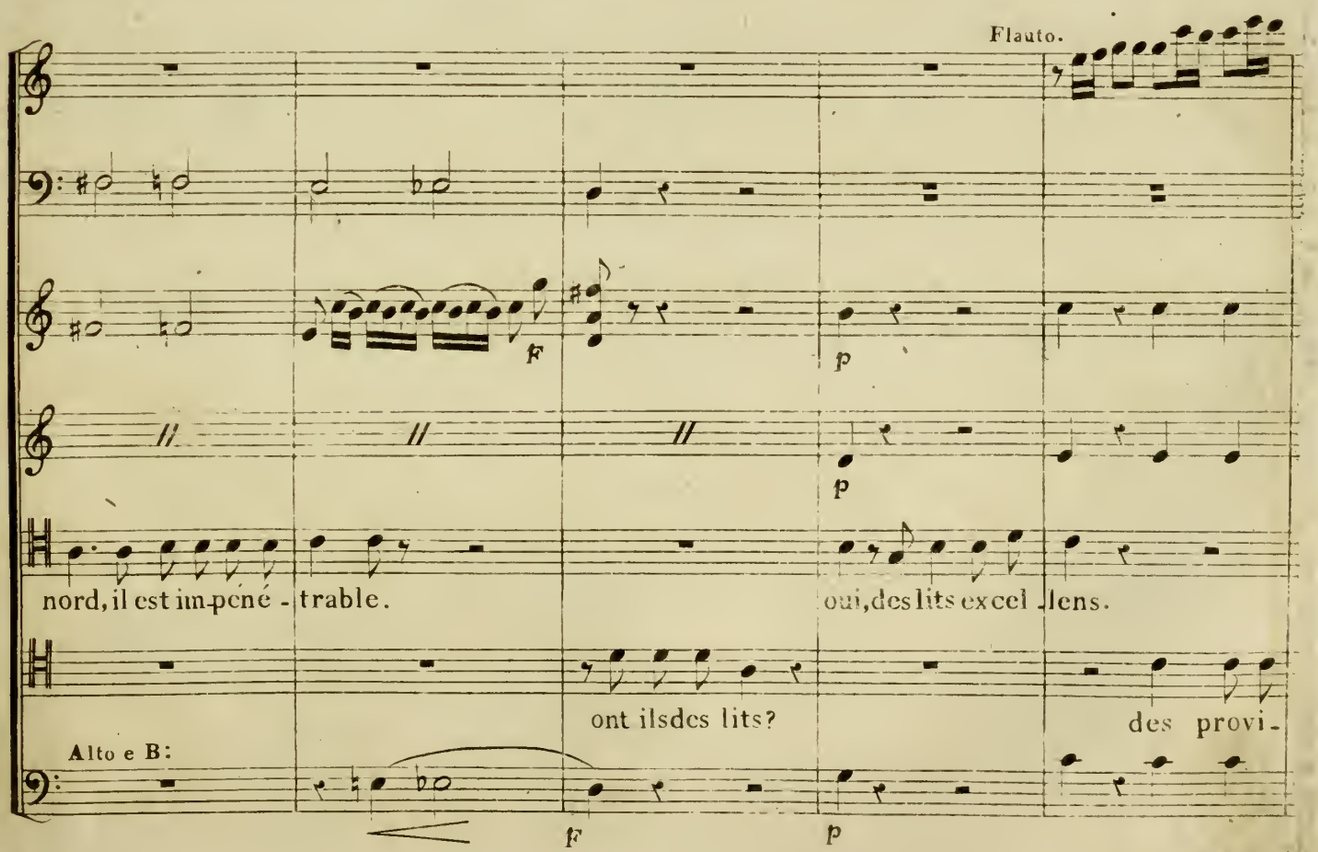
Le Théâtre représente le même appartement qu'au premier acte, mais avec plusieurs meubles plus commodes que riches, qui y ont été placés pendant l'entr'acte.

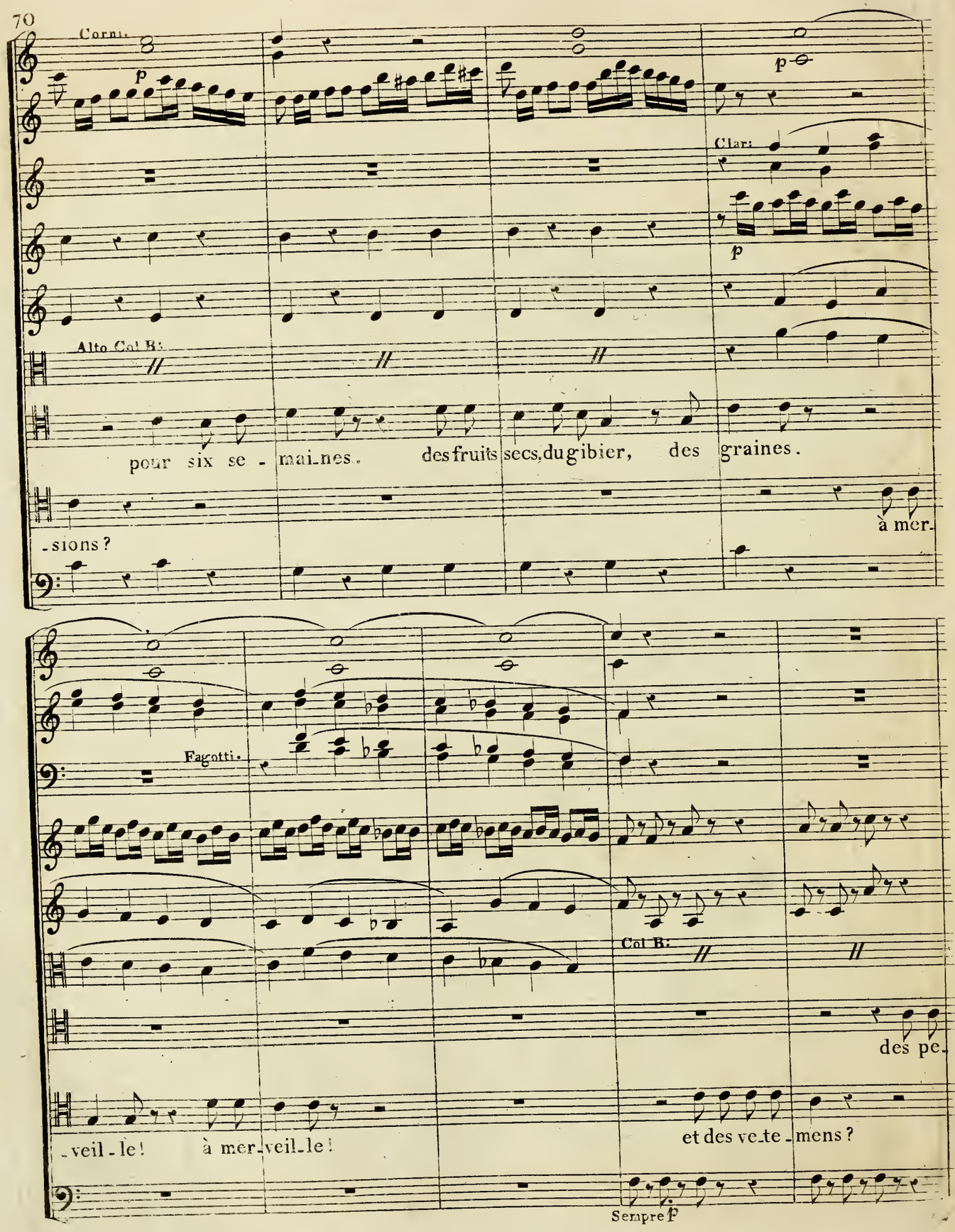
Au lever du rideau, Jean, Edgard et plusieurs Russes, munis d'instrumens de ménuiserie, s'occupent à faire joindre les portes et les fenêtres.

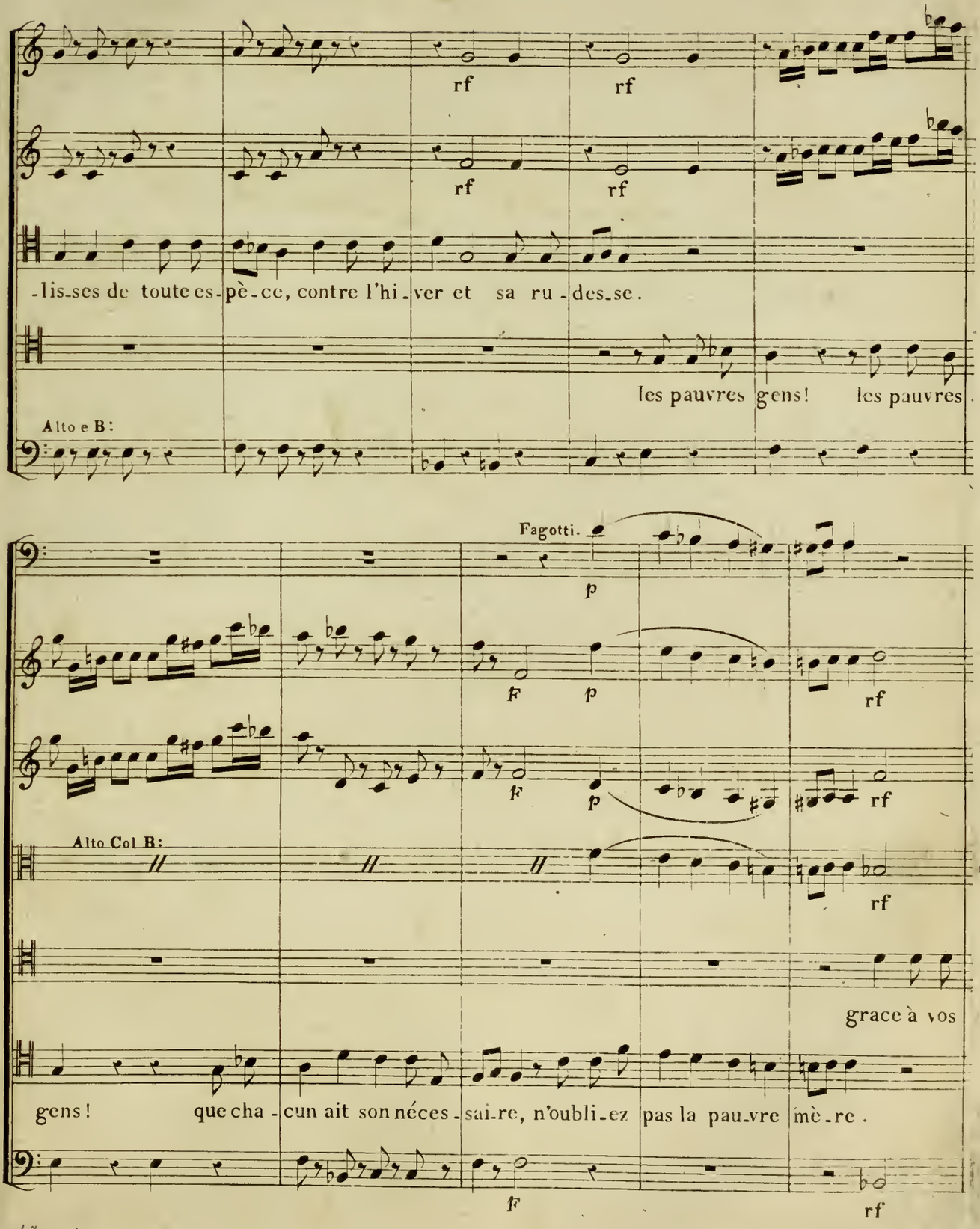
SCENE PREMIERE

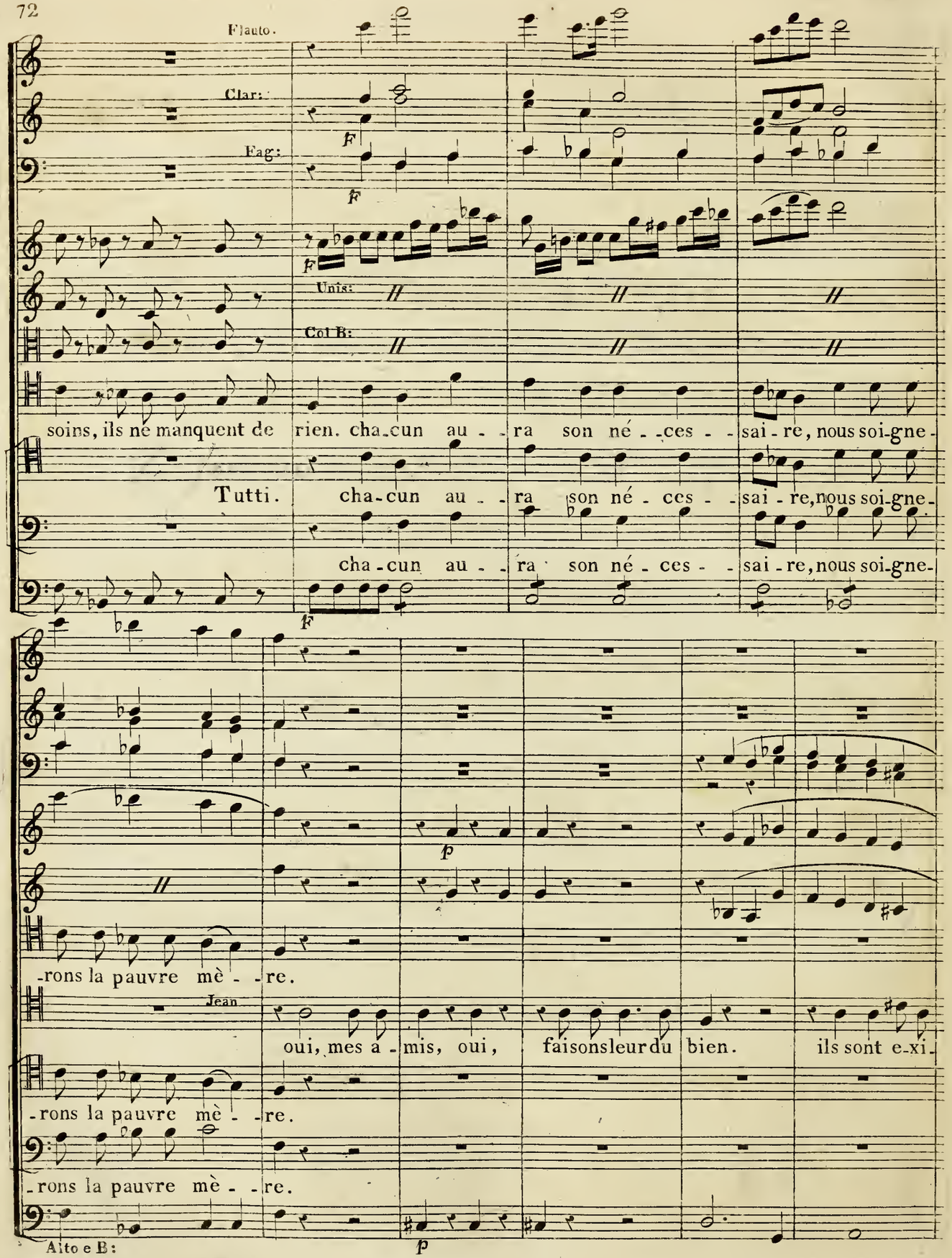
EDGARD, JEAN, Plusieurs Russes.

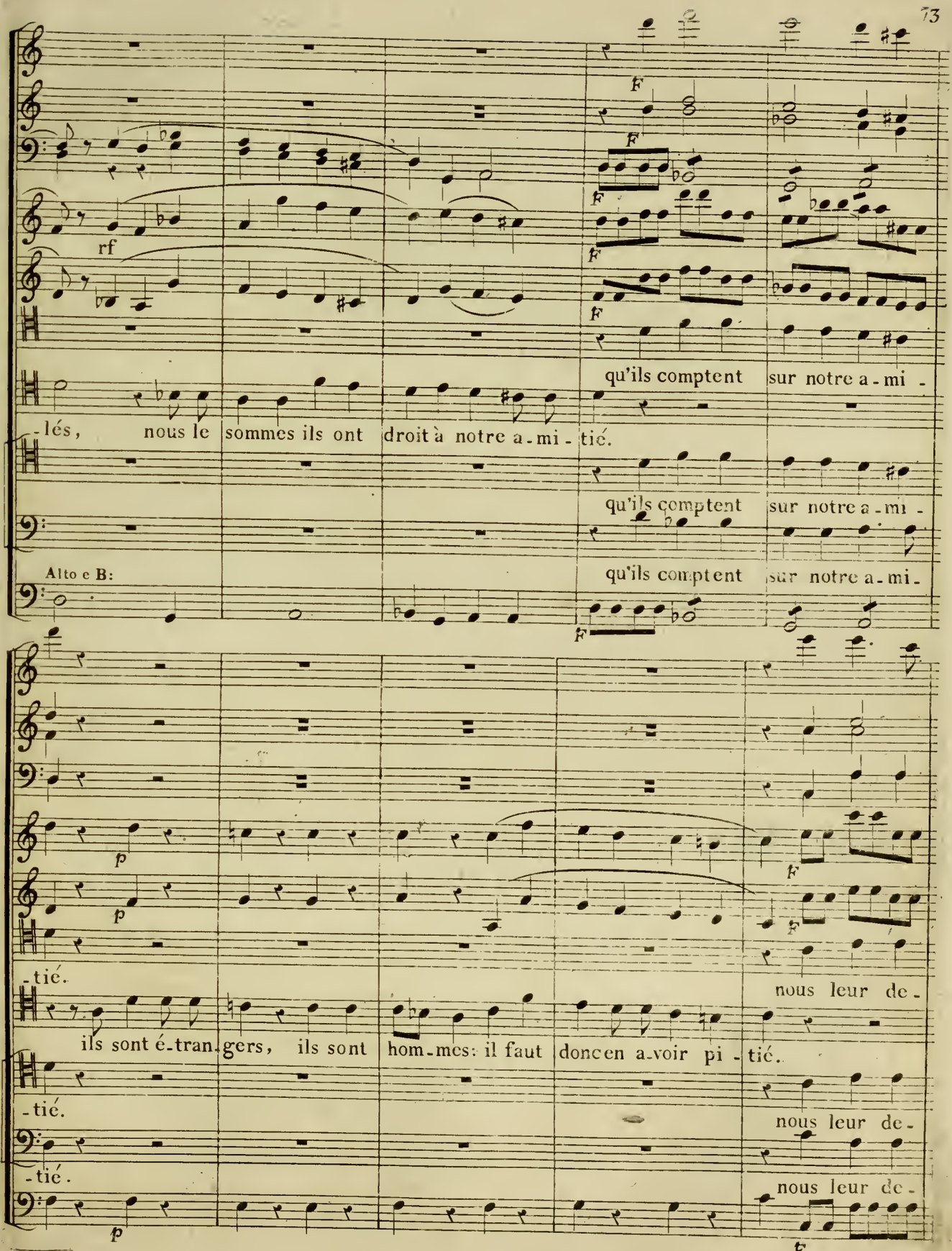
N°. 7. MORCEAU D'ENSEMBLE.


p
p
p
Unis:
rinf
Col B:
p

Alto e Violoncelli.


crescendo.
F
crescendo.
F
F
Col B:
crescendo.
F
Unis:
Alto e B:
F
Unis:
p
p
Jean.
Voi.ci du moins leur loge - ment un peu plus suppor-
Alto e B:
p

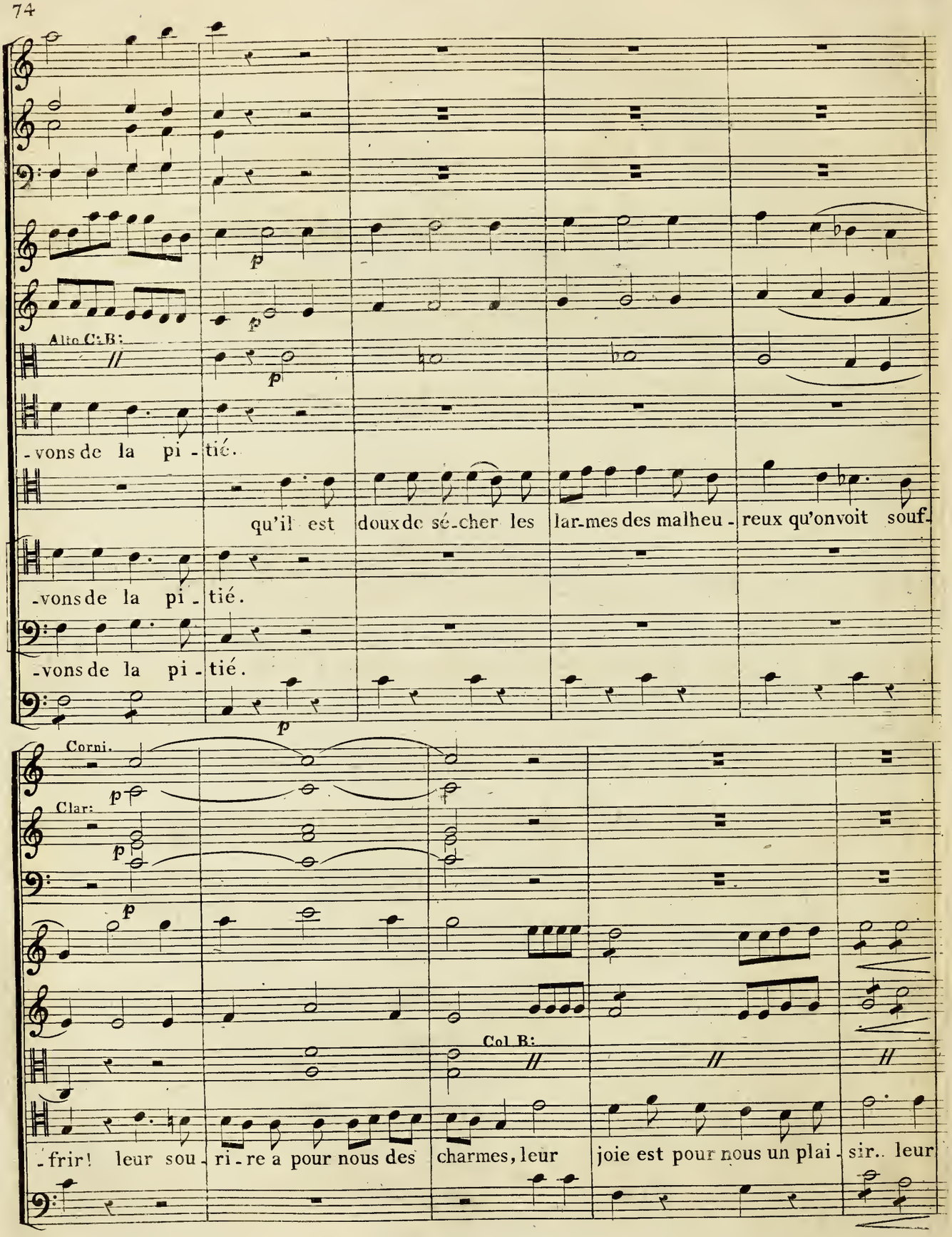

Fagotti.
p
Unis:
Unis:
Edgard.
fermé parfai-te-ment: aux vents du
-ta-ble. tout est-il bien fer-mé?
Alto e B:

Flauto.
f
p
p
nord, il est im-pené-trable.
oui, des lits excel-lens.
ont ils des lits?
des provi-
Alto e B:
f
p

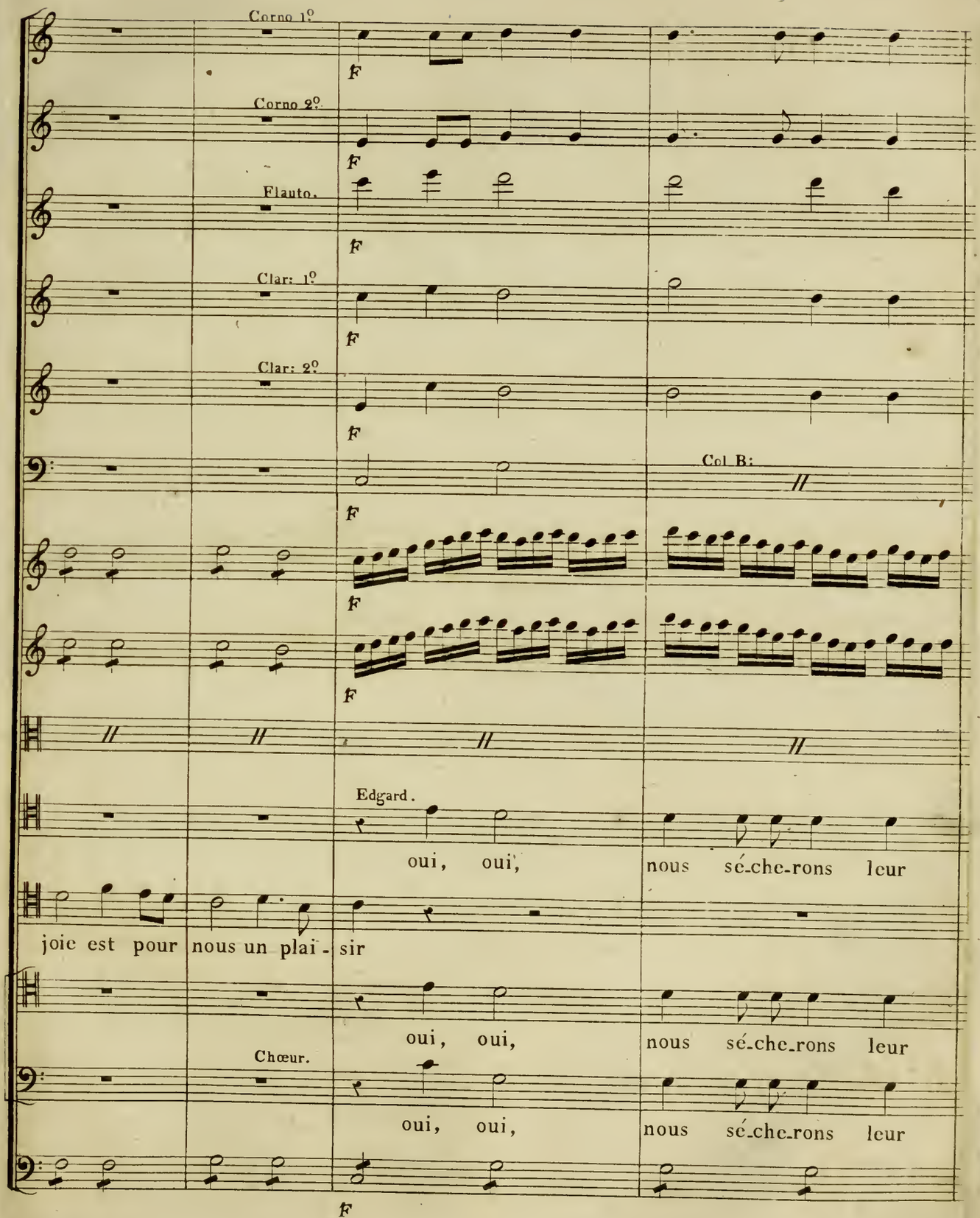

Corni.
p
Clari:
p
Alto Col B:
pour six se - mai_nes. des fruits secs, du gibier, des graines.
-sions?
à mer.
Fagotti.
Col B:
des pe.
-veil - le! à mer_veil_le!
et des ve_te - mens?
Sempre p

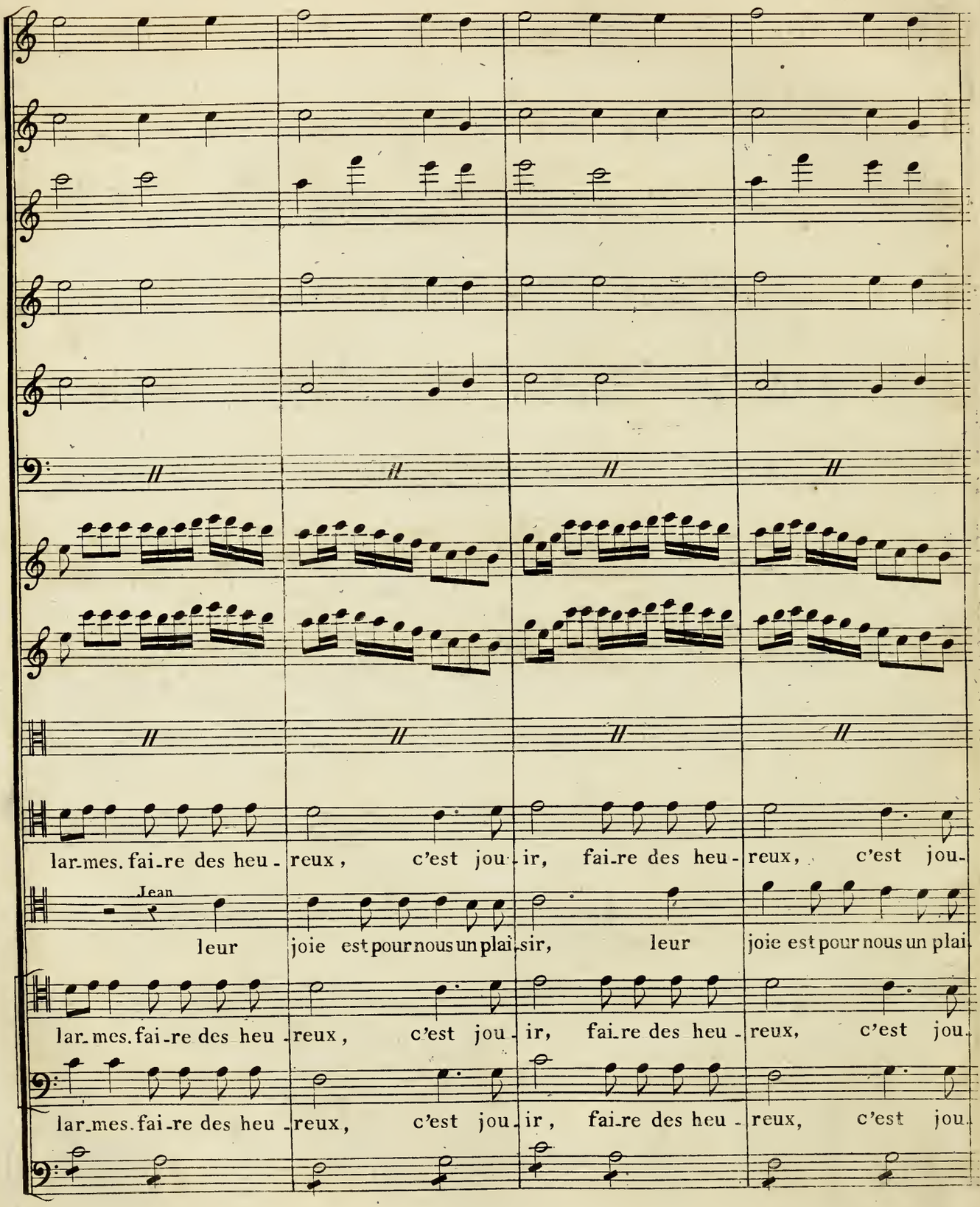

rf
rf
rf
rf
-lis-ses de toute es-pè-ce, contre l'hi-ver et sa ru-des-se.
les pauvres gens! les pauvres
Alto e B:
Fagotti.
p
f
p
rf
f
p
rf
Alto Col B:
rf
grace à vos
gens! que cha-cun ait son néces-sai-re, n'oubli-ez pas la pau-vre mè-re.
f
rf

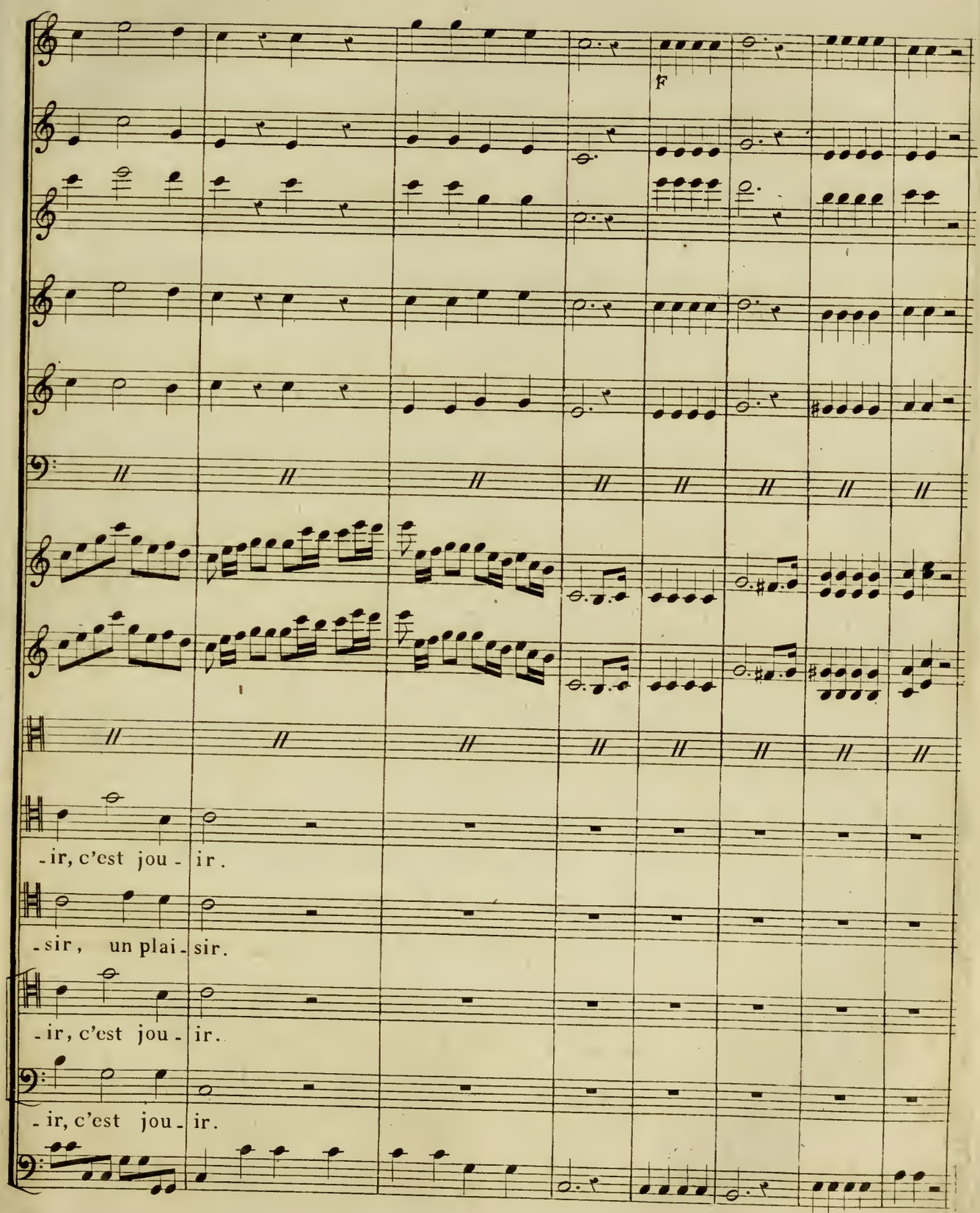

Flauto.
Clar:
Fag:
F
Unis:
Col B:
soins, ils ne manquent de rien. cha-cun au - - ra son né - - ces - - sai - re, nous soi-gne-
Tutti.
cha-cun au - - ra son né - ces - - sai - re, nous soi-gne-
cha-cun au - - ra son né - ces - - sai - re, nous soi-gne-
p
-rons la pauvre mè - - re.
Jean
oui, mes a - mis, oui, faisons leur du bien. ils sont e-xi-
-rons la pauvre mè - - re.
-rons la pauvre mè - - re.
Alto e B:
p

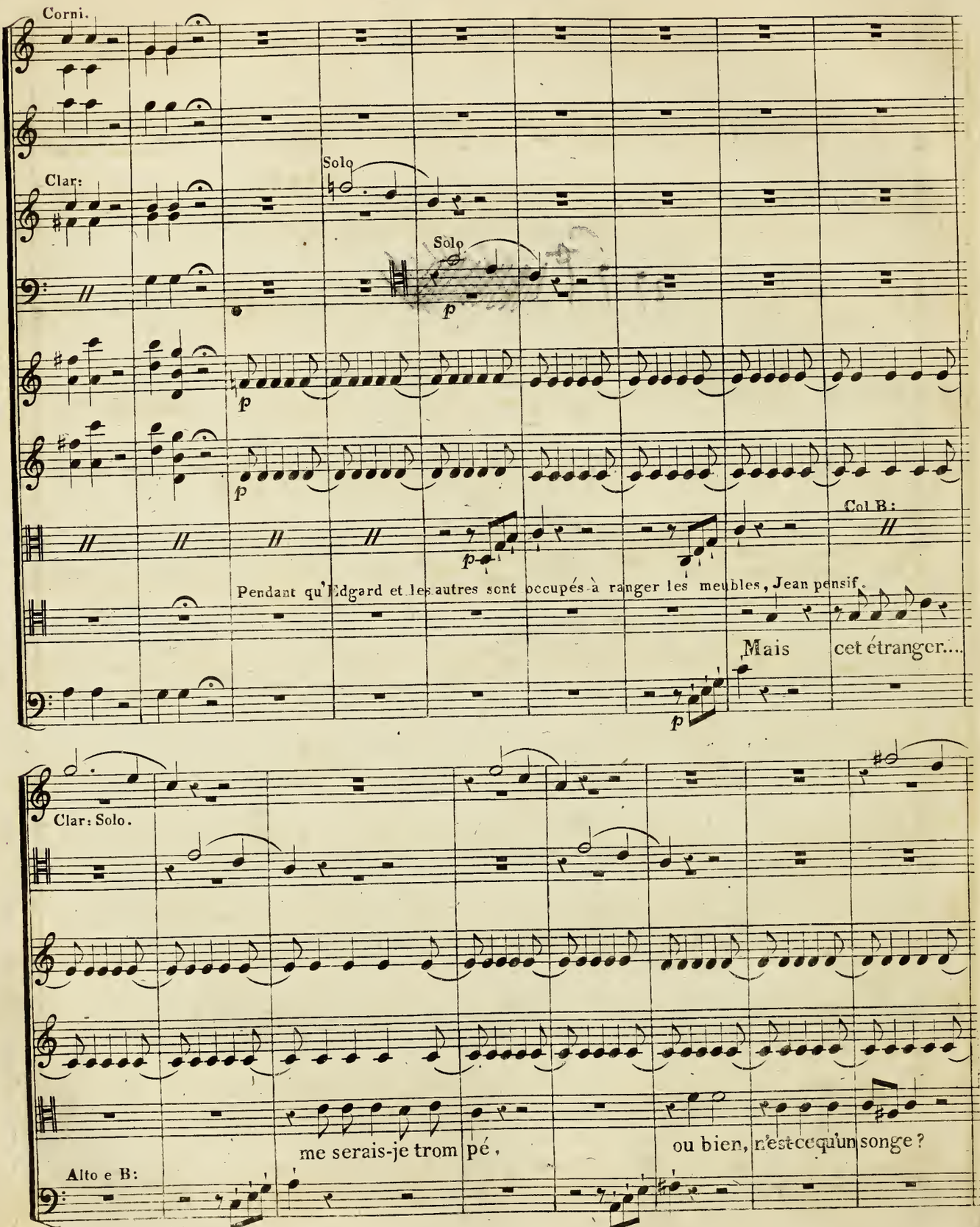

rf
F
qu'ils comptent sur notre a-mi-
-lés, nous le sommes ils ont droit à notre a-mi-tié.
qu'ils comptent sur notre a-mi-
Alto e B:
qu'ils comptent sur notre a-mi-
p
-tié.
nous leur de-
ils sont é-tran-gers, ils sont hom-mes: il faut donc en a-voir pi-tié.
-tié.
nous leur de-
-tié.
nous leur de-

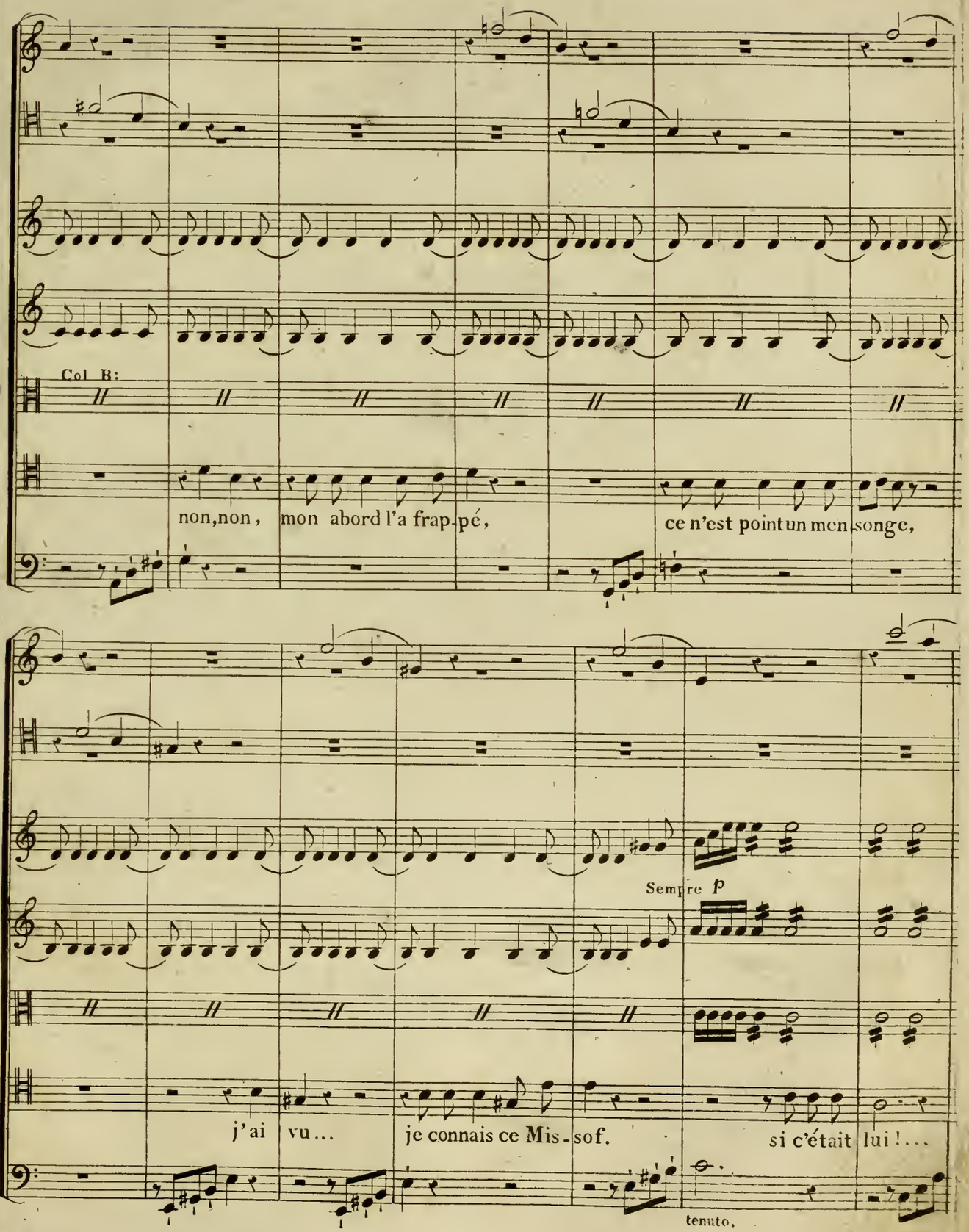

Alto C: B:
-vons de la pi - tié.
qu'il est doux de sé-cher les lar-mes des malheu - reux qu'on voit souf-
-vons de la pi - tié.
-vons de la pi - tié.
Corni.
Clar:
Col B:
-frir! leur sou - ri - re a pour nous des charmes, leur joie est pour nous un plai - sir.. leur

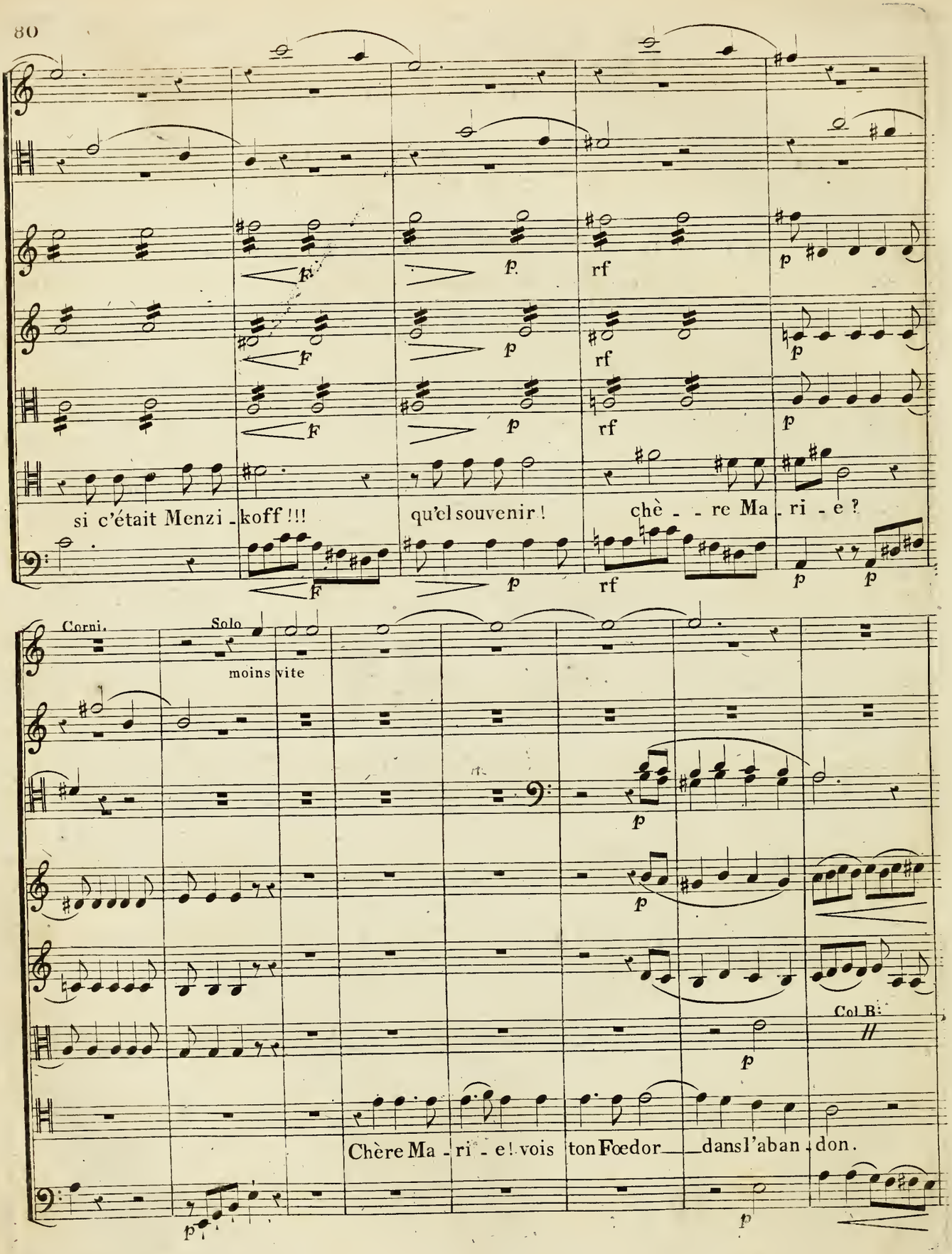

Corno 1°
Corno 2°
Flauto.
Clar: 1°
Clar: 2°
Col B:
Edgard.
oui, oui, nous sé-che-rons leur
joie est pour nous un plai - sir
Chœur.
oui, oui, nous sé-che-rons leur
oui, oui, nous sé-che-rons leur
F

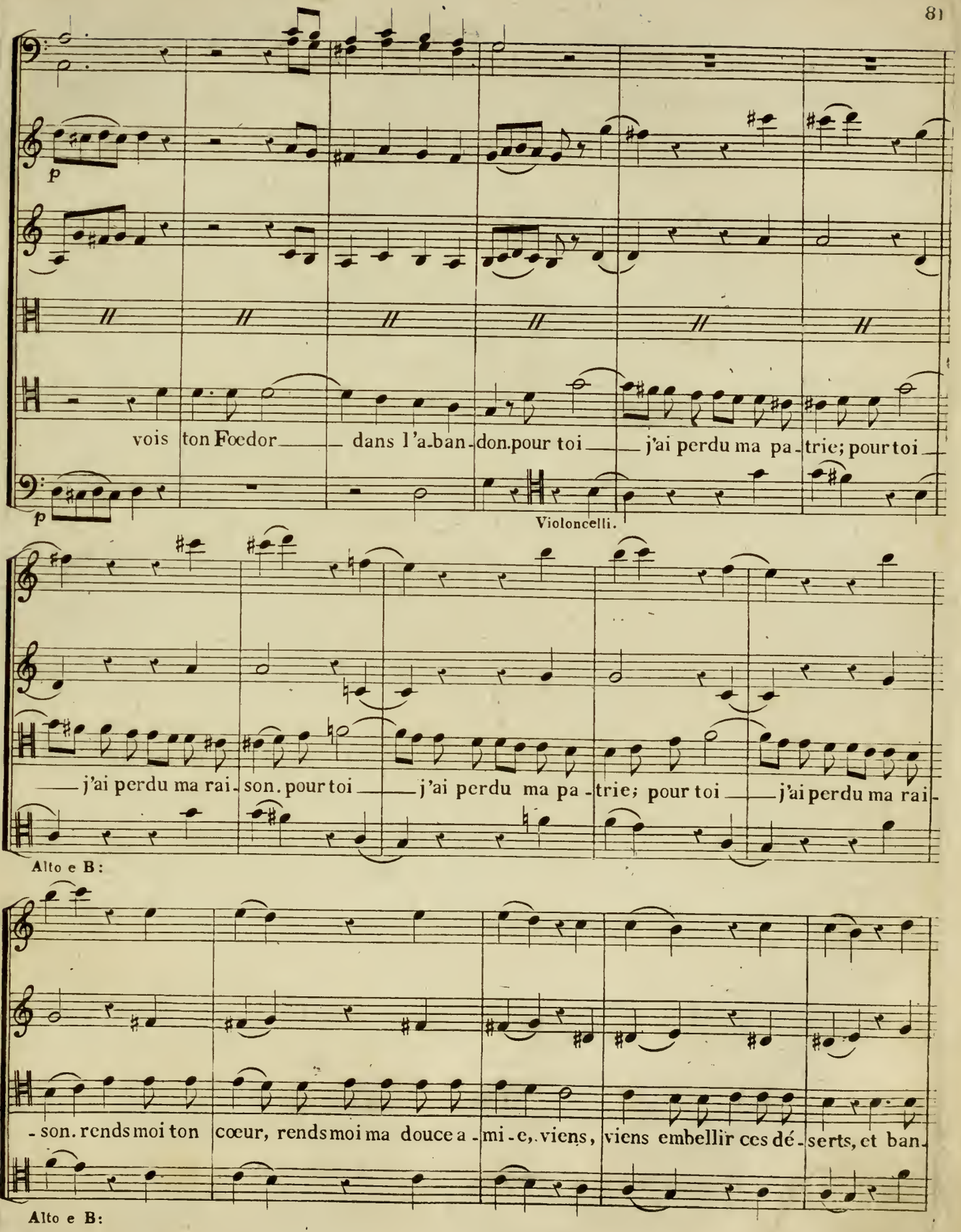

lar-mes. fai-re des heu - reux, c'est jou - ir, fai-re des heu - reux, c'est jou-
Jean
leur joie est pour nous un plai-sir, leur joie est pour nous un plai-
lar-mes. fai-re des heu - reux, c'est jou - ir, fai-re des heu - reux, c'est jou-
lar-mes. fai-re des heu - reux, c'est jou - ir, fai-re des heu - reux, c'est jou-

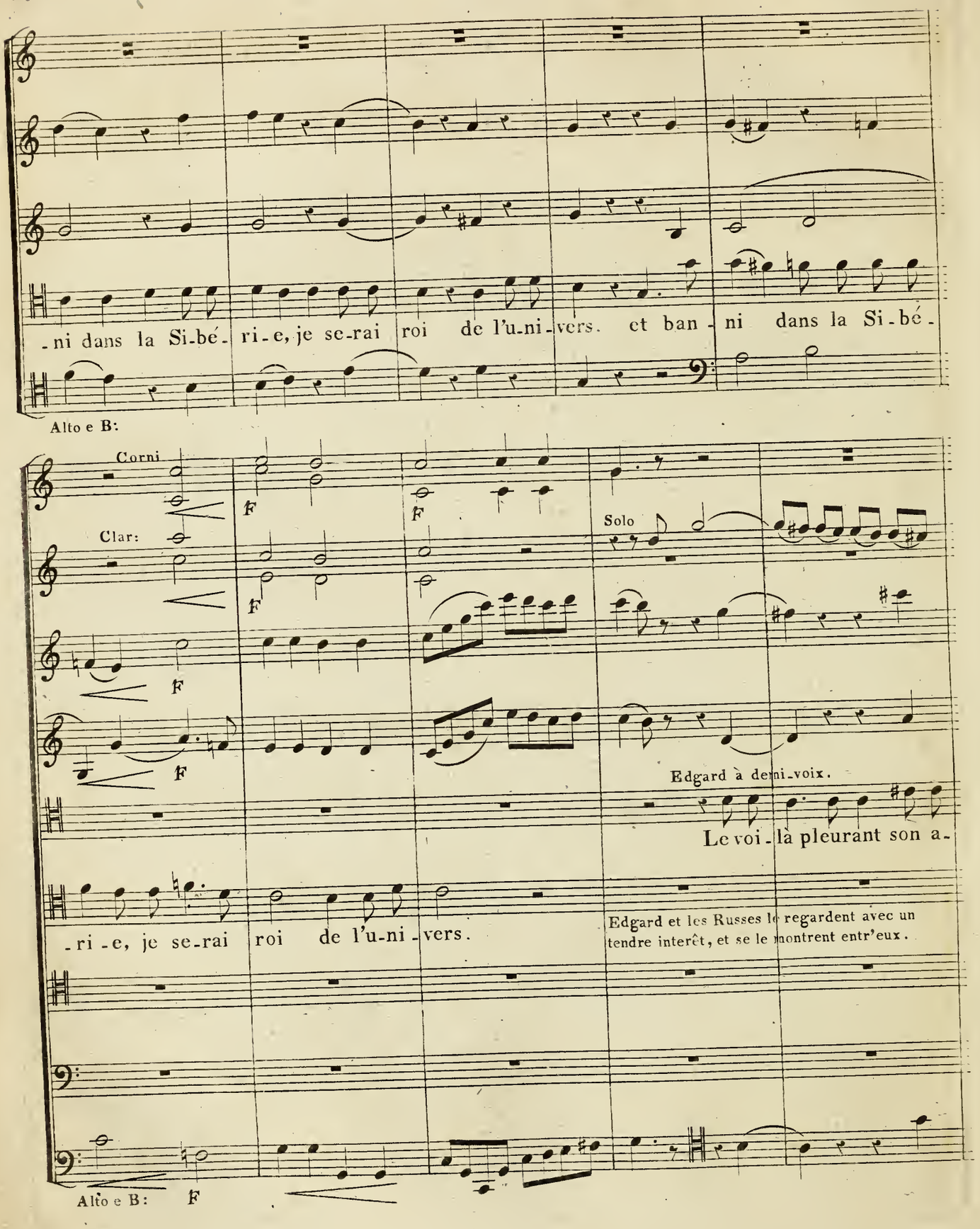

F
-ir, c'est jou - ir.
-sir, un plai - sir.
-ir, c'est jou - ir.
-ir, c'est jou - ir.

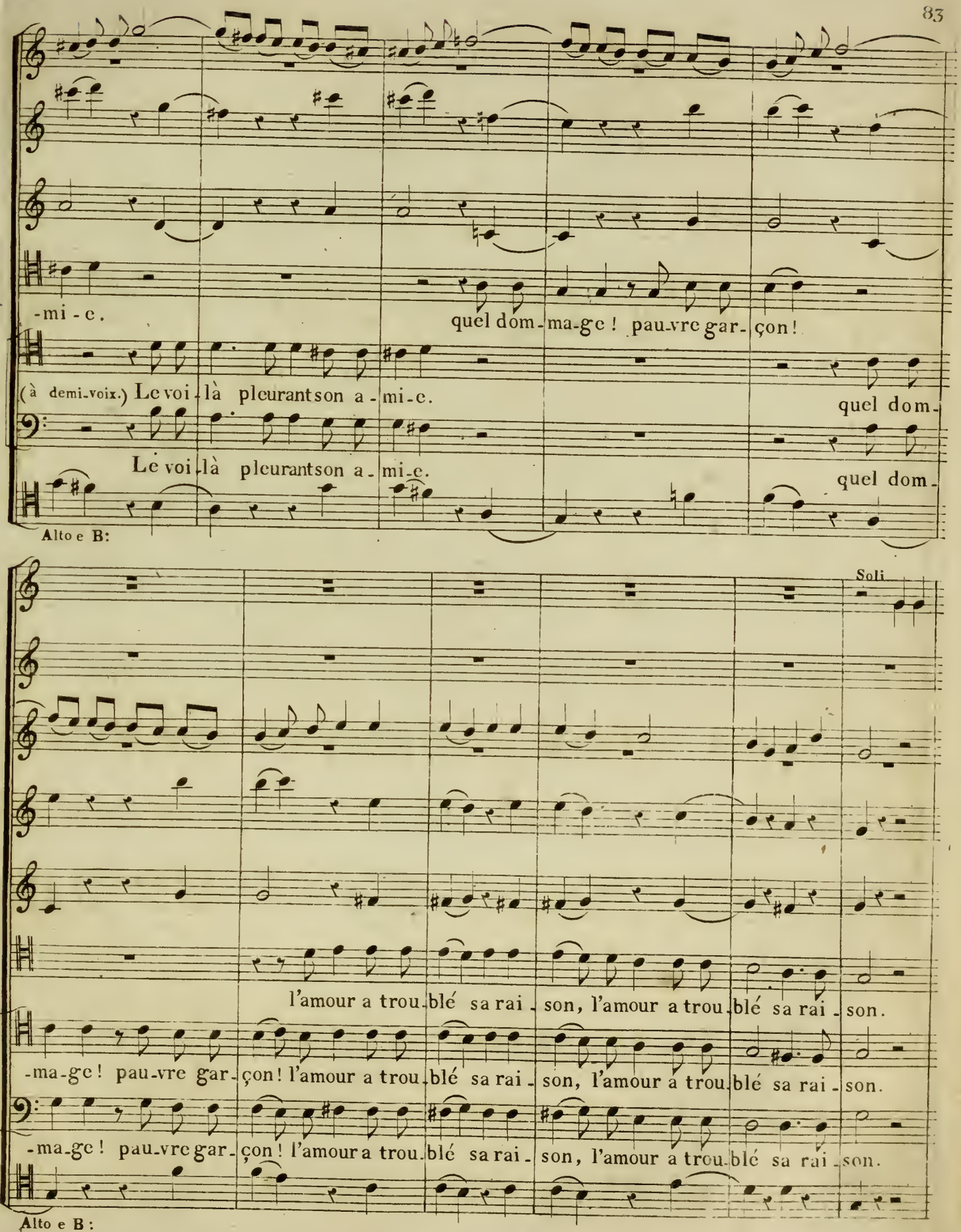

Corni.
Clar:
Solo
Solo
p
p
p
p
Col B:
Pendant qu'Edgard et les autres sont occupés à ranger les meubles, Jean pensif.
Mais cet étranger....
Clar: Solo.
me serais-je trom pé,
ou bien, n'est-ce qu'un songe?
Alto e B:

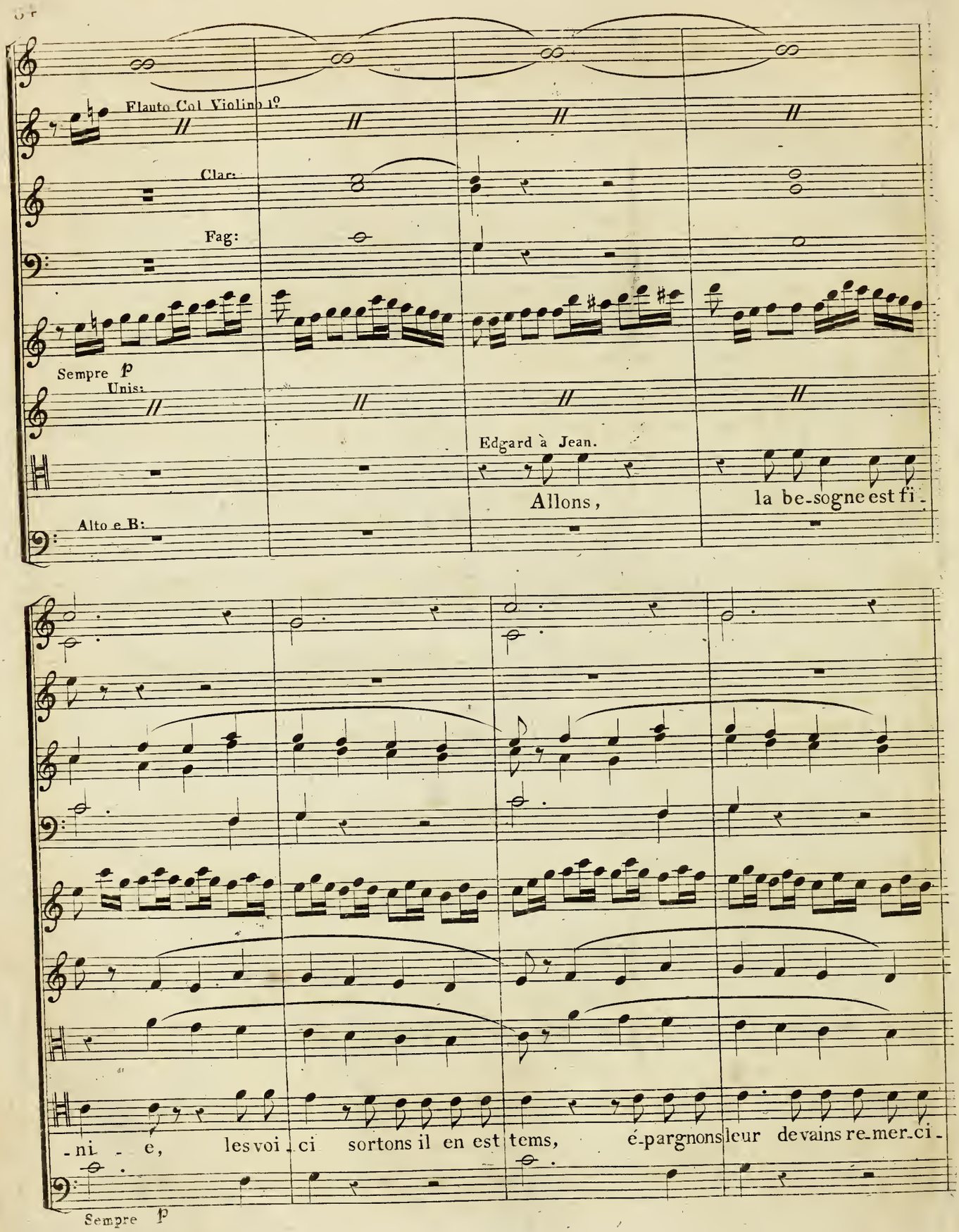

Col B:
non, non, mon abord l'a frap-pé, ce n'est point un men-songe,
Sempre p
j'ai vu... je connais ce Mis-sof. si c'était lui!...
tenuto.

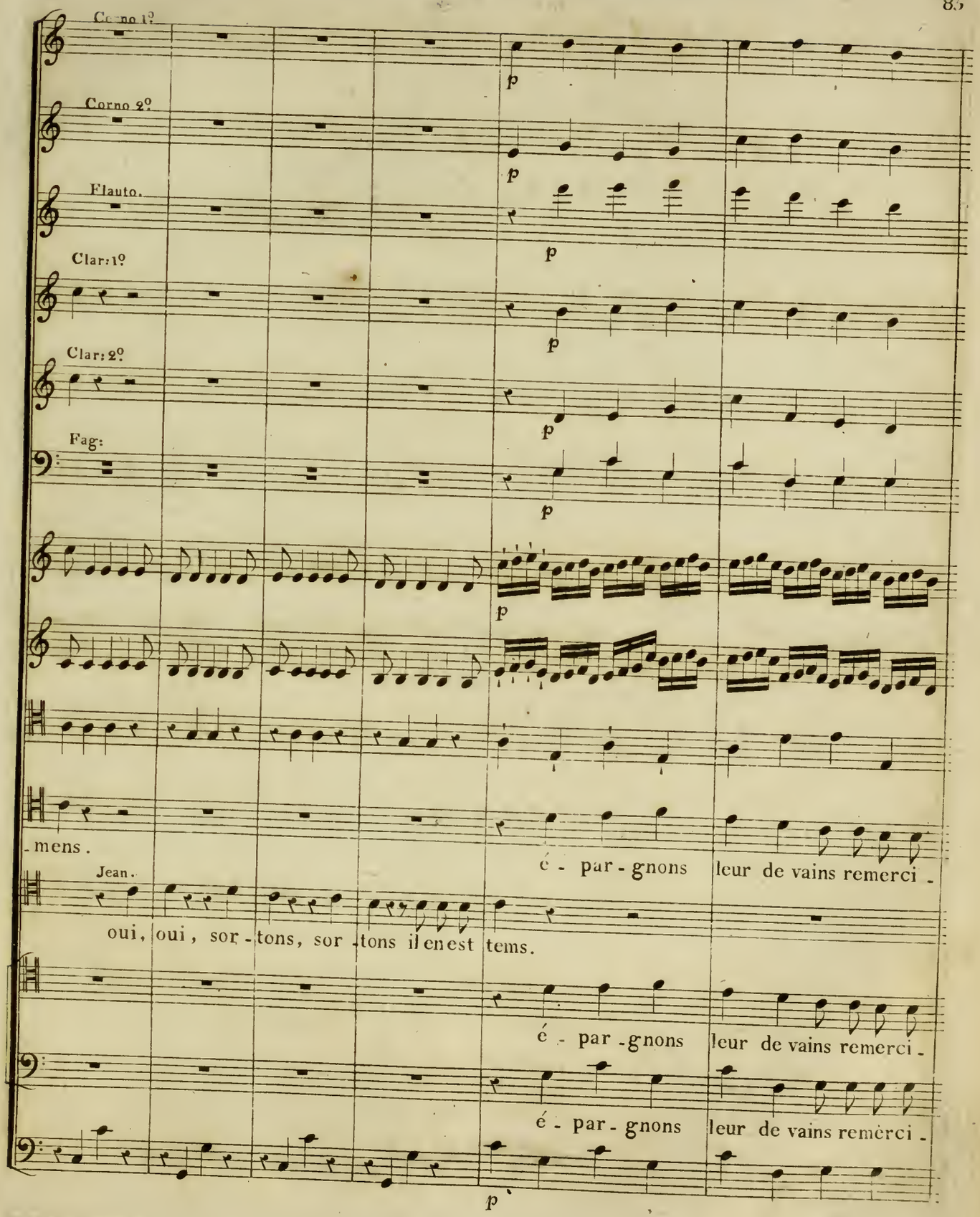

si c'était Menzi - koff !!!
qu'el souvenir !
chè - - re Ma - ri - e ?
Corni.
Solo
moins vite
Col B:
Chère Ma - ri - e ! vois ton Fœdor dans l'aban - don.

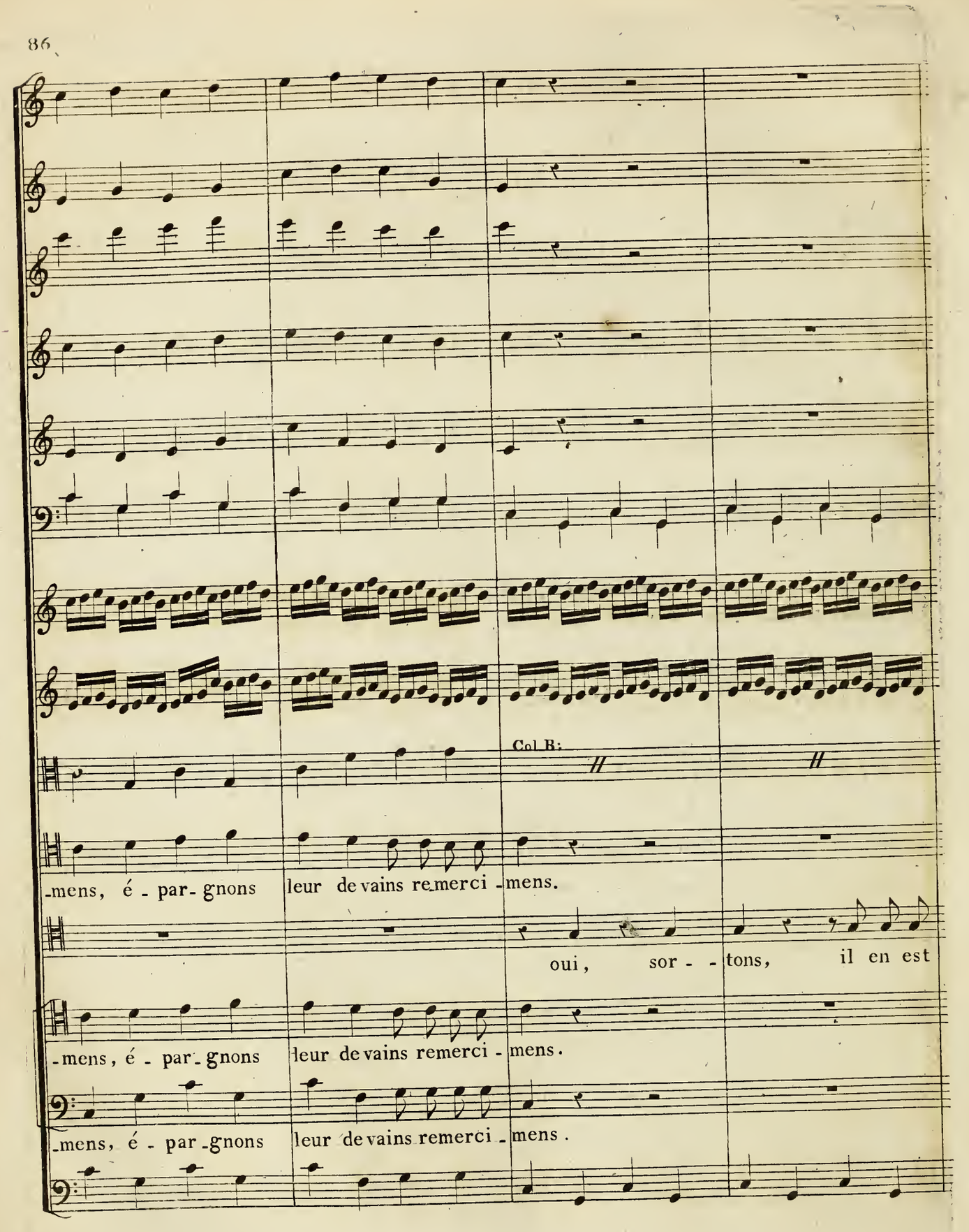

p
vois ton Fœdor dans l'a-ban-don.pour toi j'ai perdu ma pa-trie; pour toi
p
Violoncelli.
j'ai perdu ma rai-son. pour toi j'ai perdu ma pa-trie; pour toi j'ai perdu ma rai-
Alto e B:
-son. rends moi ton cœur, rends moi ma douce a-mi-e, viens, viens embellir ces dé-serts, et ban-
Alto e B:

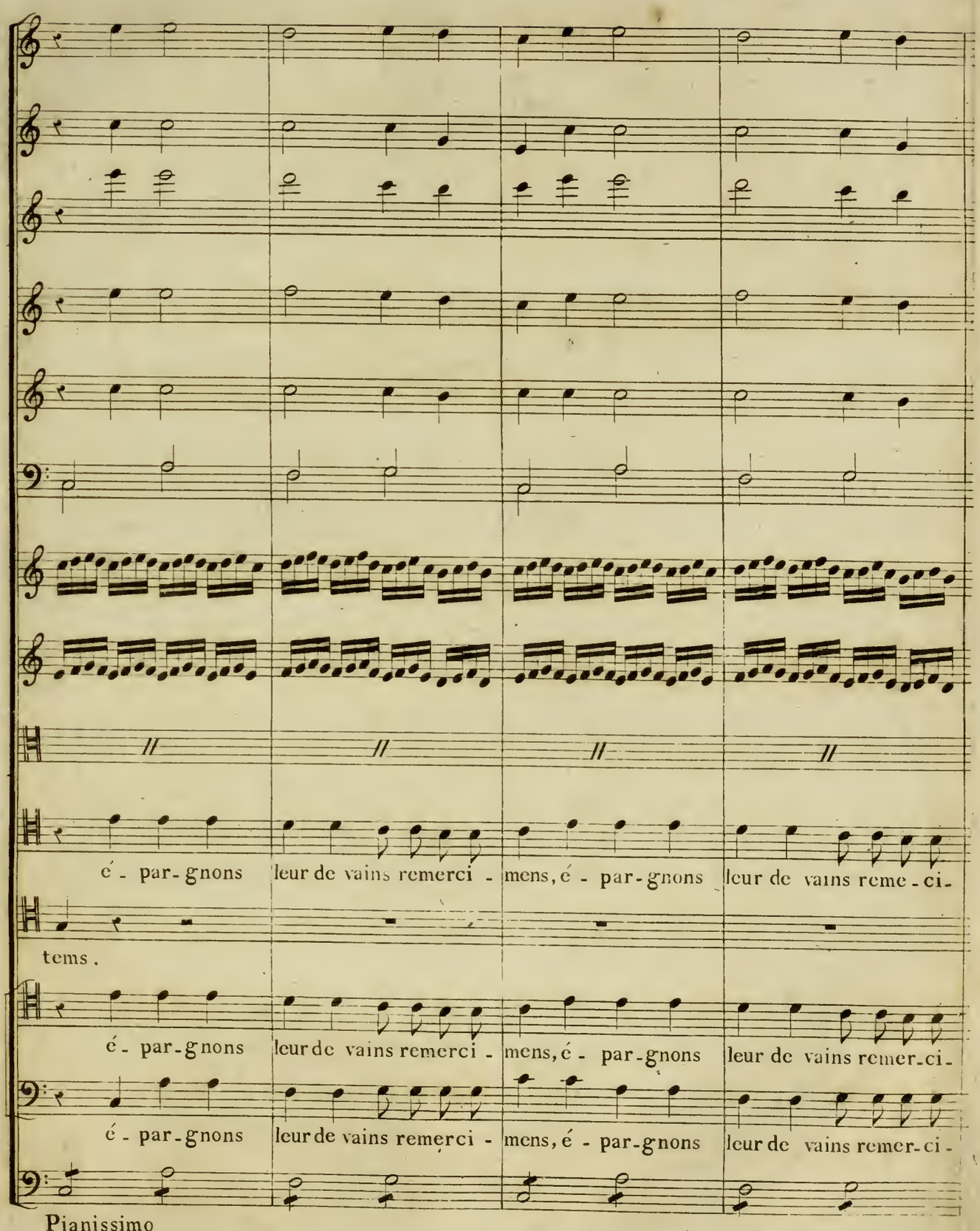
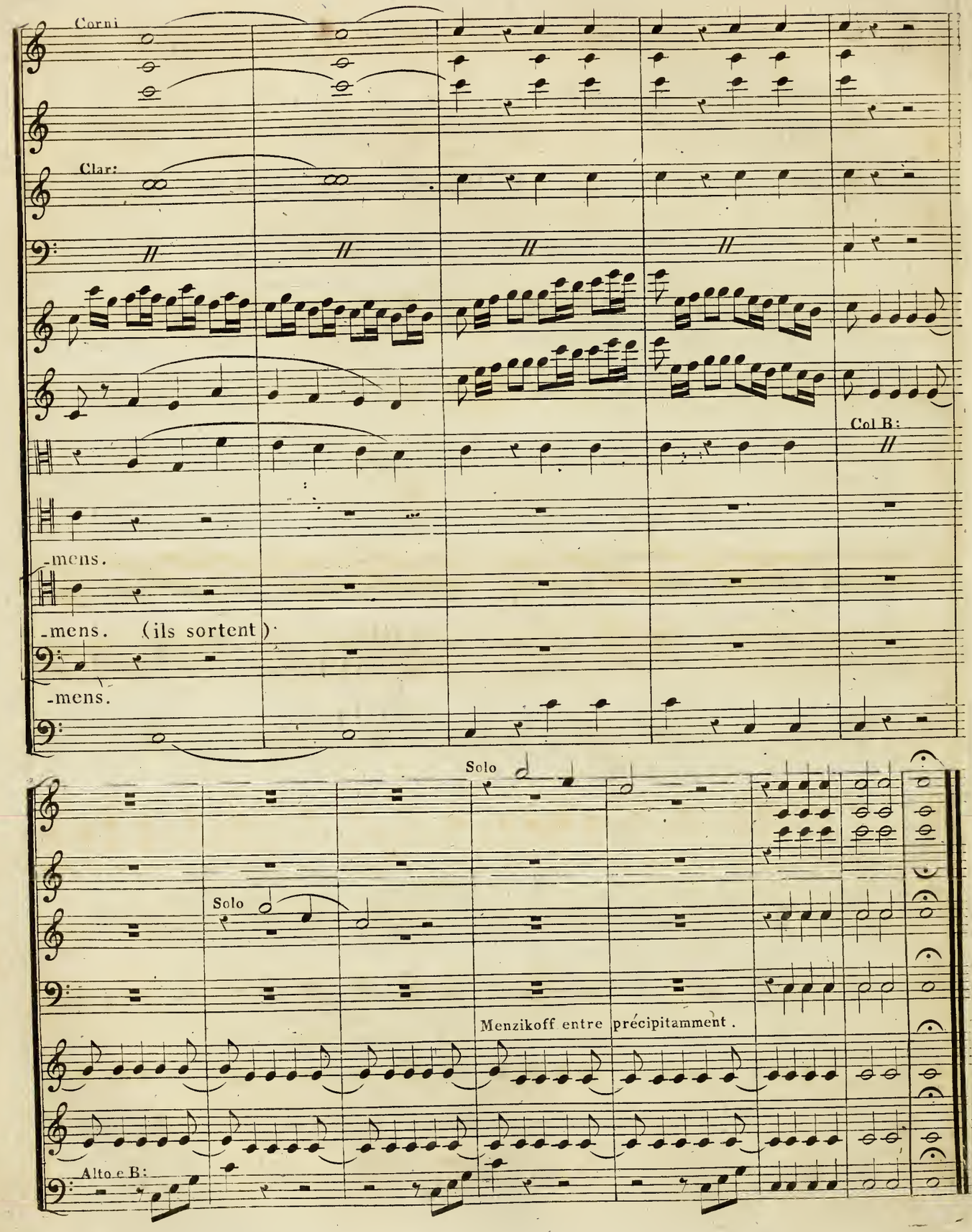

-ni dans la Si-bé-ri-e, je se-rai roi de l'u-ni-vers. et ban-ni dans la Si-bé-
Alto e B:
Corni
Clar:
F
Solo
Edgard à demi-voix.
Le voi-là pleurant son a-
-ri-e, je se-rai roi de l'u-ni-vers.
Edgard et les Russes le regardent avec un tendre interêt, et se le montrent entr'eux.
Alto e B:
F


-mi - e.
quel dom-ma-ge ! pau-vre gar-çon !
(à demi-voix.) Le voi-là pleurant son a-mi-e.
quel dom-
Le voi-là pleurant son a-mi-e.
quel dom-
Alto e B:
Soli
l'amour a trou-blé sa rai-son, l'amour a trou-blé sa rai-son.
-ma-ge ! pau-vre gar-çon ! l'amour a trou-blé sa rai-son, l'amour a trou-blé sa rai-son.
-ma-ge ! pau-vre gar-çon ! l'amour a trou-blé sa rai-son, l'amour a trou-blé sa rai-son.
Alto e B :


Flauto Col Violino 1º
Clar:
Fag:
Sempre p
Unis:
Alto e B:
Edgard à Jean.
Allons,
la be-sogne est fi-
-ni - e, les voi-ci sortons il en est tems, é-pargnons leur de vains re-mer-ci-
Sempre p


Corno 1º
Corno 2º
Flauto.
Clar: 1º
Clar: 2º
Fag:
p
-mens.
Jean.
é - par - gnons leur de vains remerci -
oui, oui, sor - tons, sor - tons il en est tems.
é - par - gnons leur de vains remerci -
é - par - gnons leur de vains remerci -


Col B:
-mens, é - par- gnons leur de vains re merci - mens.
oui, sor - - tons, il en est
-mens, é - par- gnons leur de vains remerci - mens.
-mens, é - par- gnons leur de vains remerci - mens.


é - par-gnons leur de vains remerci - mens, é - par-gnons leur de vains reme-ci-
tems.
é - par-gnons leur de vains remerci - mens, é - par-gnons leur de vains remer-ci-
é - par-gnons leur de vains remerci - mens, é - par-gnons leur de vains remer-ci-
Pianissimo

Corni
Clar:
Col B:
-mens.
-mens. (ils sortent).
-mens.
Solo
Solo
Menzikoff entre précipitamment.
Alto e B:

SCENE II.

MENZIKOFF, entre précipitament, pensif et agité.

Que ce diner m'a paru long! — Menzikoff! Menzikoff! voilà leur cri de rage! Quelles horreurs on m'impute! de quelles imprécations on a chargé mon nom! Et j'étais-là forcé au silence!.. tremblant d'être reconnu... Moi qui d'un regard, les eusse fait, il y a six mois, tomber à mes pieds. — Comment échapper à tant d'ennemis.... si intéressés à me connaître.... si avides de se venger? Ah! s'il ne leur fallait que ma vie....

(Il se jette dans un fauteuil absorbé dans ses réflexions)

SCENE III.

MENZIKOFF, LE GOUVERNEUR, donnant le bras à Pauline.

Peu après MARIE et PETROWNA.

LE GOUVERNEUR continue la conversation.

Vous êtes donc contentes de nos convives?

PAULINE.

Parfaitement. (Il la place sur un fauteuil.)

LE GOUVERNEUR.

Avouez, madame, que si l'on ne fait pas grande chère à Bérézoff, on y trouve au moins de bonnes gens.

(Marie et Pétrowna qui entrent, font un cri de surprise en apercevant les embellissemens qu'on a faits dans l'appartement.)

PETROWNA.

Oh! oh! que veut dire ceci?

MARIE.

Mon père! voyez.... regardez donc...

PAULINE.

Qu'est-ce mes enfans?

MARIE.

D'autres meubles....

MENZIKOFF.

Serait-ce vous, monsieur, à qui nous devons?....

LE GOUVERNEUR.

Non, monsieur, c'est encore un trait de notre jeune fou.

MENZIKOFF.

Vous croyez?

LE GOUVERNEUR.

J'en suis sûr.

PAULINE.

Ce garçon, il faut en convenir, est d'un caractère....

PETROWNA.

Oh! bien aimable.

MARIE.

Quel dommage! un jeune homme qui s'occupe avec tant de plaisir du bonheur des autres, méritait bien de le trouver pour son compte. (à Pétrowna.) Mais nous n'avons pas encore examiné ces cabinets. (elles y entrent en folâtrant.)

MENZIKOFF au Gouverneur.

Et vous avez des raisons pour croire qu'il est d'une famille illustre

LE GOUVERNEUR.

C'est son secret. Pourquoi voudrais-je le pénétrer? son âme est pure bienfaisante: que m'importe son titre? je ne vois en lui qu'un homme vertueux.

(Marie et Petrowna sortent d'un des cabinets avec des transports de joie.)

MARIE.

Oh! maman! plus de soucis.... plus d'inquiétudes.... Si tu voyais les provisions!....

PAULINE.

Quelles provisions?

PETROWNA.

Des graines, du gibier, des fruits.

MARIE.

Du linge.... des fourures.... des pelisses de toute beauté.

LE GOUVERNEUR.

Soyez tranquille, madame, il ne vous laissera manquer de rien.

MARIE.

L'excellent jeune homme! — Allons, Pétrowna, allons ranger tout cela. (elles sortent.)

LE GOUVERNEUR.

Eh bien! que dites-vous de notre fou?

PAULINE.

C'est un ange.

LE GOUVERNEUR.

Vous l'avez dit, madame, un ange que le ciel semble avoir fait exprès descendre dans ce désert.... pour tenir lieu de providence aux malheureux qu'on y envoie.

MENZIKOFF.

Cet excès de générosité

LE GOUVERNEUR.

Gardez-vous de lui en parler. C'est son seul plaisir, mais chut!... le voici.

SCENE IV.

MENZIKOFF, PAULINE, LE GOUVERNEUR, JEAN.

JEAN.

Salut, voisin. Ah! bonjour, monsieur le Gouverneur. (il lui donne la main et s'adresse à Pauline.) Madame, j'ai rendu compte à notre medecin de l'état de vos yeux. Il m'a promis de passer dans la soirée. En attendant, j'ai pris le parti de faire clore ces portes et ces fénêtres, pour éviter les courans d'air.

PAULINE, voulant se lever.

Je suis extrêmement sensible....

JEAN vivement et en éludant.

Oh! rien de plus sensible que la vue.

MENZIKOFF.

En vérité, monsieur, j'ai presque honte d'accepter les présens de toute espèce....

JEAN, en l'interrompant et éludant

Vous avez raison mon cher Missof: de tous les présens, le plus funeste est un cœur sensible.

LE GOUVERNEUR, faisant signe à Menzikoff qu'il a la raison aliénée.

Quoi! toujour malade?

JEAN.

Toujours.

LE GOUVERNEUR.

Et la tête.... la tête?

JEAN.

Tout doucement. Quand je suis fou, là, bien fou, tout va bien. Je m'amuse je je suis heureux. Mais des que cette maudite raison me reprend, adieu la joie, adieu le plaisir. Mon cœur est oppressé, mes yeux se remplissent de larmes, et je suis le plus infortuné des hommes.

LE GOUVERNEUR.

Il est vrai que la raison....

JEAN, vivement.

Assassine les malheureux.

LE GOUVERNEUR.

Et la folie?...

JEAN.

Sert du moins à les distraire, à écarter les souvenirs....

LE GOUVERNEUR.

A votre age, mon jeune ami, on a du temps de reste pour faire un autre choix.

JEAN.

Un autre? jamais.

LE GOUVERNEUR.

C'est donc une personne bien accomplie, bien incomparable, que cette Marie?...

JEAN.

Incomparable?.... je ne sais.... il ne m'est jamais venu en idée de la comparer à une autre. Mais celle que j'aime, celle dont l'image....

SCENE V.

Les Précédens, MARIE, accourt avec joie.

MARIE.

Oh! mon père! que de choses!...

JEAN, vivement.

Dieux! que vois-je? c'est elle... c'est Marie.... (Il tombe à genoux les regards fixés et les bras tendus vers elle.) Marie!!!

(Marie fait un cri de surprise et veut s'élancer dans ses bras.)

MENZIKOFF, lui jette un coup d'œil.

Ma fille!

MARIE, d'une voix tremblante.

Monsieur....

JEAN, toujours à genoux.

Vous, dans ce desert!... vous!... (la voyant immobile.) Mais quoi! vous ne me remettez pas.... vous ne reconnaissez plus.... non, mes traits, ils doivent être changés. Mais le regard, la voix, le cœur de votre Fœdor?...

MARIE, consultant des yeux son père.

Pardon.... mais....

JEAN.

Quoi! trois ans ont suffi pour m'effacer de votre souvenir? Marie!... Marie!... quoi! Fœdor est devenu un étranger pour vous?

MARIE, s'efforcant de dissimuler.

Fœdor!... Ce nom....

JEAN.

L'auriez-vous oublié? Et ce bal qui précéda vos fiancailles.... Ce bal somptueux où, au milieu de tous les grands de la cour, je ne voyais que vous, vous ne voyiez que moi....

MARIE.

Mon père!

JEAN, ouvrant avec vivacité sa veste.

Et ce brasselet, tissu de vos cheveux, que vous laissâtes tomber, et dont j'eus l'adresse de m'emparer! il est là.... sur ma poitrine.... Depuis trois ans il n'a pas quitté cette place: depuis trois ans, il me console, il adoucit mes peines, il suit tous les battemens de mon cœur. — Le voici.... il est encore humide de mes baisers.... Tenez....le méconnaissez-vous aussi?... votre nom y est....lisez:... Marie de Menzikoff.

LE GOVERNEUR.

Marie de Menzikoff!

MARIE attendrie.

Mon père!... au nom du ciel!...

MENZIKOFF, en lui jettant un coup d'œil.

Ne t'afflige pas ma fille. S'il se trompe, son erreur ne peut que t'honorer.

JEAN.

Une erreur!... une erreur!... Ah! Marie! Feindriez-vous de me connaître, parce qu'on vous a dit que ma tête?...Oh! oui, elle est bien malade; mais mon cœur, Marie, mon cœur n'est point changé. Tel il fut à la cour, tel il est encore dans les déserts de la Sibérie.

(Marie, sur le point de se trahir, est avertie par un coup d'œil de son père de se retirer.)

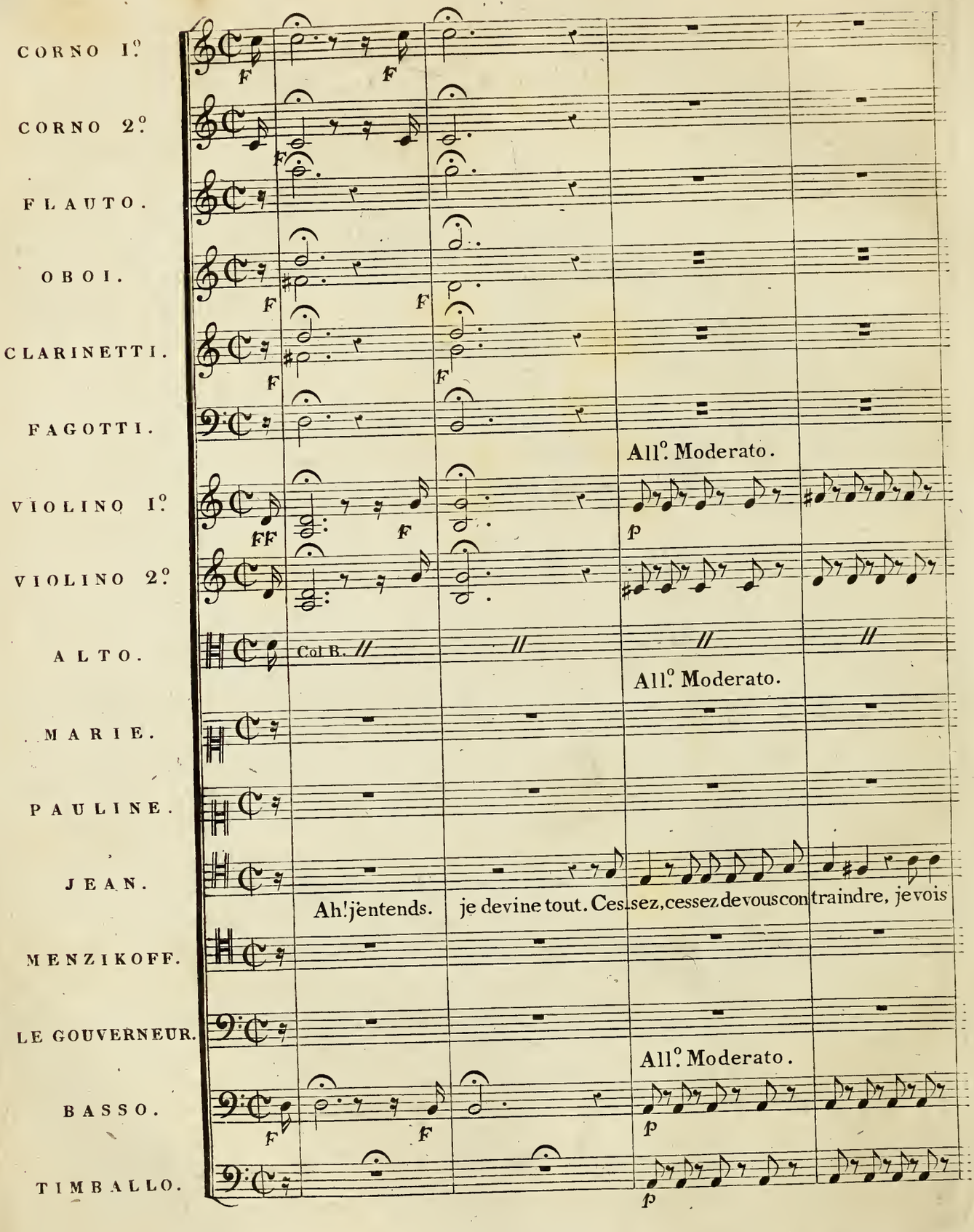
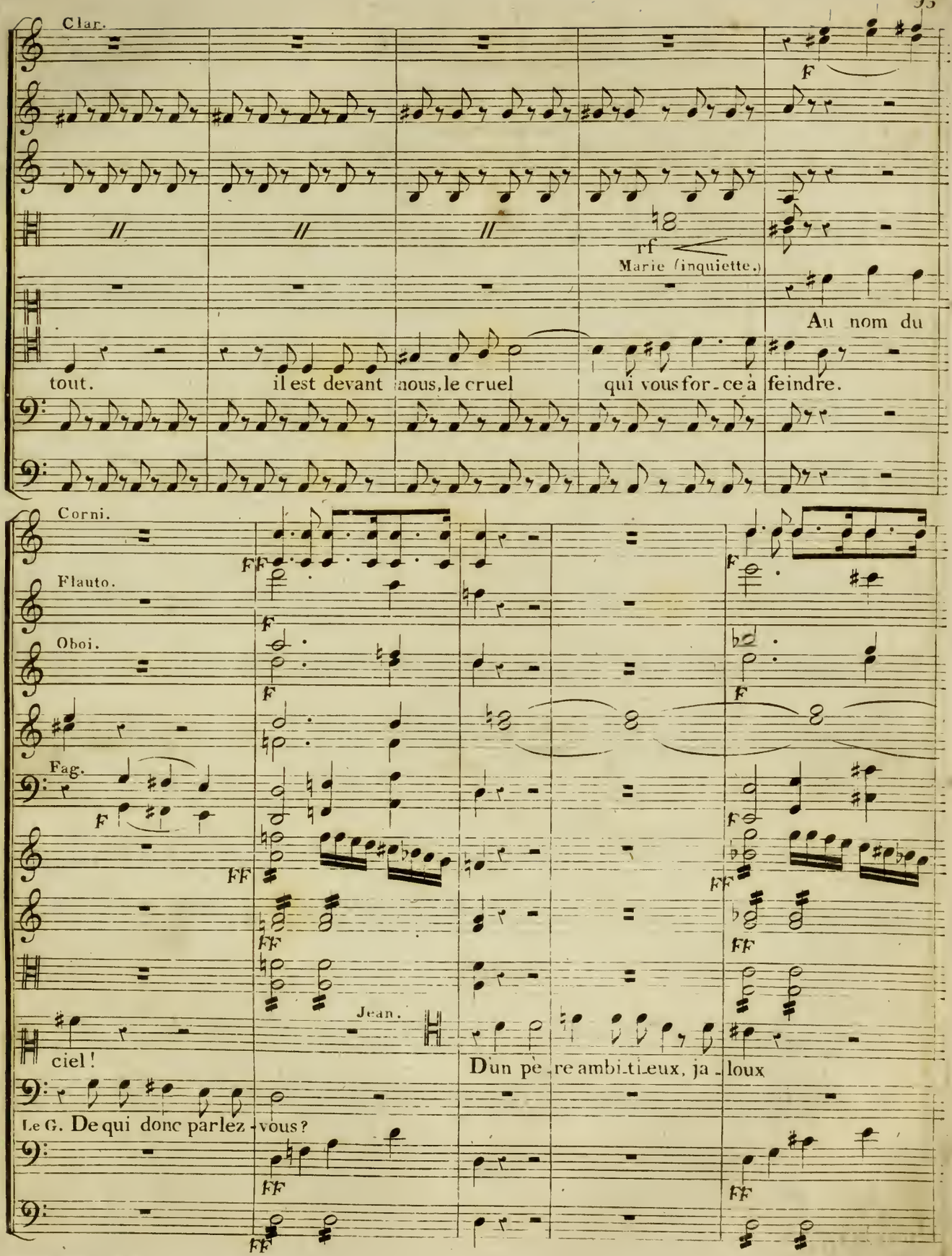
MARIE.

Monsieur.... permettez....

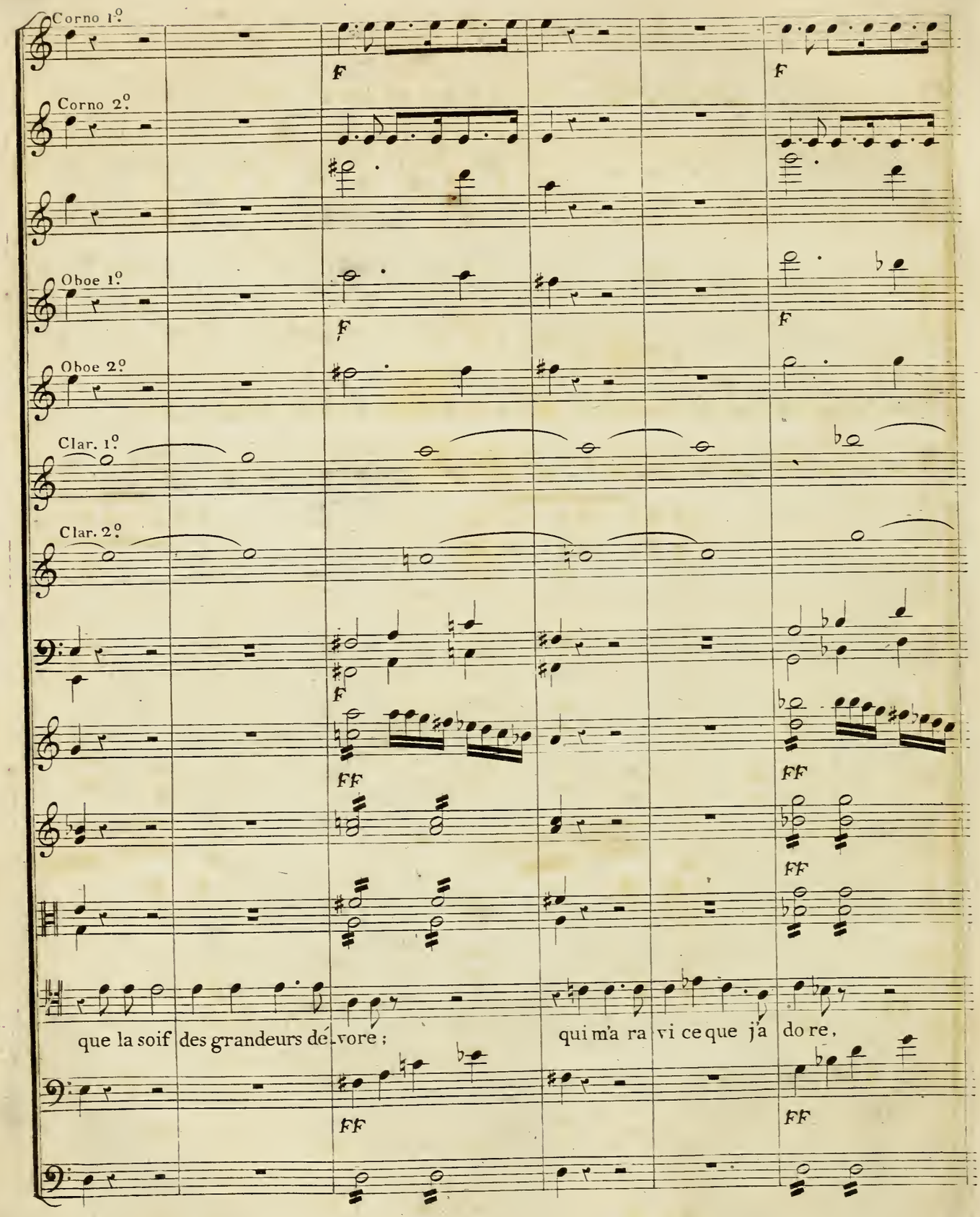
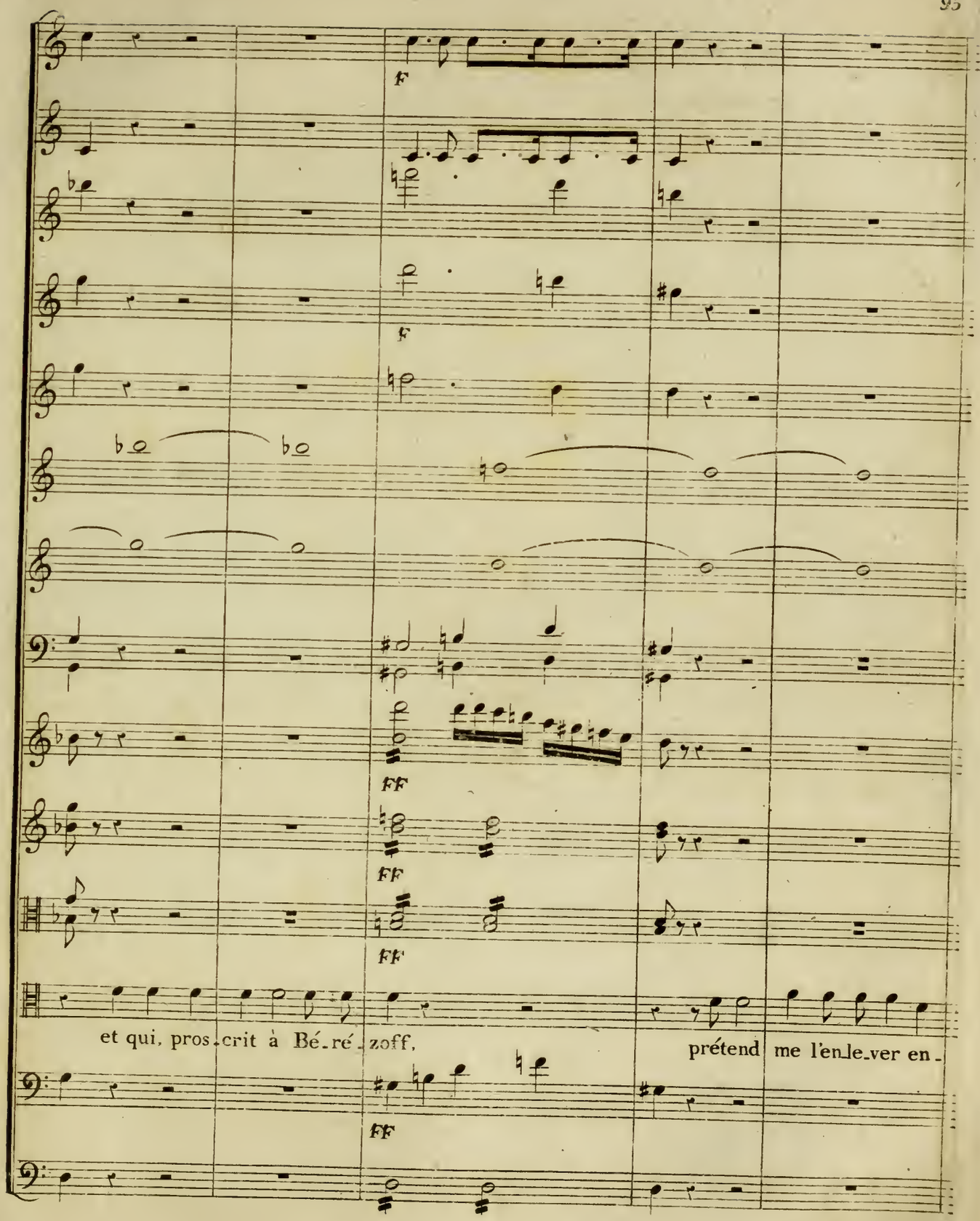
JEAN.

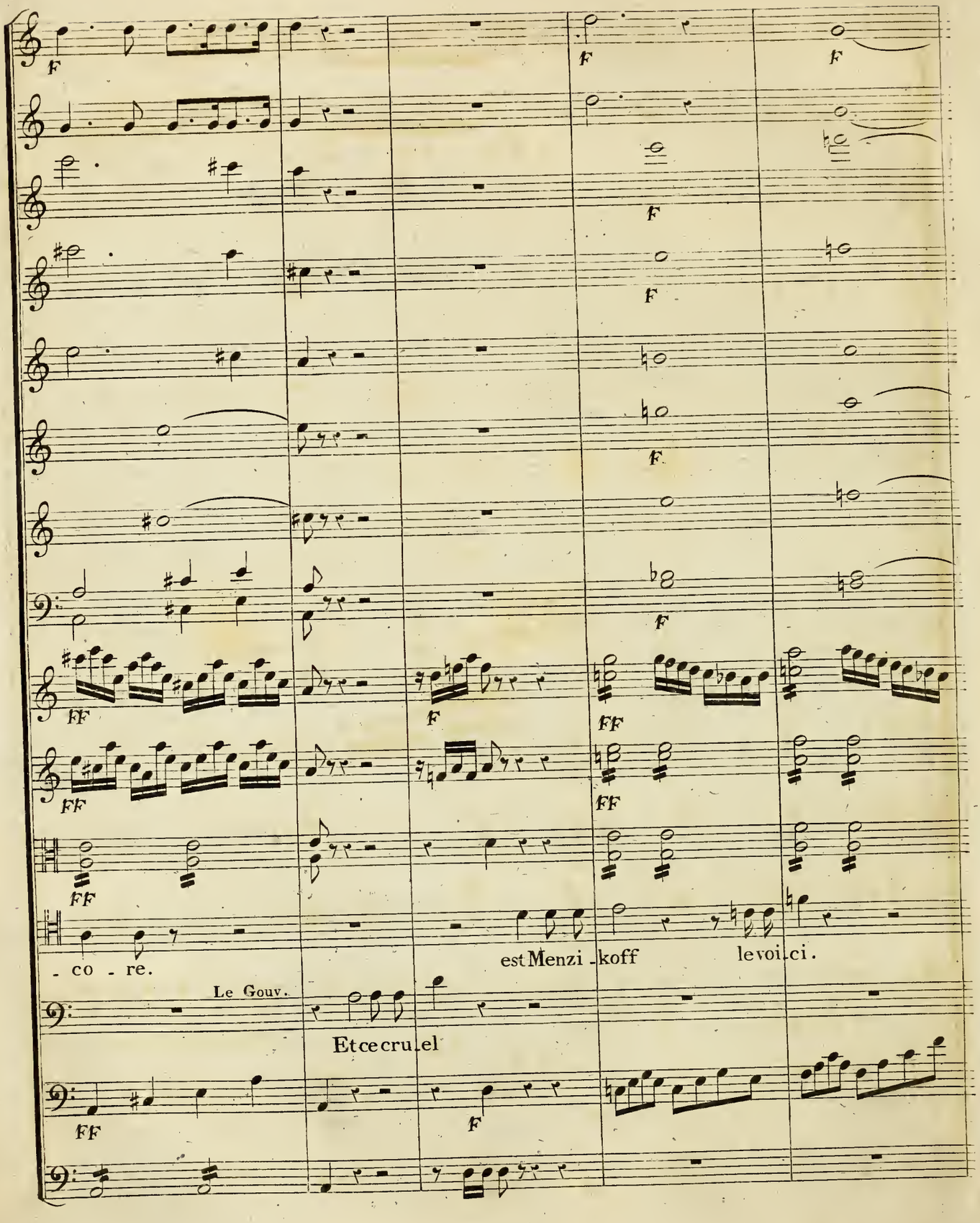
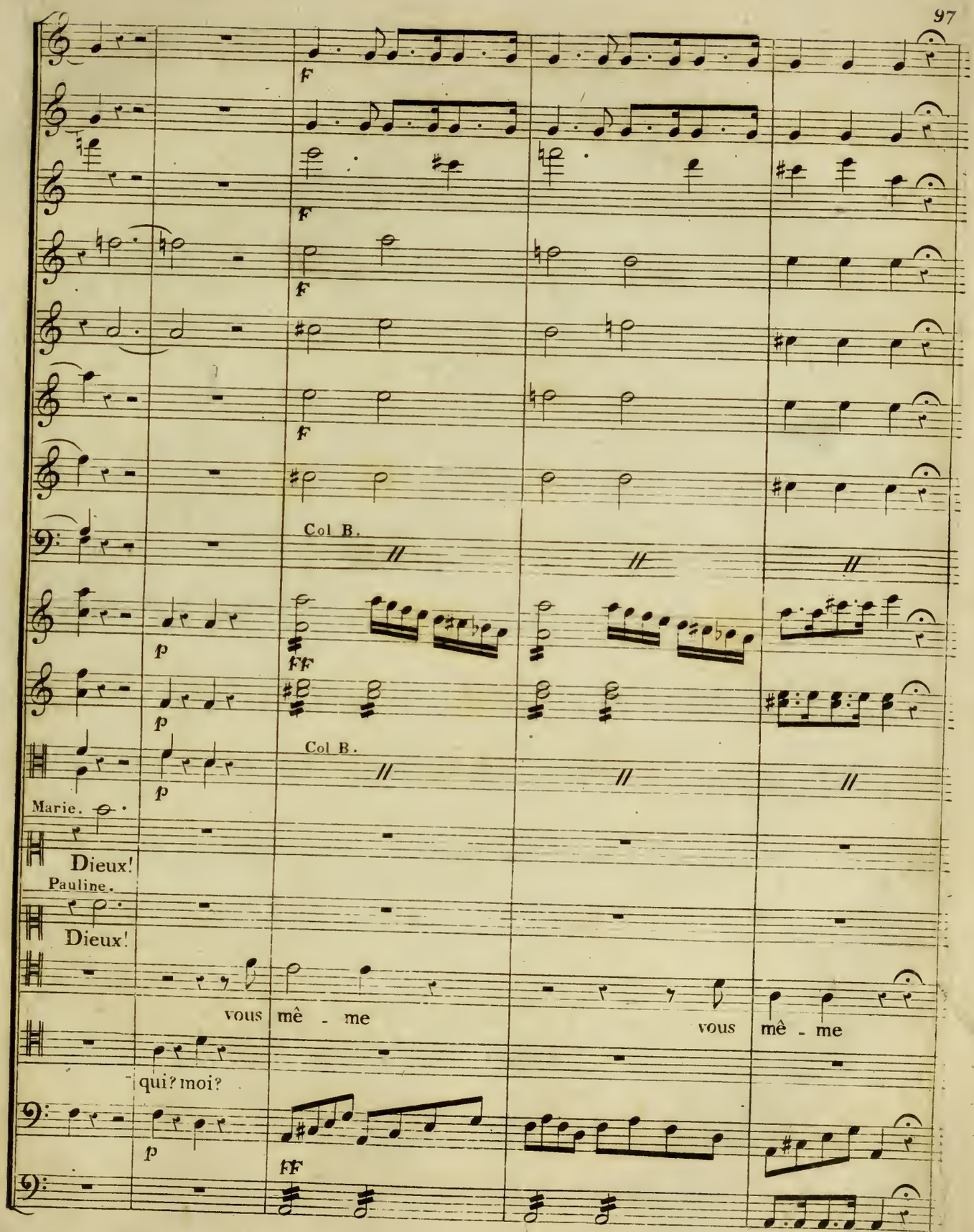
Encore.... (Il regarde fixement Menzikoff, puis avec vehemence à marie.)

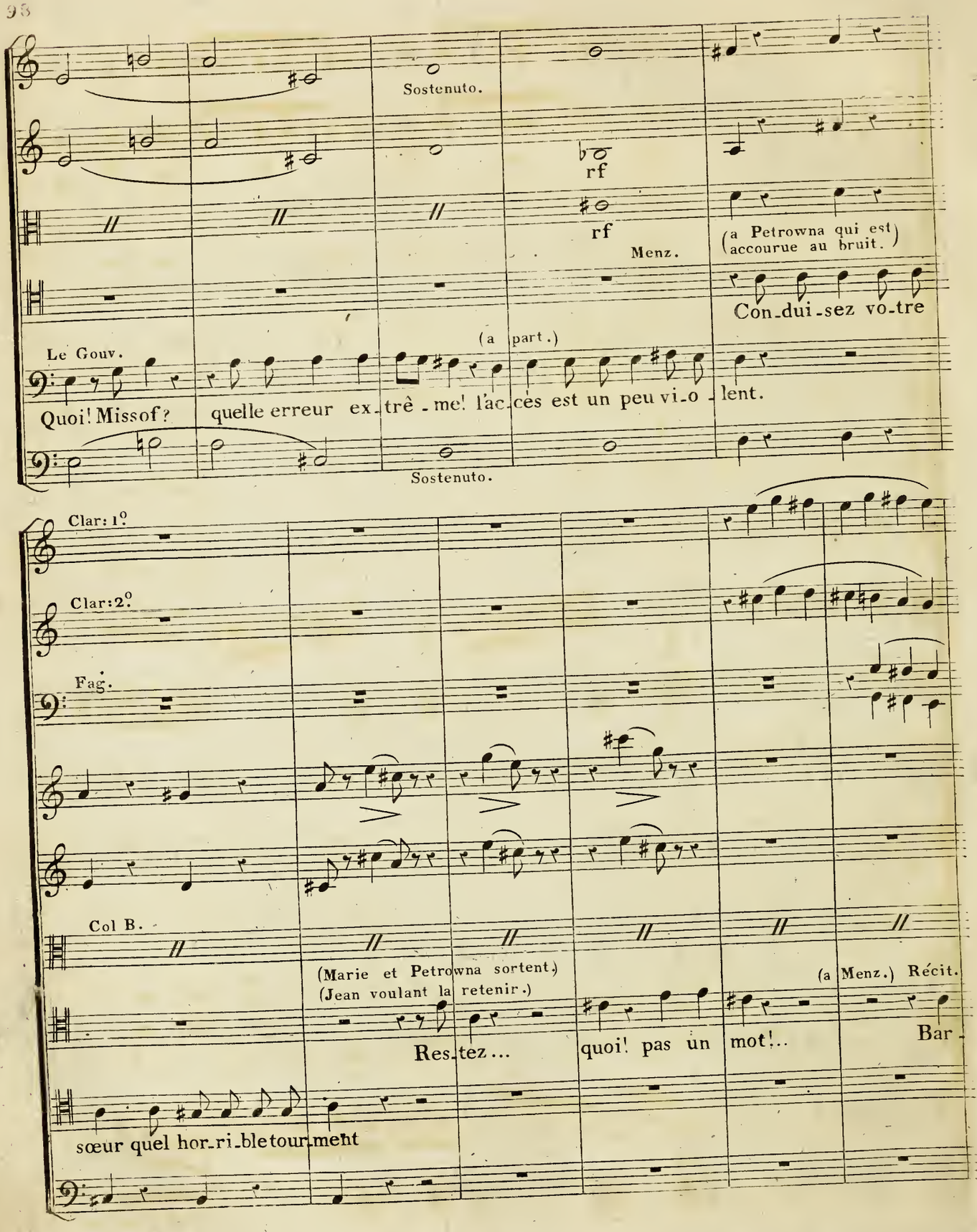
MORCEAU D'ENSEMBLE N.° 8.

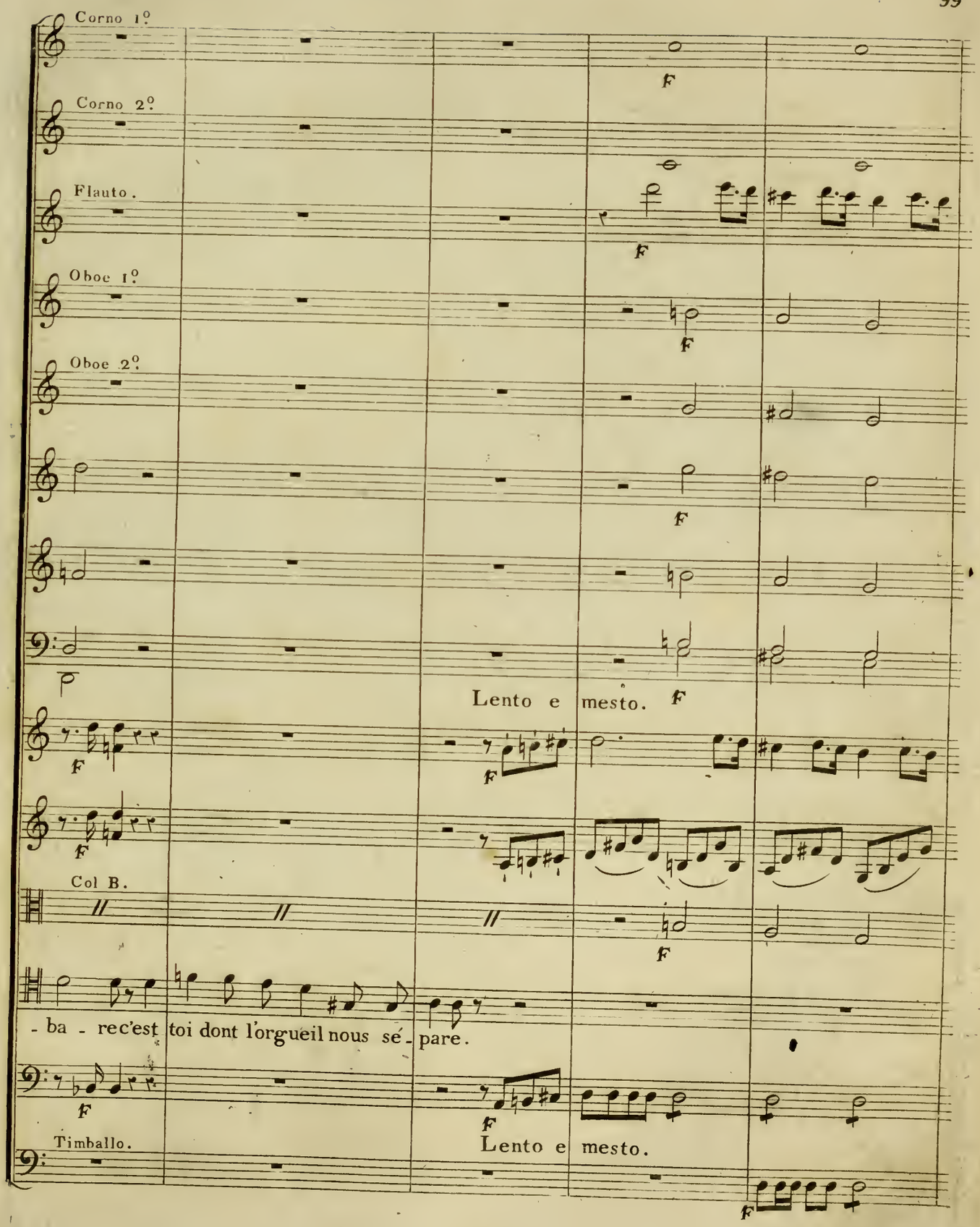


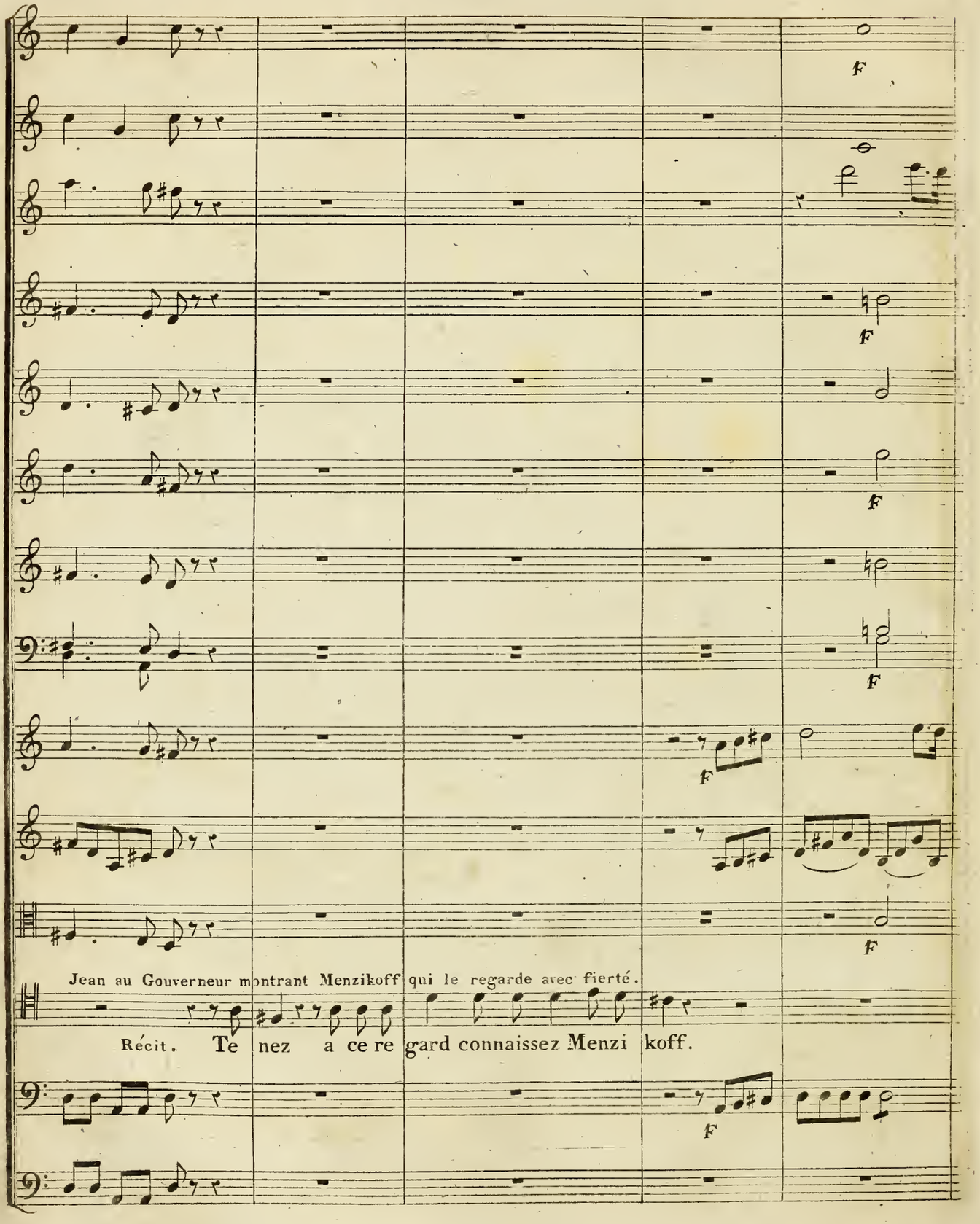
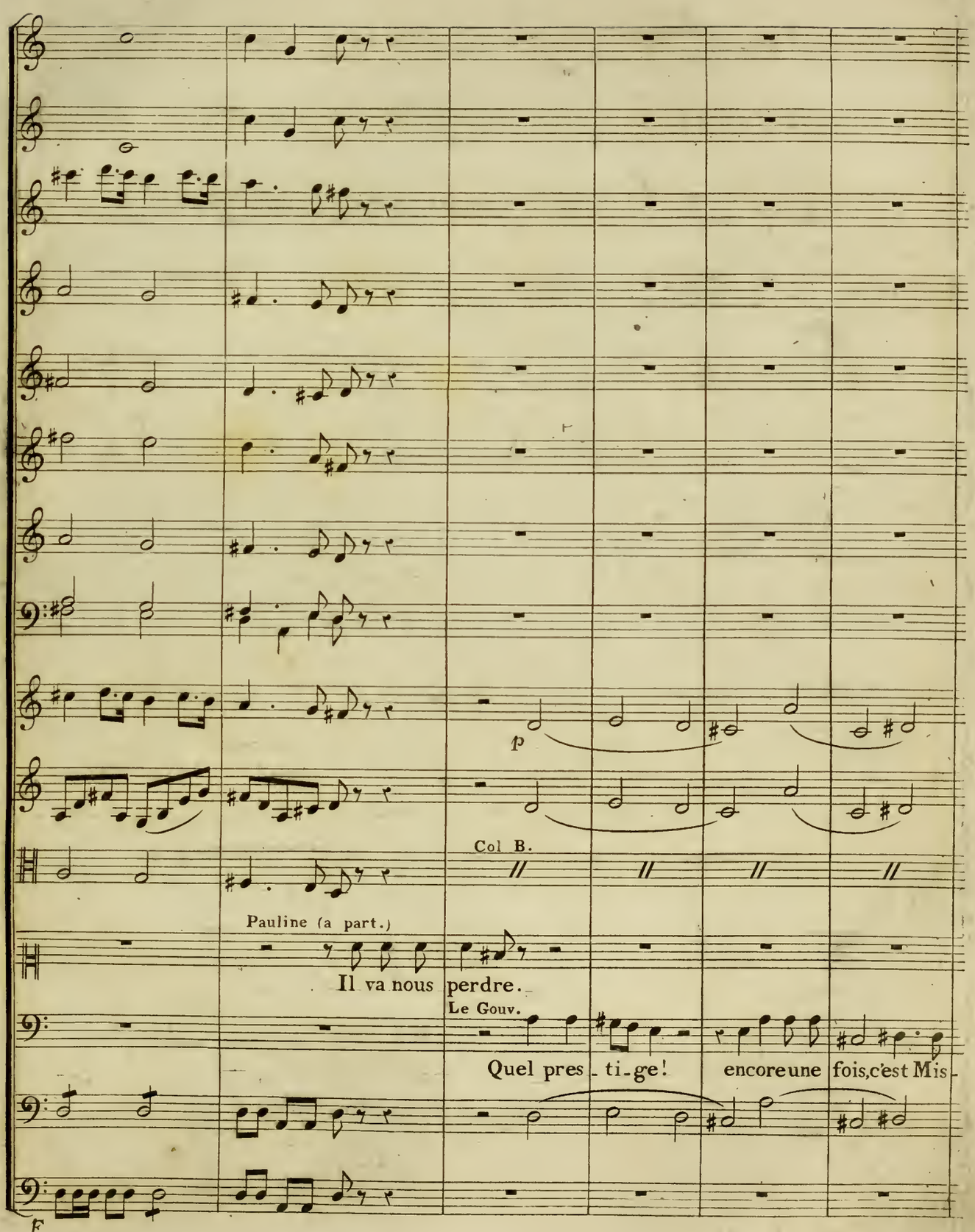
Clar.
F
rf
Marie (inquiette.)
Au nom du
tout. il est devant nous, le cruel qui vous for-ce à feindre.
Corni.
FF
Flauto.
F
Oboi.
F
Fag.
F
FF
FF
Jean.
ciel!
D'un pè-re ambi-ti-eux, ja-loux
Le G. De qui donc parlez-vous?
FF
FF

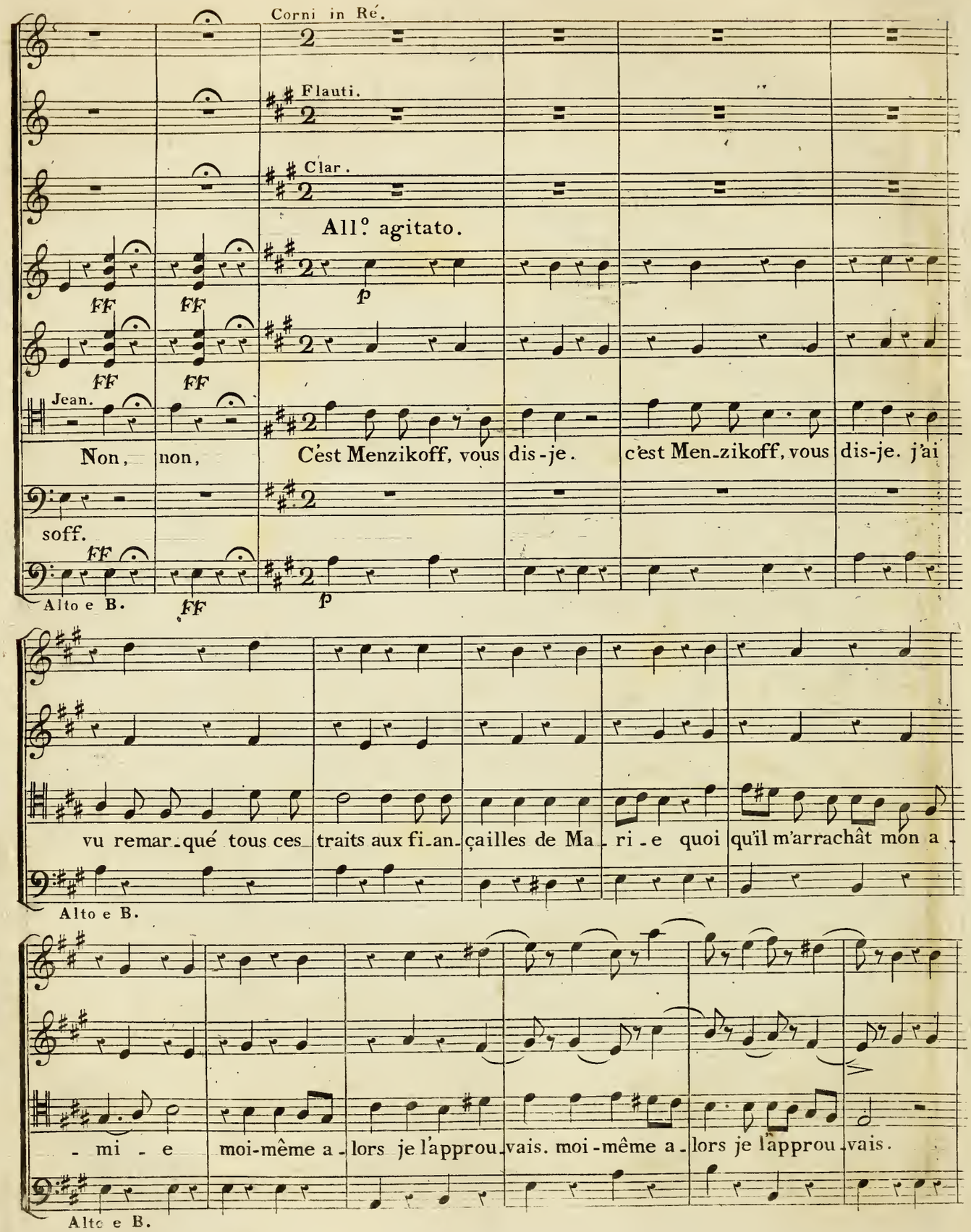

Corno 1.°
Corno 2.°
Oboe 1.°
Oboe 2.°
Clar. 1.°
Clar. 2.°
F
FF
que la soif des grandeurs dé vore ;
qui m'a ra vi ce que j'a do re,

F
F
FF
FF
FF
et qui, pros-crit à Bé-ré-zoff,
prétend me l'en-le-ver en-
FF

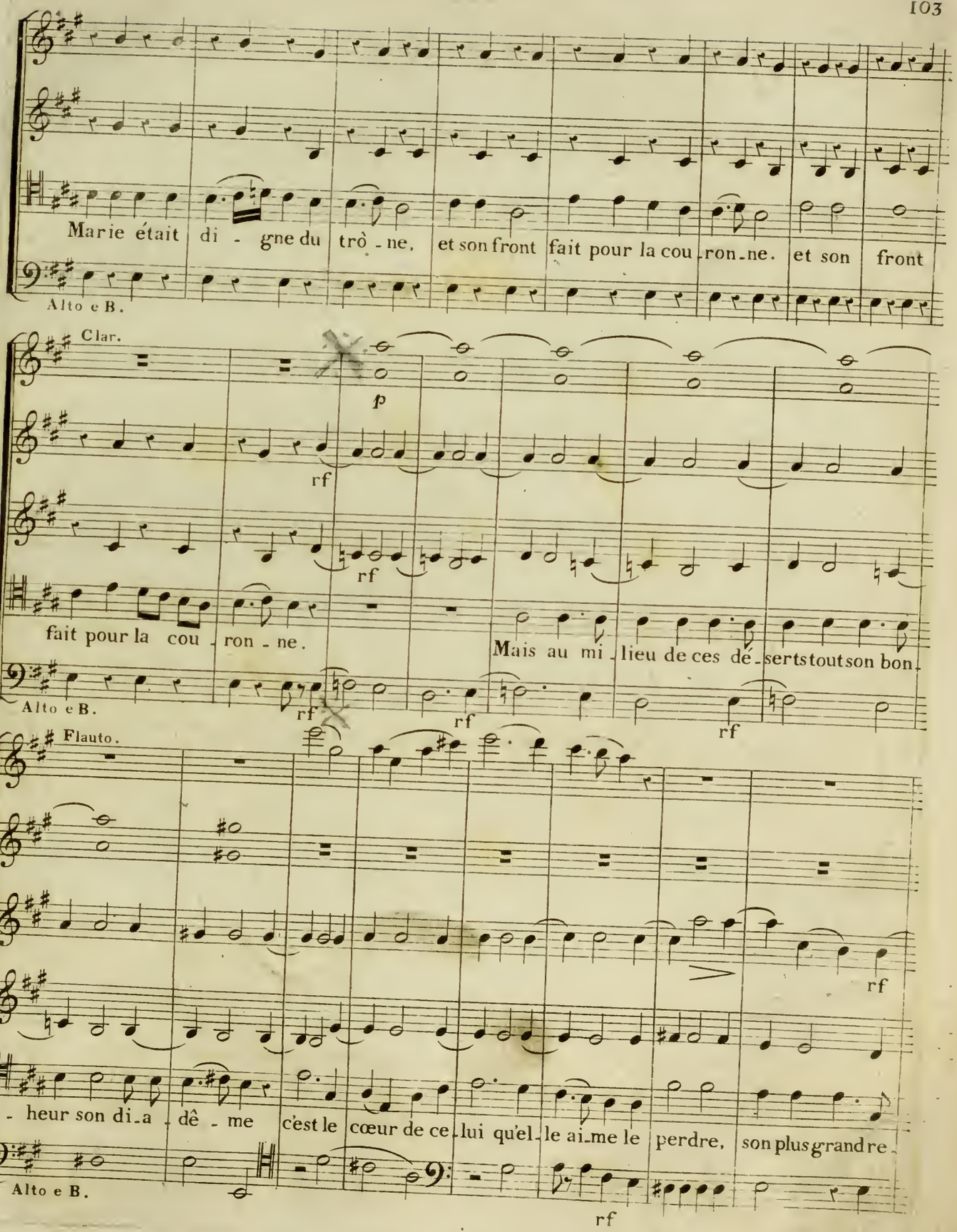

F
FF
- co - re.
Le Gouv.
Et ce cruel est Menzi - koff le voici.

F
F
F
F
Col B.
p
FF
p
Col B.
p
Marie.
Dieux!
Pauline.
Dieux!
vous mê - me
vous mê - me
qui? moi?
p
FF

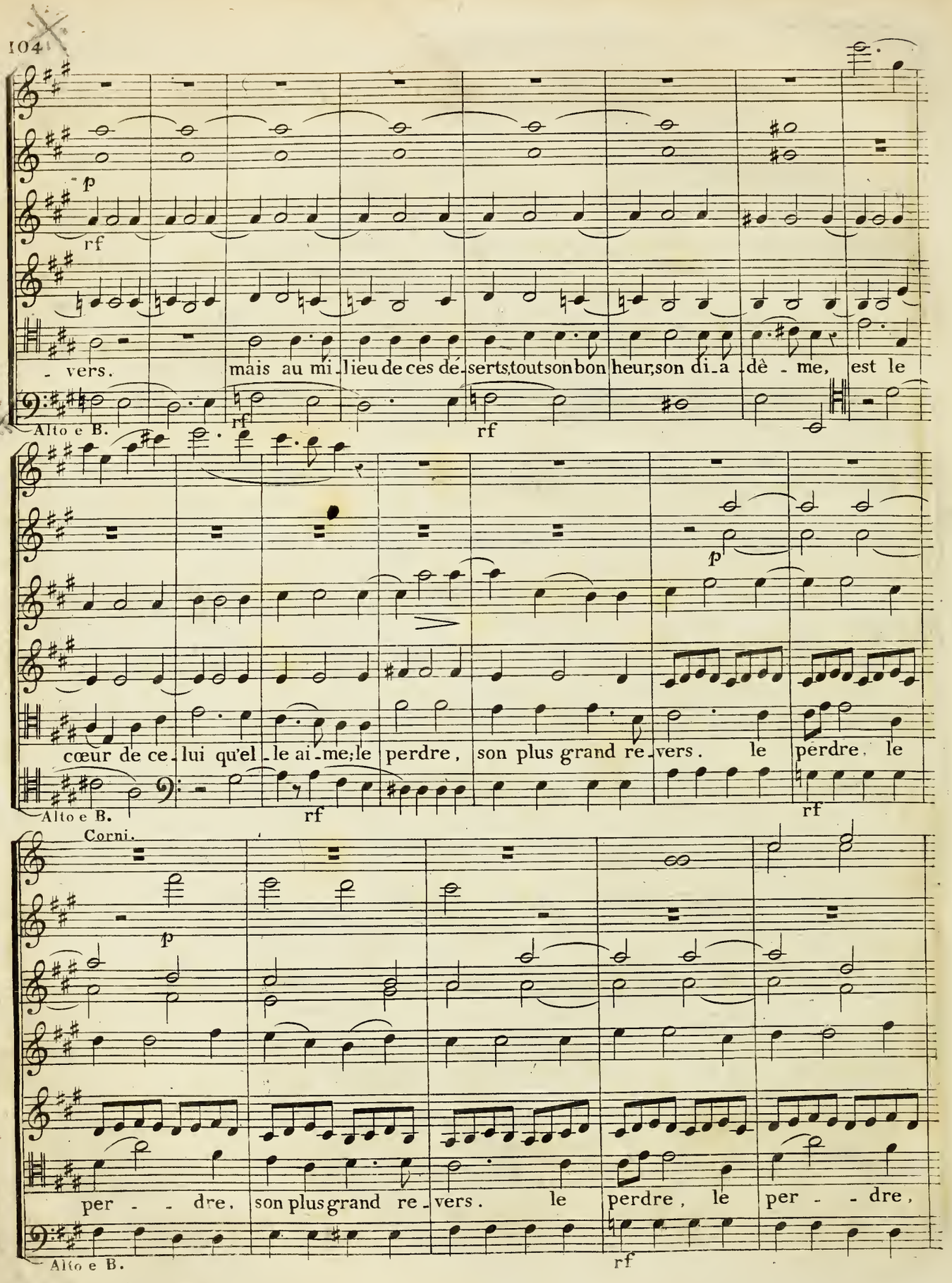

Sostenuto.
rf
rf
Menz.
(a Petrowna qui est accourue au bruit.)
Con_dui_sez vo_tre
(a part.)
Le Gouv.
Quoi! Missof? quelle erreur ex_trê_me! l'ac_cès est un peu vi_o_lent.
Sostenuto.
Clar: 1°
Clar: 2°
Fag.
Col B.
(Marie et Petrowna sortent.)
(Jean voulant la retenir.)
(a Menz.) Récit.
Res_tez... quoi! pas un mot!..
Bar_
sœur quel hor_ri_ble tour_ment

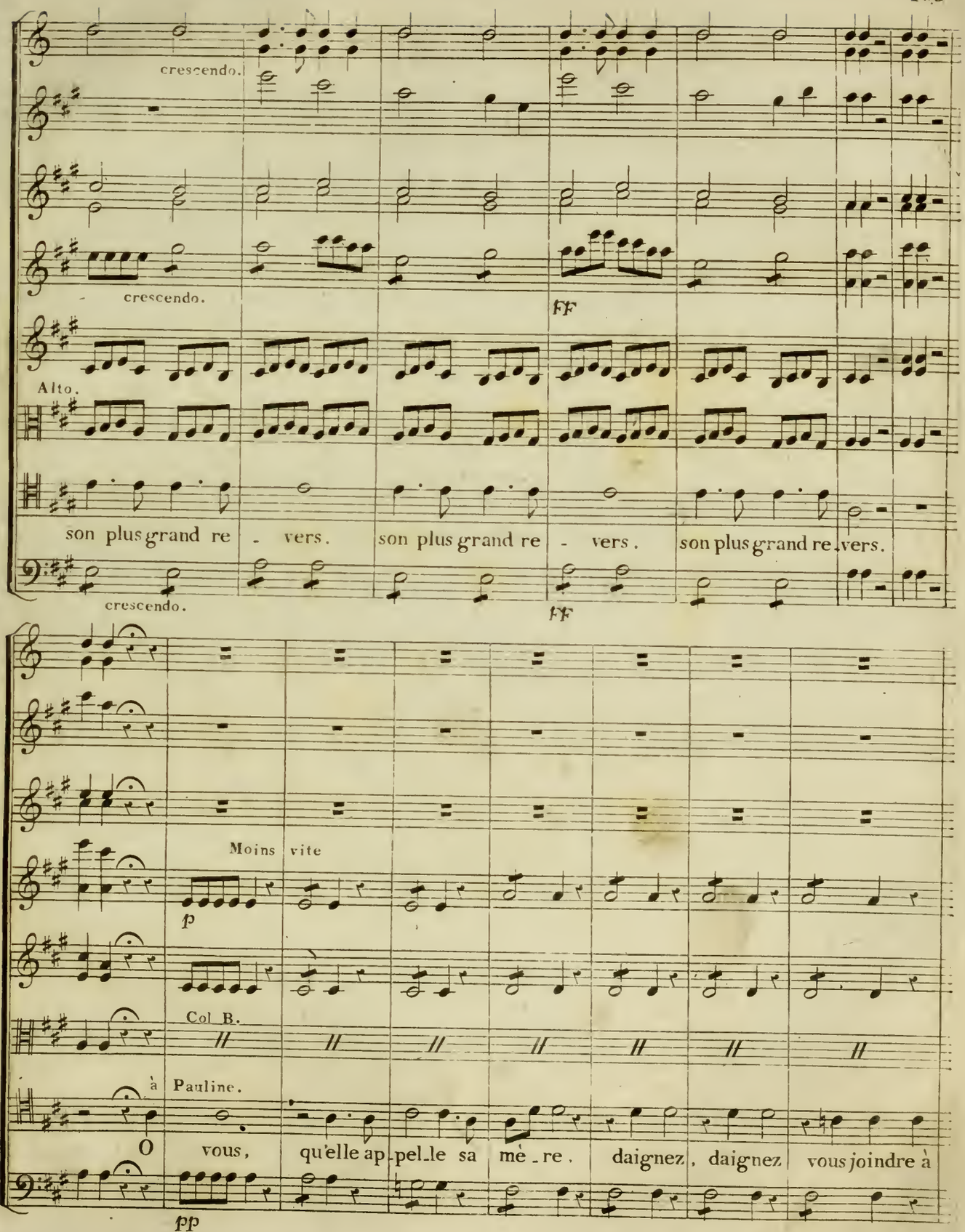

Corno 1.°
Corno 2.°
Flauto.
Oboe 1.°
Oboe 2.°
Lento e mesto.
Col B.
- ba - re c'est toi dont l'orgueil nous sé - pare.
Timballo.
Lento e mesto.

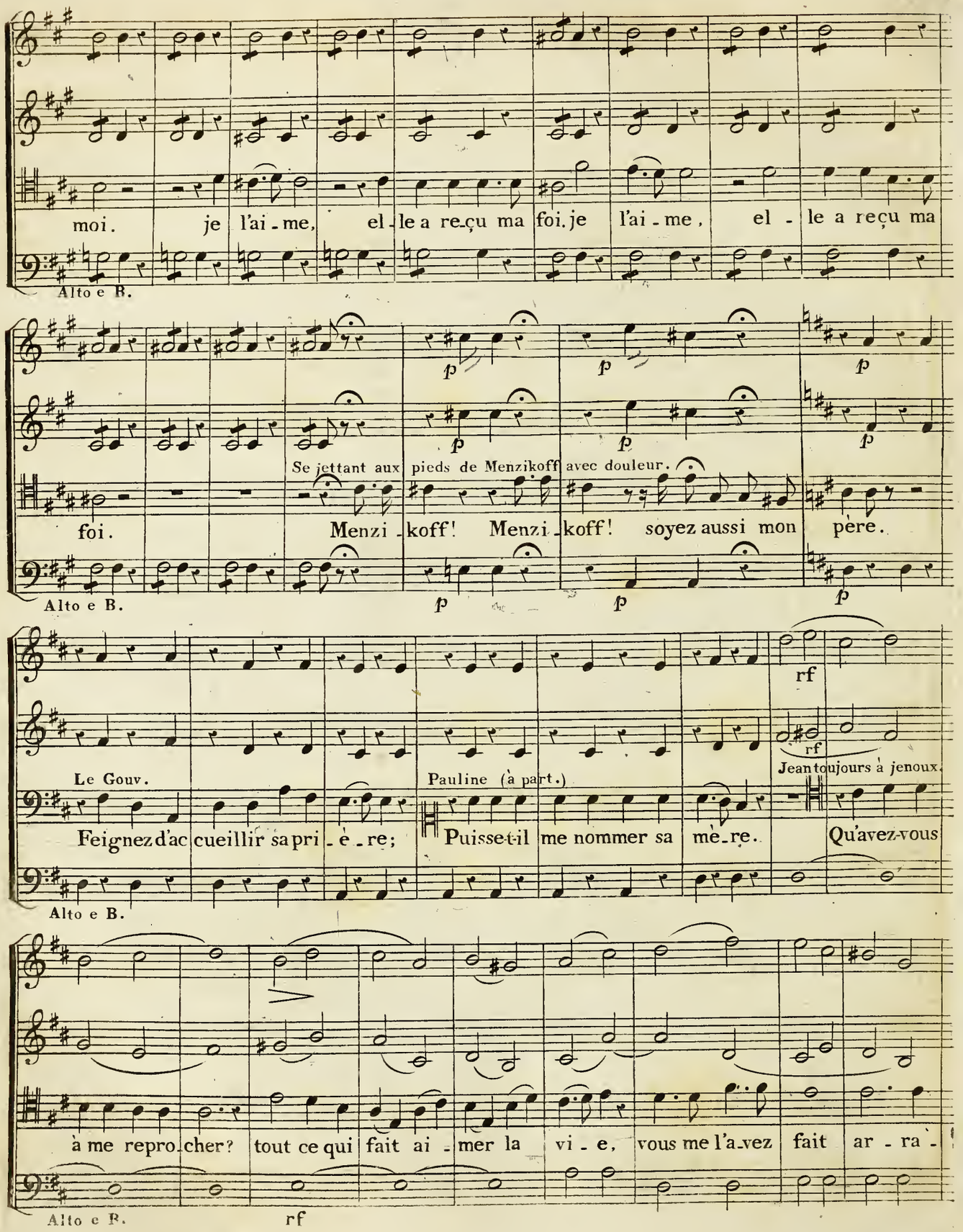

F
F
F
F
F
F
Jean au Gouverneur montrant Menzikoff qui le regarde avec fierté.
Récit. Te nez a ce re gard connaissez Menzi koff.
F

p
Col B.
Pauline (a part.)
Il va nous perdre.
Le Gouv.
Quel pres - ti - ge!
encore une fois, c'est Mis -
F

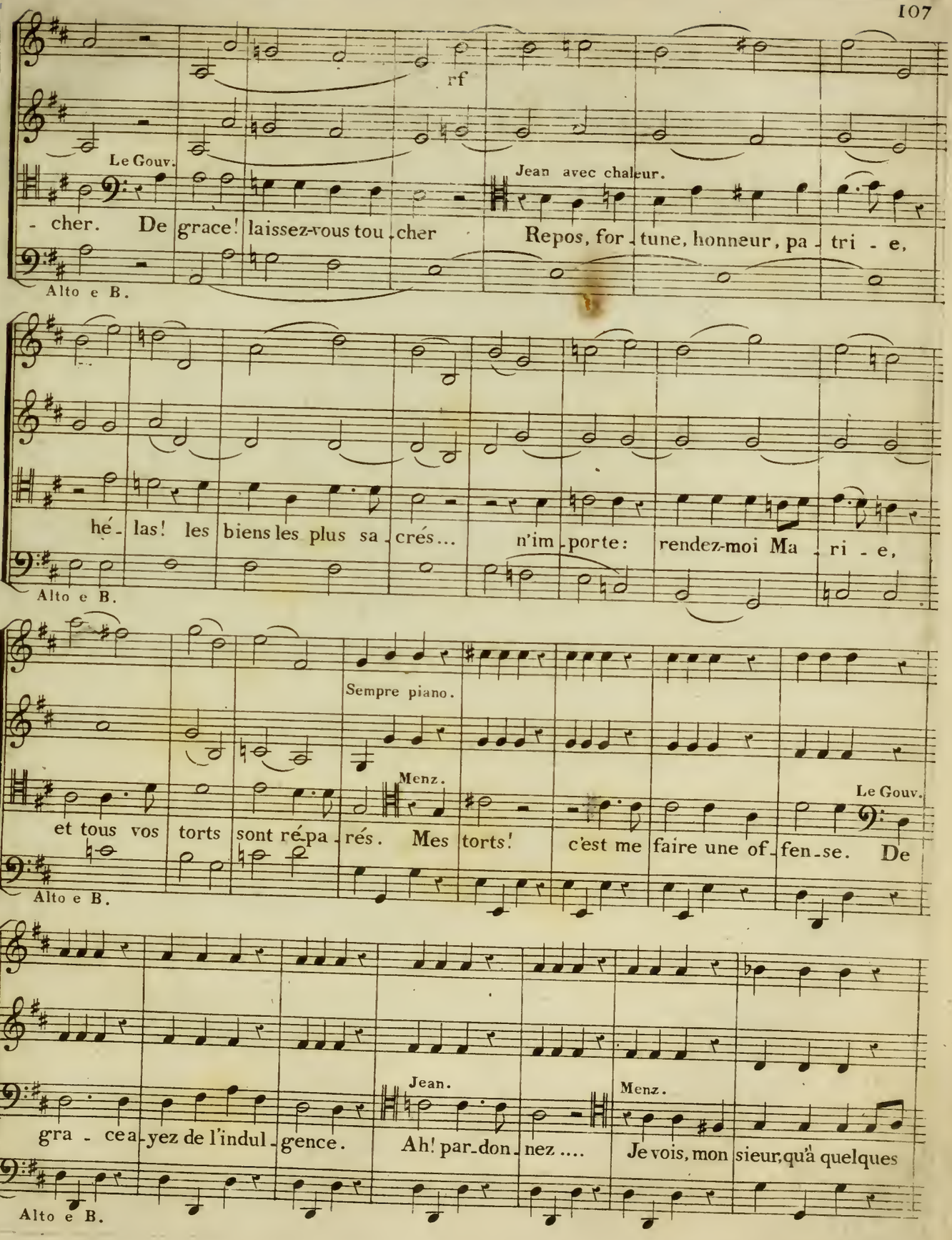

Corni in Ré.
Flauti.
Clar.
All.o agitato.
Jean.
Non, non, C'est Menzikoff, vous dis-je. c'est Men-zikoff, vous dis-je. j'ai
soff.
Alto e B.
vu remar-qué tous ces traits aux fi-an-çailles de Ma-ri-e quoi qu'il m'arrachât mon a-
Alto e B.
-mi-e moi-même a-lors je l'approu-vais. moi-même a-lors je l'approu-vais.
Alto e B.

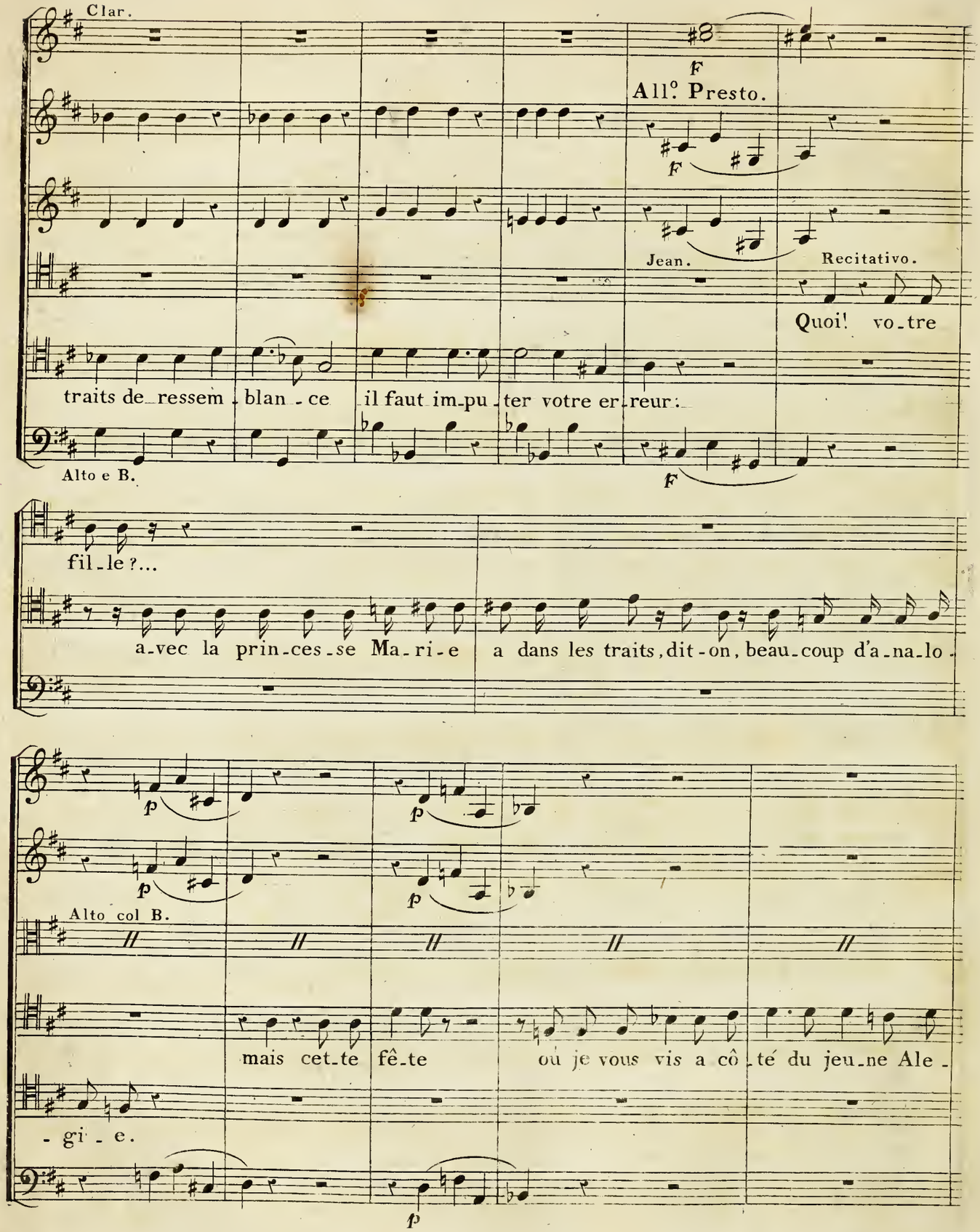

Marie était di - gne du trô - ne, et son front fait pour la cou - ron - ne. et son front
Alto e B.
Clar.
p
rf
rf
fait pour la cou - ron - ne.
Mais au mi - lieu de ces dé - sertstoutson bon -
Alto e B.
rf
rf
rf
Flauto.
rf
- heur son di - a - dê - me c'est le cœur de ce - lui qu'el - le ai - me le perdre, son plusgrandre -
Alto e B.
rf

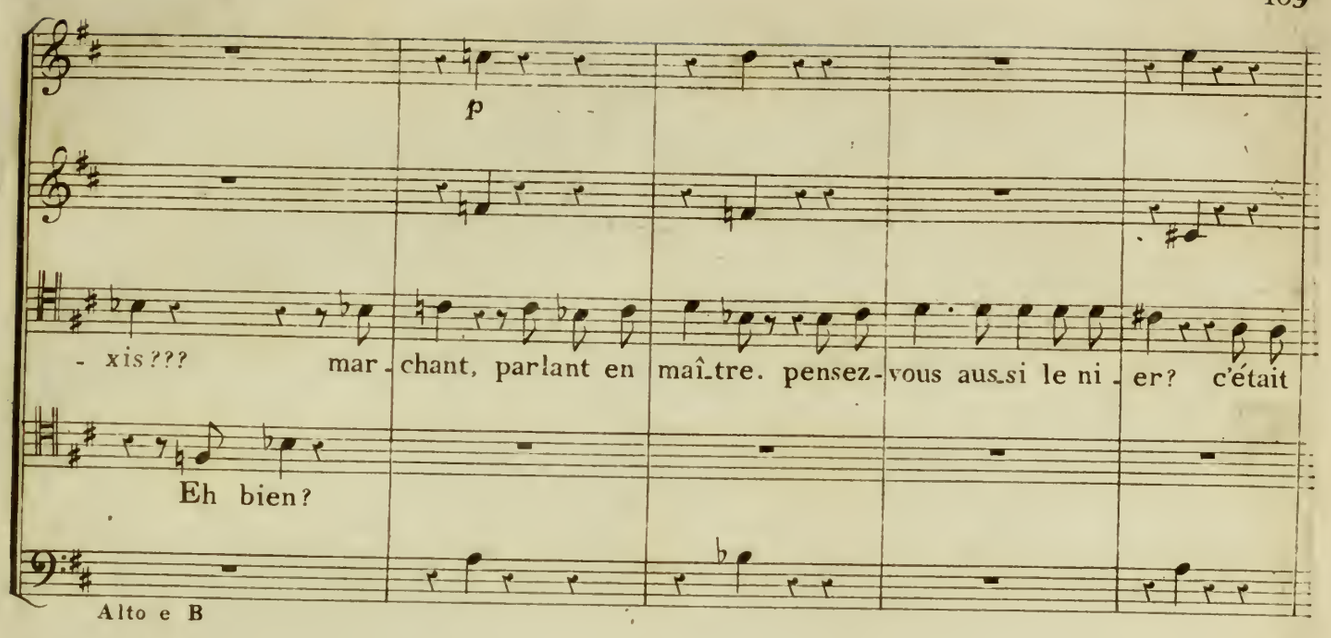

p
rf
- vers. mais au mi - lieu de ces dé - serts, tout son bon heur, son di - a - dè - me, est le
Alto e B.
rf
rf
p
cœur de ce - lui qu'el - le ai - me; le perdre, son plus grand re - vers. le perdre. le
Alto e B.
rf
rf
Corni.
p
per - - dre, son plus grand re - vers. le perdre, le per - - dre,
Alto e B.
rf

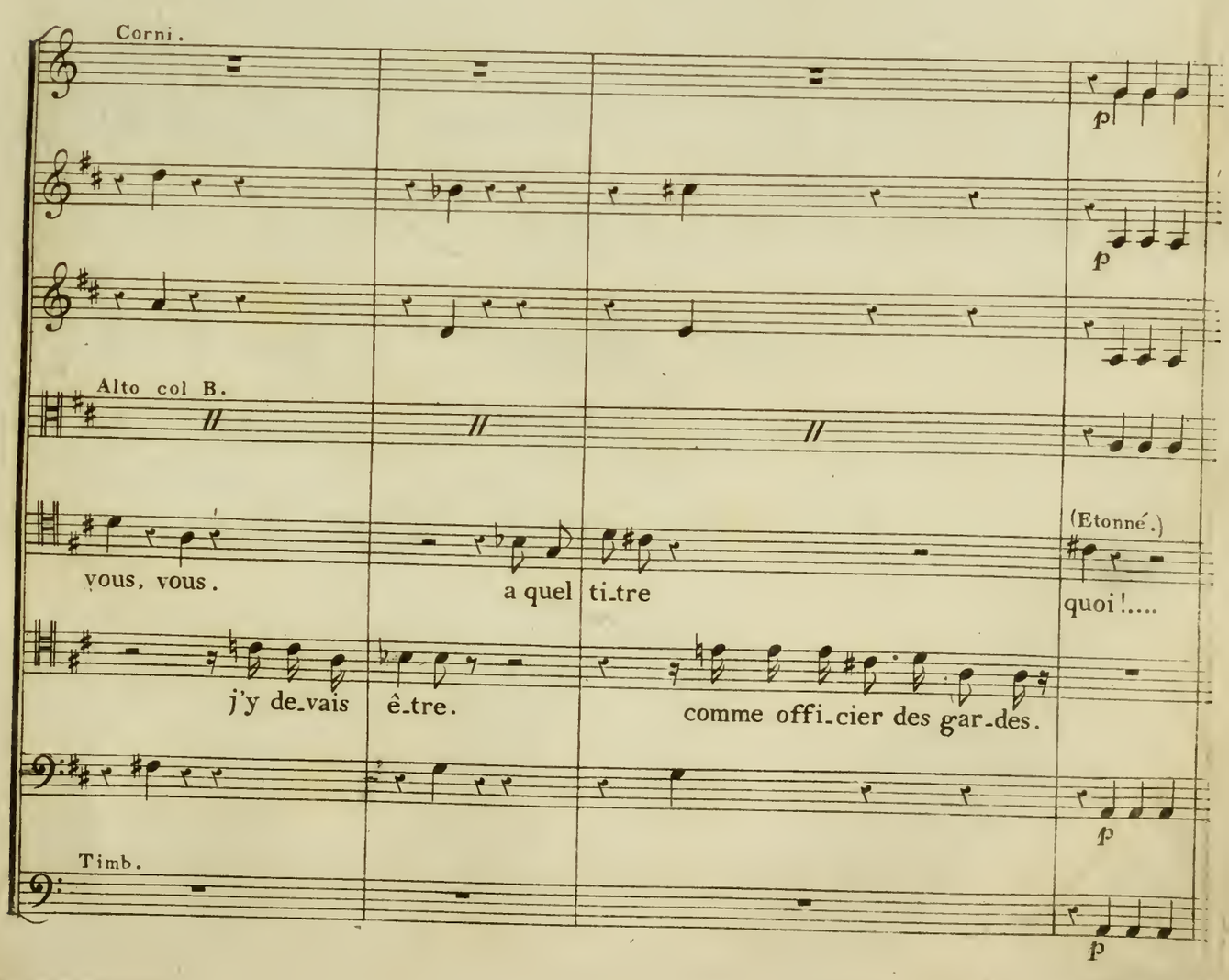

crescendo.
crescendo.
ff
Alto.
son plus grand re - vers. son plus grand re - vers. son plus grand re vers.
crescendo.
ff
Moins vite
p
Col B.
à Pauline.
O vous, qu'elle ap pel le sa mè re. daignez, daignez vous joindre à
pp

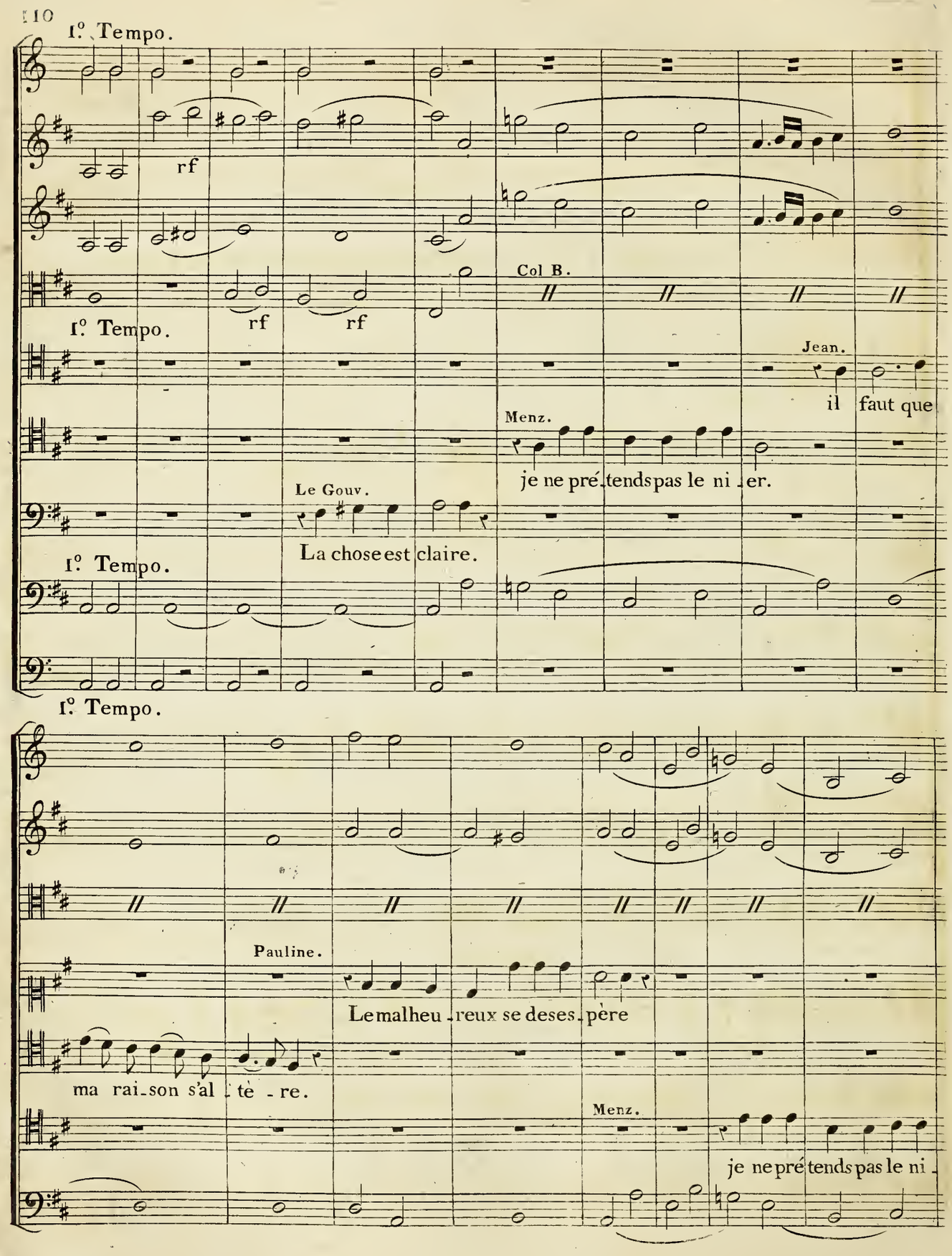
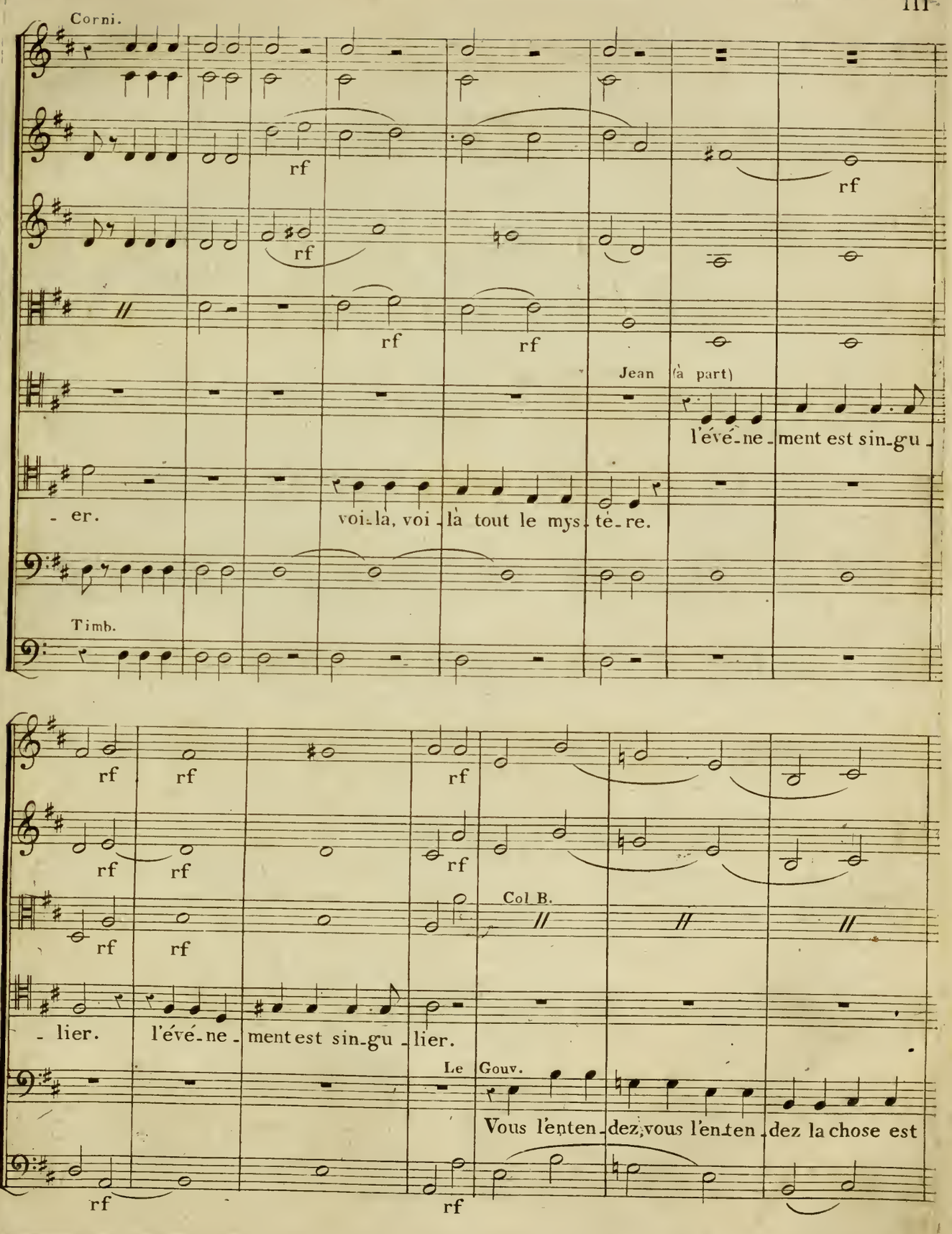

moi. je l'ai-me, el-le a reçu ma foi. je l'ai-me, el-le a reçu ma
Alto e B.
p
Se jettant aux pieds de Menzikoff avec douleur.
foi. Menzi-koff! Menzi-koff! soyez aussi mon père.
Alto e B.
rf
Le Gouv.
Pauline (à part.)
Jean toujours à jenoux.
Feignez d'ac cueillir sa pri-è-re; Puisse-t-il me nommer sa mè-re. Qu'avez-vous
Alto e B.
à me repro-cher? tout ce qui fait ai-mer la vi-e, vous me l'a-vez fait ar-ra-
Alto e B.
rf

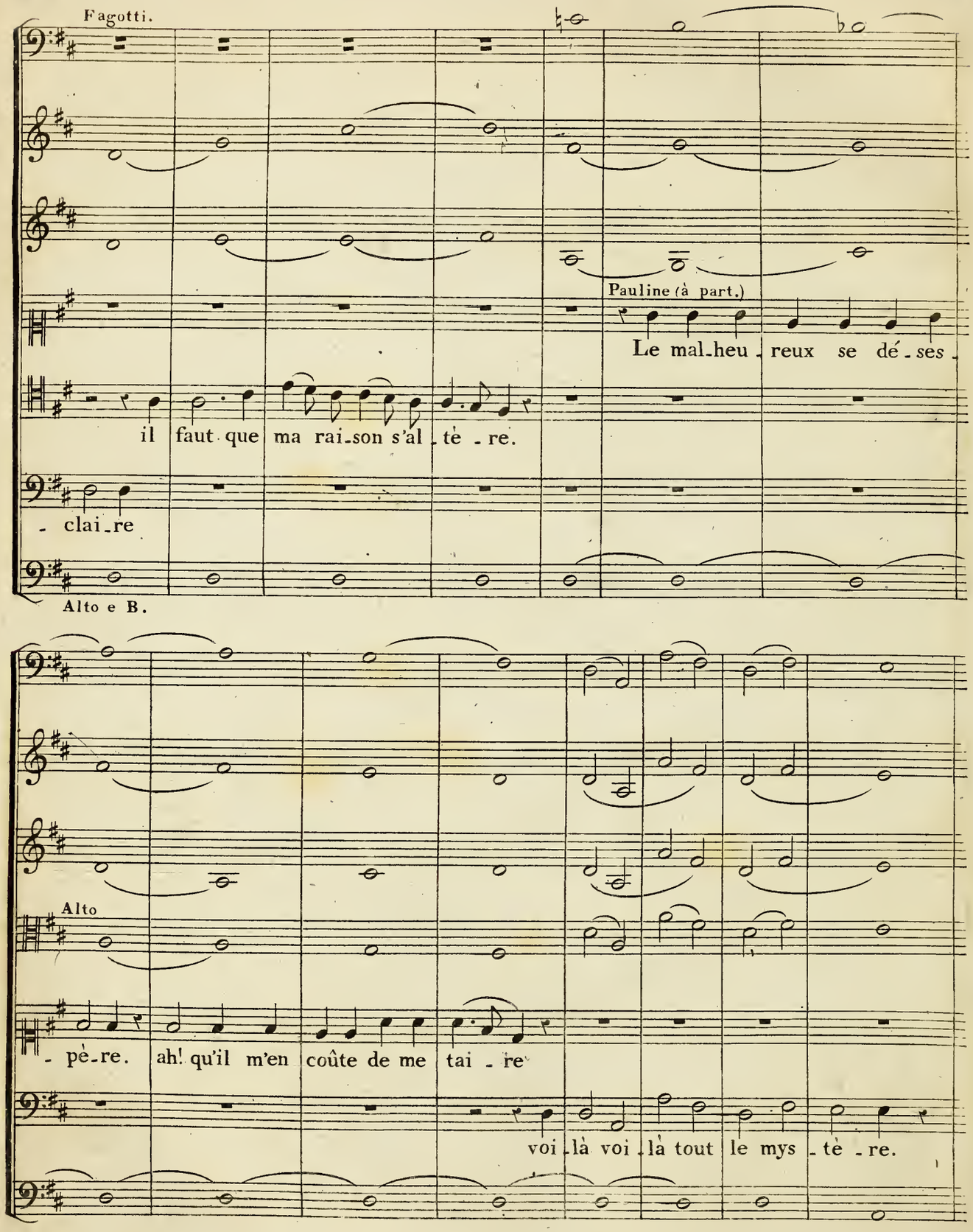
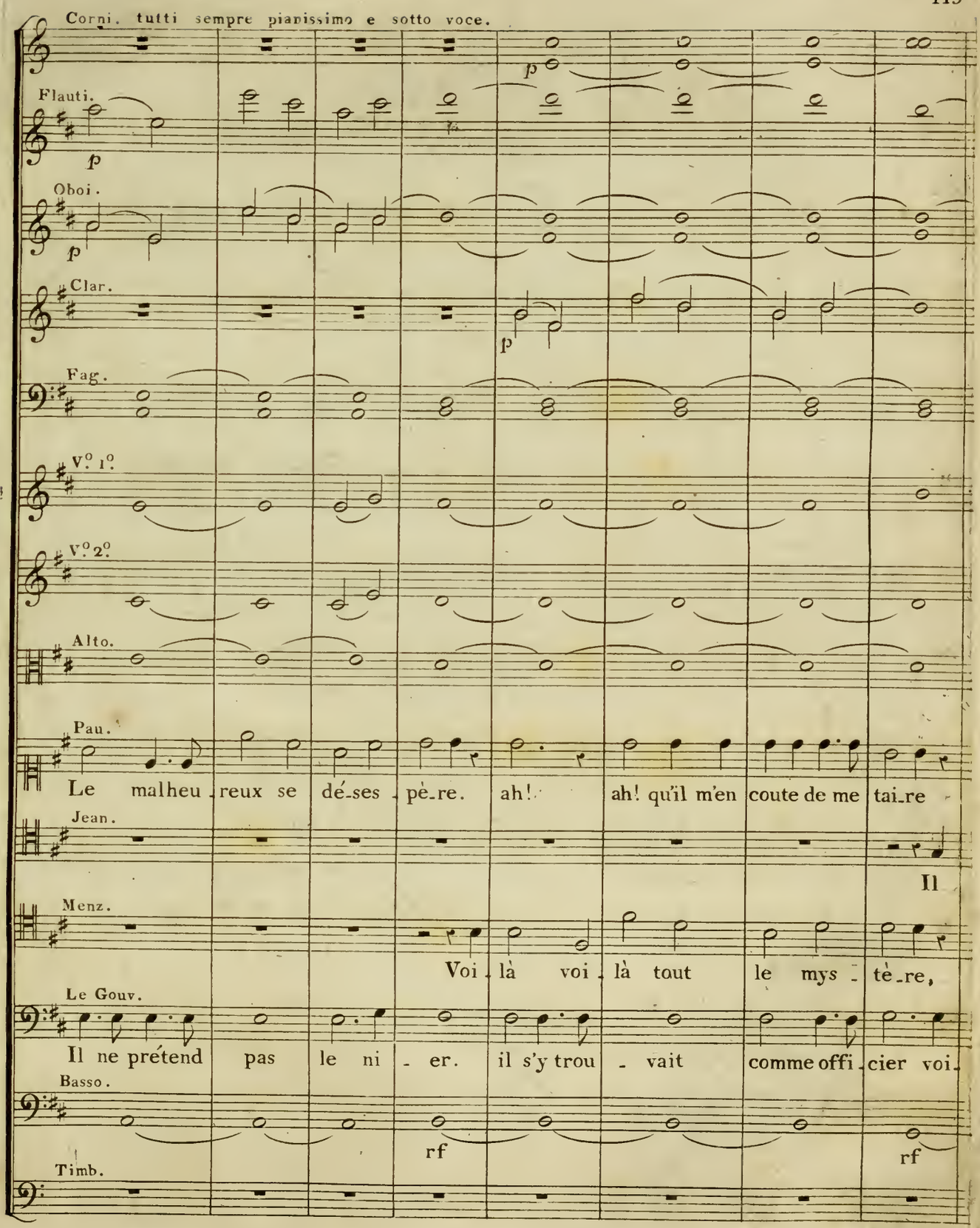

rf
Le Gouv.
Jean avec chaleur.
- cher. De grace! laissez-vous tou-cher Repos, for-tune, honneur, pa-tri - e,
Alto e B.
hé-las! les biens les plus sa-crés... n'im-porte: rendez-moi Ma-ri - e,
Alto e B.
Sempre piano.
Menz.
Le Gouv.
et tous vos torts sont ré-pa-rés. Mes torts! c'est me faire une of-fen-se. De
Alto e B.
Jean.
Menz.
gra - ce a-yez de l'indul-gence. Ah! par-don-nez .... Je vois, mon sieur, qu'à quelques
Alto e B.

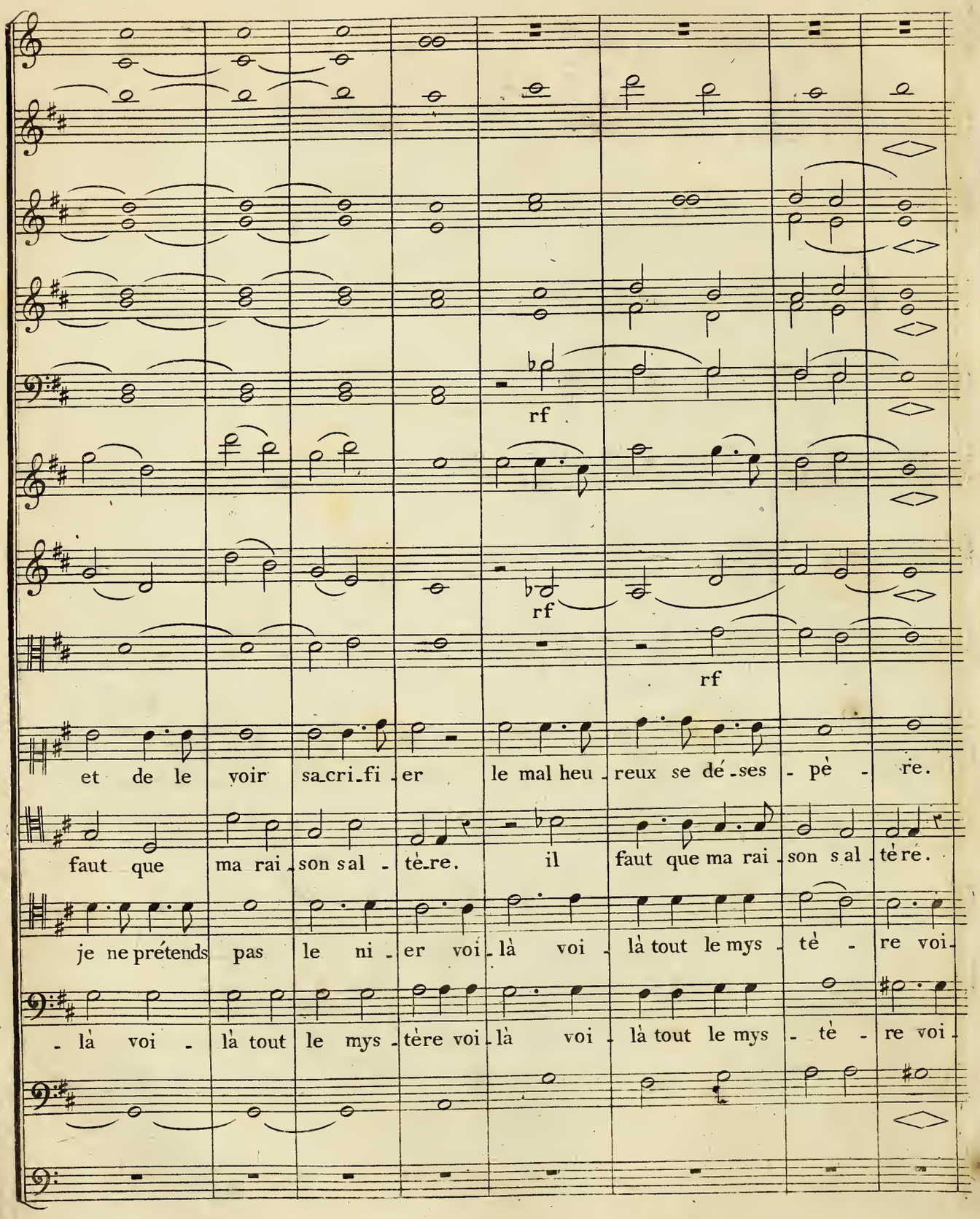

Clar.
F
All.o Presto.
F
Jean.
Recitativo.
Quoi! vo-tre
traits de ressem-blan-ce il faut im-pu-ter votre er-reur:
Alto e B.
F
fil-le?...
a-vec la prin-ces-se Ma-ri-e a dans les traits, dit-on, beau-coup d'a-na-lo-
p
p
p
p
Alto col B.
mais cet-te fê-te où je vous vis a cô-té du jeu-ne Ale-
-gi-e.
p

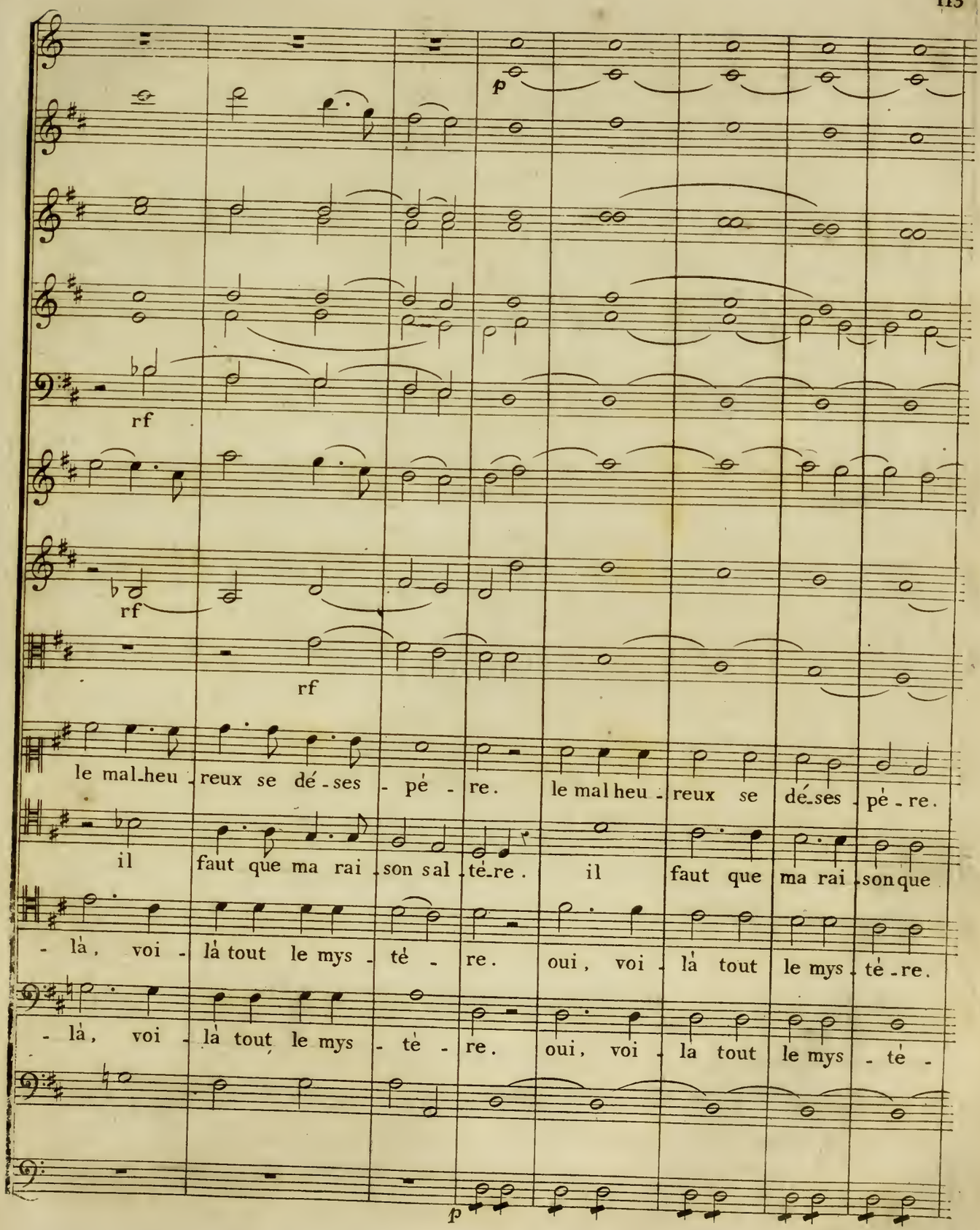

p
- xis??? mar - chant, parlant en maî_tre. pensez - vous aus_si le ni - er? c'était
Eh bien?
Alto e B

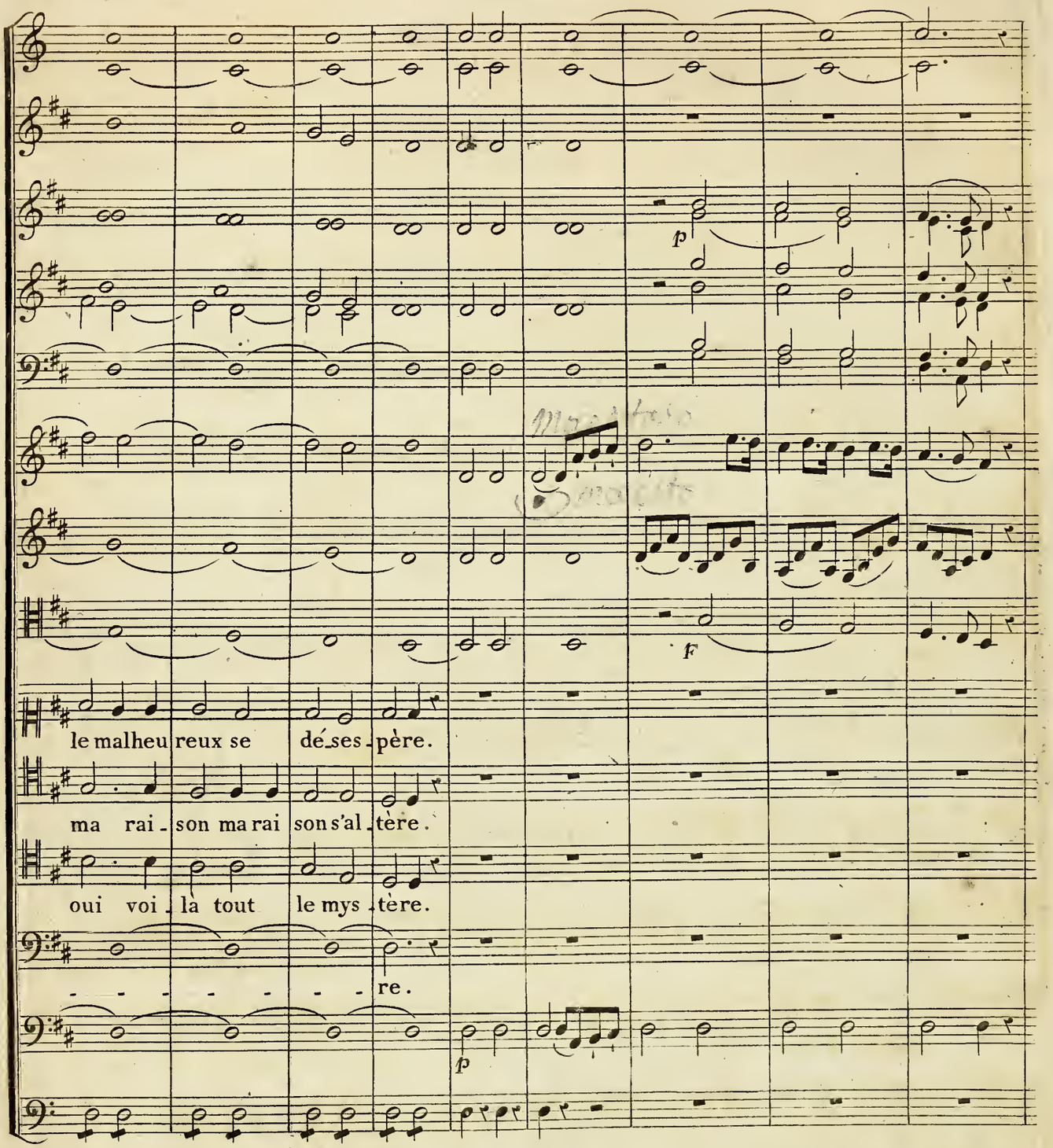

Corni.
p
p
Alto col B.
(Etonné.)
vous, vous.
a quel ti_tre
quoi!....
j'y de_vais ê_tre.
comme offi_cier des gar_des.
Timb.
p
p


1º. Tempo.
rf
Col B.
1º. Tempo.
rf
rf
Jean.
il faut que
Menz.
je ne pré_tends pas le ni_er.
Le Gouv.
La chose est claire.
1º. Tempo.
1º. Tempo.
Pauline.
Le malheu_reux se des es_père
ma rai_son s'al_te_re.
Menz.
je ne pré tends pas le ni_

Corni.
rf
rf
rf
rf
rf
Jean (à part)
l'évé-ne-ment est sin-gu-
-er.
voi-là, voi-là tout le mys-tè-re.
Timb.
rf
rf
rf
rf
rf
rf
rf
Col B.
-lier.
l'évé-ne-ment est sin-gu-lier.
Le Gouv.
Vous l'enten-dez, vous l'enten-dez la chose est
rf
rf


Fagotti.
Pauline (à part.)
Le mal_heu_reux se dé_ses_
il faut que ma rai_son s'al_tè_re.
_ clai_re
Alto e B.
Alto
_ pè_re. ah! qu'il m'en coûte de me tai_re
voi_là voi_là tout le mys_tè_re.

Corni. tutti sempre pianissimo e sotto voce.
Flauti.
Oboi.
Clar.
Fag.
V.o 1.o
V.o 2.o
Alto.
Pau.
Le malheu reux se dé ses pè re. ah! ah! qu'il m'en coute de me tai re
Jean.
Il
Menz.
Voi là voi là tout le mys tè re,
Le Gouv.
Il ne prétend pas le ni er. il s'y trou vait comme offi cier voi
Basso.
rf
rf
Timb.

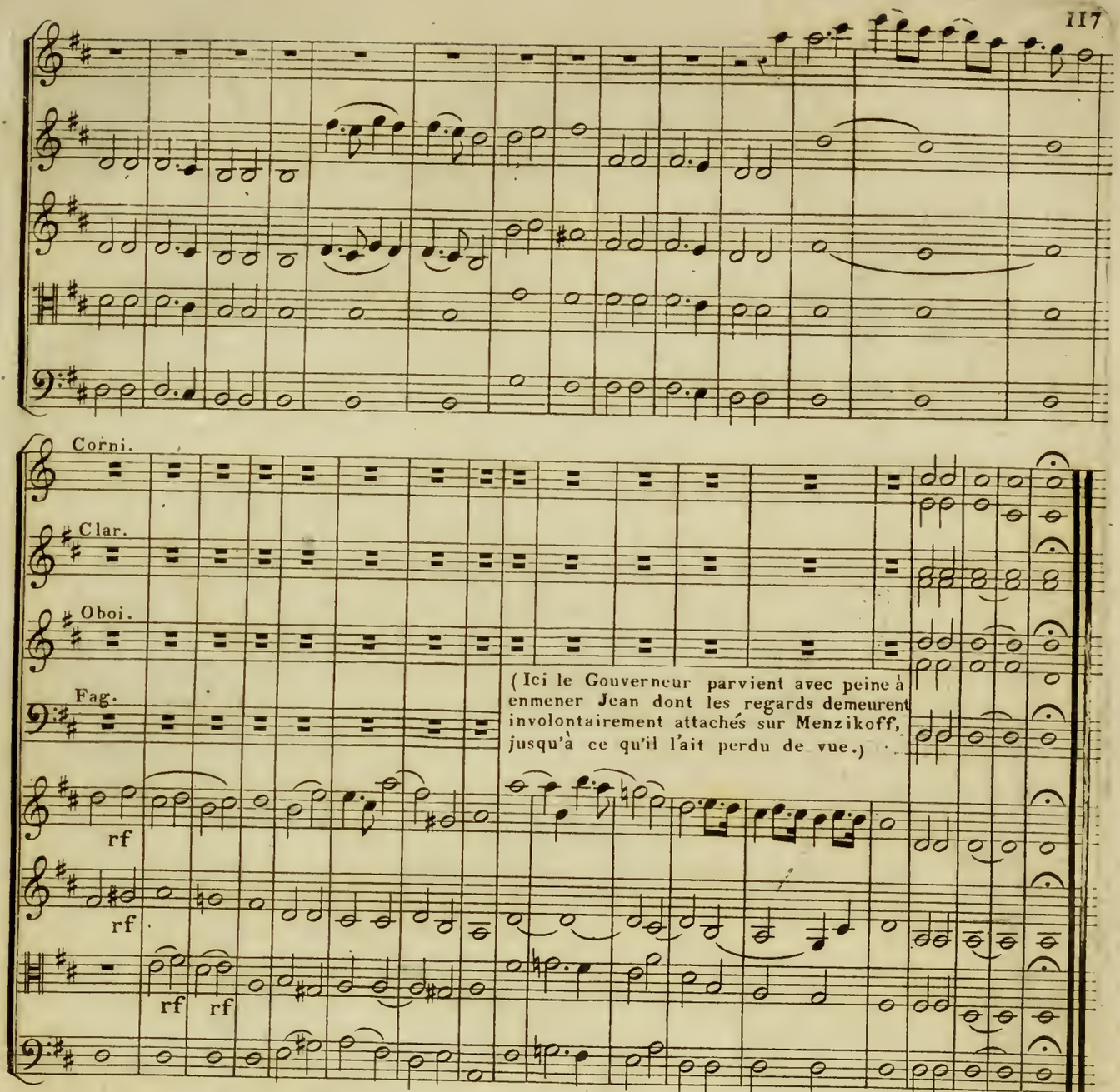

rf
rf
rf
et de le voir sa_cri_fi_er le mal heu_reux se dé_ses_pè_re.
faut que ma rai_son sal_tè_re. il faut que ma rai_son sal_tè_re.
je ne prétends pas le ni_er voi_là voi_là tout le mys_tè_re voi_
_là voi_là tout le mys_tère voi_là voi_là tout le mys_tè_re voi_


p
rf
rf
rf
le mal-heu-reux se dé-ses-pé-re. le mal heu-reux se dé-ses-pé-re.
il faut que ma rai-son sal-té-re. il faut que ma rai-son que
-là, voi-là tout le mys-tè-re. oui, voi-là tout le mys-tè-re.
-là, voi-là tout le mys-tè-re. oui, voi-la tout le mys-tè-
p



LE GOUVERNEUR à demi-voix, pendant la ritournelle suivante.

Brisons là-dessus. Son égarement ne peut que vous affliger et lui rappeler des souvenirs dont il faut le distraire.

(à Jean.) Allons mon jeune ami, permettez moi de vous reconduire. Aussi bien j'ai ordre de publier dans le jour le rappel d'un exilé; et une bonne nouvelle ne doit pas se faire attendre. Allons.

SCENE VI.

MENZIKOFF, PAULINE.

PAULINE.

Mon ami, nous ferons périr cette pauvre enfant. L'effort qu'elle vient de faire....

MENZIKOFF.

Est un trait d'héroïsme....

PAULINE.

Oui, mais qui la tuera.

MENZIKOFF.

Peut-être quelques consolations de ta part....

PAULINE.

Elle doit en avoir besoin. (Elle appelle.) Marie! Marie!

SCENE VII

MENZIKOFF, PAULINE, MARIE.

MARIE, Pâle, triste, et s'efforçant de retenir ses larmes.

Me voici. Que désirez-vous, ma mère?

PAULINE:

Viens, mon enfant, que je t'embrasse. Viens recevoir le prix de ton courage.

MENZIKOFF.

Crois, ma fille, que je sais apprécier le sacrifice que tu viens de faire. La pitié filiale ne saurait aller plus loin.

MARIE, en sanglotant.

Ah! je ne mérite pas cet éloge. Vous ne savez pas, vous ne saurez jamais ce qui m'en a couté de vous obeir. (avec un torrent de larmes) Il m'a reconnue.... il me croit infidelle, parjure....

MENZIKOFF.

Ce que j'ai fait, mon enfant, j'ai dû le faire. La nécessité, votre propre salut tout l'exigeait. Je vois que vous vous aimez, et votre union, je le jure, serait aujourd'hui le plus ardent de mes vœux.

MARIE.

Oh! ma mère!...

MENZIKOFF.

Mais tu sais que les Dolgoroucki ni consentiront jamais; et la fille de Menzikoff, tout malheureux, tout proscrit qu'il est, ne doit point essuyer un refus.—Que dis-je? on a besoin de moi, on sentira ma perte; je puis être rappelé d'un moment à l'autre, et rentrer triomphant dans toutes mes dignités... Alors Fœdor est à toi.... Alors....

MARIE, avec douleur.

Ah! il ne sera plus tems.

PAULINE.

Mon enfant, tu as entendu le Gouverneur, la haine qu'on porte à ton père, le traitement qui l'attend s'il est recconnu. Ta feinte lui a peut-etre sauvé la vie. Te repentirais-tu de ta générosité?

MARIE.

Ah! mon père.... pardon!.... la douleur..... permettez.... (elle est prête à s'evanouir)

MENZIKOFF, avec tendresse.

Prends courage, ma fille, ma chère Marie, et laisse à ton père le soins de fixer l'instant de ton bonheur. (elle sort)

PAULINE.

Quelle douceur! quelle résignation!....

MENZIKOFF, les yeux attachés sur la porte par la quelle Marie est sortie.

Ah! Dieux! être malheureux n'est rien.. Mais souffrir dans tout ce qui vous est cher, repandre le malheur sur tout ce qui vous environne!... (après une pause avec enthousiasme) O Pierre! ô mon maître, le premier des hommes et le plus grand des souverains! voilà pourtant comme on traite ton ami, ton compagnon d'armes!!! (il s'appuie sur une table et demeure absorbe dans ses réflexions.)

SCENE VIII

MENZIKOFF, PAULINE, MENSTOY.

MENSTOŸ, en entrant.

Numéro 72.—Madame Missof.

PAULINE.

C'est moi. A qui ai-je l'honneur de parler?

MENSTOŸ.

Au médecin de la colonie. C'est en cette qualité, madame, que je viens vous offrir mes services.

PAULINE.

Je les accepte avec reconnaissance.

MENSTOŸ.

Vous êtes encore étrangère à la temperature de ce climat, et votre mal est une infirmité que l'âpreté de l'air et la

blancheur fatigante de la neige rendent assez commune dans cette contrée. Permettez. (il examine ses yeux.) Consolez-vous, madame; j'espère pouvoir vous guérir.

MENZIKOFF, qui a entendu les derniers mots de Menstoÿ qui lui tournait le dos

Vous la guérirez.... Ah! docteur... (il va à lui les bras ouverts.)

MENSTOŸ, le reconnaissant.

Dieux! c'est lui. (il recule d'horreur.) En arrière, monstre! tu es Menzikoff. Je suis Menstoy. Il ne peut y avoir rien de commun entre nous.

PAULINE.

Vous! le comte Menstoÿ?

MENSTOŸ.

Lui-même; la victime de ce barbare.

MENZIKOFF.

Menstoÿ!... ta haine est légitime. J'ai offensé le ciel et toi. Mais le ciel pardonne. Seras-tu inflexible?

MENSTOŸ.

Tu le fus, je le serai.

MENZIKOFF.

Cruel!.. vois la hauteur d'où je suis tombé, l'avilissement où je suis réduit... Je ne te redemande pas ton estime, ton amitié. Tu peux me les refuser sans injustice. Mais regarde ma famille, respecte l'innocence, respecte le malheur.

MENSTOŸ.

As-tu respecté le mien? les pleurs de ma femme, le désespoir de mes enfans ont-ils pu toucher ton cœur, quand ton ordre barbare m'arrachait de leurs bras, m'exilait dans les déserts de Tobolsk?.... moi.... te pardonner!... jamais.

MENZIKOFF.

Quoi! l'aveu de mes torts...

MENSTOŸ.

Non.

MENZIKOFF.

L'excès de mes malheurs...

MENSTOŸ.

Non.

PAULINE.

De grace!

MENZIKOFF.

Eh bien! juge de mon repentir... de ma douleur... le fier, l'inflexible Menzikoff t'implore, te supplie....

PAULINE.

Au nom de nos malheurs communs... (elle veut se jetter à ses genoux)

MENSTOŸ, la relève.

Madame, je vous dois les secours de mon art, vous les aurez. Mais votre époux... il est mon persécuteur... je suis sa victime. Haine et vengeance: voilà tout ce qu'il doit attendre de moi.

MENZIKOFF.

Vengeance!... tu le veux?... Eh bien! (il tire et lui présente son sabre.) Prends ce fer... voici mon sein; frappe et assouvis ta rage.

MENSTOŸ.

Me prends-tu pour un assassin?—Je t'abandonne à tes remords, et au ressentiment des malheureux dont tu as peuplé ce désert. Voilà toute ma vengeance. (il veut s'en aller, le Gouverneur le ramène.)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR, entre précipitamment.

Ah! vous voilà, docteur. Je vous cherchais. Toute la colonie est sur pied; la rumeur est générale.

MENSTOŸ.

Quel motif?...

LE GOUVERNEUR.

Le fameux Menzikoff est parmi nous. Plusieurs de nos exilés l'ont reconnu.

MENZIKOFF, à part.

Plus d'espoir.

LE GOUVERNEUR.

On s'agite, on menace, on le cherche... Vous avez du crédit sur eux, docteur; ils vous aiment, vous respectent...

MENSTOŸ.

Il a été si cruel.

LE GOUVERNEUR.

Voilà ce qu'ils m'ont répondu; et employer la force contr'eux, ce serait troubler la paix de cette colonie.

MENSTOŸ.

Et pour qui? pour un ambitieux qui a fait du mal a tout le monde....

MENZIKOFF, avec un reste de fierté.

Et son sang versé pour l'état; les victoires qu'il a remportées, les domaines qu'il a ajoutés à l'empire...

MENSTOŸ.

Et ses richesses... ses dignités....

MENZIKOFF.

Et son exil!...

MENSTOŸ.

Il l'a mérité.

PAULINE, d'une voix supliante.

Il doit être bien malheureux; et, à ce titre...

LE GOUVERNEUR.

Ce que je vois de mieux à faire, c'est de le dérober, si je le puis, à la première effervescence des colons, et de le faire partir sur le champ pour Catherinebourg, petite colonie à vingt lieues nord est de celle-ci.

MENZIKOFF, à part.

Pour Catherinebourg!

LE GOUVERNEUR.

Le désert le plus âpre de toute la Sibérie. Mais du moins il y sera tranquille. (à Menzikoff, d'un ton qui trahit ses soupçons.) Vous voyez que notre jeune homme, tout fou qu'il est n'était pas si loin de la vérité. Moi-même je commence à pénétrer... mais je ferai mon devoir. Allons, docteur, partons.

(il l'emmène.)

MENSTOŸ, en s'en allant.

Courage! madame: nous nous reverrons.

(ils sortent.)

SCENE X.

MENZIKOFF, PAULINE.

MENZIKOFF,

après un moment de silence avec une douleur concentrée.

Eh bien!... Ah! Pauline! qu'as-tu fait au ciel pour être la compagne d'un infortuné tel que moi?

PAULINE.

Ce sont des hommes; notre malheur les touchera.

MENZIKOFF.

Tu as vu Menstoy!...

PAULINE.

Il a du moins respecté ton secret. Espérons. Eh bien!... quel parti?...

MENZIKOFF.

Il est tard; tu as besoin de repos. Permets, ma chère amie, que je te conduise... demain nous verrons...

PAULINE, en s'en allant.

Oui, mon ami, demain... demain.... le ciel ne nous abandonnera pas.

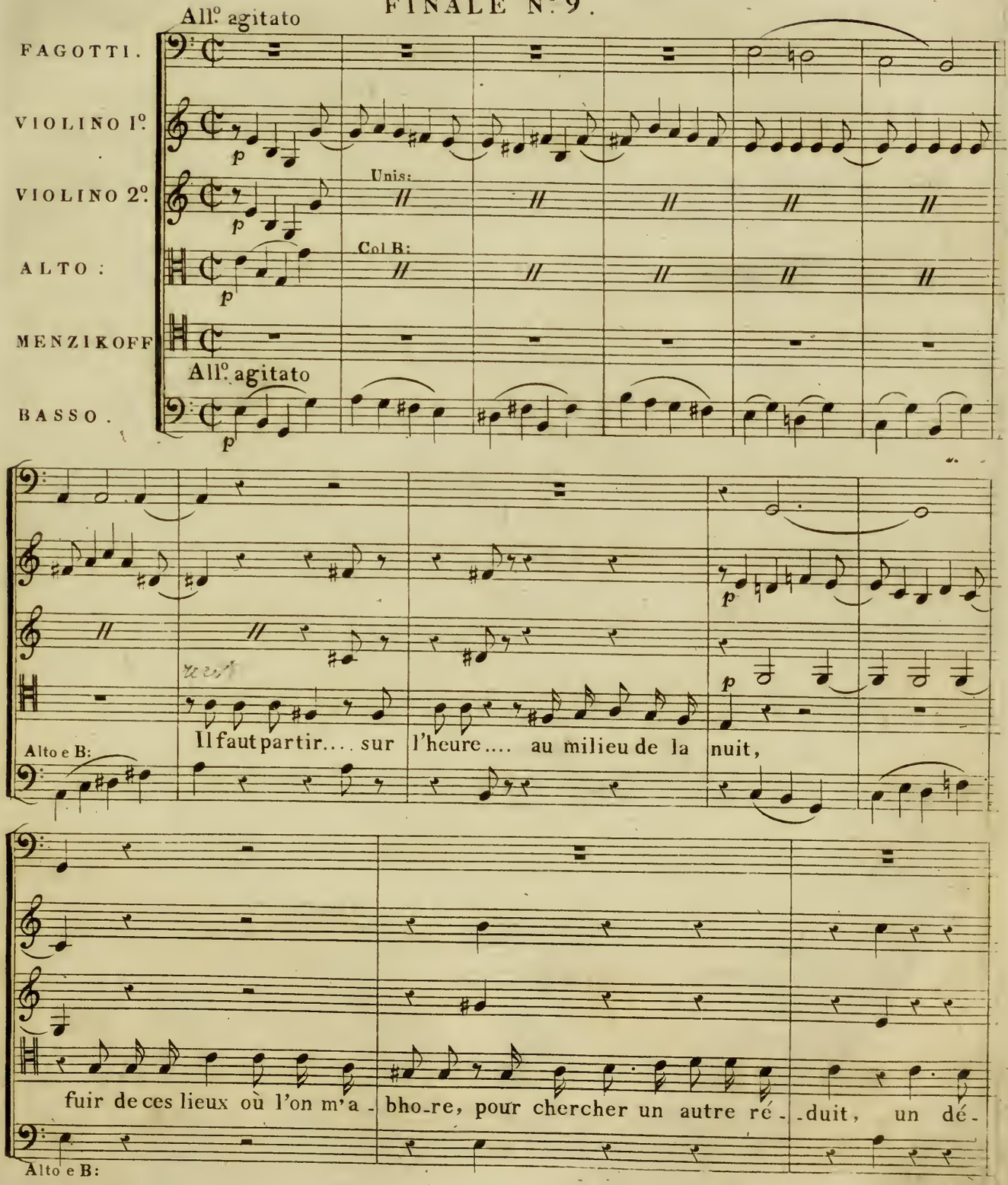
(Il la conduit dans le cabinet où est entrée Marie, et qui fait face à celui où se trouve Petrovvna.)

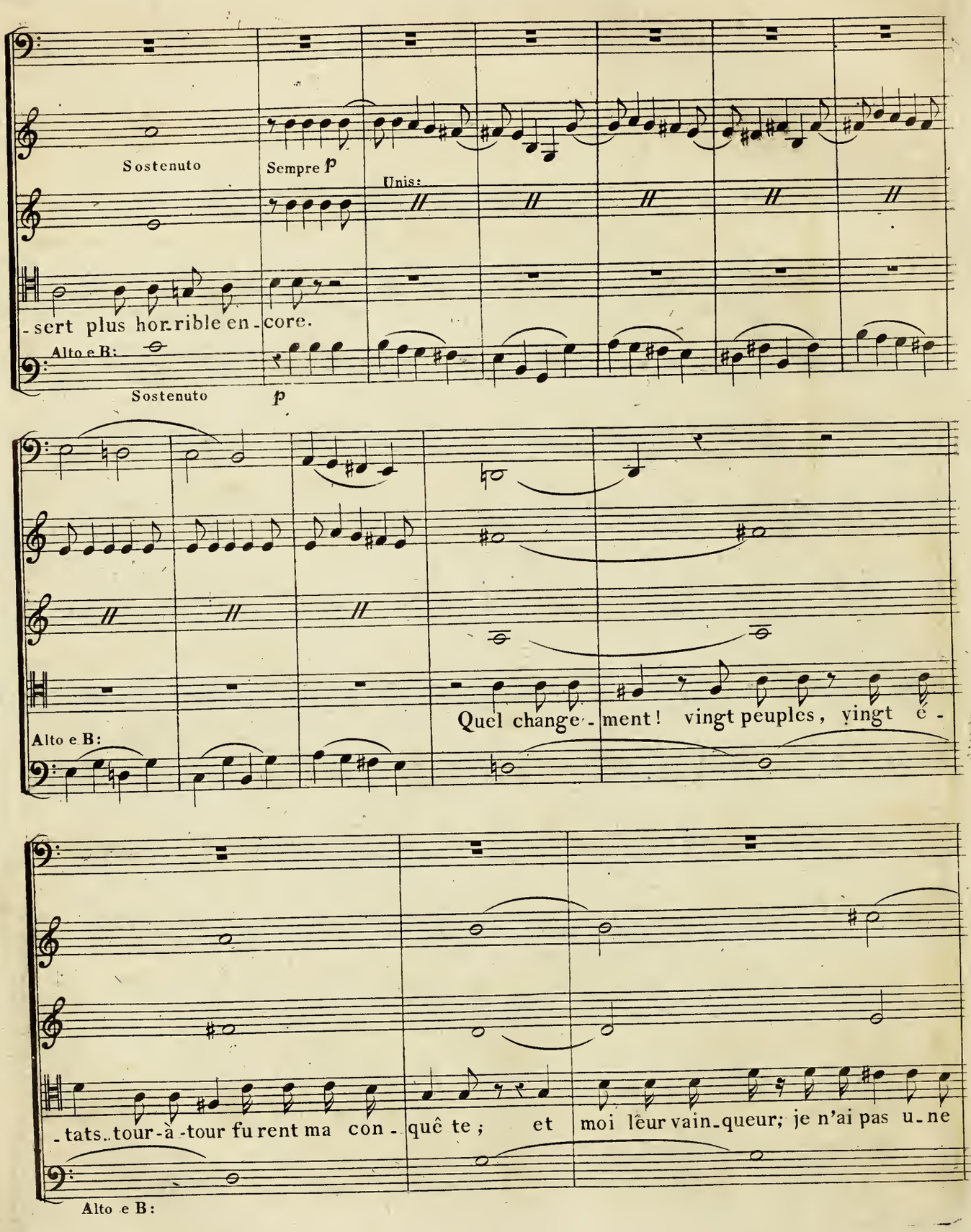
SCENE XI.

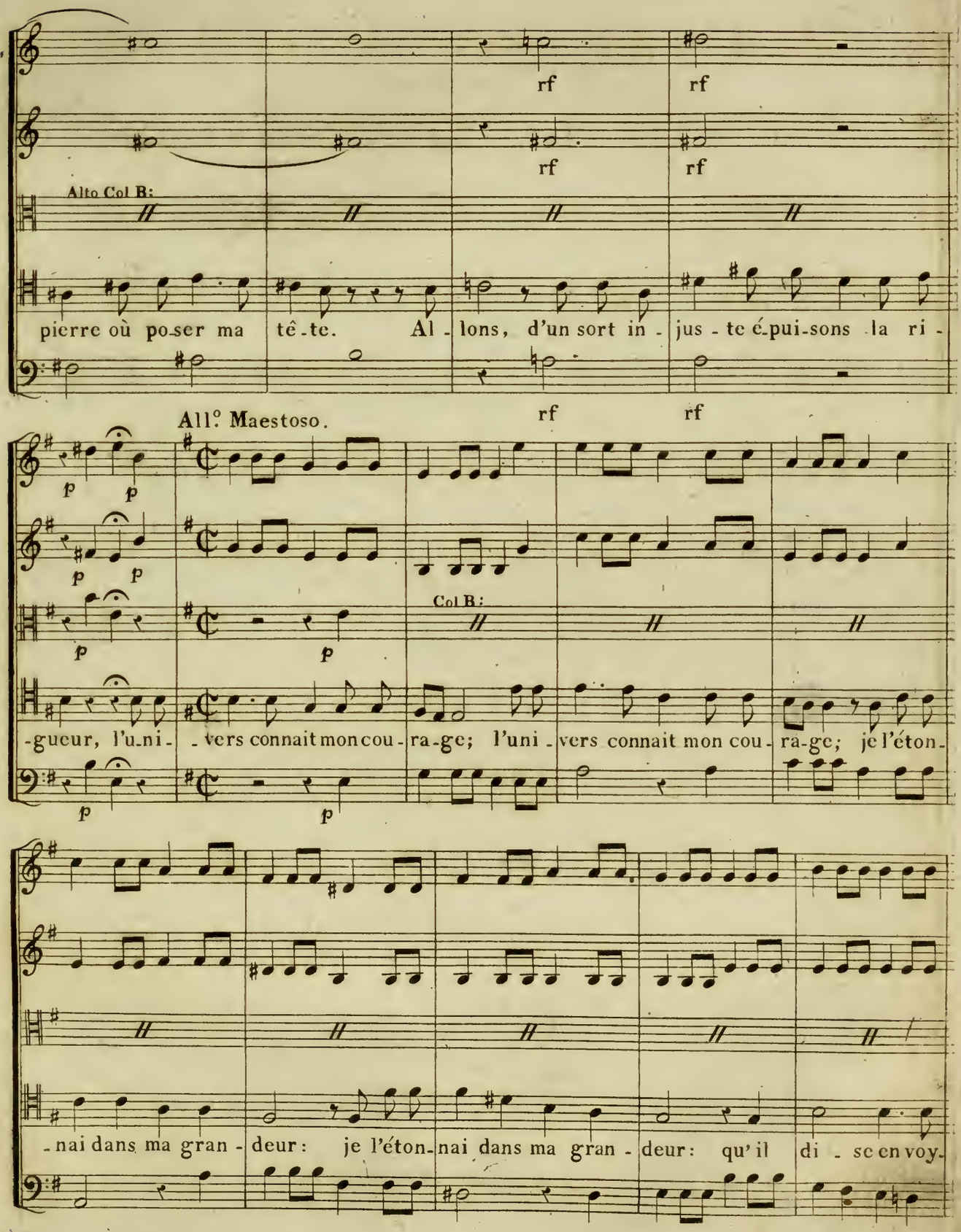
MENZIKOFF, Se promenant pensif et agité.

Le Théâtre devient plus sombre.

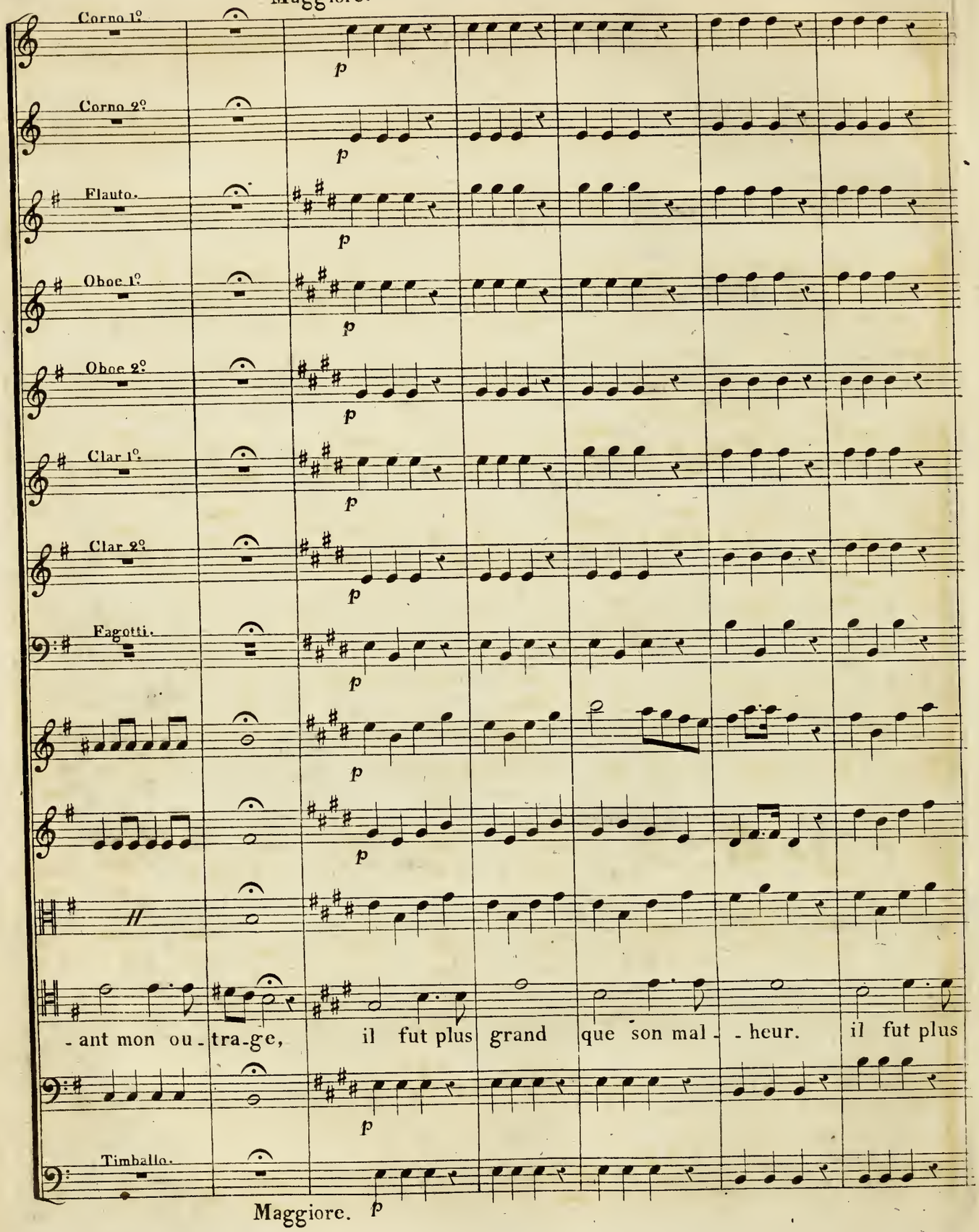
FINALE N.° 9.



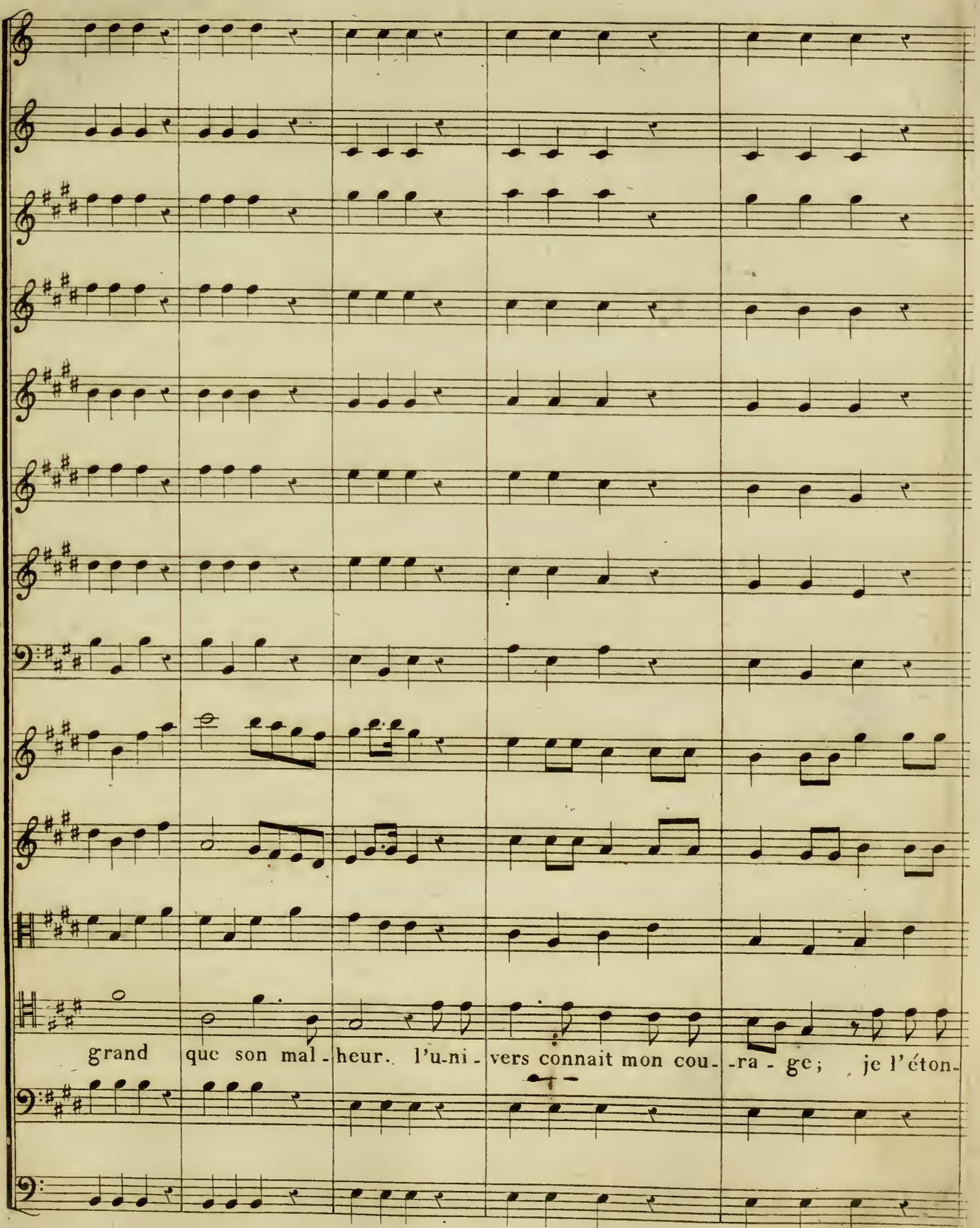

Sostenuto
Sempre p
Unis:
-sert plus hor-rible en-core.
Alto e B:
Sostenuto
p
Alto e B:
Quel change-ment! vingt peuples, vingt é-
-tats..tour-à-tour fu rent ma con-quê te; et moi leur vain-queur; je n'ai pas u-ne
Alto e B:


rf
rf
rf
rf
Alto Col B:
pierre où poser ma tê-te. Al-lons, d'un sort in-jus-te é-pui-sons la ri-
All.° Maestoso.
rf
rf
p
p
p
p
p
p
Col B:
-gueur, l'u-ni-vers connait mon cou-ra-ge; l'uni-vers connait mon cou-ra-ge; je l'éton-
-nai dans ma gran-deur: je l'éton-nai dans ma gran-deur: qu'il di-se en voy-

Maggiore.



Maggiore. p

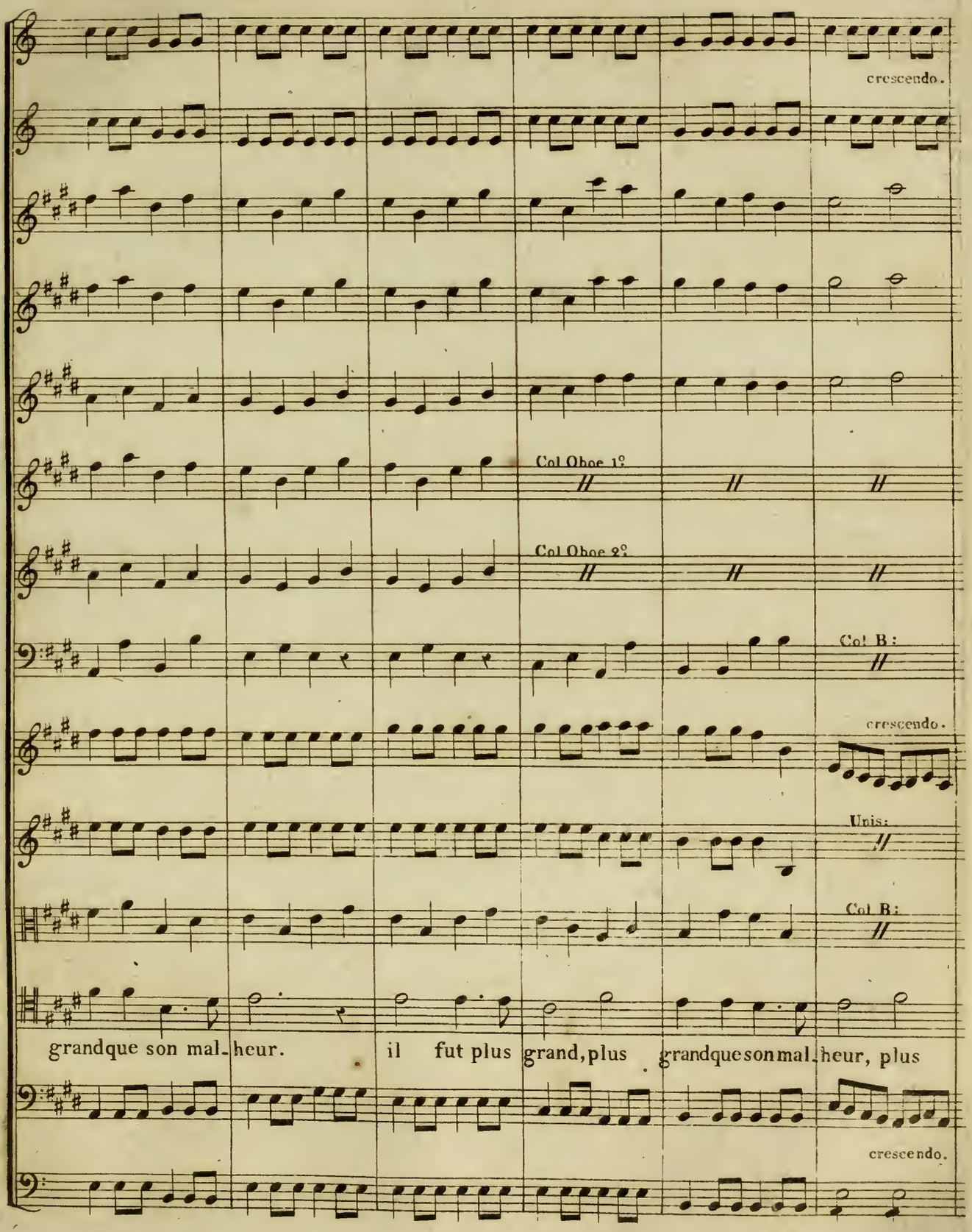

grand que son mal - heur. l'u-ni - vers connait mon cou - ra - ge; je l'éton-

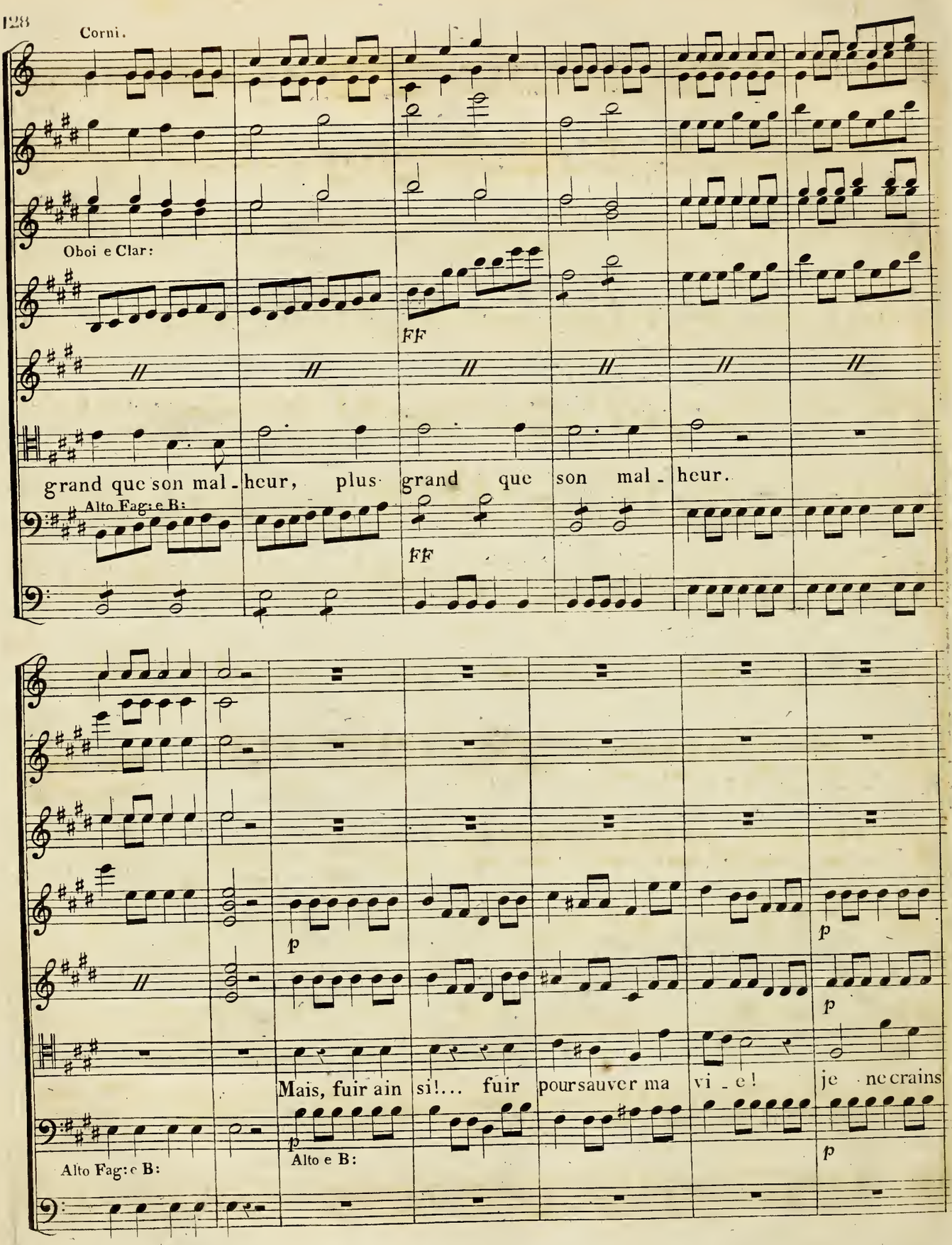
Sempre Pianissimo.

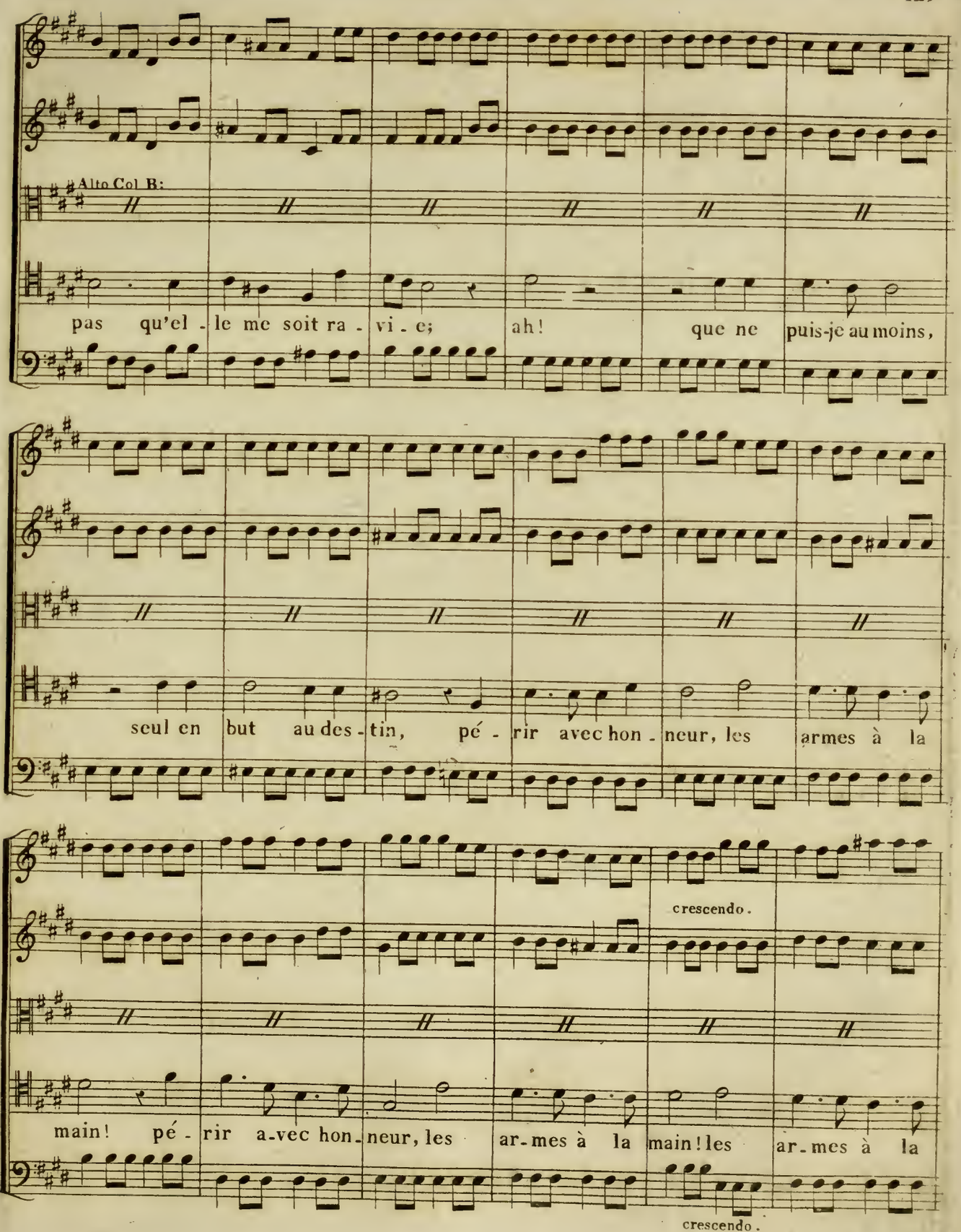
Sempre Pianissimo.

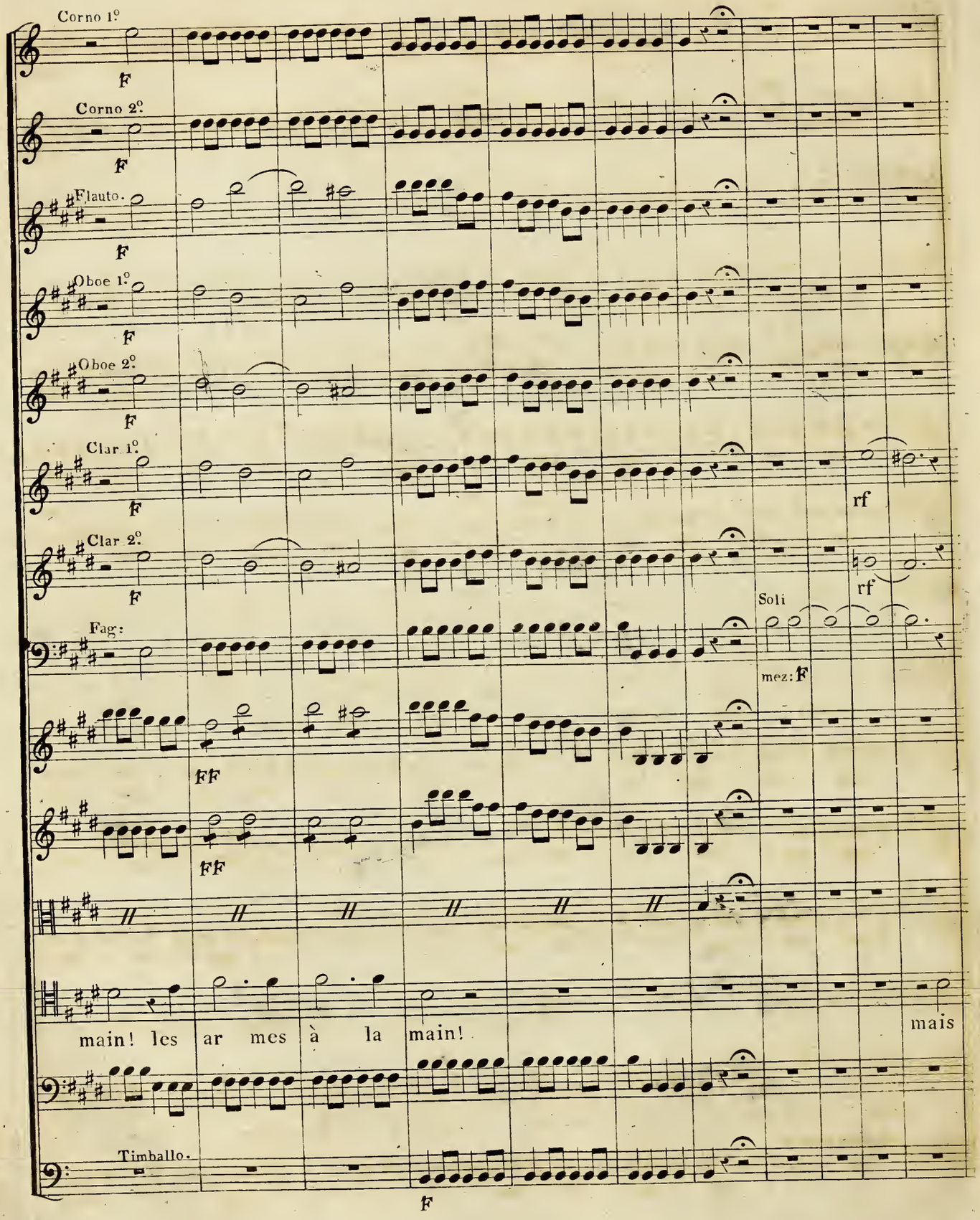
-nai dans ma gran-deur: qu'il dise en voyant mon ou-trage, il fut plus grand, plus

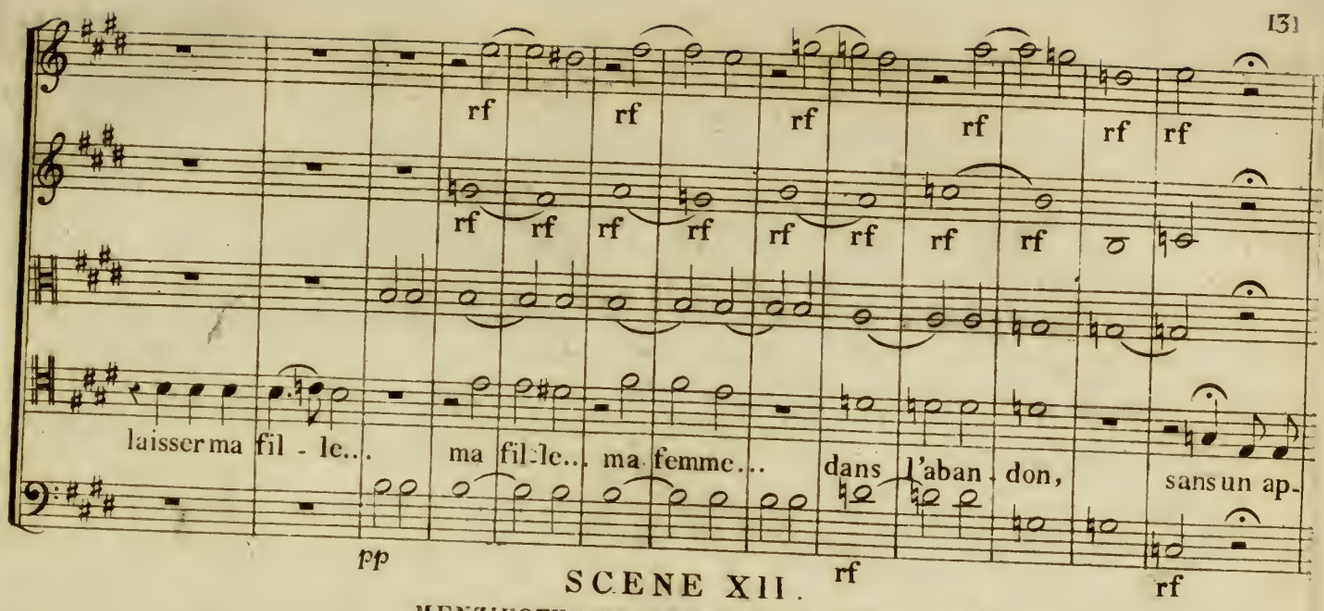
Sempre Pianissimo.


crescendo.
Col Oboe 1°
Col Oboe 2°
Col B:
crescendo.
Unis:
Col B:
grandque son mal_heur. il fut plus grand, plus grandque son mal_heur, plus
crescendo.


Corni.
Oboi e Clar:
FF
grand que son mal - heur, plus grand que son mal - heur.
Alto Fag:e B:
FF
p
p
p
Mais, fuir ain si!... fuir pour sauver ma vi - e! je ne crains
Alto Fag:e B:
p
Alto e B:
p


Alto Col B:
pas qu'el - le me soit ra - vi - e; ah! que ne puis-je au moins,
seul en but au des - tin, pé - rir avec hon - neur, les armes à la
crescendo.
main! pé - rir a-vec hon - neur, les ar-mes à la main! les ar-mes à la
crescendo.

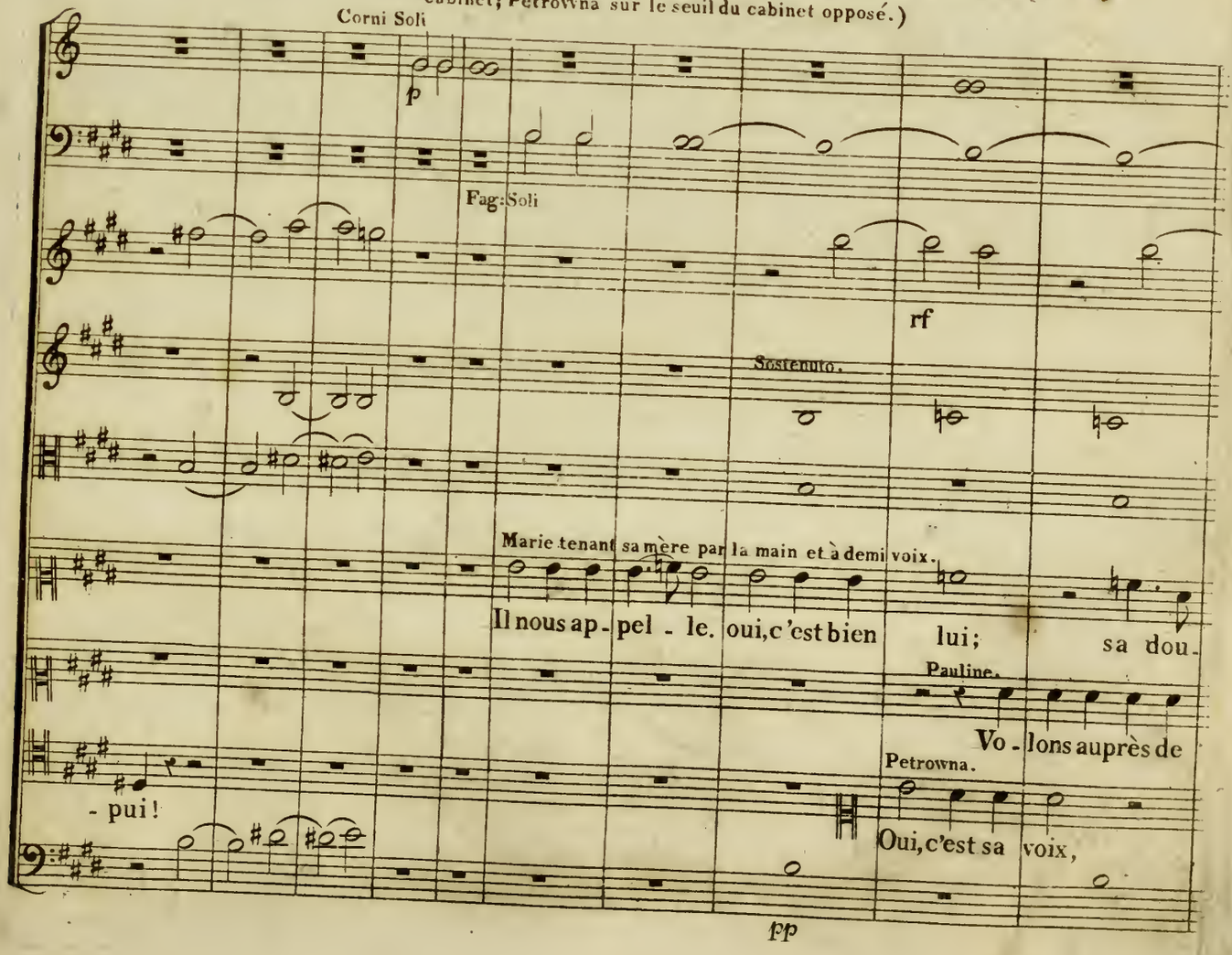

Corno 1º.
Corno 2º.
Flauto.
Oboe 1º.
Oboe 2º.
Clar 1º.
Clar 2º.
Fag:
Timballo.
F
rf
Soli
mez: F
FF
main! les ar mes à la main!
mais

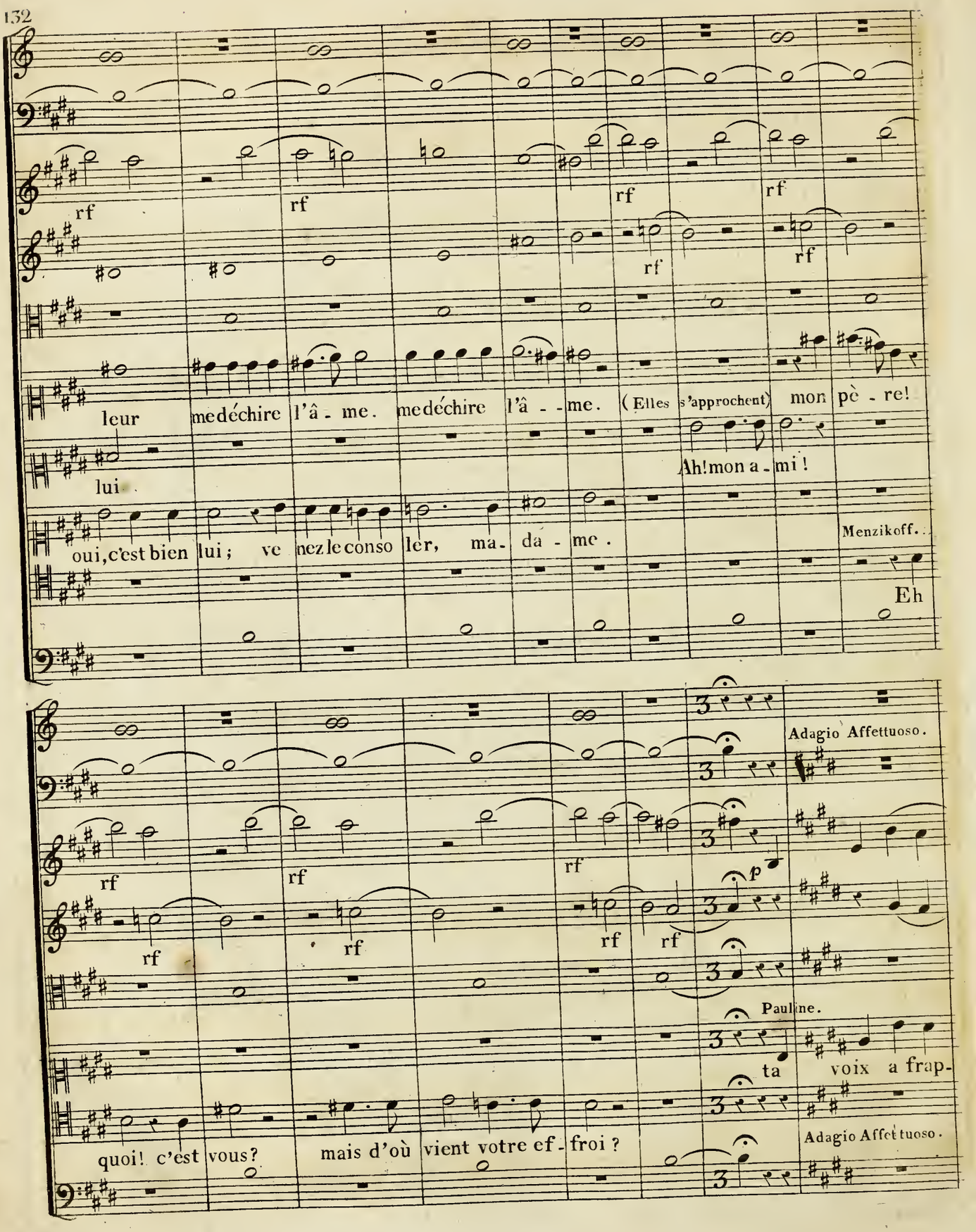


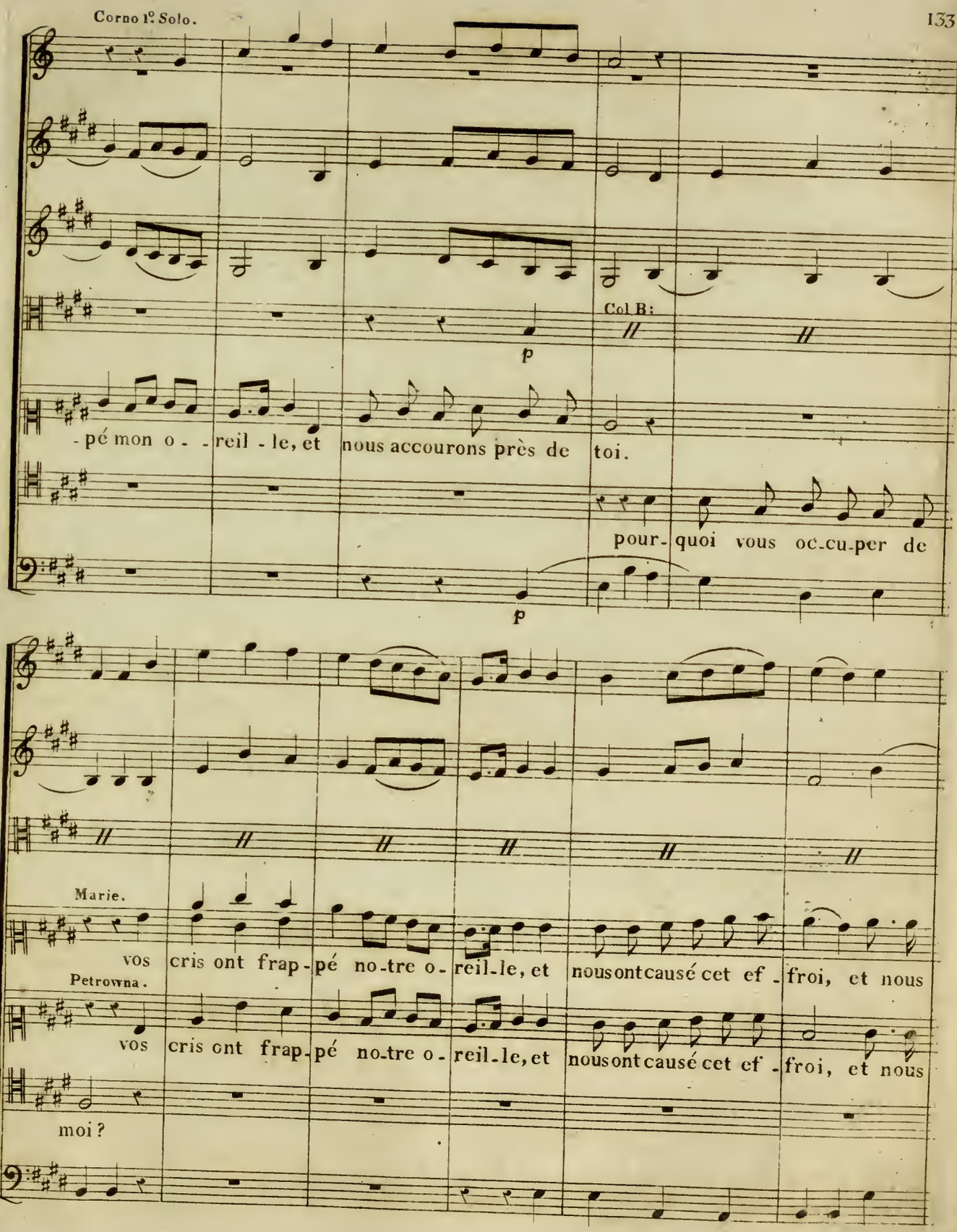
SCENE XII.

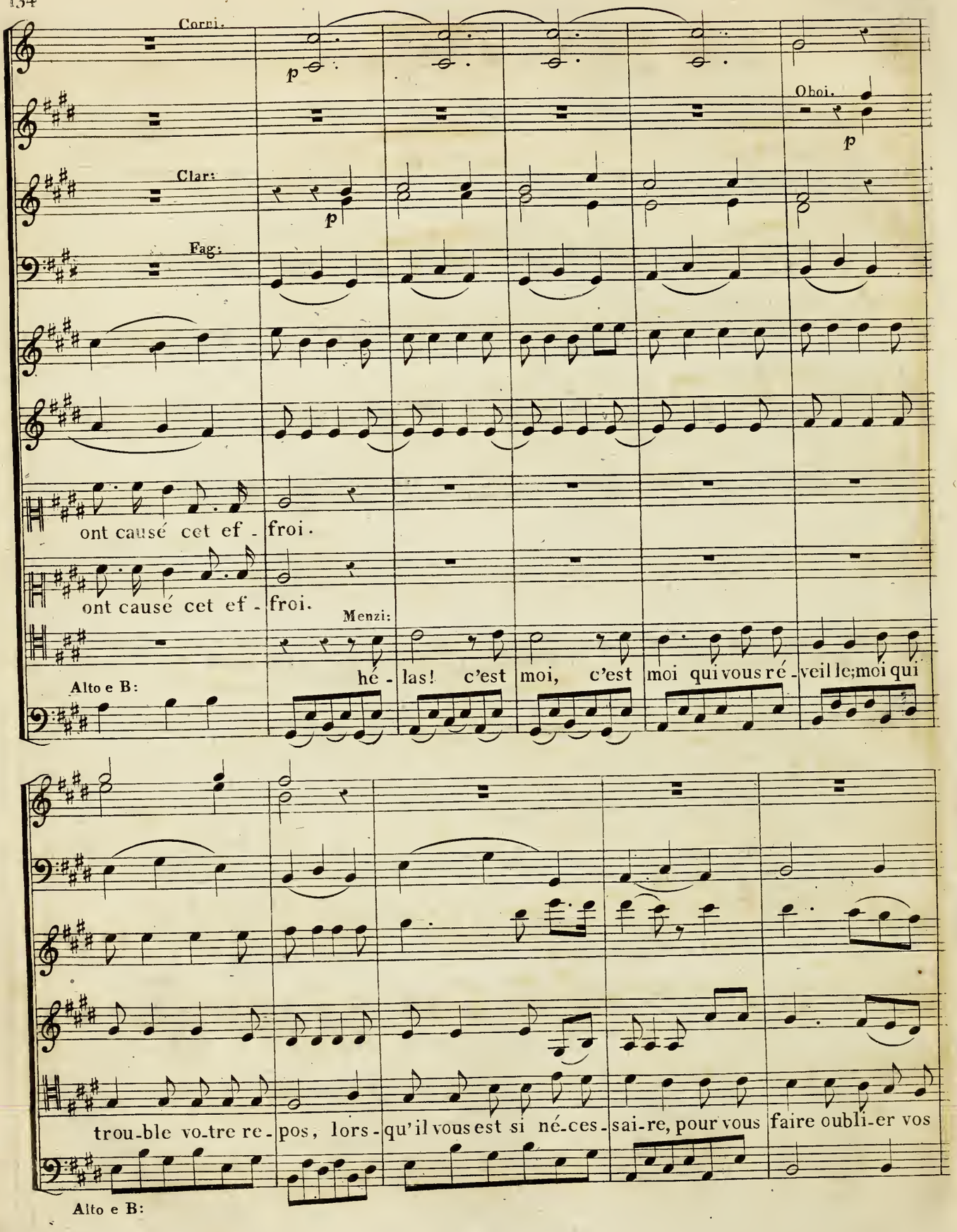
MENZIKOFF, PAULINE, MARIE, PETROVVNA.

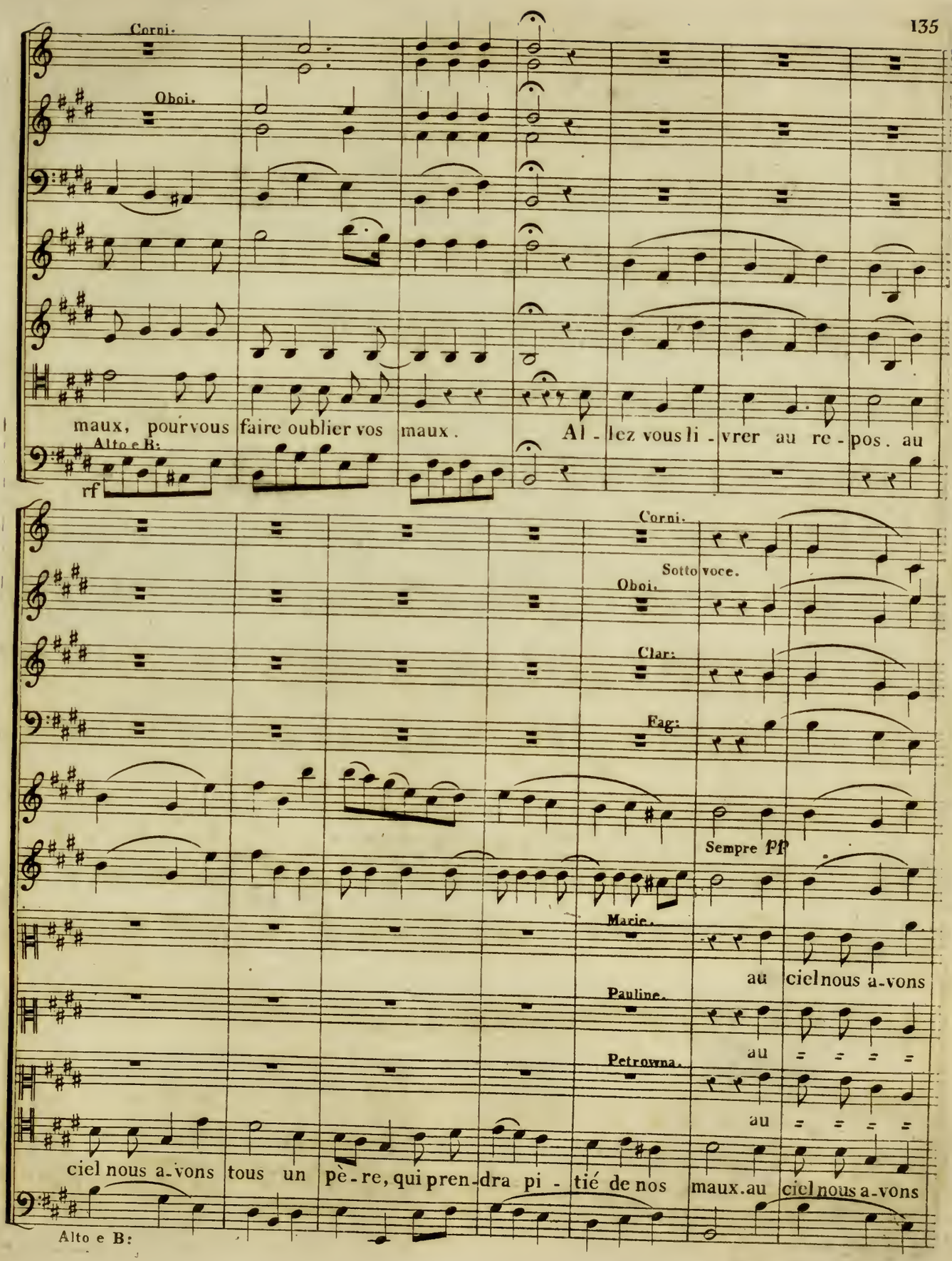
(Pauline et Marie attirées par le bruit, se font voir à la porte de leur cabinet; Petrovvna sur le seuil du cabinet opposé.)

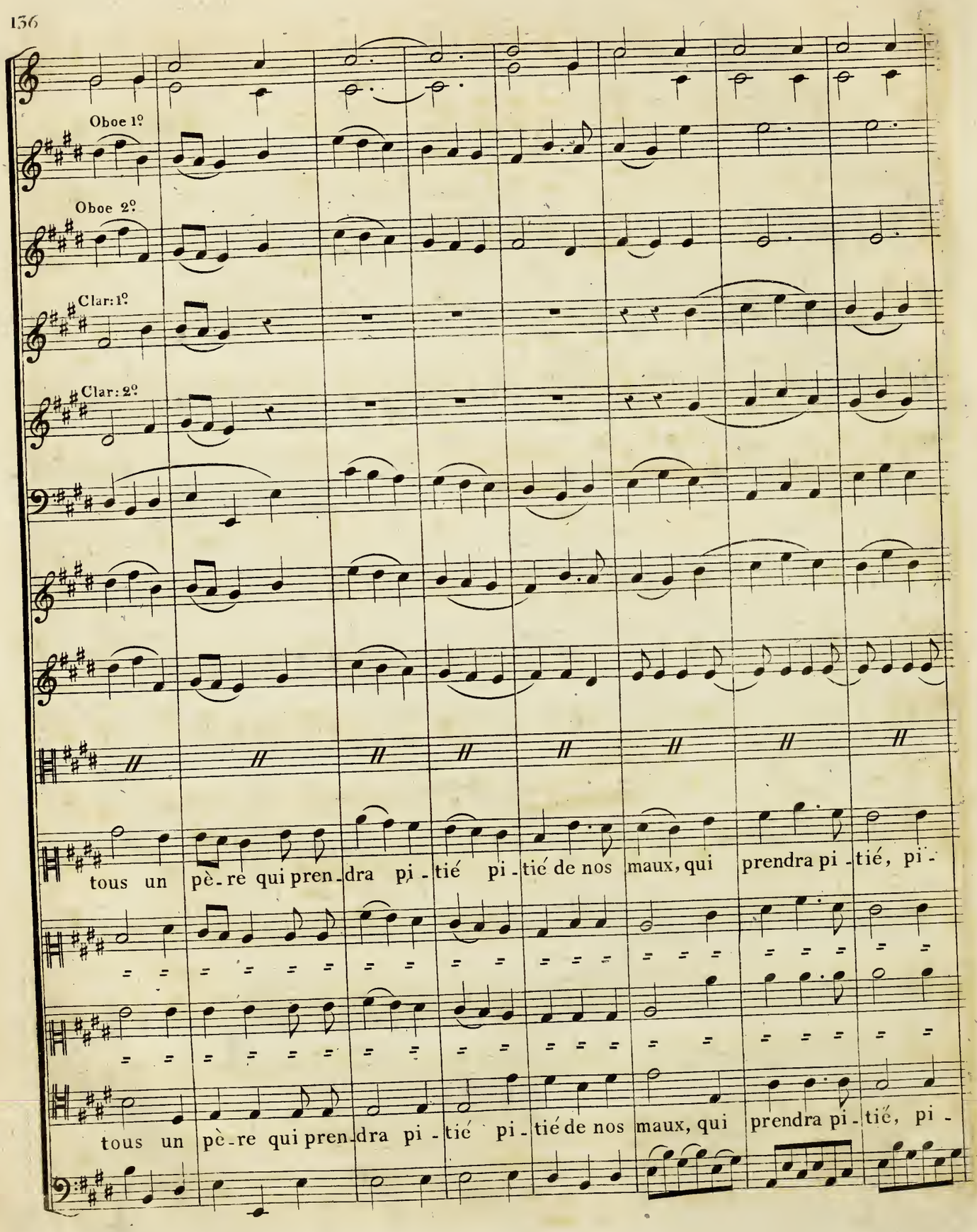


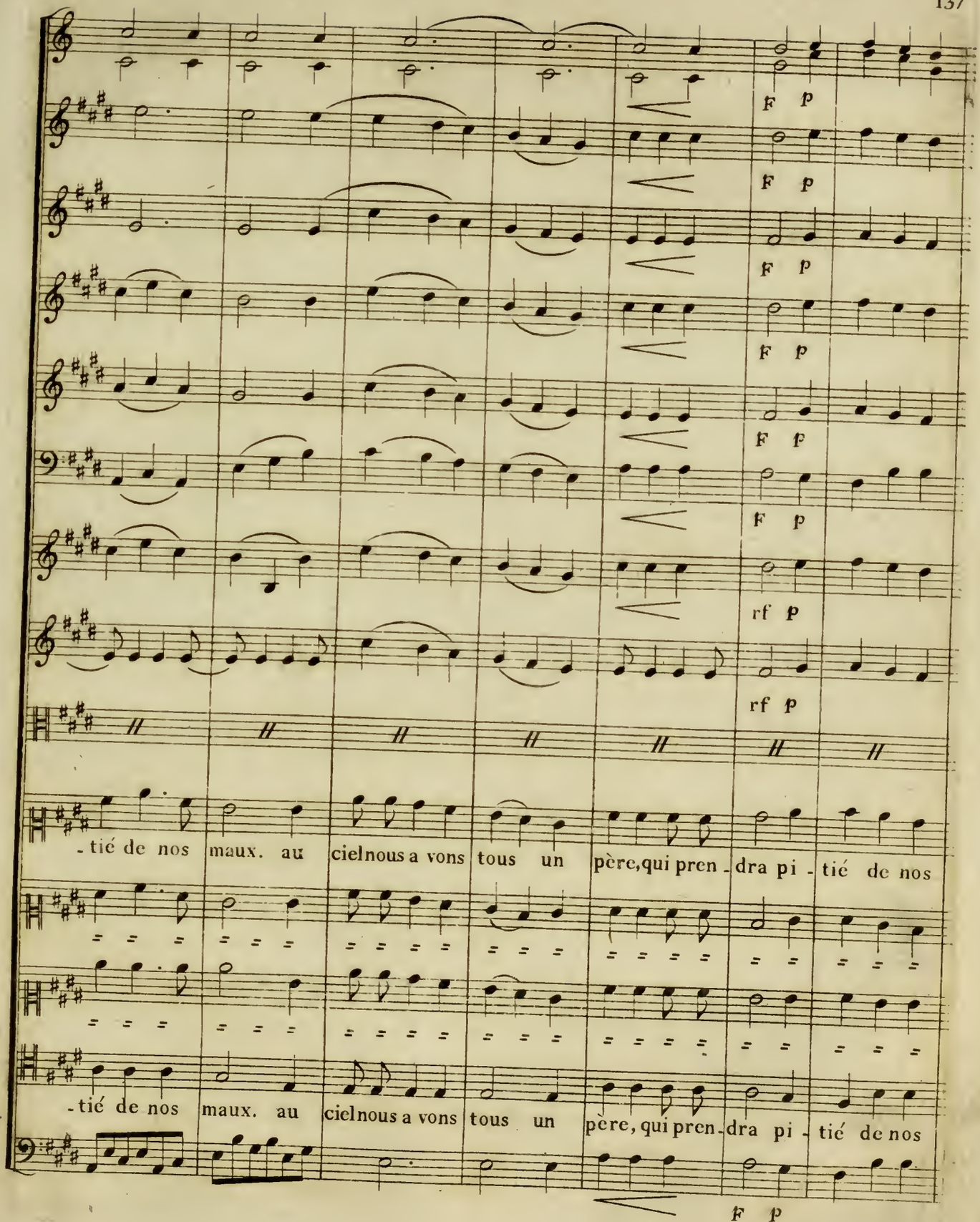

rf
rf
rf
rf
rf
rf
leur
me déchire l'â - me.
me déchire l'â - - me.
(Elles s'approchent)
mon pè - re!
Ah! mon a - mi!
lui
oui, c'est bien lui;
ve nez le conso ler,
ma - da - me.
Menzikoff..
Eh
Adagio Affettuoso.
rf
rf
rf
rf
rf
rf
rf
p
Pauline.
ta
voix a frap-
quoi! c'est vous?
mais d'où
vient votre ef - froi?
Adagio Affettuoso.

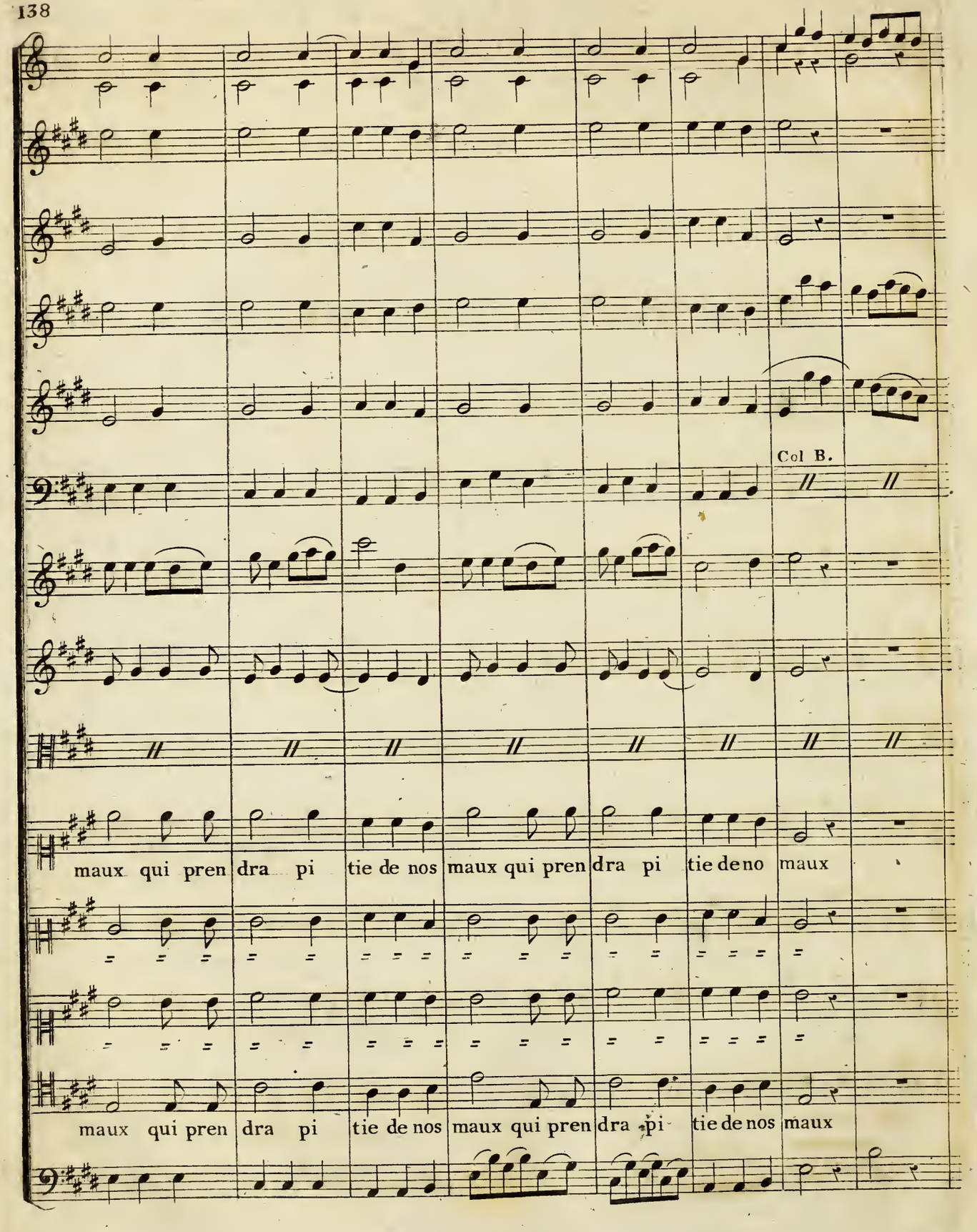
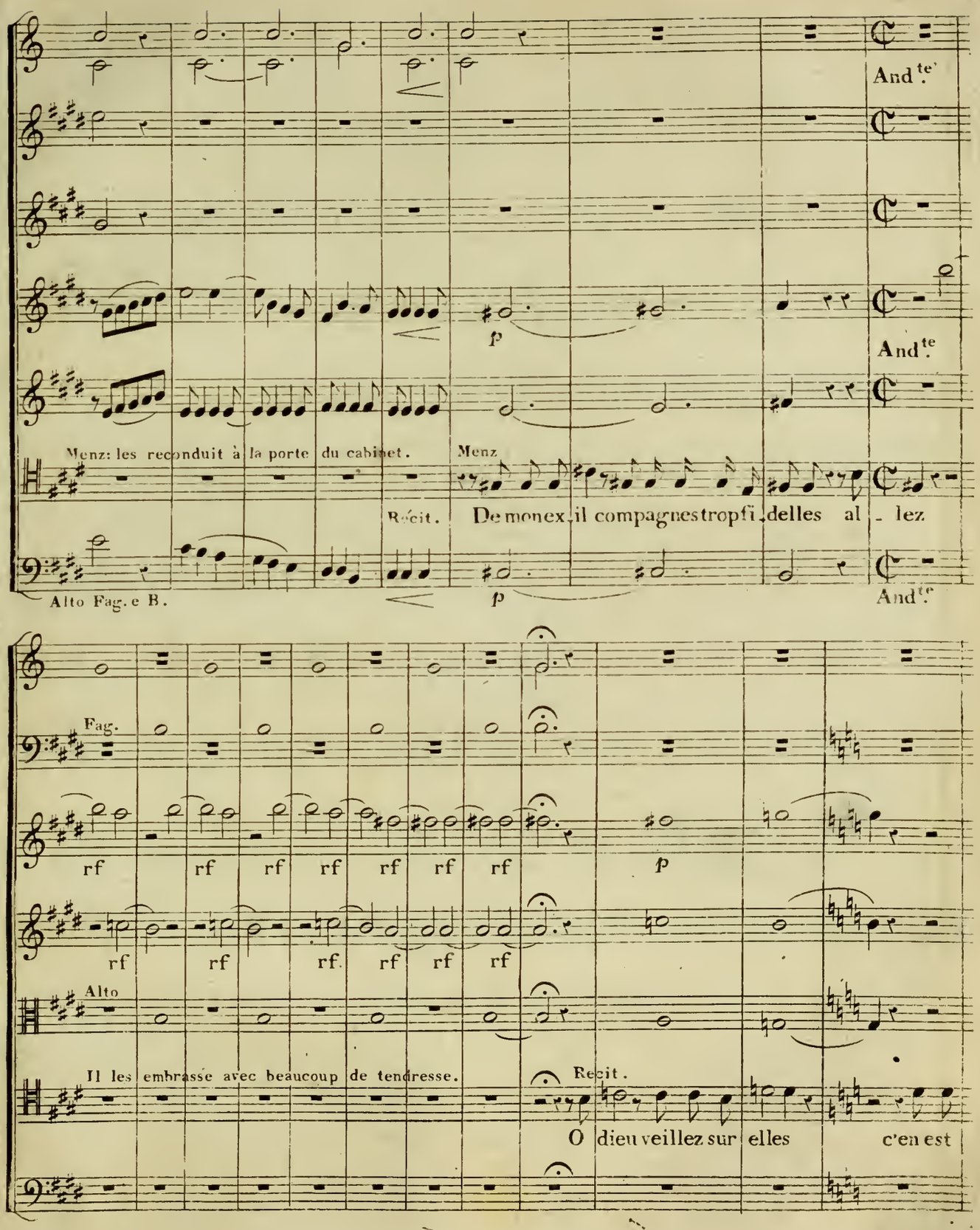

Corno 1º Solo.
Col B:
p
-pé mon o- -reil -le, et nous accourons près de toi.
pour- quoi vous oc-cu-per de
p
Marie.
vos cris ont frap-pé no-tre o-reil-le, et nousontcausé cet ef -froi, et nous
Petrowna.
vos cris ont frap-pé no-tre o- reil-le, et nousontcausé cet ef -froi, et nous
moi ?

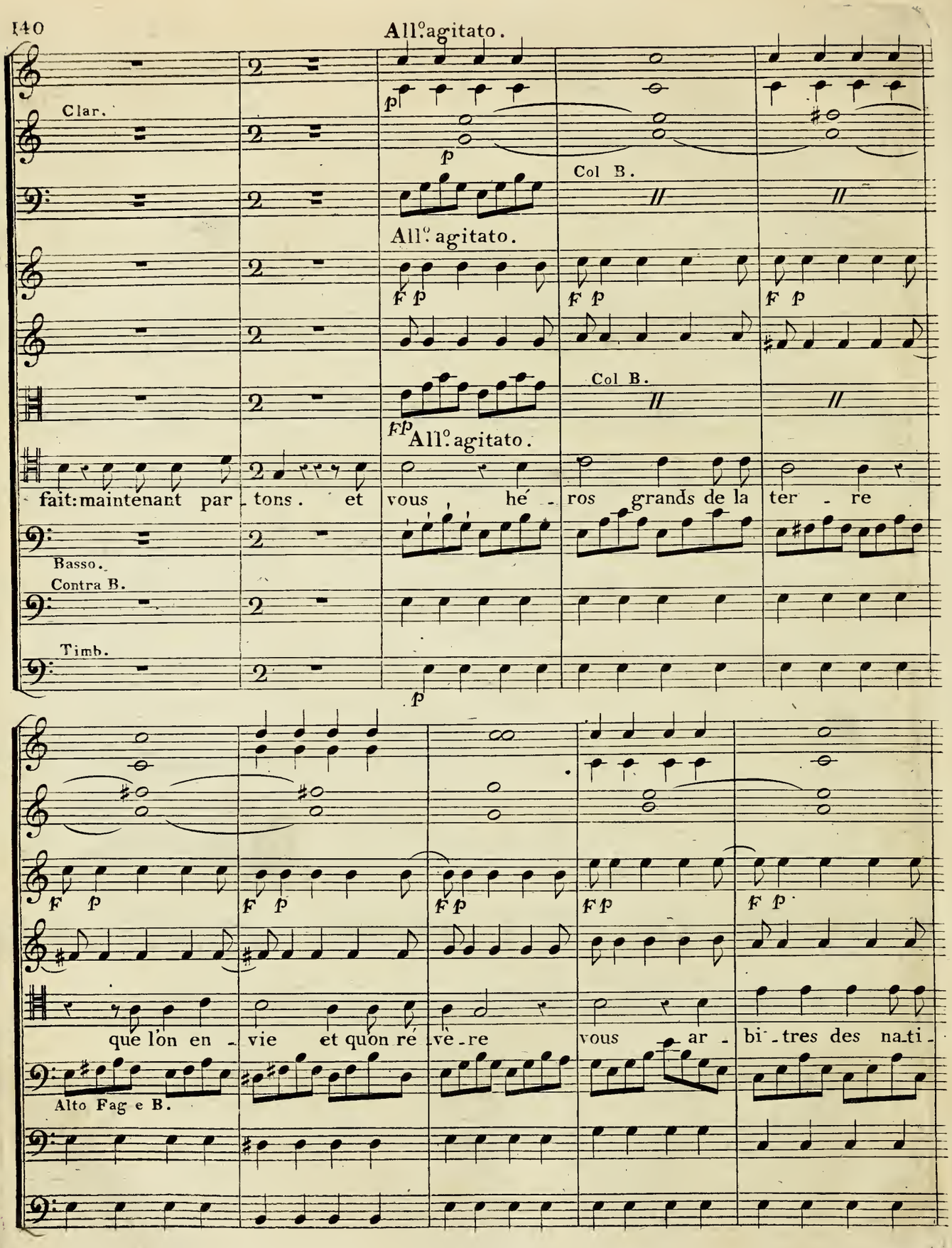

Corni.
p
Oboi.
p
Clar:
p
Fag:
ont causé cet ef - froi.
ont causé cet ef - froi.
Menzi:
Alto e B:
hé - las! c'est moi, c'est moi qui vous ré - veil le; moi qui
trou-ble vo-tre re - pos, lors - qu'il vous est si né-ces - sai-re, pour vous faire oubli-er vos
Alto e B:

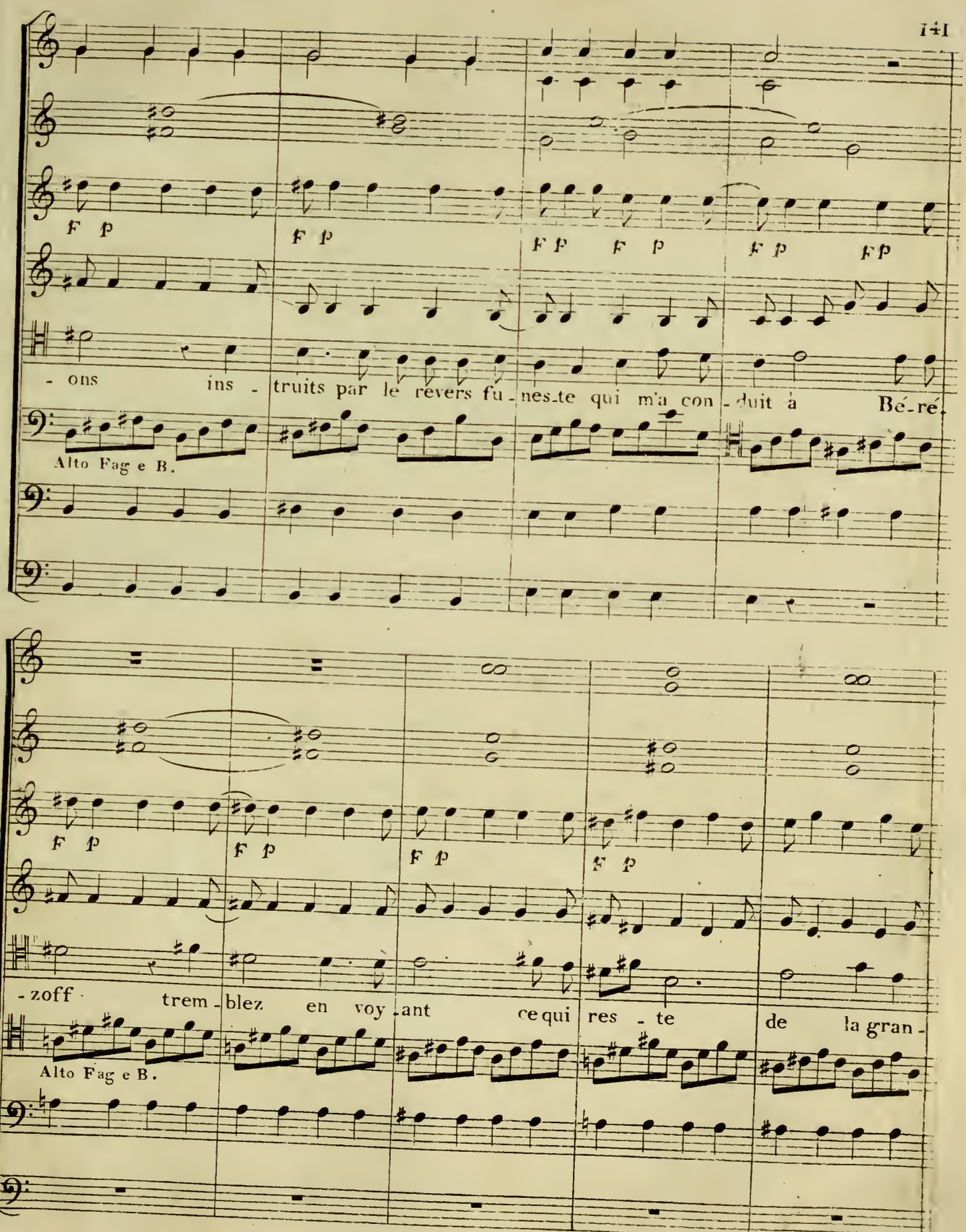

Corni.
Oboi.
maux, pour vous faire oublier vos maux.
Al - lez vous li - vrer au re - pos. au
Alto e B:
rf
Corni.
Sotto voce.
Oboi.
Clar:
Fag:
Sempre pp
Marie.
au ciel nous a-vons
Pauline.
au
Petrowna.
au
ciel nous a-vons tous un pè - re, qui pren-dra pi - tié de nos maux. au ciel nous a-vons
Alto e B:

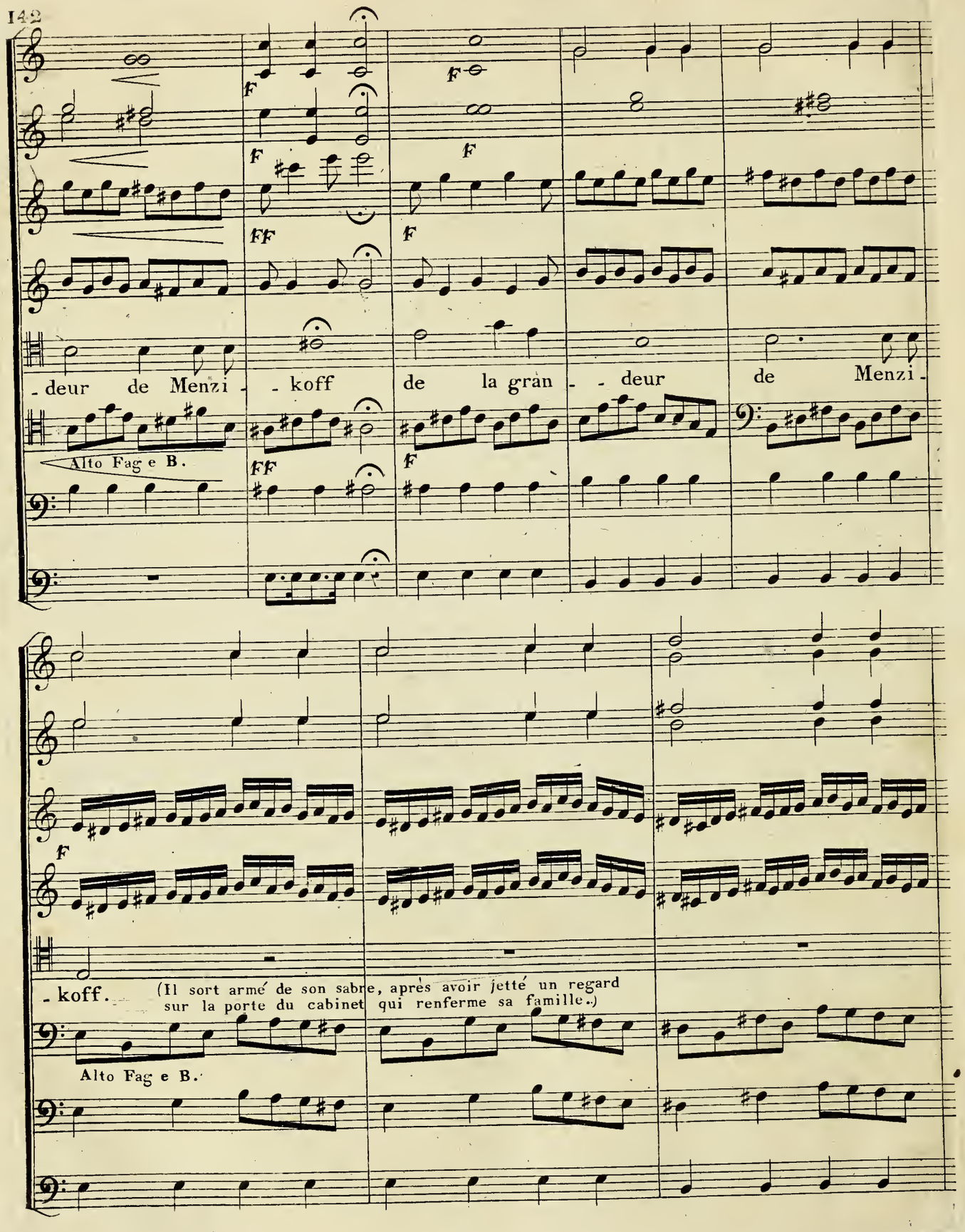

Oboe 1º
Oboe 2º
Clar: 1º
Clar: 2º
tous un pè-re qui pren-dra pi-tié pi-tié de nos maux, qui prendra pi-tié, pi-
tous un pè-re qui pren-dra pi-tié pi-tié de nos maux, qui prendra pi-tié, pi-

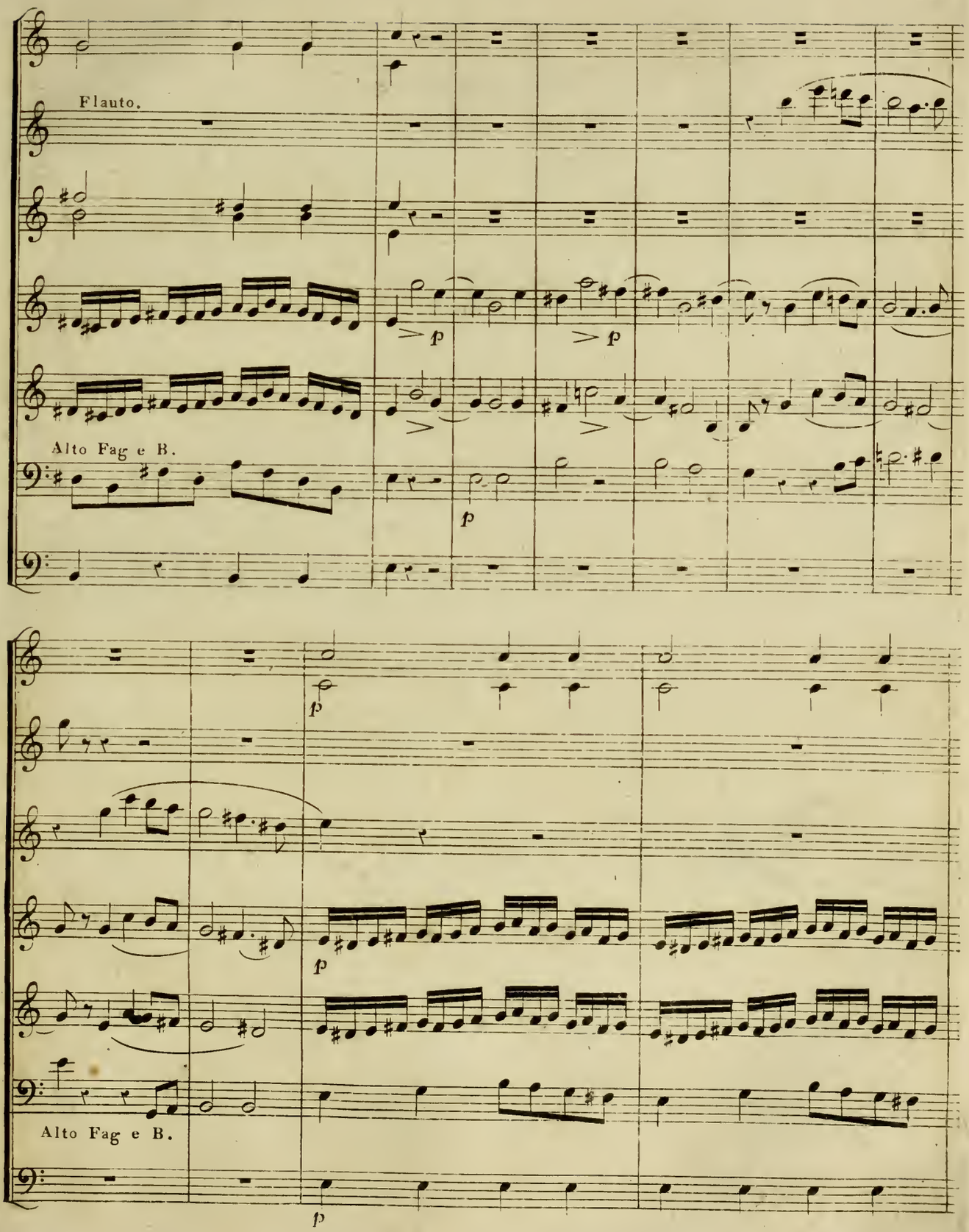

F p
F p
F p
F p
F p
F p
rf p
rf p
-tié de nos maux. au cielnous a vons tous un père,qui pren-dra pi-tié de nos
-tié de nos maux. au cielnous a vons tous un père, qui pren-dra pi-tié de nos
F p

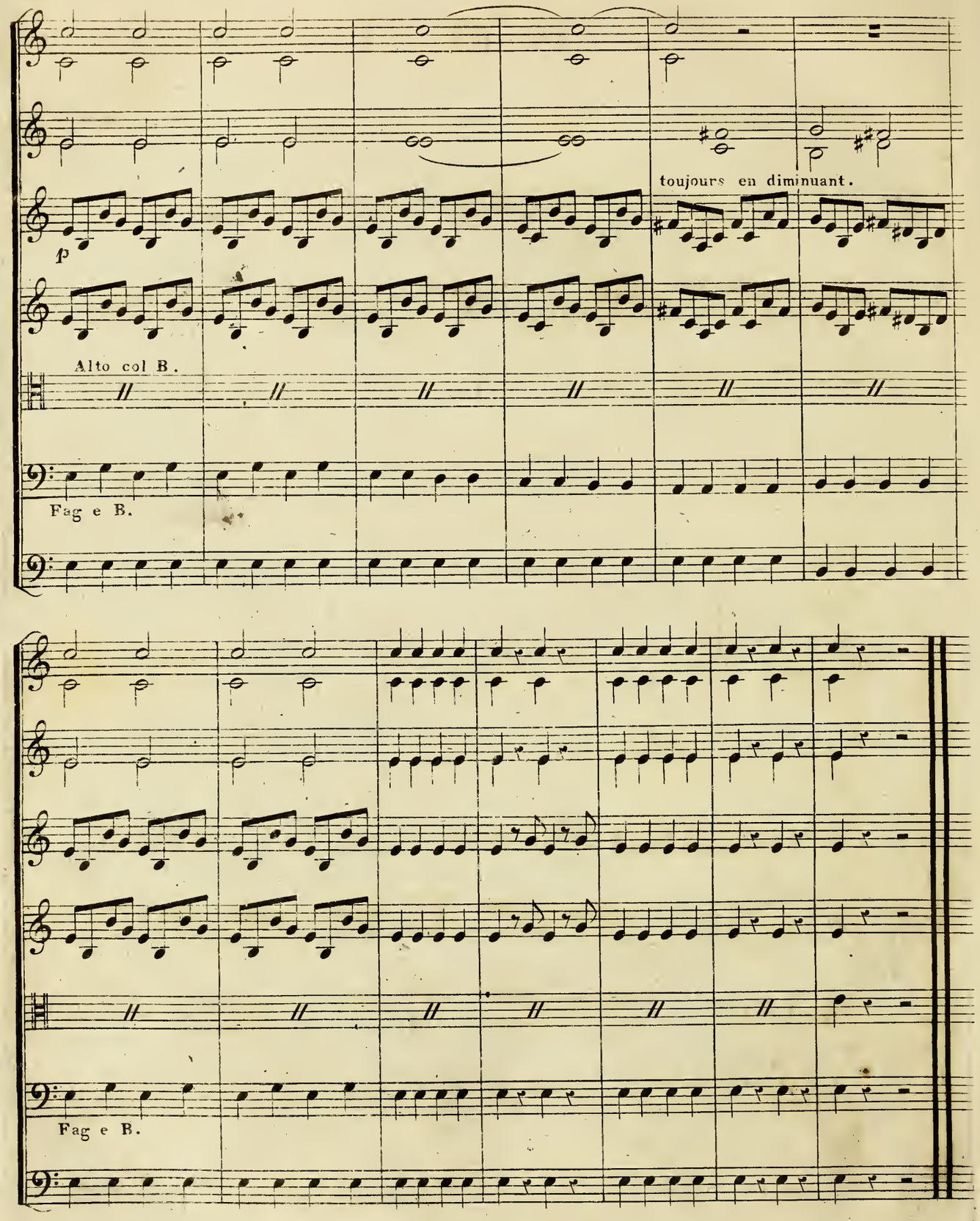

Col B.
maux qui pren dra pi tie de nos maux qui pren dra pi tie de no maux
maux qui pren dra pi tie de nos maux qui pren dra pi tie de nos maux

And.te
And.te
Menz: les reconduit à la porte du cabinet.
Menz
Récit.
De monex, il compagnestropfi. delles al - lez
Alto Fag.e B.
And.te
Fag.
rf rf rf rf rf rf rf
p
rf rf rf. rf rf rf
Alto
Il les embrasse avec beaucoup de tendresse.
Recit.
O dieu veillez sur elles c'en est


All.o agitato.
Clar.
Col B.
All.o agitato.
Col B.
All.o agitato.
fait: maintenant par - tons. et vous hé - ros grands de la ter - re
Basso.
Contra B.
Timb.
que l'on en - vie et quon ré - vè - re vous ar - bi - tres des na.ti -
Alto Fag e B.


F p
F p
F p F p F p F p
- ons ins - truits par le revers fu - nes-te qui m'a con - duit à Bé-ré-
Alto Fag e B.
F p
F p
F p
F p
- zoff trem - blez en voy - ant ce qui res - te de la gran -
Alto Fag e B.


F
FF
-deur de Menzi - - koff de la gran - - deur de Menzi -
Alto Fag e B.
-koff. (Il sort armé de son sabre, après avoir jetté un regard sur la porte du cabinet qui renferme sa famille.)
Alto Fag e B.


Flauto.
Alto Fag e B.
Alto Fag e B.



Fin du 2e. Acte.

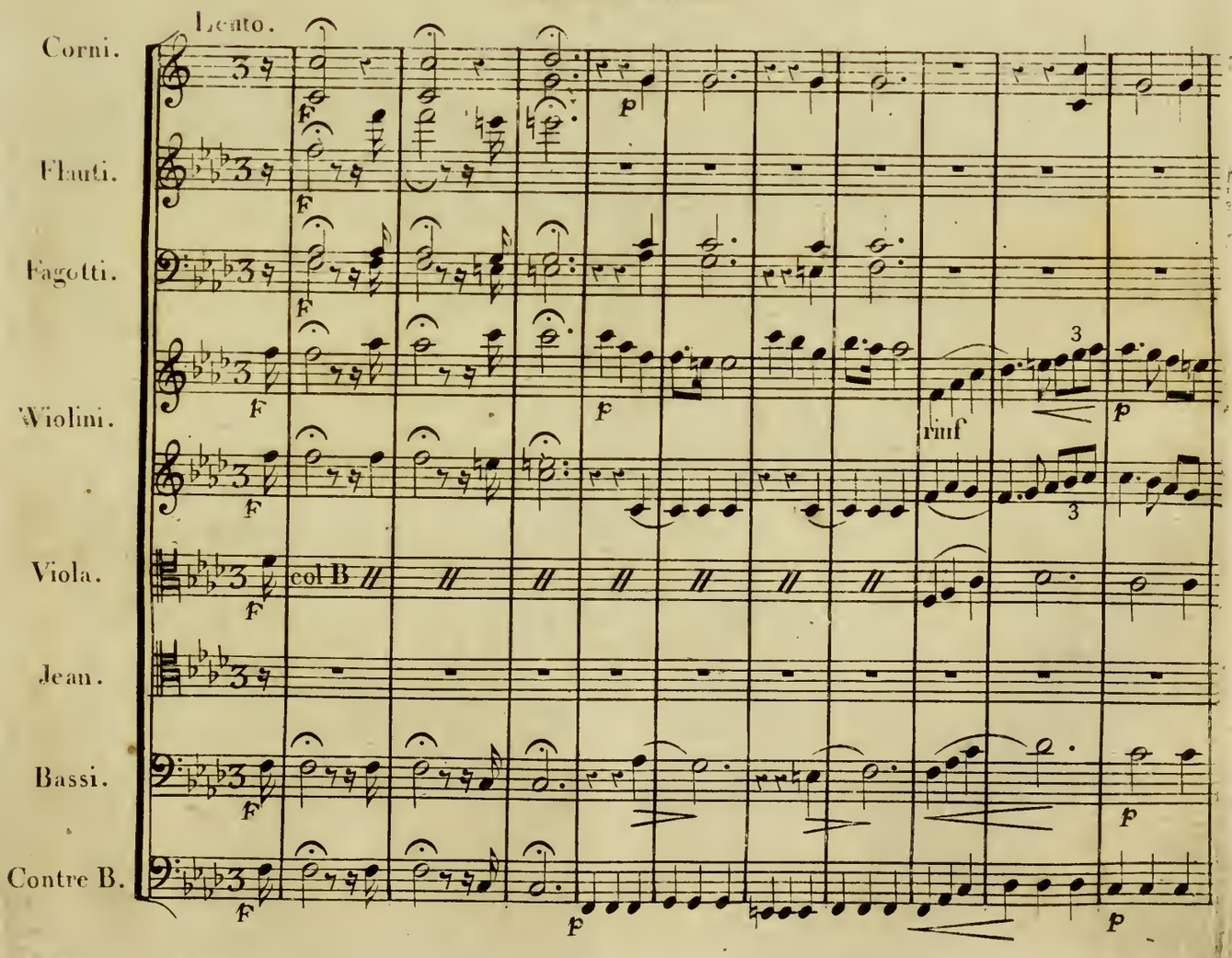
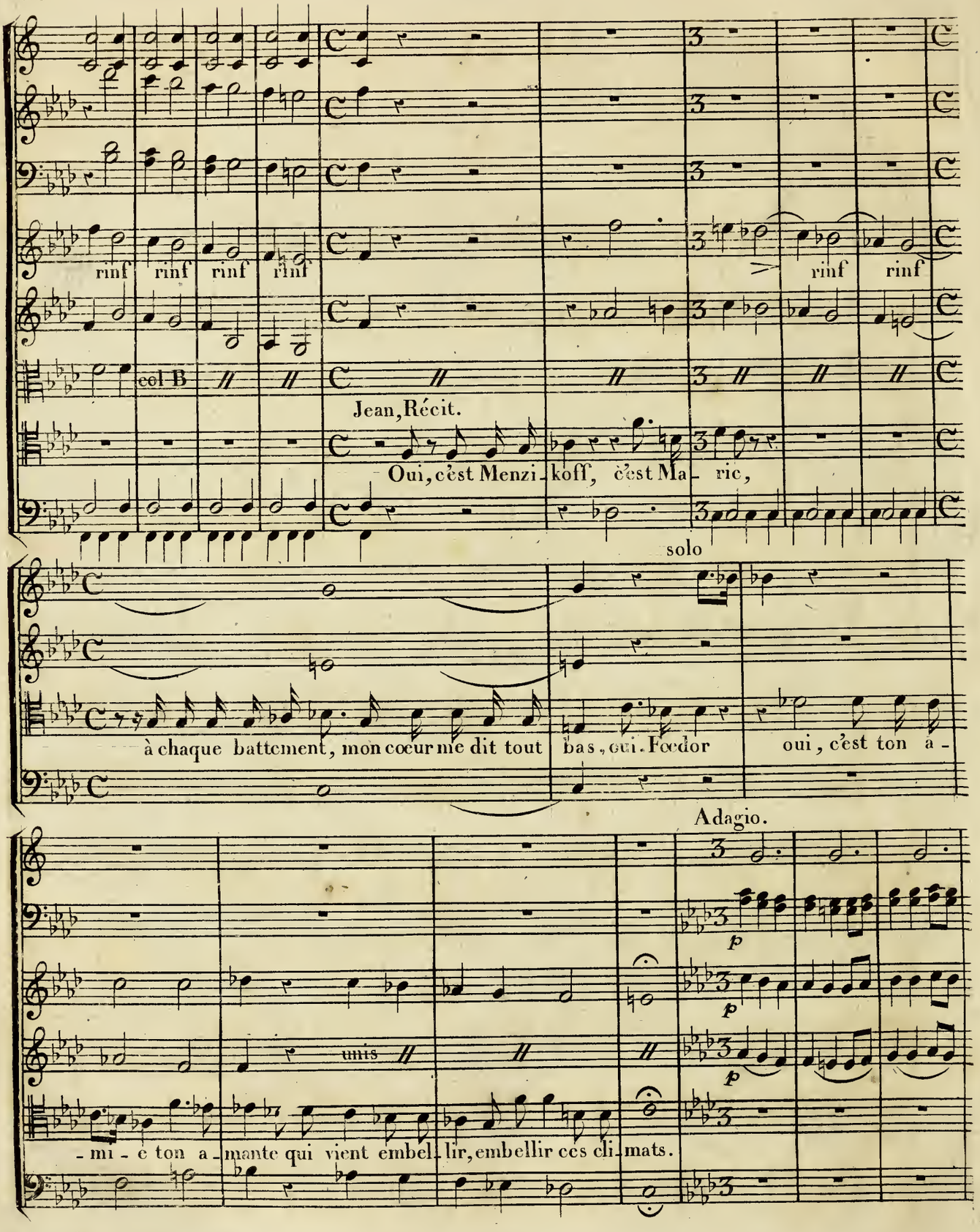
ACTE III.

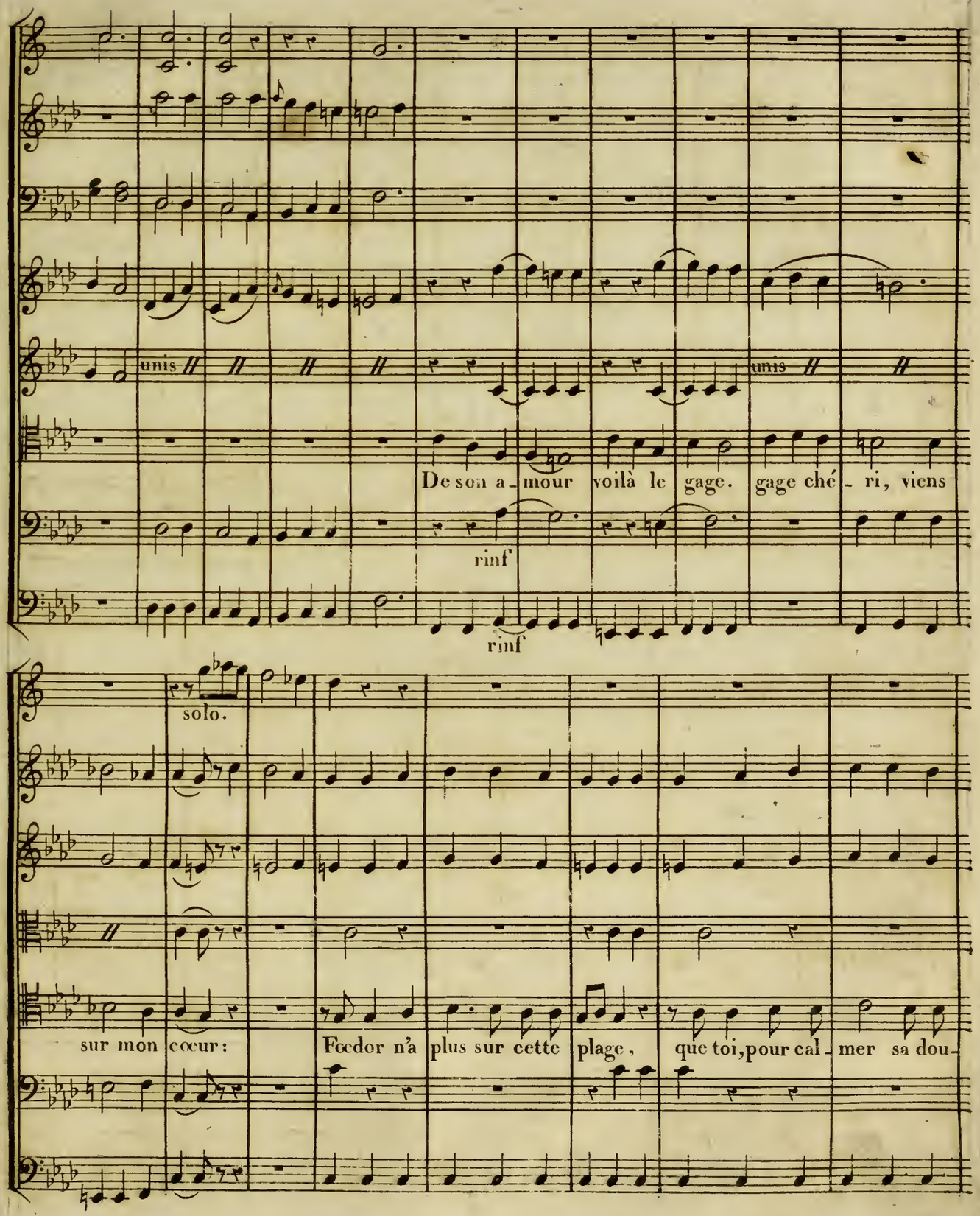
Le théâtre représente une vaste salle qui est censée être le chef-lieu de la colonie, et dont le fond, a découvert, laisse voir des montagnes et des rochers couverts de neige.

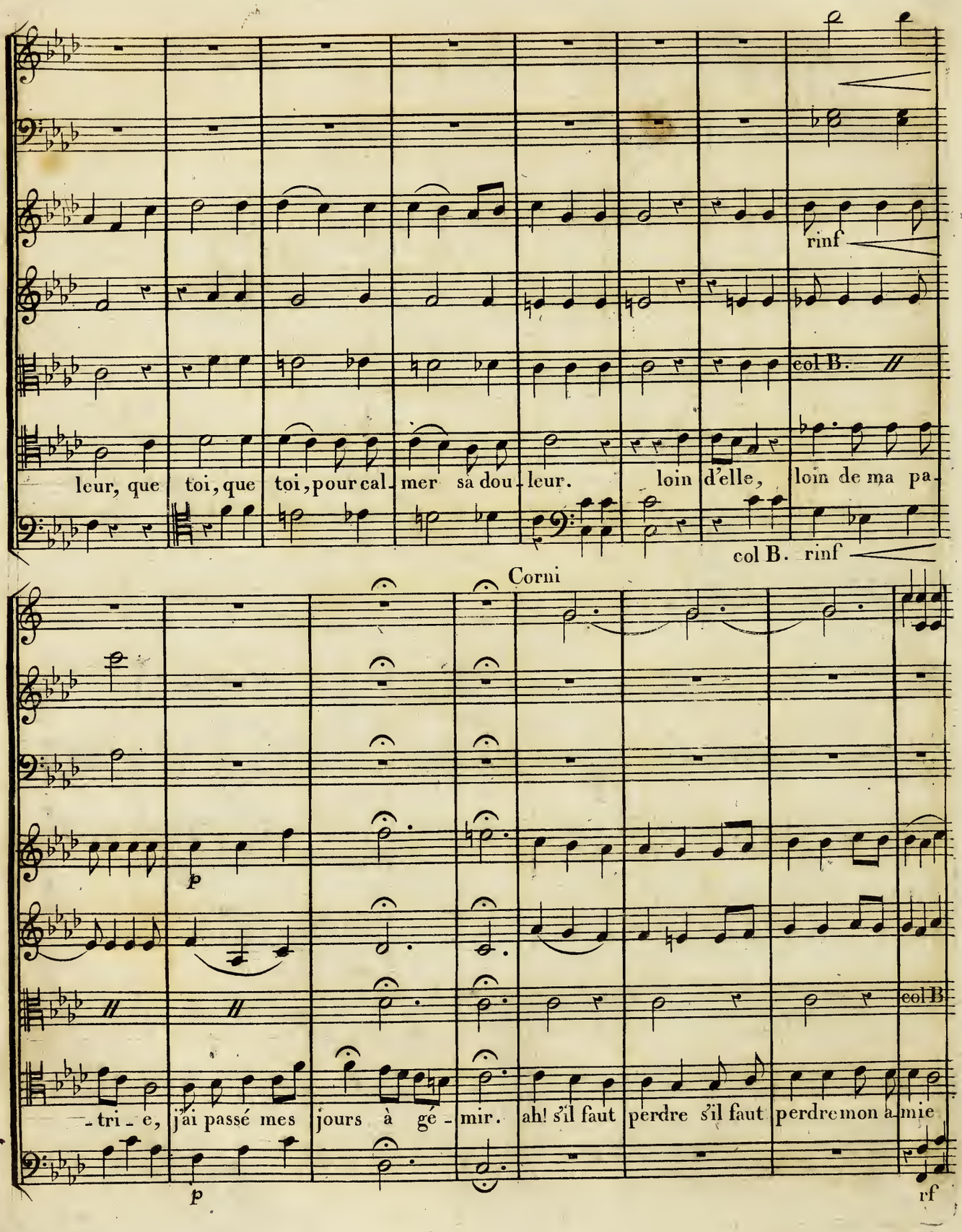
Jean est assis triste et sombre, les yeux attachés sur un bracelet qu'il tient à la main.

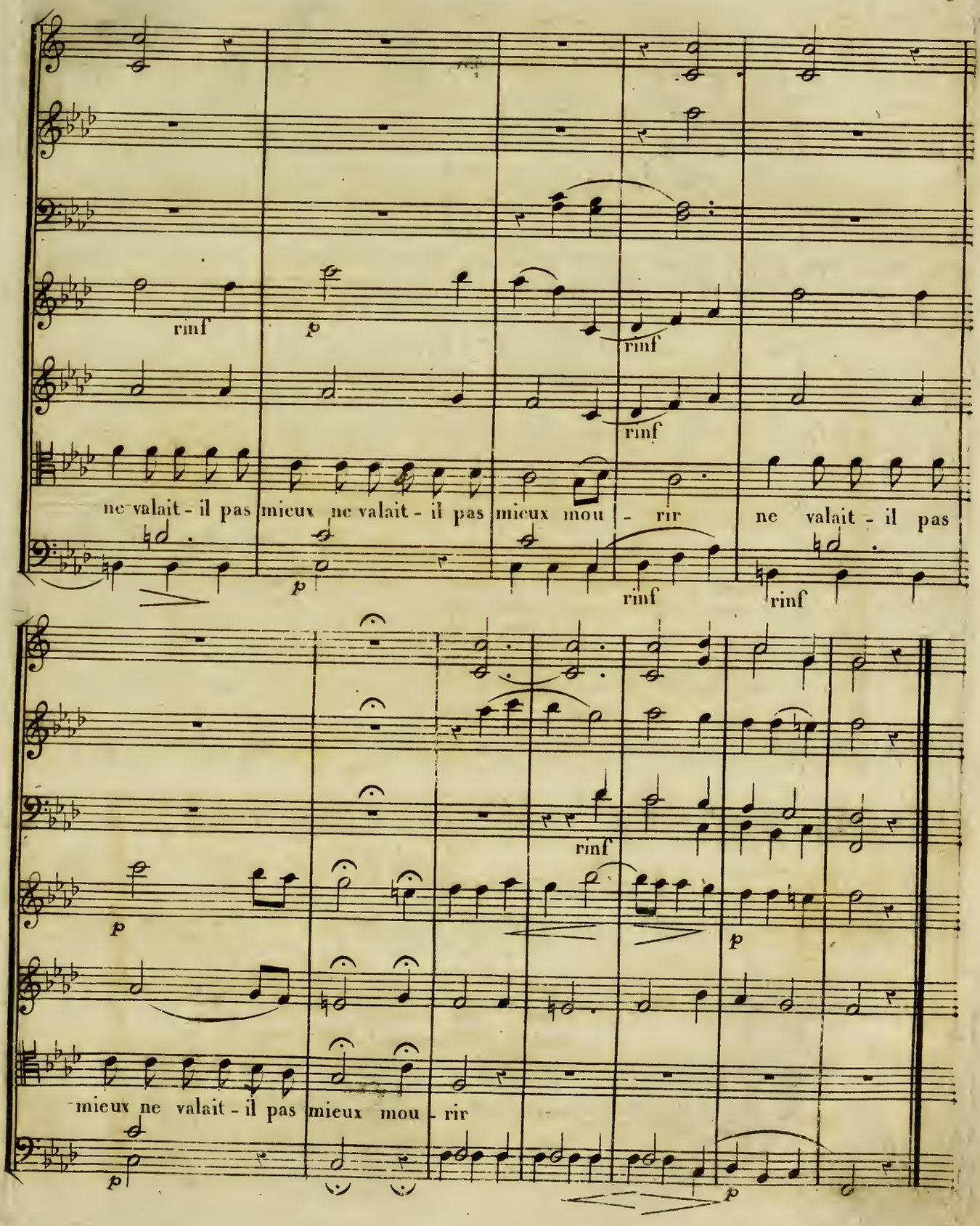
Scene Premiere.

JEAN.

ROMANCE.


rinf rinf rinf rinf
rinf rinf
col B
Jean, Récit.
Oui, c'est Menzi-koff, c'est Ma-ric,
solo
à chaque battement, mon cœur me dit tout bas, oui. Fœdor oui, c'est ton a-
Adagio.
p
p
p
unis
-mi-e ton a-mante qui vient embel-lir, embellir ces cli-mats.


unis
unis
De son a_mour voilà le gage. gage ché_ri, viens
rinf
rinf
solo.
sur mon cœur: Fœdor n'a plus sur cette plage, que toi, pour cal_mer sa dou_


rinf
col B.
leur, que toi, que toi, pour cal- mer sa dou- leur. loin d'elle, loin de ma pa-
col B. rinf
Corni
p
col B
-tri- e, j'ai passé mes jours à gé- mir. ah! s'il faut perdre s'il faut perdre mon a- mie
p
rf


rinf
p
rinf
rinf
ne valait - il pas mieux ne valait - il pas mieux mou - rir ne valait - il pas
p
rinf
rinf
rinf
p
p
mieux ne valait - il pas mieux mou - rir
p
p

2.me Couplet.

Je te cher chais sur ces mon tagnes je t'appe lais dans ces va lons sur chaque
arbre de ces cam pagnes j'avais en la cé nos deux noms j'a vais en la cé en la cé nos deux noms
plus d'espoir plus de douce a mie à dieu tendresse a dieu plai sir pour toi j'ai supporté j'ai
supporte la vie, sans toi j'en'ai plus, j'en'ai plus qu'à mourir, sans toi je n'ai plus, je n'ai plus qu'à mourir.

Quel changement semble se faire en moi! quelle lumière fatale vient m'éclairer sur l'horreur de mon sort!... en dissipant mon egarement, elle a detruit toutes mes illusions, tout mon bonheur...

Et Marie!... comme elle m'a traité! avec quelle froideur!... mais pourquoi l'accuser? elle n'a sans doute fait qu'obeir a son pere.

All.o ma non troppo.

Corni in Fa.

Petite Flute.

Oboi.

Violini.

Viola.

Bassi.

F

col Viol 1.o

unis

col B.

SCENE II.

JEAN, EDGARD, avec d'autres exiles.

EDGARD.

Comment! mon ami, toujours chagrin? et...un jour comme celui ci!... vous, l'âme de nos fêtes...

JEAN.

Pardon! mon cœur est si mal disposé....

EDGARD, à Elise.

Je gage que c'est encore cette Marie qui le tourmente. (a Jean.) Eh! morbleu! faites comme moi.

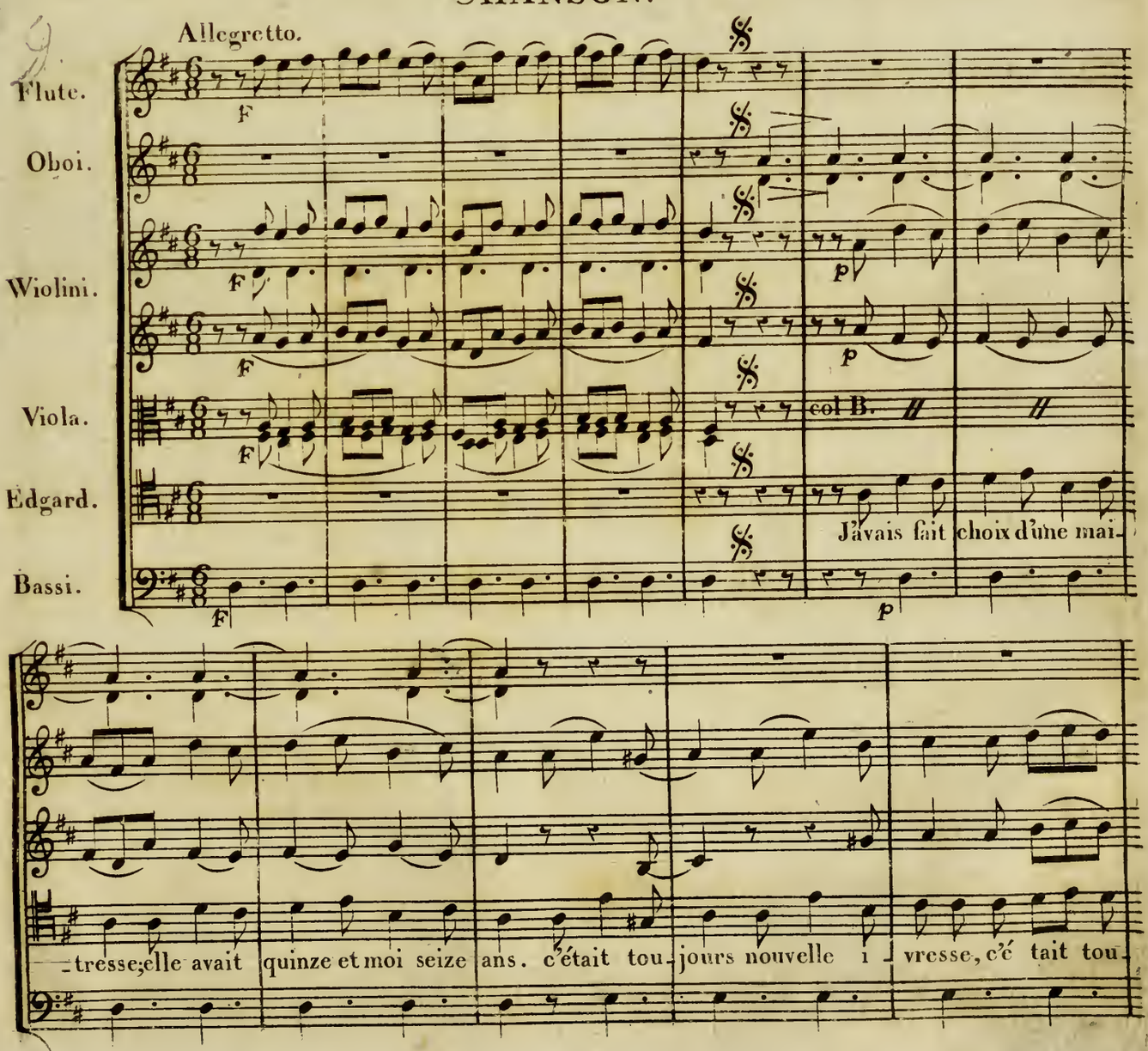
JEAN.

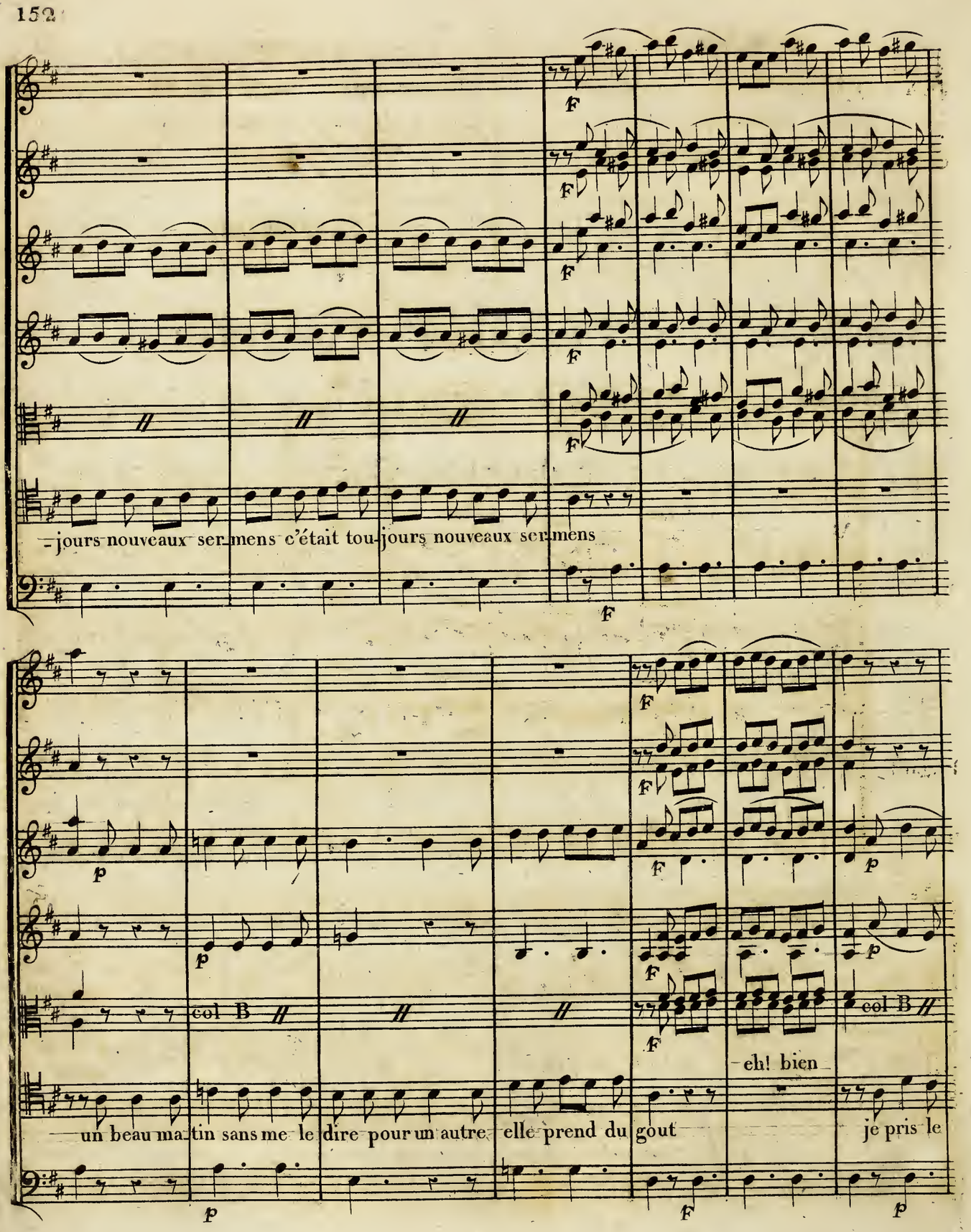
Comme vous!

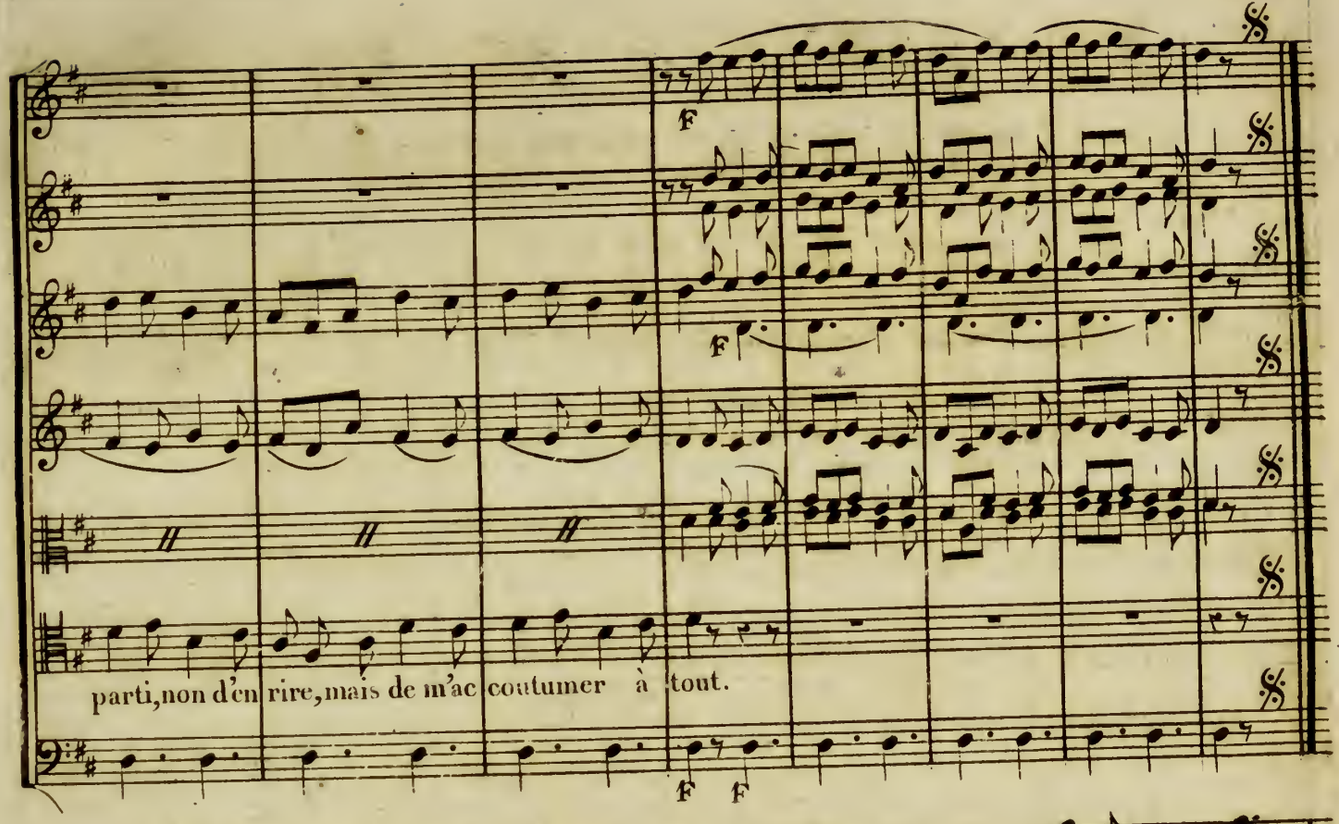
EDGARD.

Oui.

CHANSON.




F
jours nouveaux ser-mens c'était tou-jours nouveaux ser-mens
p
col B
eh! bien
un beau ma-tin sans me le dire pour un autre elle prend du gout
je pris le



2me Couplet.

Afin d'oublier l'infidelle, je parcours des pays nouveaux sur que la fortune m'appelle pour y doubler mes capitaux, pour y doubler mes capitaux.

le vaisseau part, il fait naufrage; de me sauver je viens à bout;

quoi

et je me dis, sur le rivage, il faut s'accoutumer à tout.

3me Couplet.

Bientôt pour illustrer ma vie je voulus suivre nos guerriers, et combattant pour ma patrie cueillir aussi quelques lauriers, cueillir aussi quelques lauriers;

je suis fait prisonnier de guerre, blessé, ré-formé coup sur coup,

et je reviens dans ma chaumiere, pret a m'accoutumer à tout.

4me Couplet.

Gloire, pa-trie, argent, mai-tresse, un sort ma-lin m'a tout ô-té. enfin pour comble de dé-
-tresse, dans ce dé-sert je suis jet-té, dans ce dé-sert je suis jet-té.
mais je fais gayment mon ou-vrage; ma bonne hu-meur me suit par-tout:
tenez, le parti le plus sage, est de s'accoutumer à tout.

JEAN.

Commençons la fête. Aussi bien celui à qui vous la donnez n'est pas loin. Tenez, le voila qui s'approche. Etes vous prêts? Péters sort.

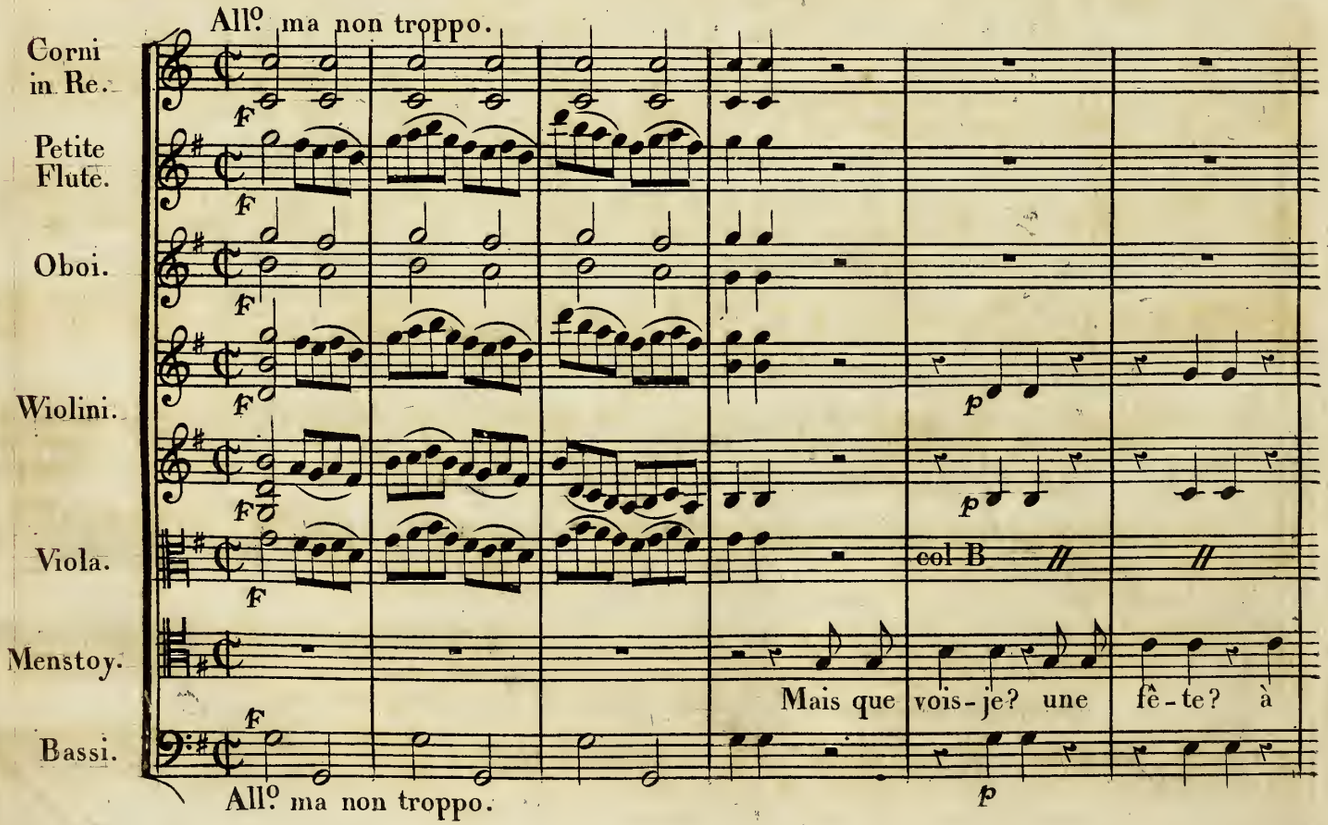
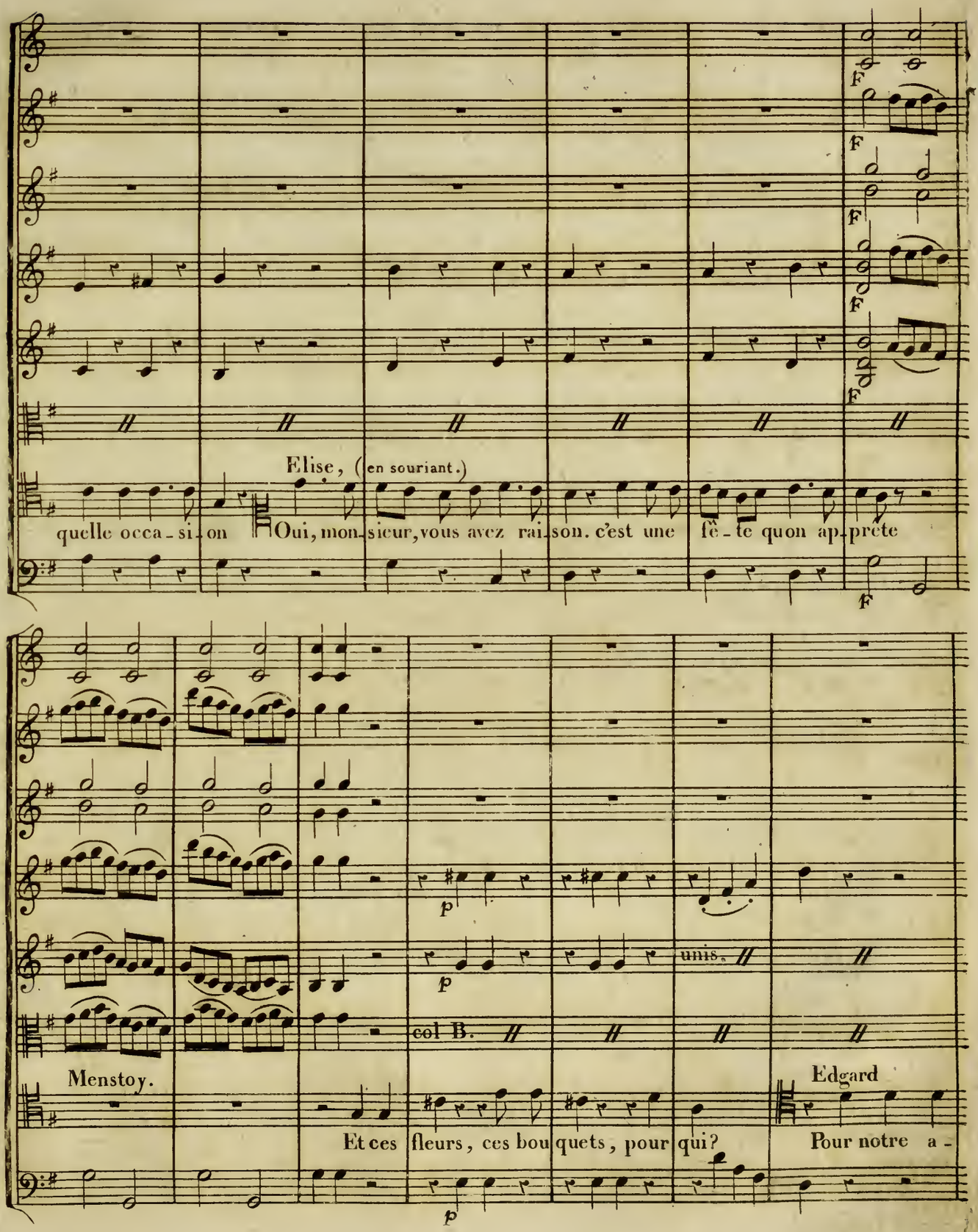
Jean prend son galoubet et son tambourin suspendus au dessus de lui, et se range parmi les jeunes gens.

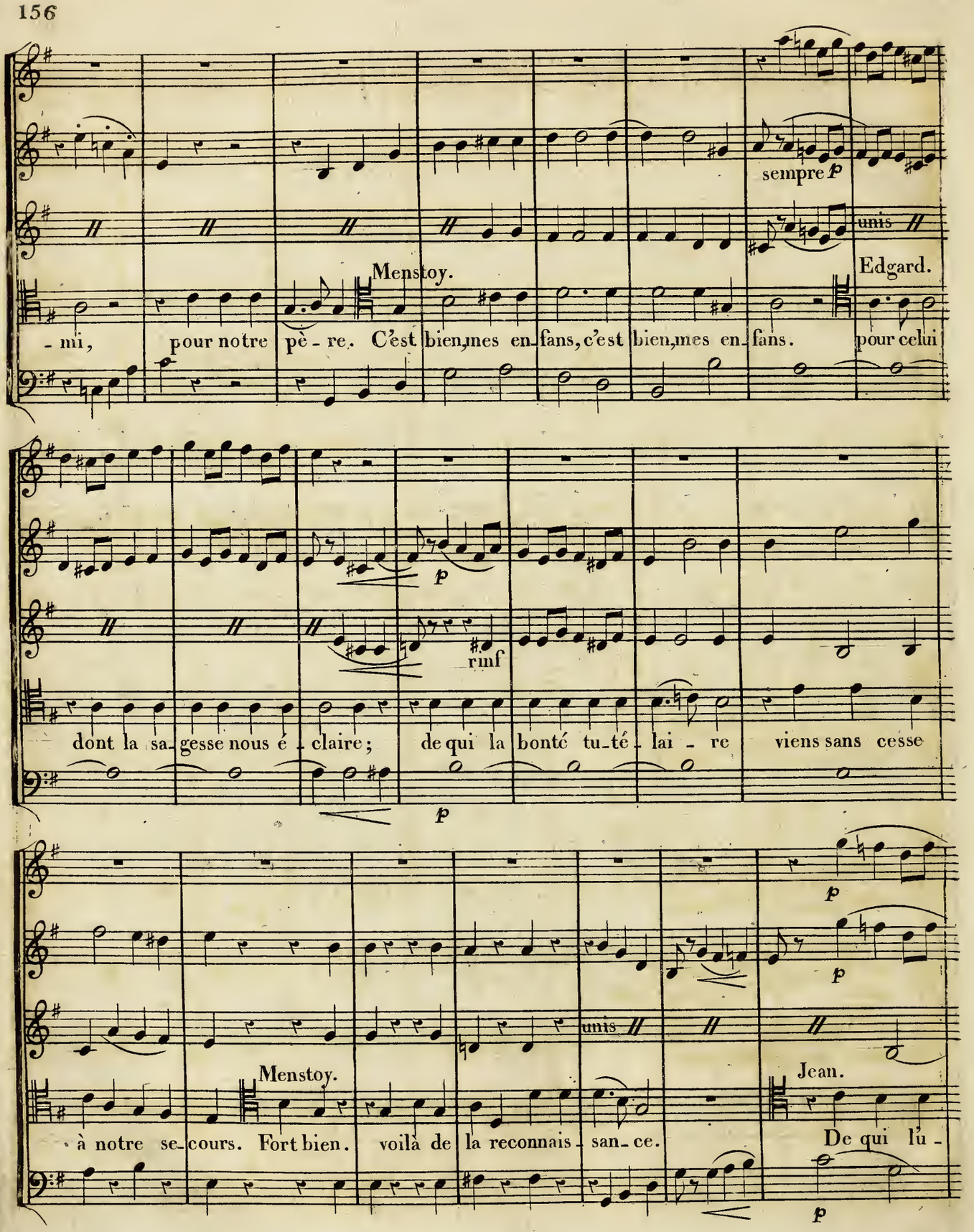
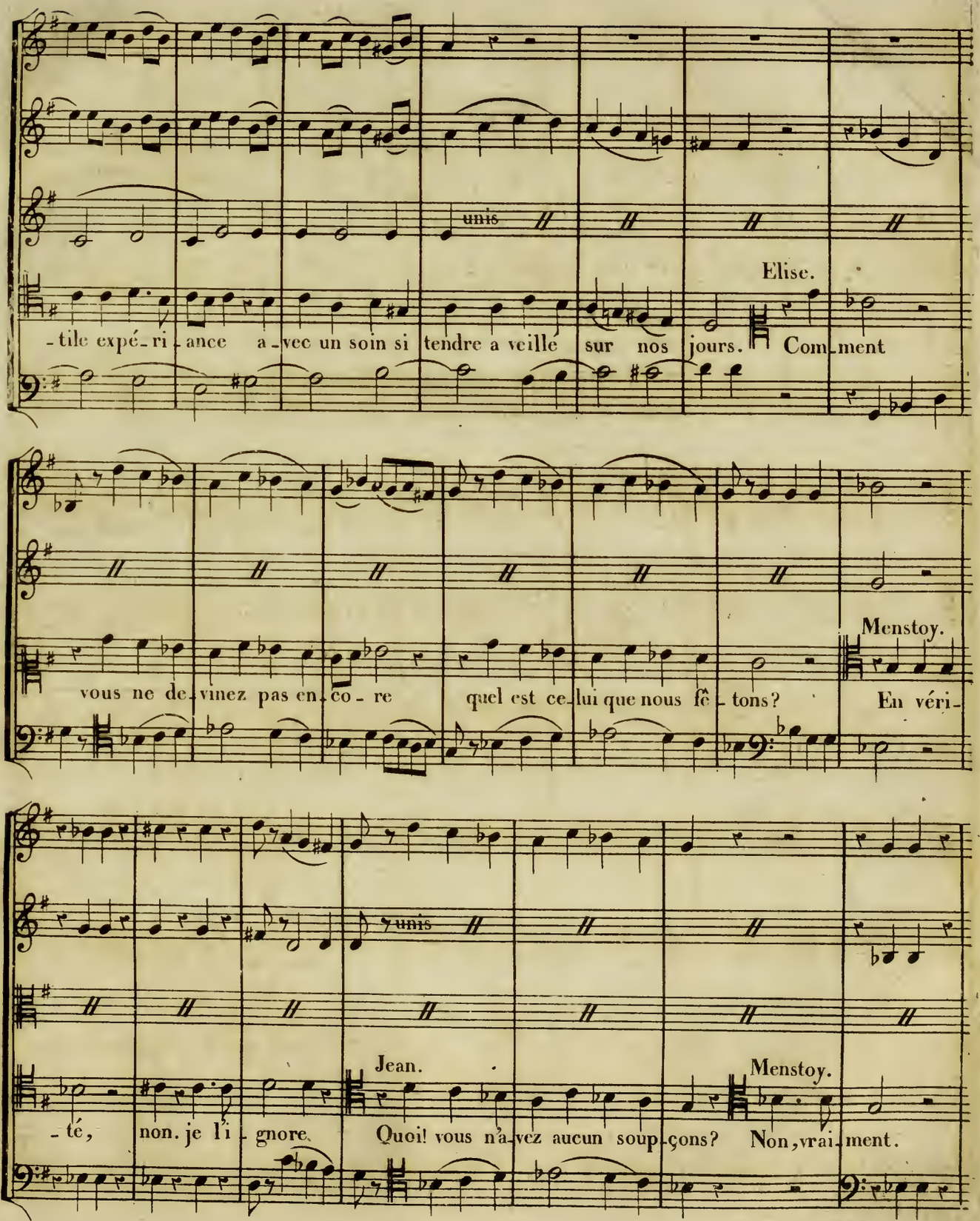
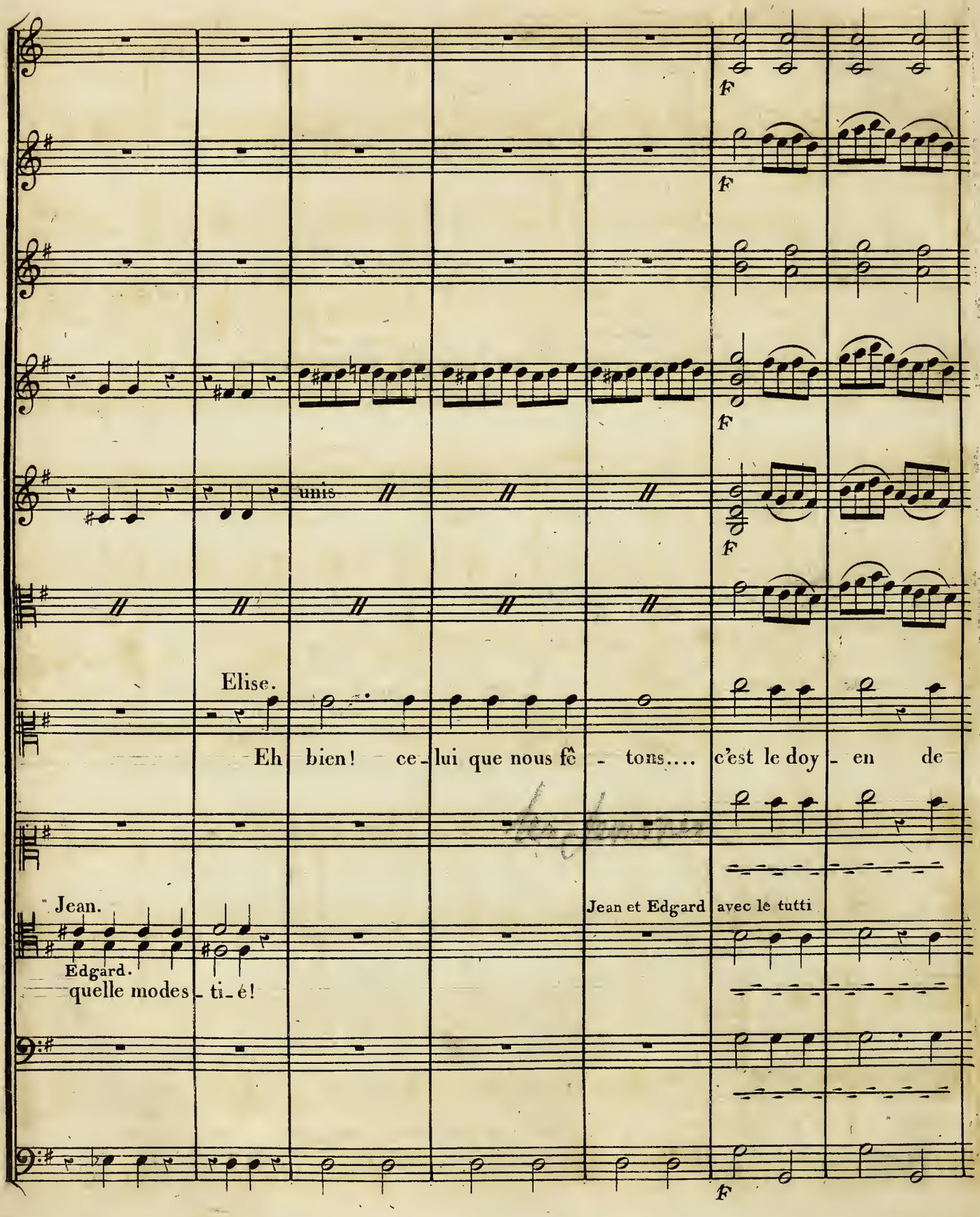
SCENE III.

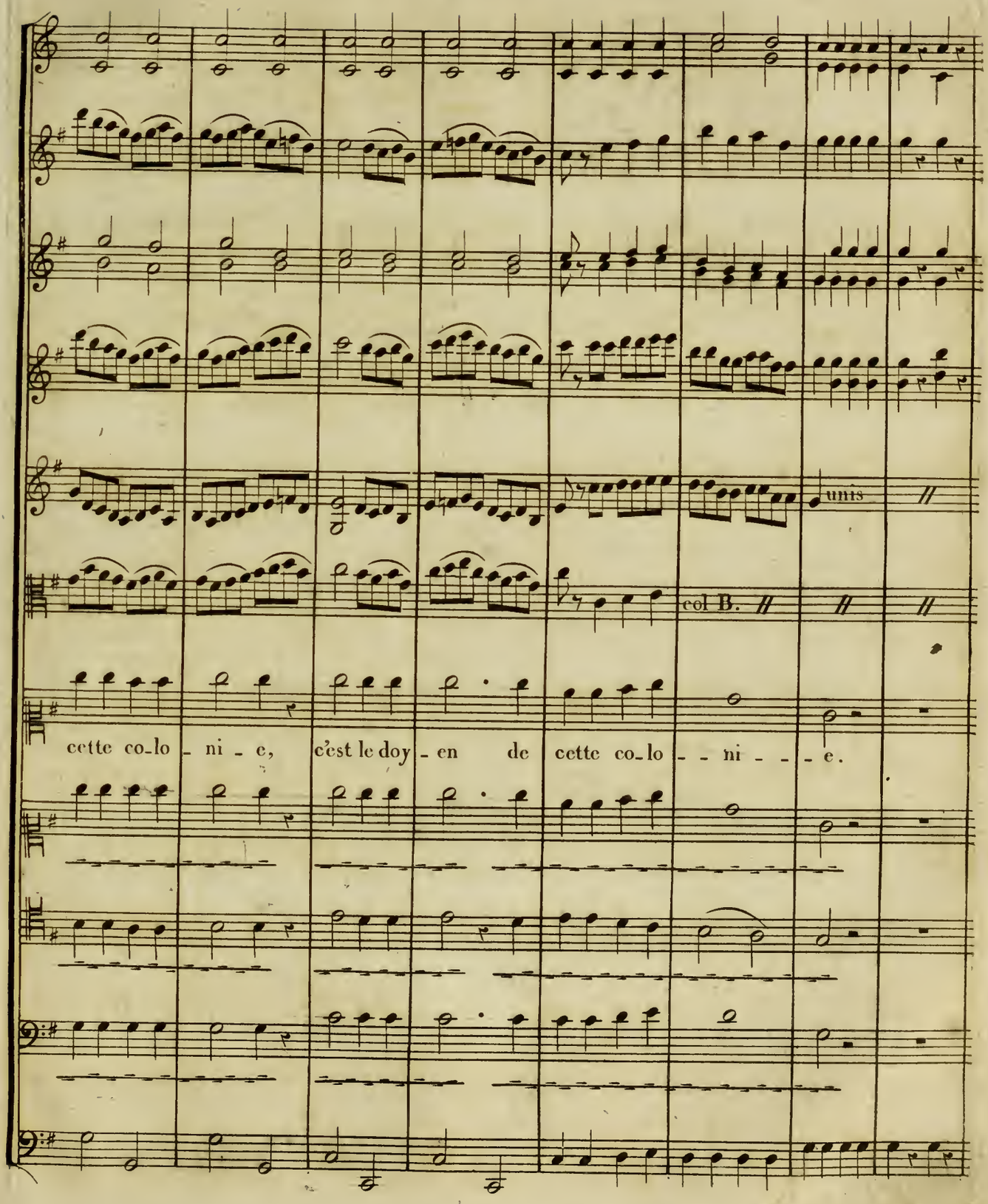
LES PRECEDENS, MENSTOY.

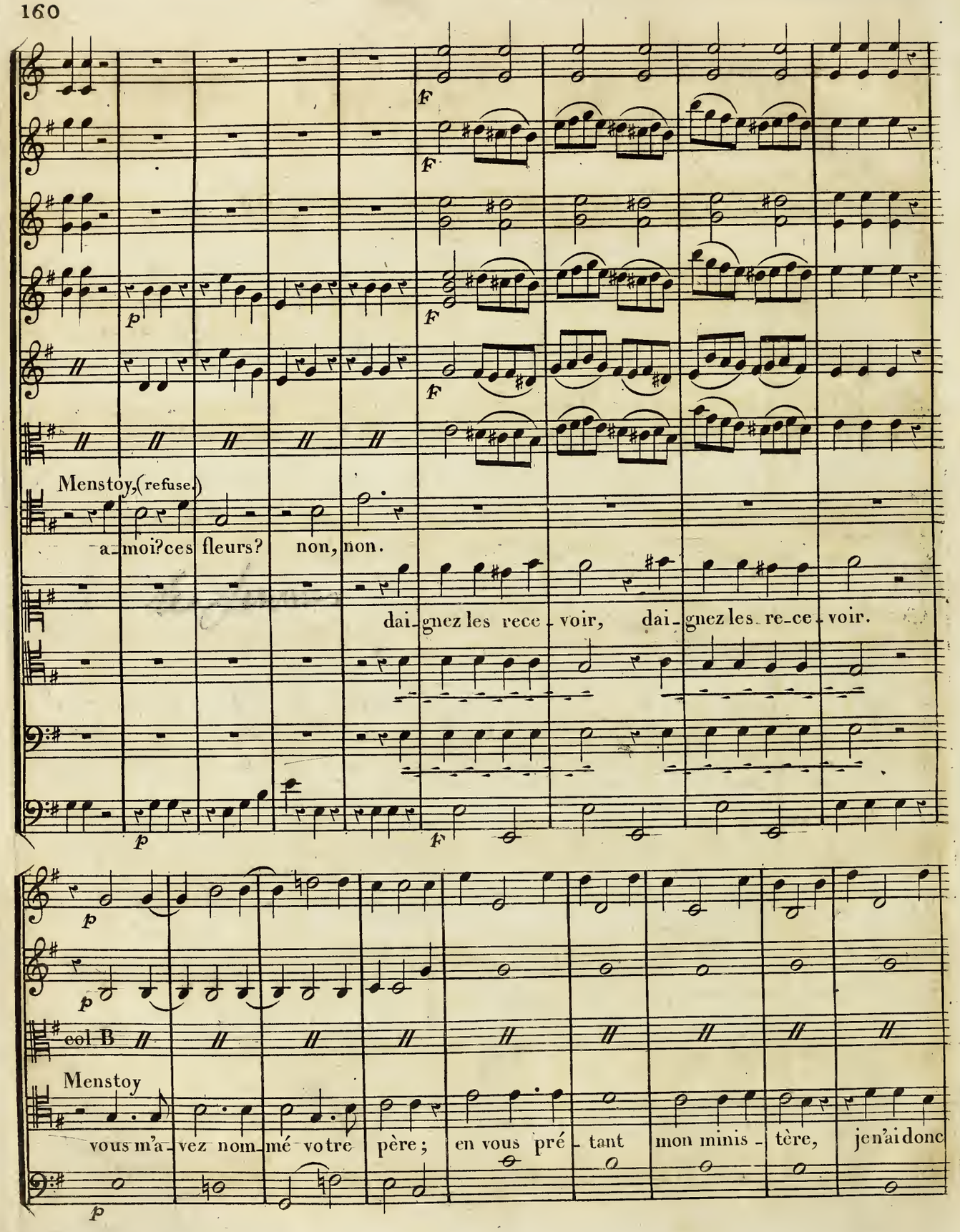
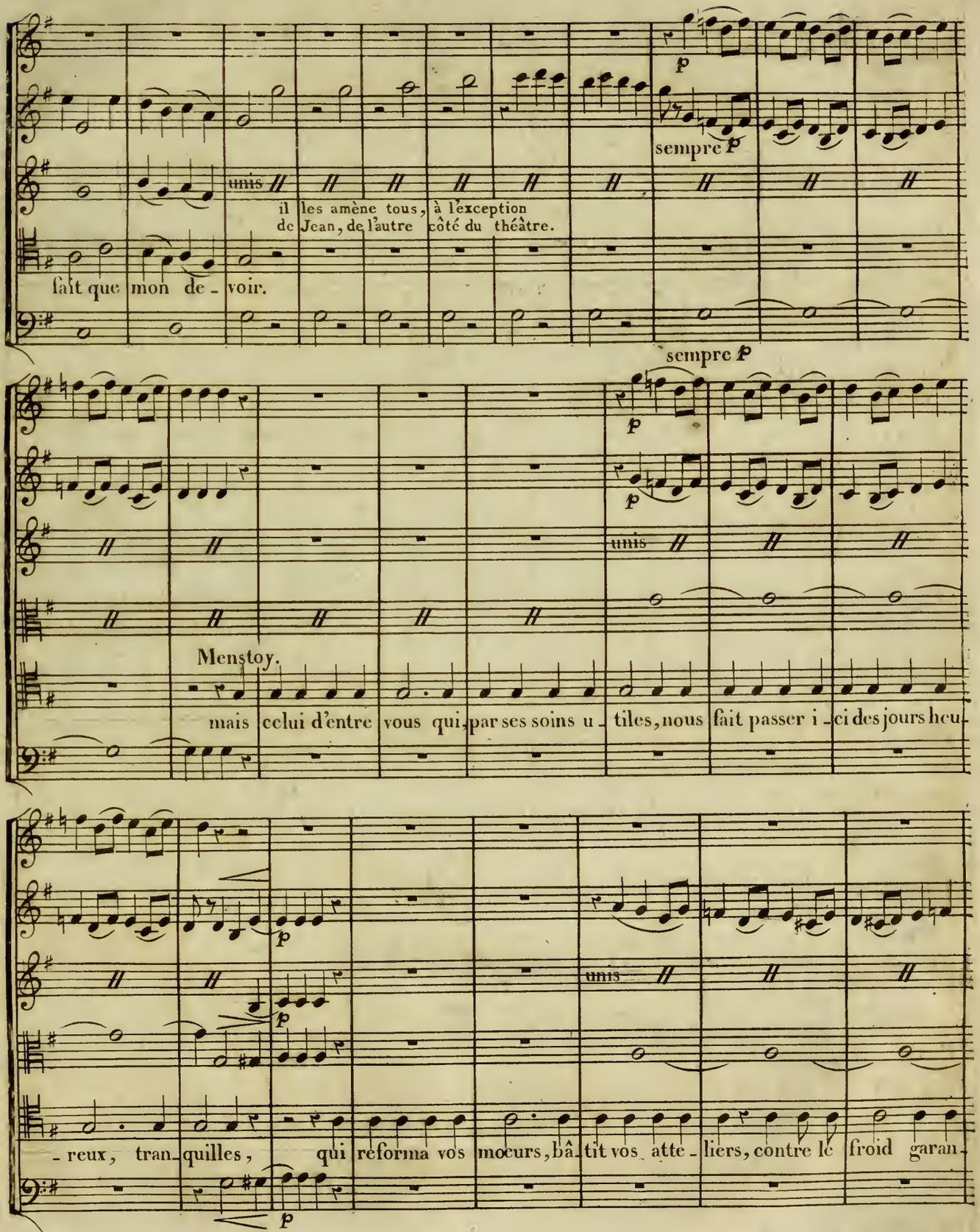
MENSTOY.

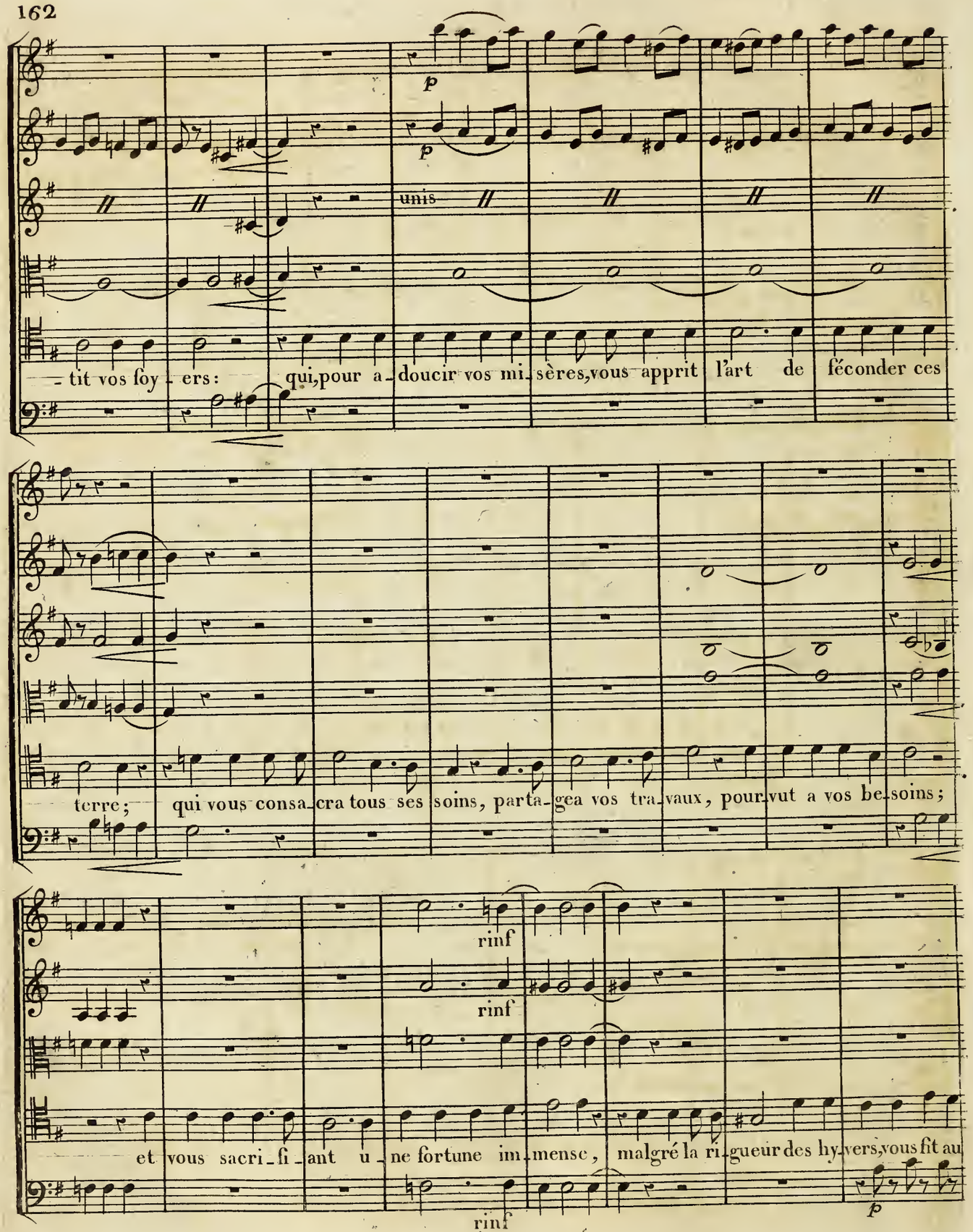
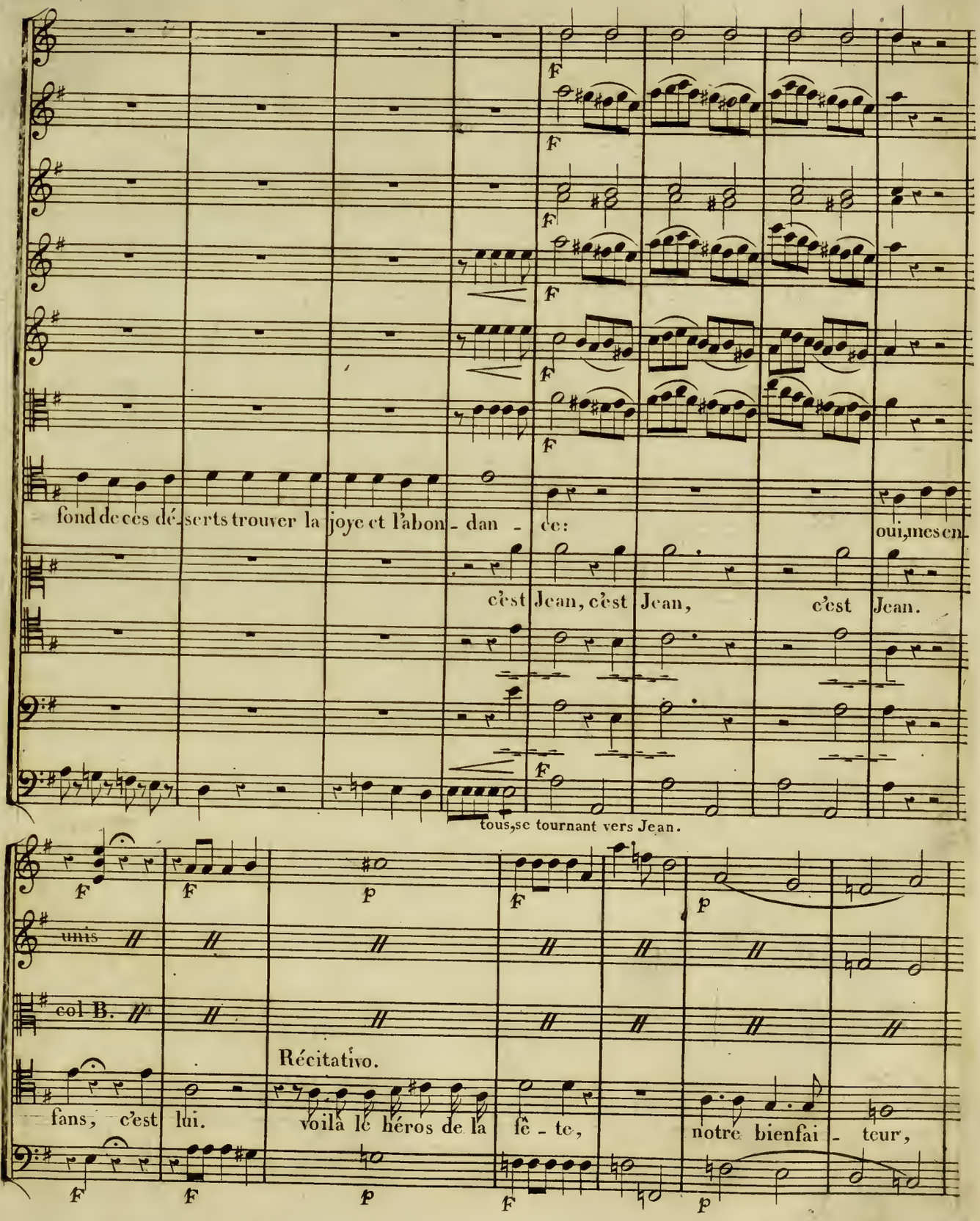
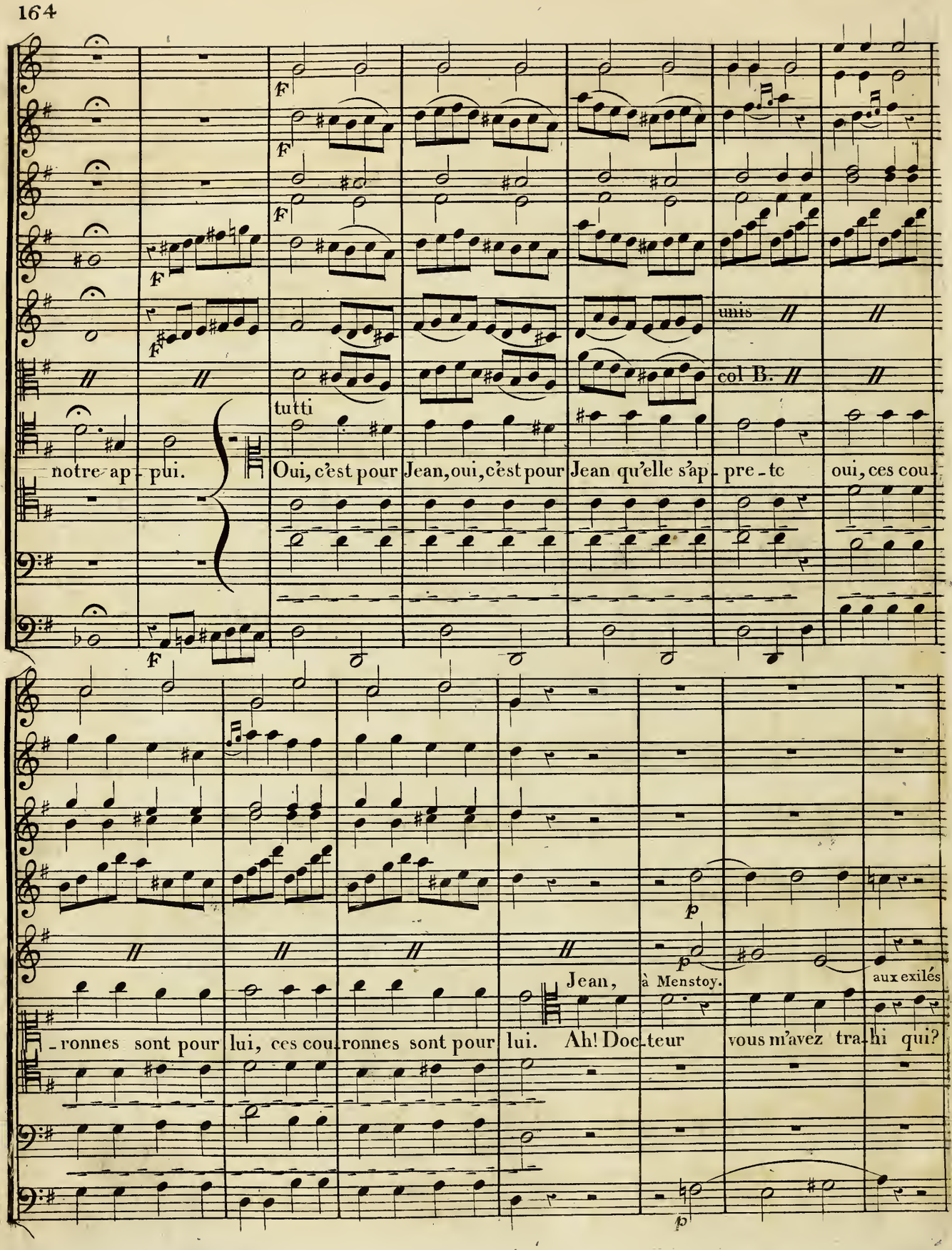
Mes amis, mes enfans; nous allons perdre un de nos camarades, dont on va tout-à-l'heure publier le rappel.

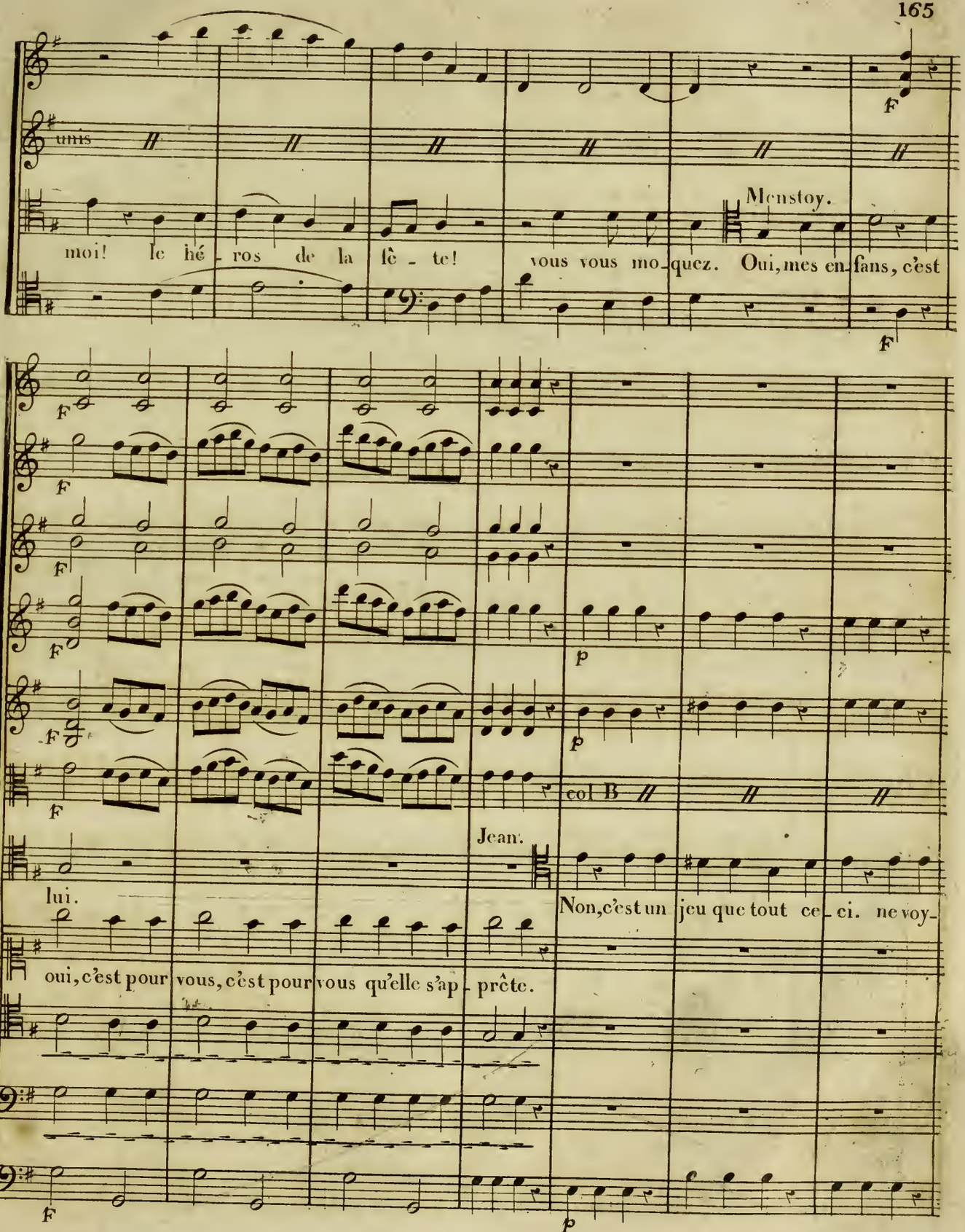
Nota: Des danses doivent s'unir par intervalles à ce morceau d'ensemble, dont l'objet est une fête.


F
F
F
F
F
Elise, (en souriant.)
quelle occa - si - on
Oui, mon - sieur, vous avez rai - son. c'est une fê - te quon ap - prête
p
p
unis.
col B.
Menstoy.
Et ces fleurs, ces bou quets, pour qui?
Edgard
Pour notre a -
p

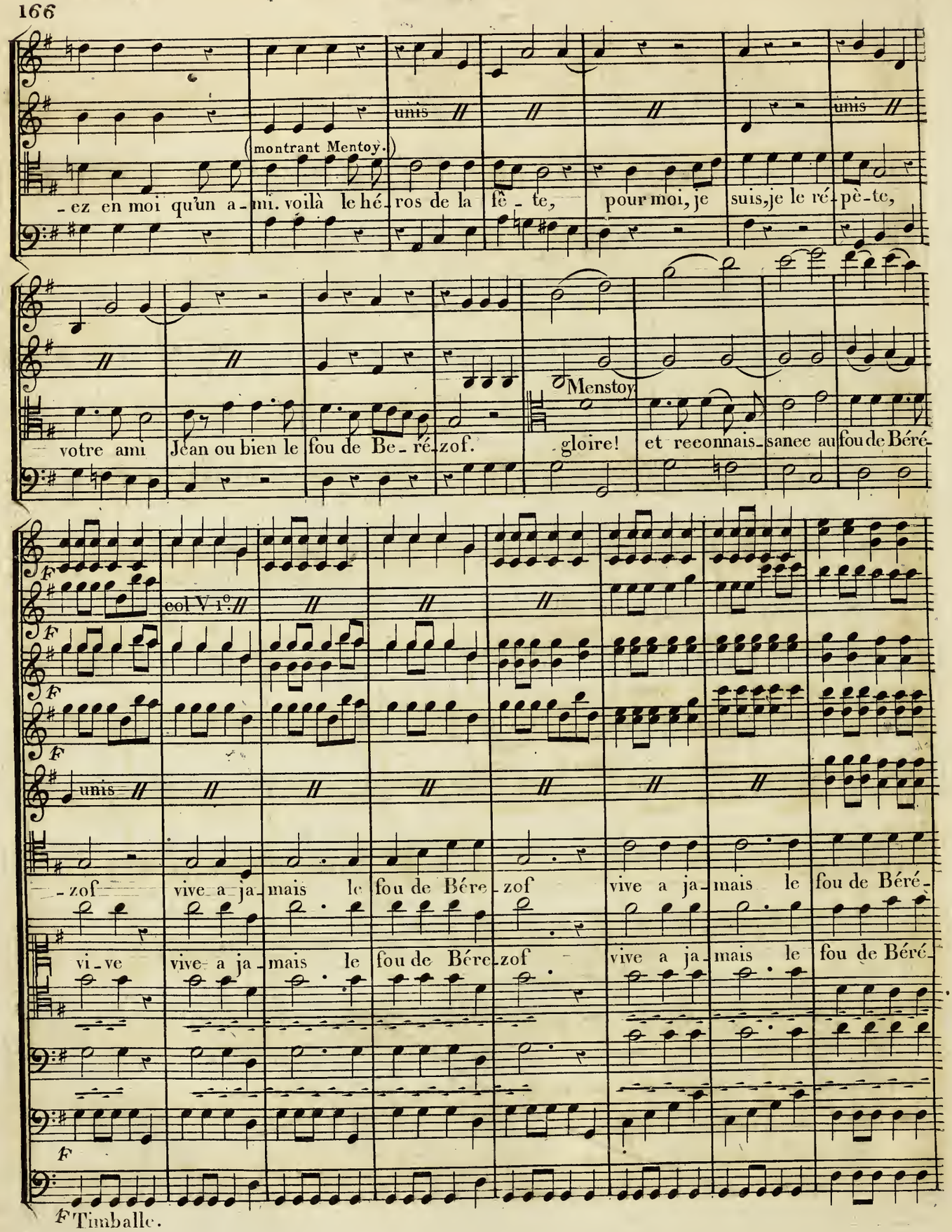
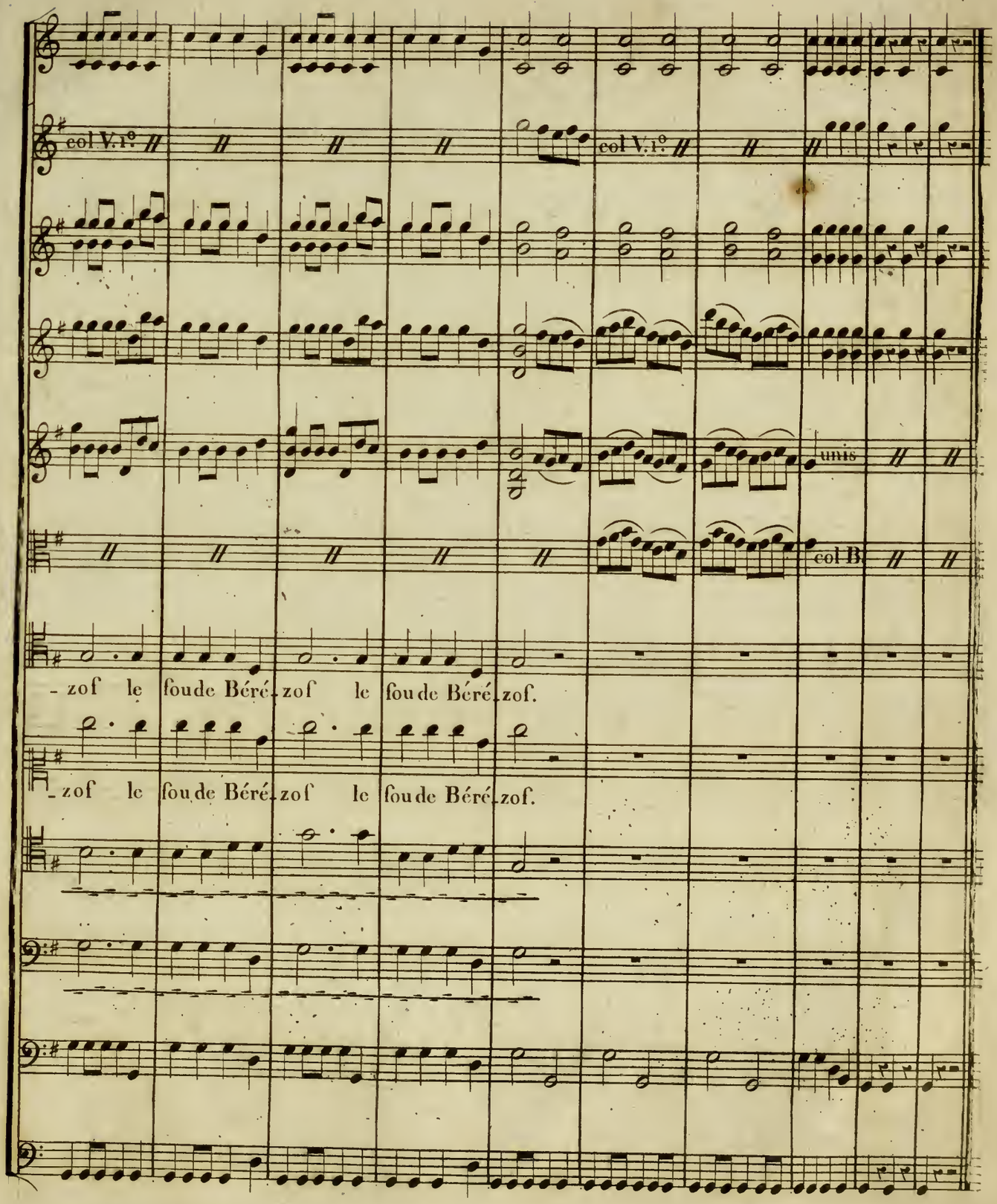

sempre p
unis
Menstoy.
Edgard.
-mi, pour notre pè-re. C'est bien, mes en-fans, c'est bien, mes en-fans. pour celui
p
rmf
dont la sa-gesse nous é-claire; de qui la bonté tu-té-lai-re viens sans cesse
p
p
p
unis
Menstoy.
Jean.
à notre se-cours. Fort bien. voilà de la reconnais-san-ce. De qui lu-
p

unis
Elise.
-tile expé-ri-ance a-vec un soin si tendre a veillé sur nos jours. Com-ment
Menstoy.
vous ne de-vinez pas en-co-re quel est ce-lui que nous fê-tons? En véri-
unis
Jean.
Menstoy.
-té, non. je l'i-gnore. Quoi! vous n'a-vez aucun soup-çons? Non, vrai-ment.

F
F
F
F
unis
Elise.
Eh bien! ce-lui que nous fê - tons.... c'est le doy - en de
Jean.
Edgard.
quelle modes - ti - é!
Jean et Edgard avec le tutti
F


unis
col B.
cette co_lo _ ni _ e, c'est le doy _ en de cette co_lo _ _ ni _ _ _ e.


Menstoy, (refuse.)
a-moi? ces fleurs? non, non.
dai-gnez les rece-voir, dai-gnez les re-ce-voir.
col B
Menstoy
vous m'a-vez nom-mé votre père; en vous pré-tant mon minis-tère, je n'ai donc

p
sempre p
unis
il les amène tous, à l'exception
de Jean, de l'autre côté du théâtre.
fait que mon de - voir.
sempre p
p
p
unis
Menstoy.
mais celui d'entre vous qui par ses soins u - tiles, nous fait passer i - ci des jours heu
p
p
unis
- reux, tran - quilles, qui réforma vos mœurs, bâ - tit vos atte - liers, contre le froid garan
p


p
p
unis
tit vos foy - ers: qui, pour a - doucir vos mi - sères, vous apprit l'art de féconder ces
terre; qui vous consa - cra tous ses soins, parta - gea vos tra - vaux, pour - vut a vos be - soins;
rinf
rinf
et vous sacri - fi - ant u - ne fortune im - mense, malgré la ri - gueur des hy - vers, vous fit au
rinf
p

F
fond de ces dé- serts trouver la joye et l'abon - dan - ce:
oui, mes en-
c'est Jean, c'est Jean, c'est Jean.
tous, se tournant vers Jean.
unis
col B.
Récitativo.
fans, c'est lui.
voilà le héros de la fê - te,
notre bienfai - teur,
p

F
tutti
unis
col B.
notre ap - pui.
Oui, c'est pour Jean, oui, c'est pour Jean qu'elle s'ap - pre - te
oui, ces cou -
- ronnes sont pour lui, ces cou - ronnes sont pour lui.
Jean,
à Menstoy.
aux exilés
Ah! Doc - teur
vous m'avez tra - hi qui?
p


unis
Menstoy.
moi! le hé_ros de la fê_te! vous vous mo_quez. Oui, mes en_fans, c'est
F
col B
Jean.
lui.
Non, c'est un jeu que tout ce_ci. ne voy_
oui, c'est pour vous, c'est pour vous qu'elle s'ap_prête.
p


unis
(montrant Mentoy.)
-ez en moi qu'un a- mi. voilà le hé- ros de la fê- te, pour moi, je suis, je le ré- pè- te,
unis
votre ami Jean ou bien le fou de Be- ré- zof.
Menstoy
gloire! et reconnais- sance au fou de Béré-
col V 1°.
-zof vive a ja- mais le fou de Béré- zof vive a ja- mais le fou de Béré-
vi- ve vive a ja- mais le fou de Béré- zof vive a ja- mais le fou de Béré-
Timballe.

col V.ti
col V.ti
unis
col B
- zof le fou de Béré - zof le fou de Béré - zof.
- zof le fou de Béré - zof le fou de Béré - zof.

JEAN.

Allons, mes amis, puisque cela vous amuse, prêtez en moi l'apôtre de la folie. Mais n'allez pas oublier que celui de la raison doit avoir le pas.

Il cherche à se défaire de ses fleurs en faveur de Menstoy. Pendant ce démêlé, Péters accourt essouflé, en criant:

SCENE IV.

LES PRECEDENS, PETERS, accourt.

PETERS

Au secours! au secours! un de nos camarades, qui sans doute s'est égaré parmi ces rochers, vient d'être attaqué par des bêtes féroces. A ses cris affaiblis, je le crois blessé. Il n'y a pas un moment à perdre.

JEAN, vivement.

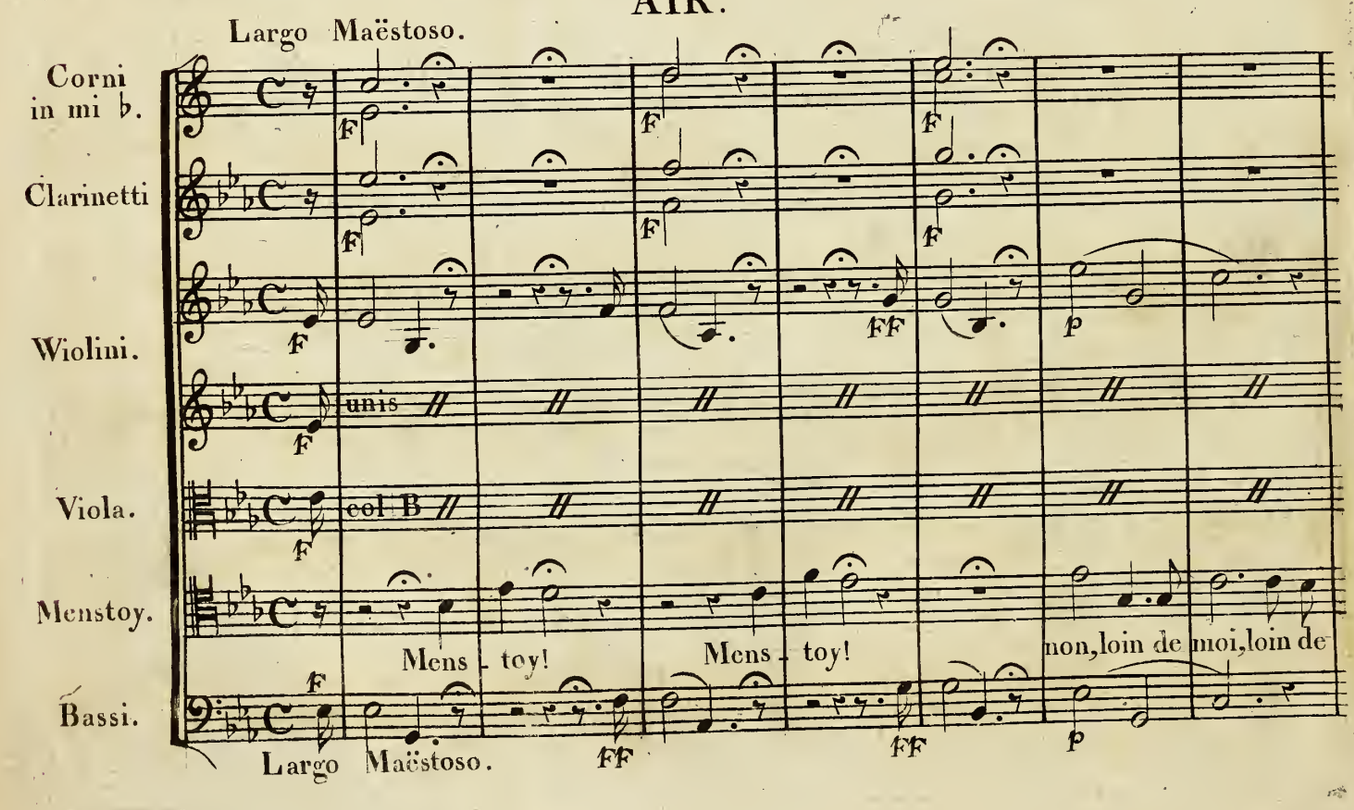
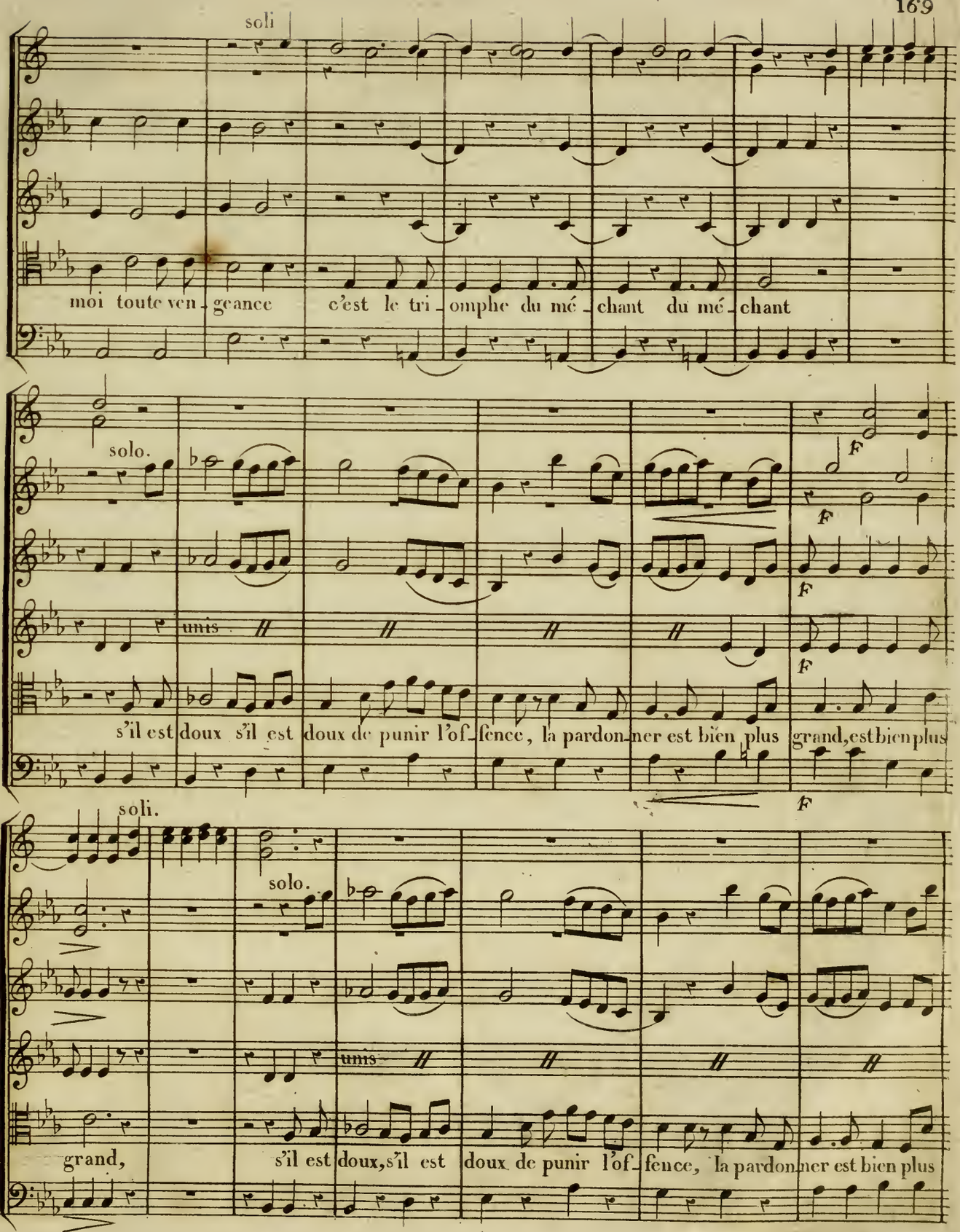
Vite! des armes! des armes! (Il sépare les hommes en deux bandes; l'une est précedée d'Edgard, l'autre de Péters.) Courons. (a Edgard.) Vous de ce côté... nous de celui ci. (à Menstoy.) Docteur, ne vous éloignez pas.

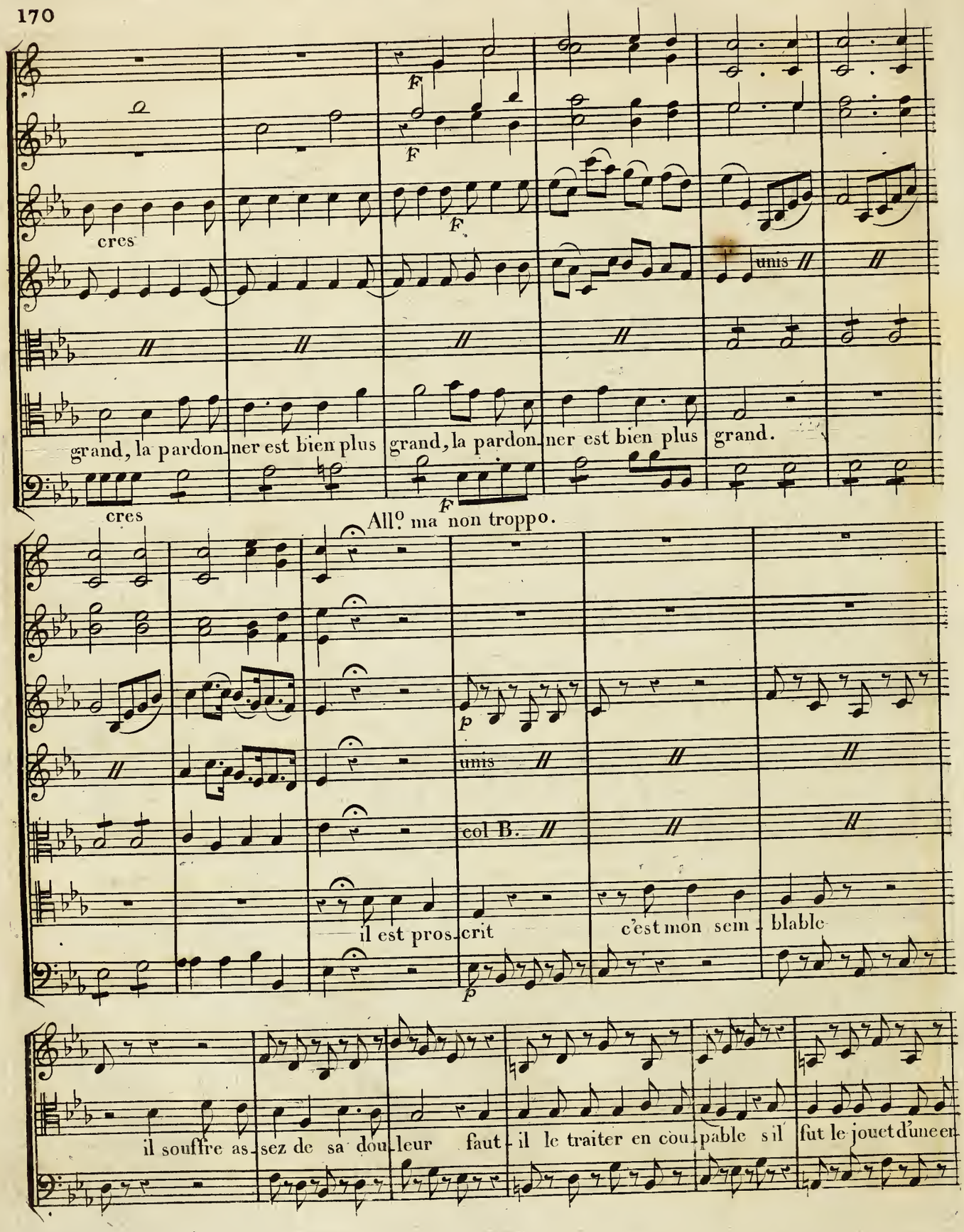
(Ils sortent par deux chemins opposés et montent à travers les rochers qu'on aperçoit dans le fond.)

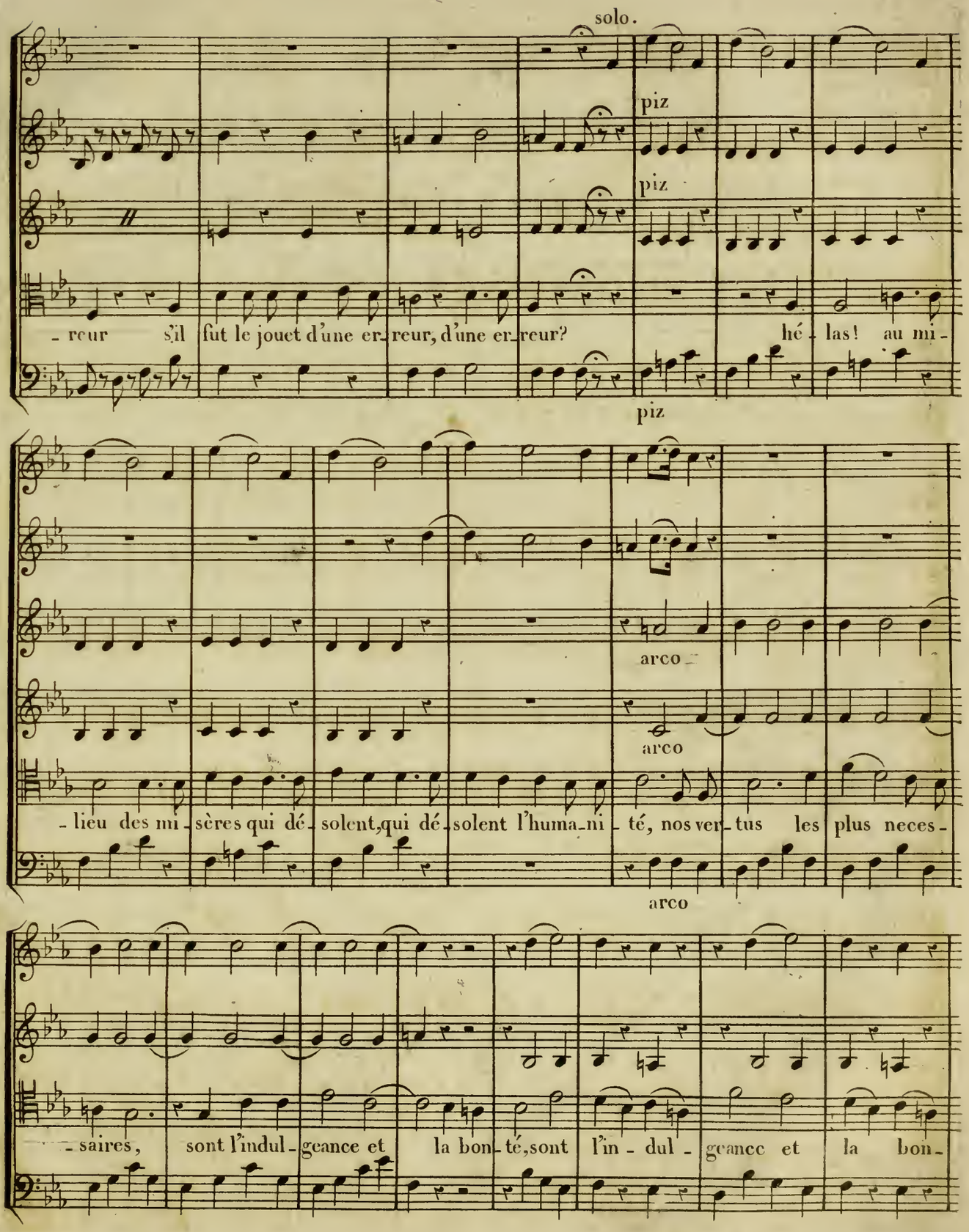
SCENE V.

MENSTOY.

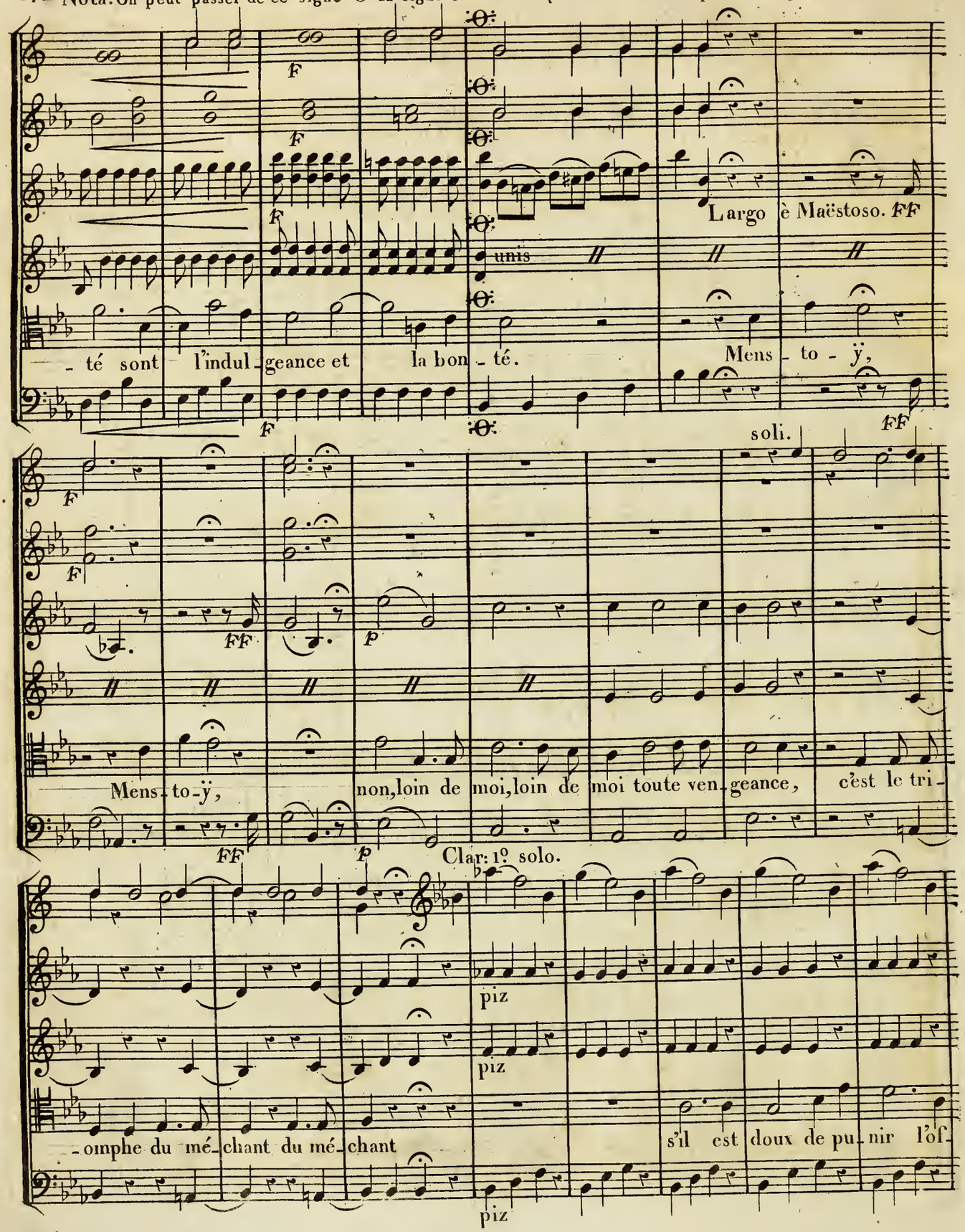
Douce humanité! celeste bienfaisance! comme ils s'aiment! ne dirait-on pas, à voir leur empressement, qu'il s'agit d'un père .... d'un frere... d'un ami... (après une reflexion.) Et si c'était Menzikoff!... il a entendu le Gouverneur... il sait le danger qu'il court ici... et parmi ces rochers est un sentier qui conduit à Catherinebourg... si c'était lui, (avec force à lui-même.)

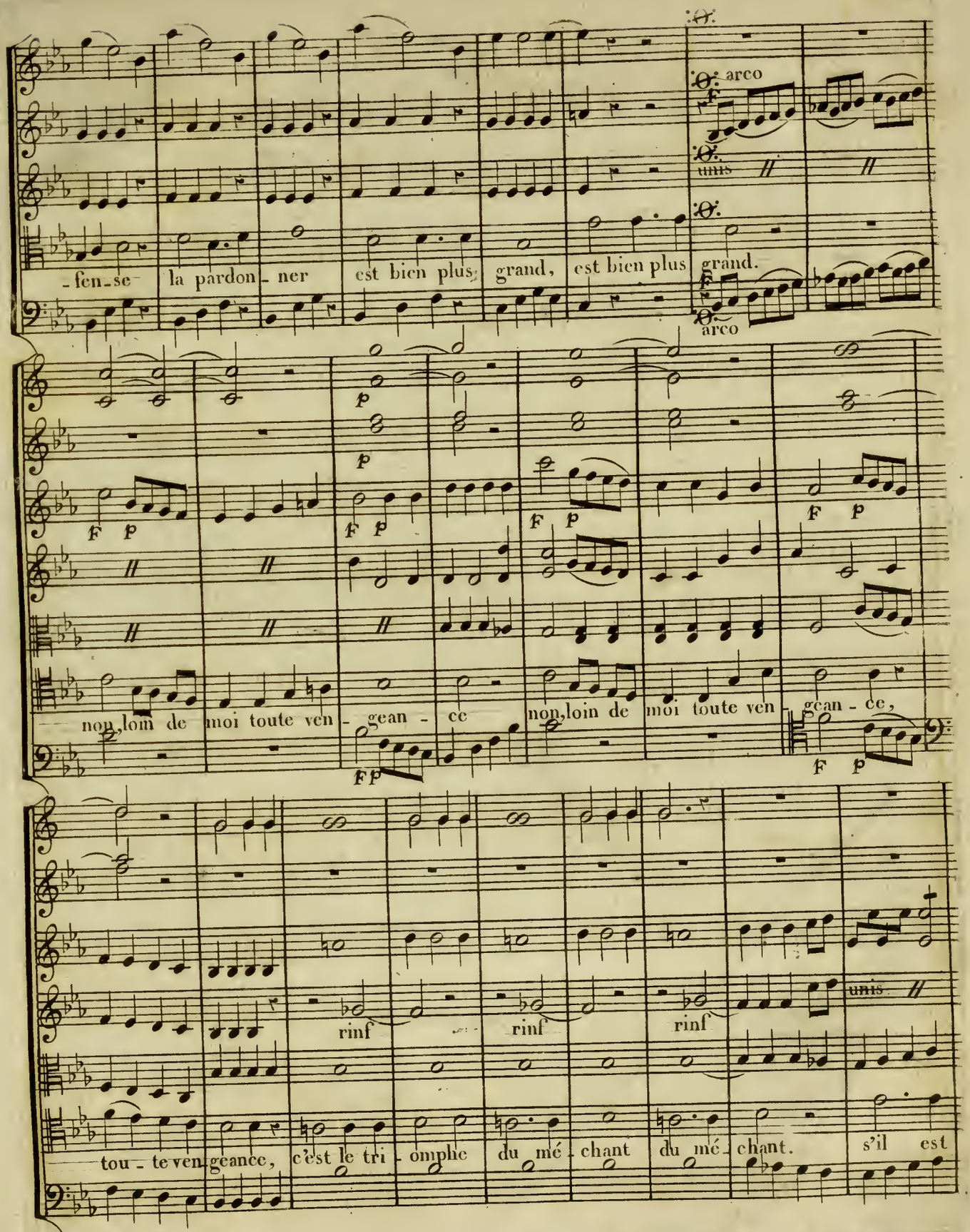
AIR.


soli
moi toute ven_geance c'est le tri_omphe du mé_chant du mé_chant
solo.
unis
s'il est doux s'il est doux de punir l'of_fence, la pardon_ner est bien plus grand, est bien plus
soli.
solo.
unis
grand, s'il est doux, s'il est doux de punir l'of_fence, la pardon_ner est bien plus

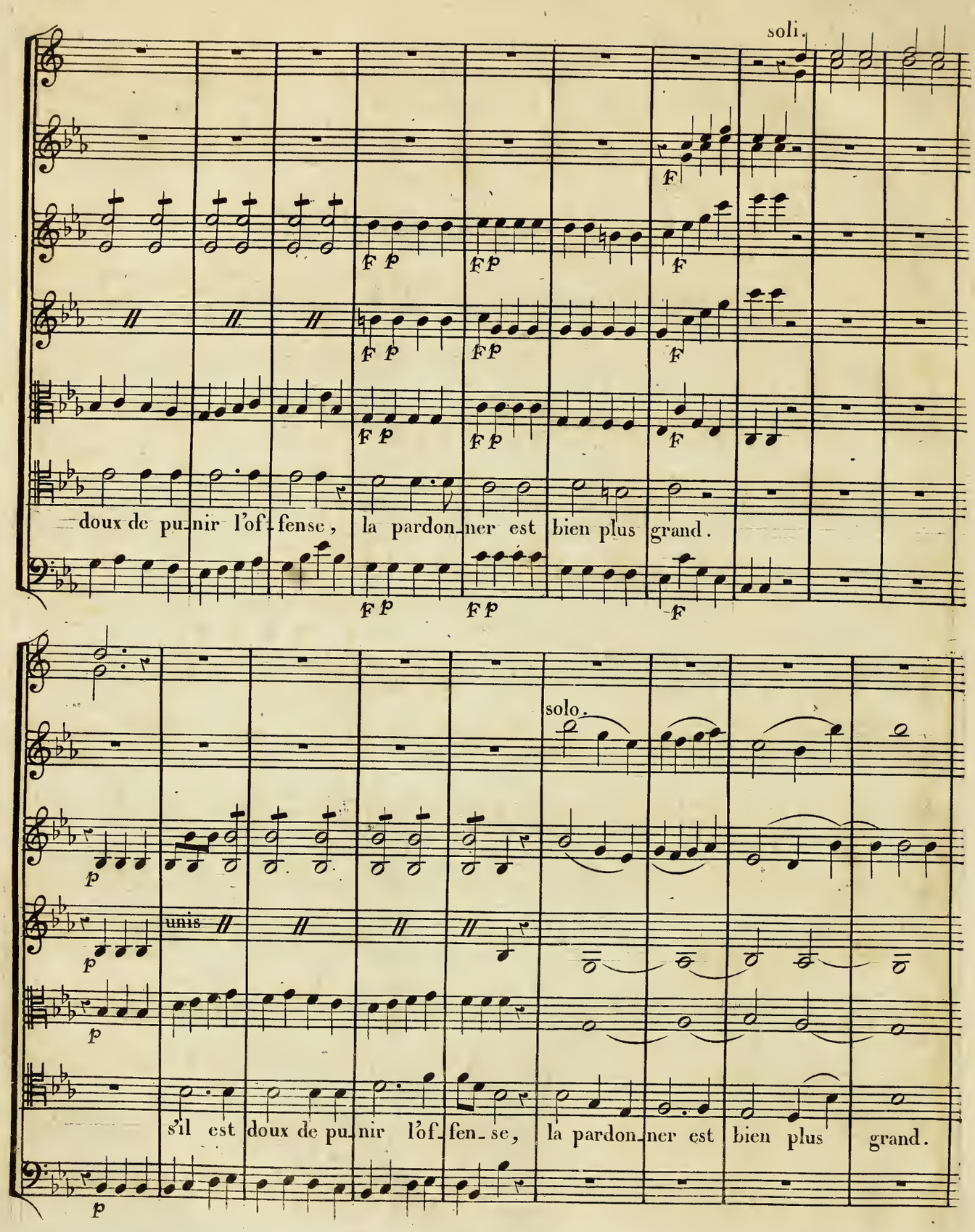

F
F
F
cres
unis
grand, la pardon ner est bien plus grand, la pardon ner est bien plus grand.
cres
All.o ma non troppo.
p
unis
col B.
il est pros crit
c'est mon sem blable
p
il souffre as sez de sa dou leur faut il le traiter en cou pable s'il fut le jouet d'une en

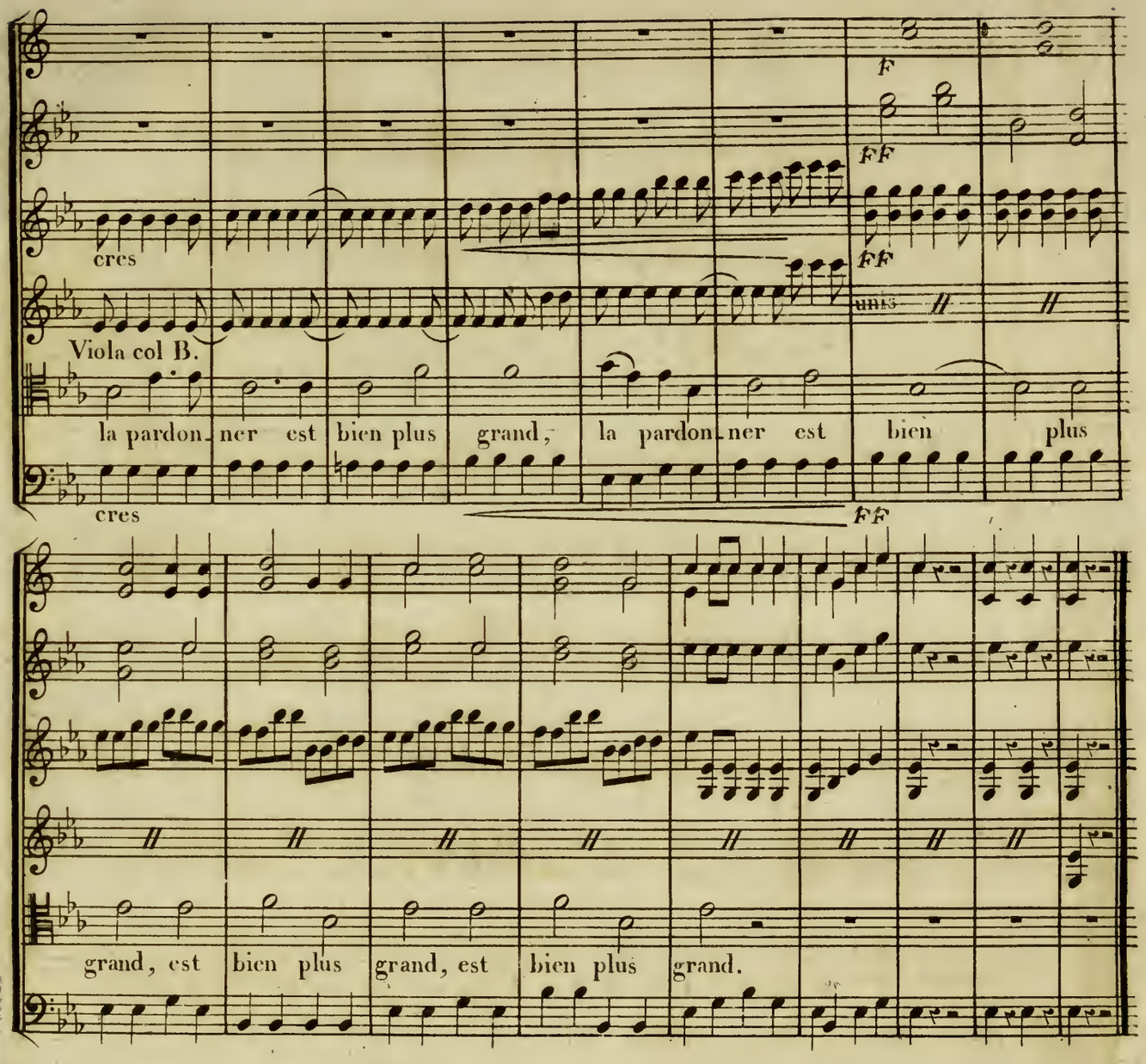

solo.
piz
piz
piz
- reur s'il fut le jouet d'une er- reur, d'une er- reur? hé - las! au mi -
arco
arco
- lieu des mi - sères qui dé - solent, qui dé - solent l'huma - ni - té, nos ver - tus les plus neces -
arco
- saires, sont l'indul - geance et la bon - té, sont l'in - dul - geance et la bon -

172 Nota. On peut passer de ce signe -O- au signe suivant: ce qui donne une coupure de 25 mesures.




arco
unis
fen-se la pardon-ner est bien plus grand, est bien plus grand.
arco
non, loin de moi toute ven-gean-ce non, loin de moi toute ven-gean-ce,
rinf
rinf
rinf
unis
tou-te ven-geance, c'est le tri-omphe du mé-chant du mé-chant. s'il est


soli.
doux de punir l'offense, la pardonner est bien plus grand.
solo.
unis
s'il est doux de punir l'offense, la pardonner est bien plus grand.



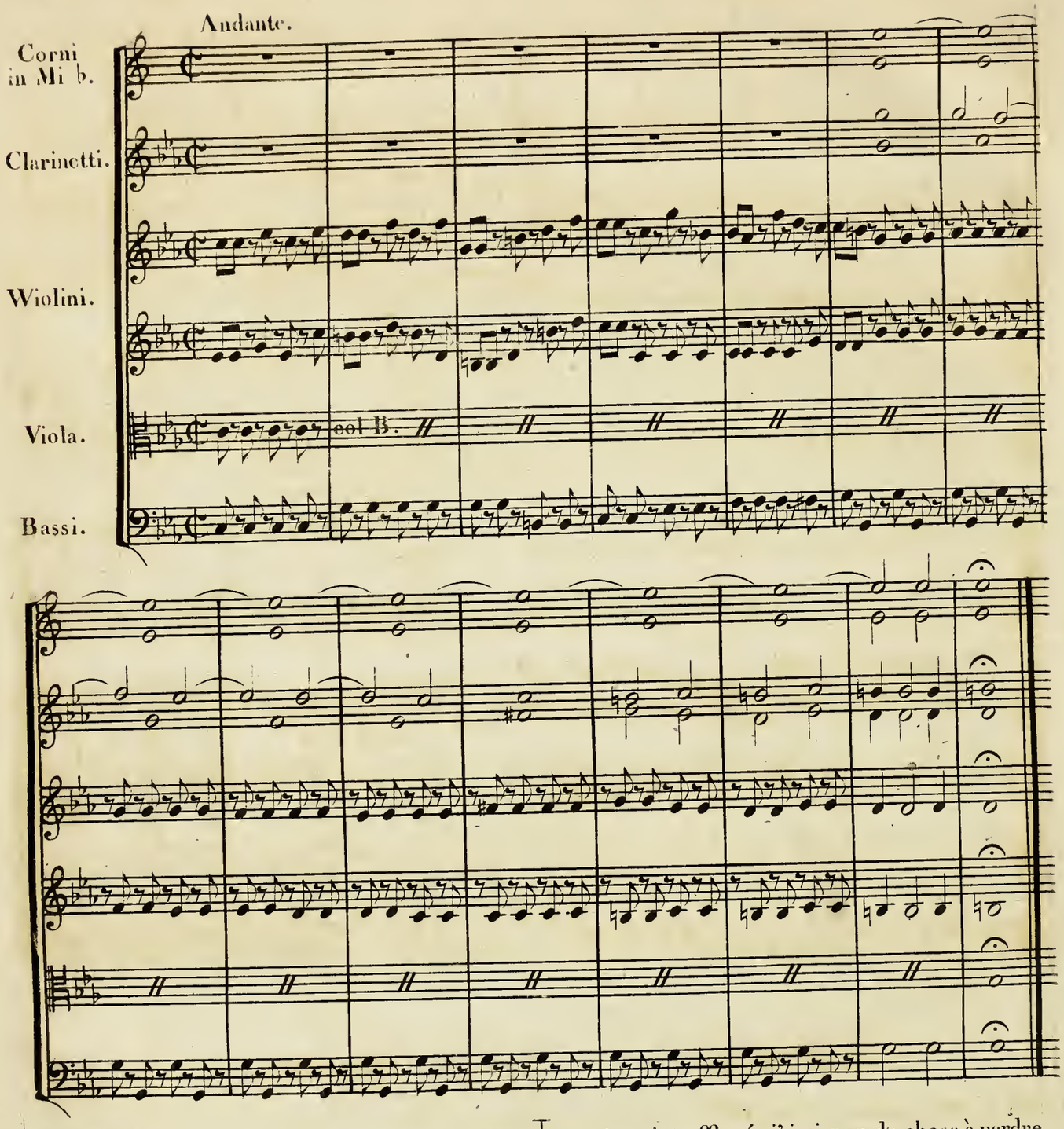
SCENE VI.

LES PRECEDENS, EDGARD, avec sa troupe, mene le blessé, en le soutenant, sur un siège placé sur l'avant-scène.

MENSTOY, le reconnait.

(A part.) Je ne me suis pas trompé, c'est lui.

N'importe.



MENSTOY, tire une fiole et la présente au blessé.

Prenez... ceci remettra vos esprits.

MENZIKOFF, étonné.

Quoi!... vous.—Je vous rends grace. Je n'en ai pas besoin. Le danger quelque grand qu'il fut, ne m'a point effrayé; j'ai si peu de chose à perdre.

MENSTOY.

Vous n'etes point blessé?

MENZIKOFF.

Non; mais affaibli par une longue et penible

resistance. J'allais enfin succomber, quand on vint à mon secours.

EDGARD.

Il en était tems. Car à juger du nombre de vos ennemis par les hurlemens dont ils ont, en fuyant, fait retentir la forêt. La partie ne pouvait être long-tems douteuse.

MENZIKOFF.

Je vous dois la vie. Puisse-je, messieurs, trouver l'occasion de m'acquitter envers vous!

SCENE VII.

LES PRECEDENS, JEAN, PETERS, à la tête de l'autre troupe.

JEAN.

Le voici, mes amis. Grace au ciel! il est sauvé.

PETERS.

Il peut se vanter de l'avoir échappé belle. (Il s'approche et le reconnaît.) Me trompé-je? non, c'est lui. Mes amis, c'est Menzikoff.

EDGARD, d'un ton irrité.

Menzikoff!

TOUS, menaçant.

Menzikoff!

PETERS.

Oui, le monstre a qui nous devons tous nos malheurs... à Menzikoff. Barbare! reconnais-tu le secrétaire Péters, qu'après six mois de séjour dans un cachot, tu as relégué dans ce désert? Que t'avais-je fait pour meriter ce châtiment?

EDGARD, vivement.

Que t'avais-je fait, moi que tu ne pouvais connaître que par mes services et ma probité, pour me bannir de ma patrie?

JEAN, veut les calmer.

Mes amis!...

EDGARD, avec fureur.

Monstre! compte, si tu peux, tes victimes. Vois tes forfaits et tremble: la vengeance t'attend.

JEAN, vivement.

Vous venger! et de qui? d'un malheureux à qui vous venez de sauver la vie.

MENSTOY.

Condamné aux mêmes malheurs et cent fois plus à plaindre que vous.

JEAN, vivement.

De grace!... par pitié.

MENZIKOFF, avec fierté.

Non, point de pitié: Menzikoff n'en veut point. Je vous ai exiles; on a pu me tromper sur votre compte. Mais ce vieillard... ce jeune homme: voilà les seuls d'entre vous qui aient droit de me reprocher une injustice. Qu'ils me jugent; je subirai leur arrêt. Mais vous, quelque soit votre nombre, je ne vous crains pas. Venez, je vous attends. Menzikoff sera trop heureux de mourir les armes à la main.

PETERS.

Eh bien! prépare toi. (Péters, Edgard et tous les autres font un mouvement pour se jetter sur lui. Il les attend armé de son sabre et de sa dague. Jean, et Menstoy s'élancent entr'eux.)

JEAN.

Mes amis, mes freres!!!

MENSTOY.

Mes enfans!

JEAN.

Au nom du ciel!

PETERS EDGARD.

Non, non.

JEAN

Au nom de votre amitié pour moi.

PETERS EDGARD.

Non, non.

JEAN, se plaçant devant Menzikoff.

Eh bien! c'est donc sur Menstoy et sur moi que

doivent tomber vos coups; car ce n'est qu'en passant sur nos corps que vous arriverez jusqu'à lui. Voyons, oserez-vous frapper celui que vous appelez votre père?

MENSTOY, vivement.

Celui que vous nommez votre bienfaiteur?

SCENE VIII

LES PRÉCÉDENS, PAULINE, MARIE.

PAULINE.

C'est ici, m'a-t-on dit... Dieux! mon époux!

MARIE.

Mon père!

JEAN.

Approchez, madame, venez vous joindre à nous.

MENZIKOFF.

Dieux! Pauline!

PAULINE.

Mon époux... ma fille... nous voilà réunis.

JEAN, avec chaleur.

Mes amis, mes frères, mes compagnons d'infortune, je vous prie, je vous conjure, imitez l'exemple de cet homme respectable.—Rendez lui votre estime, votre amitié, et vous aurez paye au centuple tout ce que j'ai fait pour vous.

MENZIKOFF, attendri.

Ah! mon fils!... que ne puis-je!...

Au mot de fils, Marie tombe à ses pieds.

EDGARD.

Brave jeune homme, tu nous as fait tant de bien, qu'il est juste d'oublier le mal qu'on a voulu nous faire. Allons, plus de rancune, plus de ressentiments.

PETERS, et les autres.

Plus de rancune, plus de ressentimens!

(Au moment où plusieurs d'entr'eux lui tendent la main en signe de réconciliation, un roulement de tambour se fait entendre.)

SCENE IX ET DERNIERE.

LES PRECEDENS, LE GOUVERNEUR.

précédé de plusieurs soldats

LE GOUVERNEUR.

Messieurs, j'apprends que Menzikoff est parmi nous. Quels que soient ses torts envers vous, songez qu'il est sous ma garde et qu'aucun de vous n'a le droit d'aggraver la rigueur de son éxil.

JEAN.

Ne craignez rien; tout est oublié.

EDGARD, PETERS.

Tout, tout.

LE GOUVERNEUR.

Maintenant, écoutez.

Le tambour fait un roulement Tous les éxilés se rangent se découvrent et écoutent dans le plus grand silence. Les soldats présentent les armes, et le Gouverneur, en ôtant son chapeau lit:

UKASE IMPERIAL.

„Nous par la grace de Dieu, Empereur de tou-
„tes les Russies, etc. Faisons savoir à nos féaux-
„gouverneurs et vice-gouverneurs des cercles
„d'Ischim, de Gazan et de Tobolsk, que nous
„rappelons et réintrégrons dans tous ses honneurs
„et dignités, notre cousin le prince Fœdor Dol-
„goroucki.... Les éxilés se regardent incertains.

EDGARD.

Fœdor Dolgoroucki!...

MARIE, avec douleur et s'appuyant sur le bras de son père.

C'en est fait, il va partir.

MENZIKOFF.

Tu vois, ma fille.

Il se fait un nouveau roulement.

LE GOUVERNEUR.

„Et vu les services signalés que le dit Fœdor a
„rendus a letat, soit par le défrichement des ter-
„res incultes, soit par l'établissement d'un com-

»merce avantageux dans cette partie de notre »empire, le nommons par ses présentes, men»bre de notre conseil et gouverneur général »de toute la Siberie; et l'engageons a nous faire »connaître les éxilés qui, par leur conduite ou »leurs services, auront mérité de rentrer dans »les bonnes graces de leur souverain. Donné à »Petersbourg, etc.»

(Il se fait un roulement. Les soldats font armes au bras, le Gouverneur et les éxilés se couvrent.)

JEAN, avec transport à Menzikoff.

Vous avez entendu? plus d'obstacle! Eh bien? Marie...

MENZIKOFF.

N'est plus que la fille d'un proscrit .... Tant d'honneurs, de dignités...

JEAN.

Ne sont rien pour moi si je ne puis les partager avec elle. (Avec la plus grande sensibilité.) Menzikoff! Menzikoff!

MENZIKOFF.

Non, jeune homme, de plus hautes destinées t'attendent. Ton cœur est genereux, magnanime; va, va faire des heureux: ton sort est de réparer mes fautes, le mien, de les expier.

JEAN.

Je les reparerai toutes... toutes. Mais au nom du ciel! Menstoy! Pauline! mes amis, jettons nous tous à ses pieds. (Ils se gettent tous à ses pieds.)

MENSTOY.

Au nom de notre ancienne amitié!

PAULINE, vivement.

De ta famille.

MARIE vivement.

De votre Marie!

JEAN vivement.

De tous ces malheureux! soyez mon père, et ils béniront votre nom.

MENZIKOFF, frappé.

Me benir!... ce mot l'emporte. — Eh bien! soyez mes enfans. (les exilés se levent en temoignant la plus grande joie.)

LE GOUVERNEUR, se decouvre et lui présente respectueusement un diplôme muni des sceaux de l'empire.

Recevez donc, monseigneur....

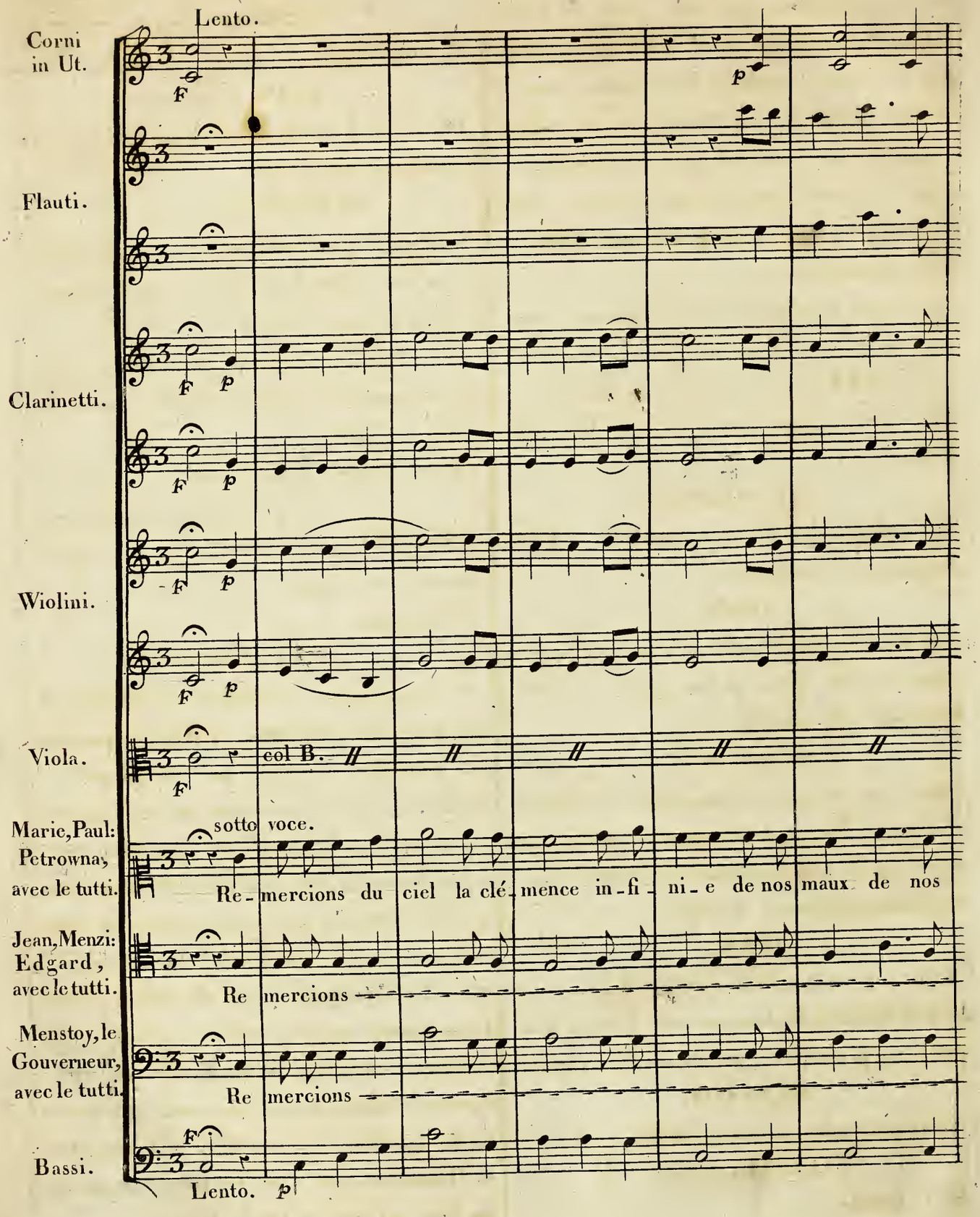
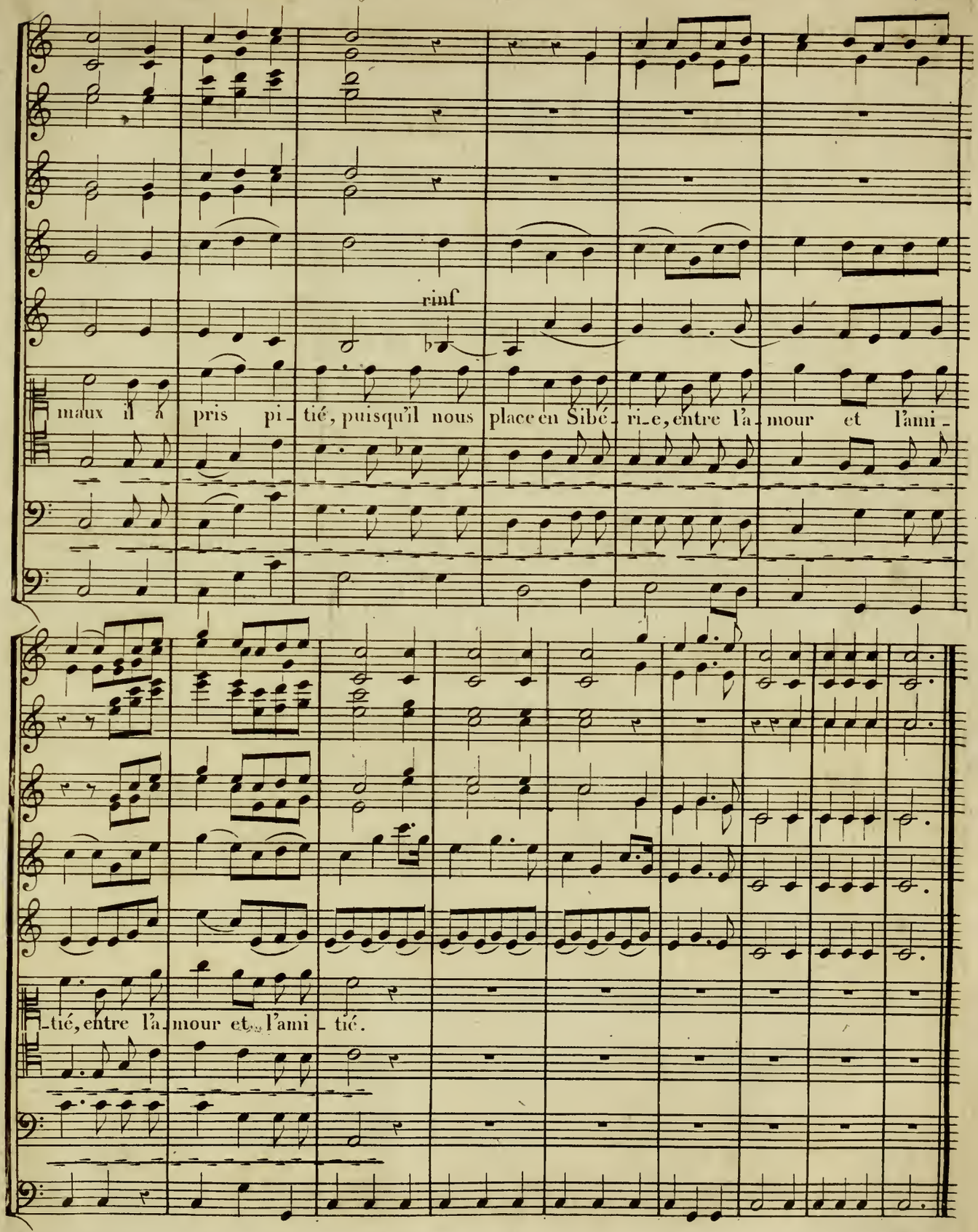
Jean l'embrasse cordialement.

EDGARD, à la tête de toux les exiles qui l'entourent pour le féliciter.

Monseigneur...

JEAN, l'interrompant.

Votre ami, votre camarade. C'est maintenant que nous allons être heureux. Il ne sera pas versé une larme dans ce desert, que je ne sois prêt à l'essuyer; il ne s'y formera pas un vœu, que je ne sois prêt à l'accomplir. (se tourant vers Menstoy et Menzikoff.) Et vous, cher Menstoy, vous qui me servites de pere dans les jours de mon infortune; et vous, Menzikoff, qui venez de me nommer votre fils, réjouissez vous de mon bonheur. Le monarque qui m'a rendu sa confiance ne me refusera pas la grace de ma famille. aux exiles. Surtout n'oubliez jamais, mes amis, que toutes les fois qu'il ne s'agira pas d'éxécuter les ordres de l'empereur, je ne veux être pour vous que l'ami Jean, ou bien le fou de Bérézof.


Lento.
Corni in Ut.
Flauti.
Clarinetti.
Wiolini.
Viola.
col B.
Marie, Paul: Petrowna, avec le tutti.
sotto voce.
Re - mercions du ciel la clé - mence in - fi - ni - e de nos maux de nos
Jean, Menzi: Edgard, avec le tutti.
Re mercions
Menstoy, le Gouverneur, avec le tutti.
Re mercions
Bassi.
Lento.

rinf
maux il a pris pi_tié, puisqu'il nous place en Sibé_ri_e, entre l'a_mour et l'ami_
_tié, entre l'a_mour et l'ami_tié.

FIN.

Courtesy of

Théâtre Royal de la Monnaie

Koninklijke Muntschouwburg